This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

3 3433 08161630 6

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

DEC 9
JAN 11 1918
MAR 4 1918
MAR 16 1917
MAR 21 1917

form 410

-33697-
ASTOR L
NEW Y

ΣΤΟΙΧΕΙΟΜΑΧΙΑ

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

COLLECTION

DE

MONUMENTS

Pour servir à l'étude

DE LA LANGUE NÉO-HELLÉNIQUE

N° 7

LE COMBAT DES ÉLÉMENTS

PAR JEAN RIZOS Rhizos, Joannes

ET

HISTOIRE LAMENTABLE

DU

MARCHAND EUSTACHE

PARIS
CHEZ MAISONNEUVE ET Cie
15, QUAI VOLTAIRE, 15

1869

ΙΩΑΝΝΟΥ ΡΙΖΟΥ

ΤΟΥ ΜΑΝΕ

ΣΤΟΙΧΕΙΟΜΑΧΙΑ

ἤτοι ἀλληγορικὴ περιγραφὴ
τῶν τεσσάρων στοιχείων
καὶ τῆς μάχης αὐτῶν

ΕΠΙΜΕΛΕΙΑ ΚΑΙ ΔΙΟΡΘΩΣΕΙ

ΑΙΜΥΛΙΟΥ ΛΕΓΡΑΝΔΙΟΥ

ΑΘΗΝΗΣΙΝ
ἐν τῷ γραφείῳ τῆς Πανδώρας

ΑΩΞΘʹ

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

PRÉFACE

La Στοιχειομαχία, ou *Bataille des Éléments*, fut imprimée pour la première fois à Venise, en 1746, à la suite de la *Batrachomyomachie* de Georges Ostowick. Elle a encore été réimprimée avec ce poëme à Athènes (1864, in-8°), par les soins de M. Praktikidis, libraire. Heureusement, cet éditeur n'a pas traité le texte de la Στοιχειομαχία comme celui de la *Batrachomyomachie*, car autrement son livre n'eût pas valu la peine d'être mentionné. En effet, M. Praktikidis a fait subir au texte d'Ostowick une opération que plusieurs éditeurs français ont pratiquée envers Joinville, Rabelais et plusieurs autres de nos vieux auteurs ; c'est-à-dire que, dans le but de rendre la langue plus accessible au peuple, il a remplacé les termes prétendus surannés par des expressions plus modernes, et s'est même donné la fantaisie de refaire complétement quelques vers qu'il ne trouvait probablement pas assez harmonieux dans l'original.

— Mais, nous nous plaisons à le redire, le style de la Στοιχειομαχία a été respecté, et l'édition athénienne est à peu près conforme à celle de Venise.

Le nom de l'auteur de ce poëme se cache, dans l'édition *princeps*, sous les initiales I. P. M., et M. Praktikidis ne semble même pas avoir soupçonné que le poëte était Jean Rizos Mané, de Constantinople (τοῦ Βυζαντίου).

Georges Ostowick, que sa charge de protonotaire apostolique obligeait à résider à Constantinople, avait, selon toutes les ap-

parences, noué des relations amicales avec Rizos, car c'est à lui qu'il a dédié sa *Batrachomyomachie*.

« Καὶ ταπεινῶς τὸ ποίημα ἐγὼ ἀφιέρωσά το
« Ἰωάννῃ Ῥίζῳ τοῦ Μανὲ, τέκνῳ εὐγενεστάτῳ, »

dit en terminant le versificateur ragusais.

Quoi qu'il en soit, Jean Rizos quitta Constantinople après y avoir terminé ses études, et se mit à voyager en Europe dans l'intention de compléter ses connaissances médicales. Il faut croire qu'il profita beaucoup de ces pérégrinations, car il revint dans son pays avec le titre de docteur.

Sa mort, arrivée dans les dernières années du dix-huitième siècle, fut un deuil général pour ses compatriotes. Tous regrettaient en lui, non-seulement le médecin éminent, mais plus encore l'homme aux mœurs pures, au caractère droit et ferme, l'ami sincère et inébranlable. La douleur que les Grecs ressentirent de sa perte, dit Kirykos Khærétis (Introd. à la *Bosphoromachie* de Momars, Venise, 1792), n'eut d'égale que l'admiration dont les Européens l'entouraient de son vivant; et Porter, alors ambassadeur de la Grande-Bretagne à Constantinople, disait hautement : « Il se passera bien des années avant que la Grèce puisse se vanter de posséder un homme pareil à celui que la mort vient de lui ravir. »

Rizos était l'intime ami de Momars, premier interprète de l'ambassade d'Autriche à Constantinople, qui, à une profonde connaissance de la langue hellénique, joignait encore un talent des plus heureux pour la poésie. Le docte Allemand, pris d'une violente mélancolie après la mort de sa jeune épouse, consulta Rizos sur les moyens de combattre ce mal, qui le minait sourdement. Comme remède, Rizos lui conseilla la poésie.

Ce fut à la suite de cette prescription que Momars composa la *Bosphoromachie*, ou *Contestation entre les deux rives du Bosphore*, poëme rempli de beautés du premier ordre, et que nous espérons publier un jour (1).

(1) Consulter, sur Jean Rizos, le savant ouvrage de M. Constant Sathas, Νεοελληνικὴ Φιλολογία, dans lequel nous avons puisé la plupart des détails que nous donnons ici.

— Quant à la Στοιχειομαχία, le style en est pur, clair, correct et coulant. La versification est facile et ne manque pas de charme ; il y a même quelques idées très-originales, exprimées d'une façon à laquelle on était loin de s'attendre, vu l'aridité du sujet choisi par le poëte.

Le poëme que nous donnons à la suite de la Στοιχειομαχία fut publié à Venise en 1769; en voici le titre complet : Ἱστορία θρηνητικὴ καὶ θλιβερὰ Στάθη τοῦ πραγματευτοῦ, νεωστὶ τυπωθεῖσα καὶ μετ' ἐπιμελείας διορθωθεῖσα. Ἐνετίῃσι, 1769, ,αψξθ'. Παρὰ Ἀντωνίῳ τῷ Βόρτολι. *Con licenza de' superiori.*

Inutile de dire que le ton de cette complainte anonyme ne s'élève jamais jusqu'à l'inspiration, à moins qu'on ne veuille appeler poésie le passage où l'auteur conjure les montagnes et les collines de verser des pleurs sur la mort de l'infortuné marchand.

Ce n'est donc pas pour sa valeur littéraire que nous réimprimons cette composition, mais à cause de la langue dans laquelle elle est écrite, langue dont certaines expressions et certains tours de phrase dénotent un auteur familier avec le grec semi-populaire de l'Évangile et de la Vie des saints. En outre, les termes vulgaires y abondent et peuvent fournir une riche et abondante moisson aux lexicographes. Nous signalons spécialement à l'attention du lecteur les mots πιλατεύω, *tourmenter;* παντοῦροι, *vagabonds*, *fugitifs;* et Νέμτζοι, *Allemands*. Ce dernier terme, dont nous ignorions la signification, ne se trouve que dans le dictionnaire de M. Dehèque.

Paris, 14 novembre 1869.

Émile LEGRAND.

ΣΤΟΙΧΕΙΟΜΑΧΙΑ

ἤτοι ἀλληγορικὴ περιγραφὴ
τῶν τεσσάρων στοιχείων
καὶ τῆς μάχης αὐτῶν

Περιγραφὴ τῆς στοιχειώδους σφαίρας κατὰ τὸν Ἀριστοτέλην καὶ περιπατητικούς.

Τὰ τέσσαρα στοιχεῖα
Ἦταν σὲ ἡσυχία,
Ὅλα μαζὺ ἑνωμένα
Στὸν τόπον του καθένα.
Τὸ πῦρ εἰς τὸν αἰθέρα,
Ἀπάν' ἀπ' τὸν ἀέρα.
Καὶ κατ' ἀπ' τὸν ἀέρα
Ἦτον τῆς γῆς ἡ σφαῖρα·
Καὶ τὸ νερὸν κοντά της,
Εἰς τὰ κοιλώματά της.

Περιγραφὴ γαλήνης καὶ ἠρεμίας τῆς γῆς, θαλάσσης, καὶ ἀνέμων.

Κ' ἔτσ' ἦταν ἑνωμένα,
Πολλὰ φιλιωμένα.
Γλυκὰ νερὰ ἐτρέχαν
Καὶ τήνη γῆν ἐβρέχαν.
Τοὺς κάμπους ἐδροσίζαν,
Καὶ τὰ φυτὰ 'ποτίζαν.

Ἀνέμοι δὲν φυσοῦσαν,
Τὴν θάλασσα δὲν σοῦσαν·
Κ' ἡ θάλασσα γαλήνη
Τῆς γῆς καθρέπτης 'γίνη.
Τότε ἡ γῆ στολίσθη
Κ' ἡ θάλασσα συγχύσθη.
Ἡ ὄψι της ἀλλάζει
Κ' ἀπ' τὸν θυμόν της βράζει.
Φθονεῖ καὶ τὴν ζηλεύει
Καὶ πόλεμον γυρεύει·
Συγχύζεται, ταράζει.
Καὶ τοὺς ἀνέμους κράζει,
Τοὺς ποταμοὺς καλνάει,
Καὶ τὰ νερὰ μηνάει,
Ὅλα 'ς αὐτὴν νὰ τρέξουν,
Νὰ 'λθοῦν νὰ τὴν συντρέξουν.
Καὶ γὰ τὴν βοηθήσουν
Τὴν γῆν νὰ πολεμήσουν,
Ὁποῦναι ἐδική της
Σκληρὴ ἀντίδική της·
Καὶ τὴν καταδικάζει
Στὰ βάθη τήνε βάζει.
Ἄδικα τὴν ὁρίζει,
Καὶ τὴν περιορίζει.
Αὐτὴ με ἀδικία
Ἐπῆρε τὰ πρωτεῖα
Ὁποῦναι βαρυτέρα
Ἀπ' τὸ νερὸν κι' ἀέρα.
Λοιπὸν ἡ γῆ τυχαίνει
Στὰ χαμηλὰ νὰ μένῃ·

Ἡ σύγχυσις τῆς θαλάσσης.

Δικαιολογήματα τῆς θαλάσσης κατὰ τὴν γῆν.

Ἐκεῖ νὰ κατοικήσῃ,
Καὶ τὰ ψηλὰ ν' ἀφήσῃ.
Κ' αὐτὴ, μὲ τὰ βουνά της,
Μὲ τὴν αὐθάδειά της,
Εἰς τὸν ἀέρ' ἀνέβη
Κ' αὐτὸν τὸν ὑπερέβη.
Καὶ παρευθὺς θυμώθη
Ἀέρας καὶ σηκώθη.
Καὶ δυνατὰ βοΐζει,
Φυσᾷ καὶ φοβερίζει·
Καὶ τότε οἱ ἀνέμοι
'Κάμαν τὴν γῆν νὰ τρέμῃ.
Κ' ἡ βρύσες μουρμουρίζαν
Κ' αὐταῖς τὴν γῆν ἐβρύζαν.
Κ' οἱ ποταμοὶ θυμώσαν,
Ὅρκον φρικτὸν ὠμόσαν·
Στὴν θάλασσα νὰ τρέξουν.
Τὴν γῆ νὰ κατατρέξουν,
Κ' ἡ λίμναις συγχυσθήκαν,
Κ' αὐταῖς ἑτοιμασθῆκαν
Βοήθεια νὰ πέψουν,
Ποτάμια νὰ στρατέψουν.
Κ' ἡ θάλασσα φουσκώνει,
Ψηλὰ βουνὰ σηκώνει,
Τὴν γῆν διὰ νὰ πιάσῃ
Καὶ νὰ τὴν ξεπεράσῃ.
Καὶ χύνεται μὲ τόση
Ὁρμὴ νὰ τὴν πλακώσῃ.
Θέλει νὰ τὴν νικήσῃ
Καὶ νὰ τὴν ἀφανίσῃ.

Αἰτία καὶ περιγραφὴ ἀνεμοταραχῆς, καὶ σεισμοῦ.

Αἰτία ὁποῦ ἡ βρύσες μουρμουρίζουν. Διατὶ οἱ ποταμοὶ καὶ ὅλα τὰ νερὰ τρέχουν εἰς τὴν θάλασσαν.

Αἰτία ὁποῦ εὐγαίνουν ἀπὸ ταῖς λίμναις οἱ ποταμοί.

Διατὶ φουσκώνει ἡ θάλασσα καὶ περιγραφὴ φουρτούνας.

Καὶ, μὲ ὁρμὴ μεγάλη,
Τρέχει στὸ περιγιάλι·
Ταῖς πέτραις θὲ νὰ φάῃ
Μοιάζει πῶς ταῖς ῥουφάει·
Κ' ὅ,τι καὶ ἂν εὕρῃ ἁρπάζει,
Κ' ἔξω πάλιν τὰ βγάζει.
Καὶ μὲ θυμὸν γυρεύει
Εἰς τὰ βουνὰ ν' ἀναίβῃ·
Τὰ βράχη θὲ νὰ σπάσῃ,
Τὸν κόσμο νὰ σκεπάσῃ.
Κ' ὡσὰν θηριὸ μουγκρίζει,
Σκάνει αὐτὴ κ' ἀφρίζει·
Κ' ἀπ' τὴν πολλὴν ὀργή της
Κτυπίεται μοναχή της.
Κ' ἀπ' τὸν μεγάλον φθόνον,
Δὲν ἀγροικάει πόνον.
Κ' ὁ οὐρανὸς κυττάζει
Τὴν μαχὴν καὶ θαυμάζει.
Τὴν θάλασσαν σπλαγχνίσθη
Καὶ τήνη γῆν ὠργίσθη,
Γιὰ τὴν σκληρότητά της
Καὶ τόσην ἀπονιά της.
Καὶ τότ' αὐτὸς ἀλλάζει,
Τὸ φόρεμά του βγάζει,
Καὶ τὰ μουνδὰ ἐνδύθη
Γιατὶ πολλὰ λυπήθη.
Κλαίει, θρηνεῖ, δακρύζει,
Βρέχει καὶ ψιχαλίζει.
Τὰ δάκρυα κατεβαίναν
Στὴν γὴν καὶ τὴν εὐφραίναν,

Αἰτία ὁποῦ ὁ οὐρανὸς συγχύσθη, καὶ περιγραφὴ τῶν μετεώρων καὶ κατακλυσμοῦ.

Αἰτία ὁποῦ ὁ οὐρανὸς ἐσυγνεφίασεν.

Ἡ αἰτία τῆς βροχῆς.

Αἰτία ὁποῦ ὁ οὐρανὸς θυμώνεται κατὰ τῆς γῆς.

Τὴν θρέφαν, τὴν ποτίζαν,
Κ' αὐτὰ τὴν ἐδροσίζαν.
Τότ' οὐρανὸς θυμώνει,
Καὶ μὲ θυμὸν ὀμώνει
Τὴν γῆν νὰ πολεμήσῃ·
Νὰ τὴν καταποντίσῃ,
Π' αὐτὸν καταφρονάει,
Κανέναν δὲν ψηφάει.
Τὴν θάλασσ' ἂν συγχύζῃ,
Τὸν οὐρανὸν ὑβρίζει,
Γιατὶ αὐτὴ τὸν μοιάζει,
Στὸ χρῶμά του ταιριάζει·
Κ' ὀντἄνε λυπημένος
Ὁ οὐρανὸς θλιμμένος,
Ἡ θάλασσα χολιάζει
Κ' ἡ ὄψι της ἀλλάζει.
Κ' αὐτὴν θὰ διαφεντέψῃ,
Τὴν γὴν γιὰ νὰ παιδέψῃ.
Κ' εὐθὺς τὰ νέφη κράζει
Αὐτὸς καὶ τὰ προστάζει
Ὅλα νὰ συναχθοῦνε,
Ὀμπρός του νὰ σταθοῦνε.
Καὶ μερικὰ τὰ στέλνει,
Κ' αὐτὰ τὰ παραγγέλνει
Γλήγωρα νὰ προφτάξουν,
Τὴν θάλασσα ν' ἁρπάξουν,
Ὅλην νὰ τὴν ῥουφήξουν,
Τὴν γῆν διὰ νὰ πνίξουν.
Κ' ὁ ἥλιος φοβήθη
Στὰ σύγνεφα κρυβήθη.

Αἰτία ὁποῦ ὁ οὐρανὸς ἀγαπᾷ τὴν θάλασσαν, τὴν λυπεῖται, καὶ τὴν βοηθεῖ.

Περιγραφὴ μεγάλης συγνεφιᾶς.

Περιγραφὴ τοῦ σίφουνα.

Περιγραφὴ σκοτεινοτάτης ἡμέρας.

Καὶ ἡ λαμπρὰ σελήνη
Κ' αὐτ' ἄφανος ἐγίνη.
Τ' ἄστρη ἐσκορπισθῆκαν
Καὶ αὐτὰ ἐσκοτισθῆκαν·
Κ' εὐθὺς, τὴν ὥρα κείνη,
Ἡμέρα νύκτα γίνῃ.
Καὶ ἄρχισε ν' ἀστράψῃ
Τὴν γῆν νὰ κατακάψῃ
Καὶ ἀστροπελέκια ῥίχνει,
Καὶ τὸν θυμόν του δείχνει.
Βροντᾷ καὶ φοβερίζει
Τὴν γῆν πῶς ἀφανίζει.
Καὶ τότε ἑτοιμάζει
Ψυχρὸν, σκληρὸν χαλάζι,
Νὰ τὴν λιθοβολήσῃ
Γιὰ νὰ τὴν ἀφανίσῃ·
Καὶ ἄρχισε νὰ βρέχῃ
Ποῦ κρατημὸν δὲν ἔχει.
Οἱ καταῤῥάκτ' ἀνοίξαν,
Βροχὴ ῥαγδαία ῥίξαν·
Καὶ ἡ βροχὴ ἐκείνη
Κατακλυσμὸς ἐγίνη.
Καὶ τὰ βουνὰ χαθῆκαν,
Εἰς τὰ νερὰ χωθῆκαν.
Κ' ἡ γῆ τελείως χάθη
Στῆς θάλασσας τὰ βάθη,
Τὸ σφάλμα της νὰ νοιώσῃ,
Καὶ νὰ τὸ μετανοιώσῃ.
Καὶ μὲ τ' αὐτὰ ἐκείνη
Ἴσως νὰ μαλακύνῃ,

Περιγραφὴ ἀστραπῆς, βροντῆς καὶ κεραυνῶν.

Αἰτία ὁποῦ ῥίκτει χαλάζι.

Περιγραφὴ ῥαγδαίας βροχῆς καὶ κατακλυσμοῦ.

Τὸ τελικὸν αἴτιον τοῦ κατακλυσμοῦ.

Ἤ στὸ νερὸ νὰ λύσῃ
Σὰν ἅλας ν' ἀναλύσῃ·
Τόσον καιρὸν π' ἐστάθη
Θαῤῥοῦσεν πῶς νὰ χάθῃ·
Κ' ἔτσ' ἔπαυσ' ἡ ὀργή του,
Καὶ μὲ τὴν προσταγή του
Στὰ σύγνεφα ἐφάνη
Ἓν εὔμορφον στεφάνι
Πολυχρωματισμένον
Ὡσὰν ζωγραφισμένον·
Τοῦ οὐρανοῦ δοξάρι
Τὸ κράζουν καὶ ζωνάρι,
Οὐράνιον καὶ θεῖον
Εἰρήνης τὸ σημεῖον.
Τότε τὸν ἥλιον γνέφει
Νὰ διώξῃ αὐτὸς τὰ νέφη,
Βροχὴ νὰ σταματήσῃ,
Ἀέρας μὴ φυσήσῃ·
Καὶ τὰ νερ' ἂς συρθοῦνε
Στὸν τόπον τους νὰ 'ρθοῦνε·
Κ' ἡ θάλασσα γαλήνη
Εἶπεν εὐθὺς καὶ γίνῃ·
Κ' εὐθὺς ἡ γῆ ἐφάνη,
Μὲ νίκης τὸ στεφάνι,
Εἰς τὸ λουτρὸν ἐμβῆκε,
Σὰ νύμφη αὐτὴ καὶ βγῆκε·
Κ' ἡ θάλασσ' εἶδ' ὀμπρός της
Ποῦ βγῆκε παλ' ὁ 'χθρός της
Κ' ὤμοσε πάντα νἄχῃ
Μὲ τὴν γῆν ἀμάχη.

Αἰτία ὁποῦ ἔπαυσεν ὁ κατακλυσμὸς καὶ τοῦ οὐρανοῦ ὁ θυμός.

Περιγραφὴ τῆς ἴριδος, κοινῶς λεγομένης Δόξα.

Περιγραφὴ τῆς ἐλευθερίας τῆς γῆς ἀπὸ τὸν κατακλυσμόν.

Αἰτία ὁποῦ ἡ θάλασσα πάντοτε συγχύζεται.

Τῆς γῆς ἡ ἁμαρτία
Καὶ ὁ φθόνος εἶν' αἰτία
Ποῦ φέραν τὰ στοιχεῖα
Σὲ τέτοια δυστυχία.

Αἰτία τῆς μάχης τῶν στοιχείων καὶ πάντων τῶν κακῶν.

ΤΕΛΟΣ.

ΙΣΤΟΡΙΑ

ΘΡΗΝΗΤΙΚΗ

ΣΤΑΘΗ

ΤΟΥ

ΠΡΑΓΜΑΤΕΥΤΟΥ

ΘΡΗΝΗΤΙΚΗ ΔΙΗΓΗΣΙΣ

ΠΕΡΙ ΤΟΥ ΥΠΟ ΛΗΣΤΩΝ

συμβεβηκότος θανάτου τοῦ μακαρίτου

ΣΤΑΘΗ ΤΟΥ ΠΡΑΓΜΑΤΕΥΤΟΥ.

Ἀλλοίμονον τὸν ἄνθρωπον, καὶ τίς νὰ μὴ θρηνήσῃ;
Ὡς χόρτος ἡ ἡμέραις του, ὡς ἄνθος ἐξανθήσει.
Ὡσὰν καπνὸς ὁ πλοῦτός του, ὡς φούσκα ἡ τιμή του,
Ὡς ὄνειρον τὰ νειάτα του καὶ ὅλη ἡ ζωή του.
Ὡς ἀπὸ ἀλλὰ περισσὰ, καὶ ἀπ' τὴν ἱστορίαν
Ἐτούτην γίνεται γνωστὸν χωρὶς ἀμφιβολίαν.
— Δύο καλοὶ πραγματευταὶ ἀπὸ τὴν Βενετίαν
Ἐκίνησαν καὶ ἤρχοντο πατρίδα στὴν ἰδίαν.
Ἀπ' τὸ Σιμπίνι ἦτονε ὁ εἷς τ' ὄνομα Στάθης,
Υἱὸς παπᾶ Σιμήλη δὲ, ἂν θέλῃς νὰ τὸ μάθῃς.
Ὁ ἄλλος δὲ, Θεόδωρος Ῥοδόλφου τ' ὄνομά του,
Ἦτονε ἀπ' τὸ Μπρασοβὸ τὰ πατρογονικά του.
Καθὼς ὁ Στάθης, καὶ αὐτὸς νέος καὶ προκομμένος,
Στάθης καὶ Θόδωρος ὁμοῦ πολλὰ χαριτωμένος.
Ἐκόνεψαν σ' ἕνα χωριὸ, Πλανίνα τ' ὄνομά του,
Στὸν Τράτνικον τὸν πλούσιον εἰς τὰ ὑπάρχοντά του.

Εἰς τὸ τραπέζι κάθησαν κ' ἐτρώγασιν ἀντάμα,
Ἀξέννοιαστοι, χαρούμενοι, χωρὶς κανένα ἄρμα.
Θόδωρος, Στάθης, Τράτνικος, ἕνα μικρὸ παιδί του,
Μιὰ συντροφιὰ πολλὰ καλὴ καὶ μιὰ κόρη 'δική του,
Ἔτρωγαν κ' ἔπιναν μαζὶ αὐτοὶ καὶ εὐθυμοῦσαν,
Ὡς ἔθος, κ' ἐχωράτευαν καὶ ἐσυνομιλοῦσαν.
Ἀλλ' ἐπειδὴ καὶ ἡ χαρὰ ἐν τῷ παρόντι βίῳ
Κ' ἡ λύπη εἶναι ἀδελφαῖς ἐτούταις καὶ ἡ δύο·
Καὶ ἐπειδὴ οὐκ οἴδαμεν, καθὼς λέγει, τὴν ὥραν
Ἐν ᾗ ὁ κλέπτης ἔρχεται στὸ σπῆτι ἢ στὴν χώραν,
Νάσου κ' ἐμπαίνουν κλέφταις τρεῖς γεμάτοι μὲ πιστόλια,
Καὶ ῥίχνουν ἔξαφνα 'ς αὐτοὺς ὡσὰν βροχὴ τὰ βόλια.
Καὶ κατὰ πρώτην προσβολὴν ἐβάρεσαν τὸν Στάθη,
Στὸ στῆθος τὸν ἐβάρεσαν· δὲν ἔπεσεν, ἐστάθη.
Βάρεσαν καὶ τὸν Τράτνικον, καὶ τὸ μικρὸ παιδί του·
Αὐτὸ ἀπέθανεν εὐθὺς, εὐγῆκεν ἡ ψυχή του.
Κλάψετε, φίλοι, κλάψετε τὸν πικραμμένον Στάθη,
Χύσετε μαῦρα δάκρυα στὰ θλιβερά του πάθη.
Τὰ μάτια ἑτοιμάσατε 'ς αὐτὴν τὴν ἱστορίαν
Εἰς μαῦρα δάκρυα καὶ πικρὰ χωρὶς παρηγορίαν.
Ταῦτα ἐτοῦτοι νὰ ἰδοῦν ἀνέλπιστα εὐθέως
Πετοῦνται ἀπ' τὴν τράπεζαν, σηκώνονται γενναίως,
Παίρνει ὁ Στάθης τὸ σκαμνὶ, χτυπᾷ ἕναν στὴν μέση,
Ἐστάθη ὅμως ὁ λῃστὴς δίχως νεκρὸς νὰ πέσῃ.
Τότε ὡσὰν ἐθύμωσαν κλέφταις οἱ ὠργισμένοι,
Κι' ἄλλοι πολλοὶ ἐπλάκωσαν σὰν σκύλοι λυσσασμένοι.
Πιάνουν τὸν Στάθη τὸν πτωχὸν παντοῦθες τὸν χτυποῦσι
Μὲ πιστολιαῖς, μὲ μαχαιριαῖς, καὶ τὸν κατατρυποῦσι.
Θυμὸ γεμάτα τὰ σκυλιὰ ὁποῦ τὸν σύντροφόν τους
Ὁ Στάθης τὸν ἐχτύπησεν ἐμπρὸς στὸ πρόσωπόν τους,

Τὸν νοικοκύρη τυραννοῦν ἄλλοι, καὶ τὸν ρωτοῦσι
Ποῦ ἔβαλε τὰ ἄσπρα του, καὶ τὸν κατασουβλοῦσι.
Φώναζεν ὁ ταλαίπωρος, γονάτισ' ὁ καϋμένος,
Καὶ μὲ τὰ χέρια σταυρωτὰ, καὶ καταματωμένος,
Δέεται καὶ παρακαλεῖ τ' ἀνήμερα θηρία·
Ἀμὴ πονοῦν, σπλαγχνίζονται ποτέ τους τὰ σκυλία;
Χειρότερα τόνε βαροῦν καὶ τόνε πιλατεύουν, —
Δίχως ποσῶς συμπάθειαν, καὶ τ' ἄσπρα του γυρεύουν
Πιάνουν τὸ καὶ κορίτσι του, το πιάνουν, τὸ ξετάζουν,
Καὶ, « τ' ἄσπρα σας ὀγλήγορα, τὰ ἄσπρα σας! » φωνάζουν.
Μετὰ τὸ πάθος τὸ λοιπὸν τοῦ μαύρου τοῦ πλουσίου,
Γράτνικου τοῦ νοικοκυροῦ, καὶ τοῦ μικροῦ παιδίου,
Πάγουν καὶ πιάνουν δεύτερον τὸν Στάθη τὸν καϋμένον
Ὡσὰν νὰ ἦτον λιγοστὸ πάθος τὸ περασμένον,
Ὡσὰν νὰ μὴν ἐχόρτασαν οἱ σκύλοι, τὰ θηρία,
Τρώγοντας καὶ ξεσχίζοντας ἀνθρώπινα κορμία.
Καὶ τὸν χτυποῦν εἰς τὴν καρδιὰν, στὰ πόδια, στὸ κεφάλι,
Σταῖς πλάταις, 'ς ὅλο τὸ κορμὶ, τὸν τουφεκίζουν ἄλλοι.
Ἰδέτε τὴν ἀπανθρωπιὰ ἐνσάρκων διαβόλων·
Καὶ ἔτρεχε τὸ αἷμά του ἀπ' τὸ κορμί του ὅλον
Κ' ἔγινεν ὅλο μιὰ πληγὴ τὸ μαῦρο τὸ κορμί του,
Καὶ τὰ μυαλά του χύθηκαν, ἄνοιξ' ἡ κεφαλή του·
Καὶ μ' ὅλαις τούταις ταῖς πληγαῖς ἔτρεξεν ὁ καϋμένος
Ἀπ' κάτω ἀπ' τὴν τράπεζαν, μὰ μισαποθαμμένος.
Ῥίχνουν δὲ καὶ στὸν Θόδωρον πιστόλια οἱ διαβόλοι,
Ὅμως δὲν τὸν ἐπίτυχε κανένα τους πιστόλι.
Μία βολιὰ τὸν ἔφθασε μόνον εἰς τὸ κεφάλι,
Πλὴν ξώπετζα, ὀλίγο τὶ, δὲν ἔφαγε πλιὸ ἄλλη.
Κ' ἔτρεξ' εὐθὺς καὶ ἄνοιξεν αὐτὸς τὸ παραθύρι,
Κι' ἄλλοι τὸν Στάθη παίδευαν, κι' ἄλλοι τὸν νοικοκύρη.

Εὐγαίνοντας ὁ Θόδωρος, Χαράμπασας προφθάνει
Ὁ πρωτοκλέφτης τρέχοντας, τὸν Θόδωρον πιάνει·
Ὁ Θόδωρος, Χαράμπασα, τοῦ λέγει καὶ φωνάζει,
Ἄφες με, καὶ μή με κρατῇς· καὶ τὴν πιστόλ' ἁρπάζει.
Ὁ δὲ Χαράμπασας εὐθὺς 'ς αὐτὸν τὴν ἀκουμπίζει,
Ὁ Θόδωρος καὶ δυνατὸς 'ς ἐκεῖνον τὴν γυρίζει·
Τὴν ἄδειασεν ἀπάνω του, πλὴν δίχως νὰ 'μπορέσῃ
Νὰ τὸν 'πιτύχῃ πουθενὰ, καὶ νὰ τόνε βαρέσῃ.
Τότες ἐκεῖνο τὸ σκυλὶ τὸ γιαταγάνι 'βγάνει,
Καὶ τὸν Θεόδωρον βαρεῖ διὰ νὰ τὸν πεθάνῃ
Καὶ τὸν βαρεῖ εἰς τὸ δεξὶ τὸ χέρι μ' ἀσπλαγχνίαν,
Καὶ ἔπεσεν ὁ Θόδωρος δίχως ἀργοπορίαν,
Καὶ ἐκαμώθη φρόνιμος πῶς ταχάτες πεθαίνει,
Καὶ σιωπᾷ κειτόμενος, καὶ γρὺ δὲν συντυχαίνει.
Καὶ ἄρχισαν τὰ αἵματα κ' ἔτρεχαν σὰν ποτάμι,
Κι' ἀπάνω ἡ νοικοκυρὰ ἔτρεμε σὰν καλάμι,
Τὸ σπήτι γέμωσε καπνὸν, πῆγε καὶ ἦλθεν ὅλον
Ἀπ' ταῖς βοαῖς καὶ πιστολιαῖς κείνων τῶν διαβόλων.
Ὁ Στάθης πλιὸ ἀπόκαμεν ὅλος αἱματωμένος
Ὤντας ὁ κακοῤῥίζικος καὶ κατατρυπημένος.
Κι' ἀπάνω εἰς τὸν Θόδωρον ἔπεσεν ὁ καϋμένος,
Καὶ τὸν ἐσφιγταγκάλιασε, πλὴν μισαποθαμμένος·
Καὶ μ' ἔφαγαν, ἄχ Θόδωρε, κ' ἐμένα τὸν καϋμένον,
Εἶπε φωνῇ ἐλεεινῇ, μὲ στόμα νεκρωμένον,
Θαῤῥῶντας καὶ τὸν Θόδωρον αὐτὸν ἀποθαμμένον,
Μέσα εἰς τόσα αἵματα θωρῶντάς τον πνιμένον·
Μ' ἔφαγαν πλέον τὰ σκυλιὰ, σὲ ἔφαγαν κ' ἐσένα,
Νὰ συγχωρήσῃ ὁ Θεὸς κ' ἐσένα καὶ ἐμένα.
Τότες ἐξαναδίπλωσαν ταῖς πιστολιαῖς στὸν Στάθη
Καὶ ἔτσι ἐξεψύχησεν ὁ μαῦρος καὶ ἐχάθη

Ἕνας τοιοῦτος ἄνθρωπος, ἕνας τοιοῦτος νέος,
Ἕνας χρυσὸς πραγματευτὴς ἐχάθηκε δρομαίως.
Ἐχάθηκεν ἀνέλπιστα, ἐχάθηκ' αἰφνιδίως,
Ἐχάθηκε μὲ τέτοιον θάνατον πανάθλίως.
Ἐχάθηκε καὶ ἄφηκε καϋμὸν πολὺν καὶ πόνον
Φίλων, 'δικῶν, καὶ συγγενῶν εἰς ἅπαντα τὸν χρόνον.
Κλάψετε, ὄρη καὶ βουνοὶ, καὶ ἀναίσθητα λιθάρια,
Τοῦ πικροῦ Στάθη τὸν χαϊμὸν, καὶ ὅλα τὰ παλληκάρια,
Τοῦ θαυμαστοῦ παλληκαριοῦ καὶ τοῦ καμαρωμένου,
Τοῦ 'ξακουστοῦ πραγματευτοῦ καὶ τοῦ ἐπαινεμένου.
Τουτῶν συγκροτουμένων οὖν, ἀκούσθηκε στὴν χώραν,
Καὶ τρεῖς Νέμτζοι μὲ τ' ἅρματα ἦλθαν αὐτὴν τὴν ὥραν·
Καὶ ἄλλους μὲν ἐκτύπησαν, καὶ κατεγκρέμνισάν τους·
Ἄλλους δὲ ἐκυνηγῆσαν καὶ ἀπεδίωξάν τους·
Τρεῖς δὲ καὶ ἐθανάτωσαν, εὐθὺς ἔπεσαν κάτω·
Ὀργὴ Θεοῦ τοὺς εὕρηκεν ἐλεεινῷ θανάτῳ.
Καὶ ἄλλοι ἔφυγαν εὐθὺς ὀρβάται καὶ παντούροι,
Ηὗραν τὸν τόπον ἀνοιχτὸν μέσ' ἀπὸ τὸ ἀχούρι.
Ὁ Θόδωρος ἐγλύτωσε στὸ χέρι λαβωμένος,
Ὅμως τῇ θείᾳ χάριτι ἔμεινε γιατρεμένος.
Ἐκράτησεν ὁ πόλεμος αὐτὸς καὶ ἡ ληστεία
Τρεῖς ὥραις τὰ μεσάνυχτα, νύχτα βαθειὰ, σκοτία,
Εἰς τὸ δεκαπενταύγουστο, τῇ μνήμῃ τῆς ἁγίας
Κοιμήσεως τῆς του Θεοῦ μητρὸς τῆς Παναγίας,
Ἀπὸ Χριστοῦ γεννήσεως χρόνους εἰς τοὺς χιλίους
Καὶ πέντε καὶ ἑξήκοντα ἐπὶ ἑπτακοσίους.

ΤΕΛΟΣ.

Paris. — Imprimerie Adolphe Lainé, rue des Saints-Pères, 19.

33698
ASTOR LIBRARY
MAY
NEW YORK

ΤΗΣ ΡΟΥΜΕΛΗΣ

ΤΟ

ΤΡΑΓΟΥΔΙ

COLLECTION

DE

MONUMENTS

POUR SERVIR A L'ÉTUDE

DE LA LANGUE NÉO-HELLÉNIQUE.

Nº 8

COMPLAINTE

DE LA ROUMÉLIE

PARIS
CHEZ MAISONNEUVE ET CIE,
15, QUAI VOLTAIRE, 15

1870

ΤΗΣ ΡΟΥΜΕΛΗΣ

ΤΟ

ΤΡΑΓΟΥΔΙ

ΕΚΔΟΘΕΝ

ἐπιμελείᾳ καὶ διορθώσει

ΑΙΜΥΛΙΟΥ ΛΕΓΡΑΝΔΙΟΥ

ΑΘΗΝΗΣΙΝ

ἐν τῷ γραφείῳ τῆς Πανδώρας

—

,αωο'

PRÉFACE

La pièce de vers que nous publions ci-après est extraite du *Voyage en Grèce* de Dimo et Nicolo Stéphanopoli (1). Ces deux savants, membres de l'antique et illustre famille des Stéphanopoli, encore actuellement existante dans le district grec de Cargese, en Corse, avaient été chargés par Bonaparte d'une mission en Grèce, mission scientifique et littéraire en apparence, mais dont le but était essentiellement politique. C'était en 1797; Venise venait de capituler, et, le 26 mai, les Français avaient occupé les îles Ioniennes. Le général en chef de l'armée d'Italie, écrivant le 1er août, de Milan, au Directoire exécutif, lui rendait ainsi compte du débarquement des soldats de la république à Corfou : « Un peuple immense était sur le rivage pour accueillir nos troupes avec les cris d'allégresse et d'enthousiasme qui animent les peuples lorsqu'ils recouvrent la liberté. A la tête de ce peuple était le *Papa* ou chef de la religion du pays, homme instruit et déjà d'un âge avancé. Il s'approcha du général Gentili et lui dit : « Français, vous allez trouver dans cette île un peuple ignorant dans les

(1) « Voyage de Dimo et Nicolo Stéphanopoli en Grèce, pendant les années 1797 et 1798, d'après deux missions, dont l'une du gouvernement français et l'autre du général en chef Buonaparte ; rédigé par un des professeurs du prytanée. Avec figures, plans et vues levées sur les lieux. A Londres, 1800. » — 2 volumes in-8°.

sciences et les arts qui illustrent les nations; mais ne le méprisez pas pour cela; il peut devenir encore ce qu'il a été; apprenez en lisant ce livre à l'estimer.

« Le général ouvrit avec curiosité le livre que lui offrait le Papa, et il ne fut pas peu surpris en voyant que c'était l'*Odyssée* d'Homère. »

L'espoir de voir un jour la Grèce reprendre sa place parmi les nations civilisées, en reconquérant sa liberté, n'avait pas germé uniquement dans le cœur du prêtre grec de Corfou; Bonaparte, lui aussi, caressait, depuis quelque temps déjà, l'idée d'affranchir de la domination ottomane la glorieuse patrie de Thémistocle et de Philopœmen. Il aimait avec passion cette vieille terre classique, mère des Sages et des Héros, et il rêvait le rétablissement de l'empire grec d'Orient, avec Constantinople pour capitale.

Ce fut dans le but de préparer l'exécution de cette grande entreprise et d'en assurer le succès, qu'il envoya aux Grecs deux de leurs compatriotes avec une lettre qu'ils devaient remettre au bey du Magne.

Le moment était on ne peut mieux choisi pour un appel aux armes; la Grèce tout entière n'attendait qu'un signal pour se lever comme un seul homme et courir sus au tyran. Depuis plusieurs années déjà, les Klephtes guerroyaient contre les pachas. Ils voulaient vivre libres ou mourir, et, comme des lions, ils s'élançaient au combat en chantant le Δεῦτε, παίδες τῶν Ἑλλήνων, cette Marseillaise grecque de Rhigas, le martyr.

C'était avec ces hommes que *la balle connaissait* que les Stĕphanopoli devaient s'entendre; c'était à eux qu'ils devaient faire part des desseins de Bonaparte. Suivant leurs instructions, ils allèrent de préférence s'adresser au bey des Maïnotes, petite peuplade farouche et indomptable qui avait su préserver son indépendance et sa liberté des atteintes du despotisme musulman. Le chef de ce peuple héroïque s'empressa d'accueillir les envoyés de la grande république et de leur ménager des entrevues avec les députés de la Livadie, de la Macédoine, de la Crète et de l'Albanie.

Dans ces réunions, où l'on traitait des intérêts communs, il arrivait fréquemment au vieux Maïnote de retracer en termes vigoureux les atroces persécutions que le gouvernement turc exerçait contre le malheureux peuple grec. Un jour, il crut

devoir ajouter un nouvel intérêt aux détails qu'il leur avait donnés, « en y joignant le chant d'une complainte qui retrace d'une manière également fidèle et touchante l'état déplorable de la Grèce. C'est la réponse de Romélie à la demande que lui fait un étranger. Trois femmes chantent alternativement, tandis qu'un Maïnote accompagne leurs voix avec une espèce de guitare. »

Comme souvenir des projets de Bonaparte en faveur de l'affranchissement de la Grèce, ce myriologue patriotique est digne d'attirer notre attention. C'est ce qui nous a décidé à le publier.

Le texte donné par l'auteur du *Voyage en Grèce* est horriblement défiguré par les fautes d'orthographe et d'accentuation; nous nous sommes appliqué à les faire disparaître et à donner une édition aussi correcte que possible. Nous avons également quelque peu modifié la ponctuation.

Les vers qui composent cette pièce sont des vers politiques de quinze syllabes; nous les avons laissés, comme dans le texte original, divisés en deux hémistiches d'inégale mesure. Cette disposition n'a, du reste, rien d'insolite; on la rencontre très-fréquemment dans les éditions vénitiennes. Le moine Cyrille de Chios l'avait aussi adoptée dans son Σαραντάρι (n° 2 *de notre collection*), et il pourrait se faire que ce fût pour en faciliter le chant.

Le rédacteur du *Voyage en Grèce*, qui s'intitule « professeur du prytanée », a donné une traduction de la *Complainte de la Roumélie*. Cette traduction, comme toutes celles en vers, est plutôt une paraphrase qu'une version réelle de l'original; elle est en vers de différentes mesures. Citons les deux dernières strophes comme spécimen :

Qu'ont-ils fait pour ma délivrance,
Ces Russes, mes vengeurs, mon unique espérance?
L'Archipel souriait à leurs premiers succès;
Bientôt dans la Morée ils ne font que paraître,
Et de cent mille Grecs, immolés à mon maître,
Le sang est le sceau de la paix.
Tels sont mes maux et mes regrets;
Leur source est dans mon esclavage,
Et de la liberté l'espoir qui nous soulage
De mon cœur a fui pour jamais.

Et tu me parles d'allégresse !
Et tu veux que du son de joyeux instruments
Je fasse retentir la Grèce,
Quand je n'ai que mes pleurs pour calmer mes tourments !

Faisons remarquer en terminant que les premiers vers de cette *Complainte* ont un certain air de parenté avec le début commun à un grand nombre de chants populaires. Elle nous semble avoir été composée dans le dernier quart du dix-huitième siècle; plusieurs passages le prouvent surabondamment. Passow, qui a connu le Voyage des Stéphanopoli, puisqu'il en a extrait deux distiques qui figurent dans son recueil, n'a pas jugé à propos d'y donner place à la *Complainte de la Roumélie*, qui par conséquent n'est pas, selon lui, d'origine populaire.

ÉMILE LEGRAND.

Paris, 25 mars 1870.

ΤΗΣ ΡΟΥΜΕΛΗΣ

ΤΟ

ΤΡΑΓΟΥΔΙ.

Ο ΞΕΝΟΣ ΤΗΣ ΡΟΥΜΕΛΗΣ.

Ὅλος ὁ κόσμος χαίρεται·
Ὅλοι βαροῦν παιγνίδια·
Ἡ Ῥούμελη καὶ τὰ νησιὰ
Στέκουνε πικραμμένα.
Ῥούμελη, γιὰ δὲν χαίρεσαι,
Γιὰ δὲν βαρεῖς παιγνίδια;

Η ΡΟΥΜΕΛΗ ΤΟΥ ΞΕΝΟΥ.

Εἰς τὴν σκλαβιὰν, ποῦ μὲ θωρεῖς,
Στὰ σίδηρα τοῦ Τούρκου,
Μπρὲ νὰ μοῦ 'πῇς νὰ χαιρεθῶ
Πῶς σὲ βαστᾷ ἡ καρδιά σου;
Μὴν εἶσαι ξένος καὶ ἔφθασες,
Καὶ ἀκόμη δὲν ἠξεύρεις

Τὶ γίνεται στὴν Ῥούμελην,
Καὶ τὶ περνᾷ εἰς τὴν Πόλιν;
Μὴν εἶσαι φίλος τῶν Γραικῶν,
Καὶ ἀπεθυμᾷς νὰ μάθῃς
Τὸ τὶ ἔχω καὶ δὲν χαίρομαι,
Διατὶ εἶμαι λυπημένη;
Ὅποιος καὶ ἂν εἶσαι, ἄνοιξε
Τὴν ἱστορίαν, καὶ ἴδε
Τ' ἦτον ἡ Γραίκια μία φορὰ,
Καὶ ἄκουσε τ' εἶναι τώρα.
Ποῦ ὁ τύραννος μοῦ ἐρήμαξε
Τὸ γένος τῶν Ῥωμαίων;
Ποῦ εἶναι ἡ Ἀθήνα μου,
Ποῦ εἶναι κείνη ἡ Ἀθήνα,
Ποῦ ὁ κόσμος ἐθαμάστηκε,
Καὶ σέβεται ἀκόμη;
Ἐκεῖ ἐπρωτοφάνηκε
Ἡ ἐλευθερία εἰς τὸν κόσμον·
Ἐκεῖ διαλάλησε ὁ Σολὼν
Τῶν Ἀθηναίων τοὺς νόμους·
Ἐκεῖ ἔτρεχαν νὰ φωτισθοῦν
Τῆς Εὐρωπῆς τὰ ἔθνη·
Καὶ, ἀπὸ τὰ πέρατα τῆς γῆς,
Ἔρχουντον στὴν Ἀθήνα
Τῶν βασιλέων τὰ παιδιὰ
Στερηᾶς καὶ τοῦ πελάγου,
Ἄλλα νὰ ἰδοῦν τὰ ἐργόχειρα
Τῶν θαυμαστῶν τεχνήτων·

Αλλα νὰ σμίξουν τοὺς σοφούς,
Νὰ μάθουν ἐπιστήμαις·
Ν' ἀκούσουν παραδείγματα
Ἀπὸ τοὺς φιλοσόφους.
Ἐκείνη ἡ Ἀθήνα ποῦ ἀγροικᾷς
Ποῦ ἔλαβε τόσην φήμην,
Τώρα ἡ σκλαβιὰ τὴν ἔφαγε,
Τώρα δὲν εἶναι πλέον.
Τώρα οἱ διαβάταις ποῦ περνοῦν,
Οἱ ξένοι ποῦ διαβαίνουν,
Ἄλλον ἐκεῖ δὲν βρίσκουνε,
Ἄλλον ἐκεῖ δὲν βλέπουν
Παρὰ ἕνα ἔρημον χωριὸν
Κεῖ ποῦ ἦτον ἡ Ἀθήνα·
Καὶ ἕναν φιλάργυρον Ἀγὰν
Στὸν τόπον τοῦ Ἀρεοπάγου.
Καὶ ποίος ν' ἀράξῃ στὸ Μωρηὰ,
Καὶ δάκρυα νὰ μὴν χύσῃ;
Καὶ ὅποιος εἶχε τὸν ἰδεῖ
Στὸν καιρὸν τῶν Ἑλλήνων,
Πρὶ τοῦ παρὰ νὰ σκλαβωθῇ,
Ἔπρεπεν νὰ πιστεύσῃ
Τὸν εἶχαν κτίσει οἱ θεοὶ
Διὰ μιὰν στολὴν τοῦ κόσμου·
Καὶ τώρα εἶναι ἄγριος καὶ ἔρημος,
Καὶ ἄγρια θερία θρέφει.
Ὅπου ῥίξω τὸ βλέμμα μου,
Ὅπου γυρίσω, βλέπω

Σκλαβιὰ, χηράδες, καὶ ἀρφανὰ,
Καὶ Τούρκους ματολαύταις.
Στὴν Ῥουμέλην κάθε πασὰς,
Στὸν τόπον ὁποῦ ὁρίζει
Ἔστοντας ἐφταξούσιος,
Ὅ,τι τοῦ ὁρμήσῃ κάμνει·
Γδύνει, ἀχανίζει φαμελιαῖς,
Καὶ χόρτασιν δὲν ἔχει,
Ὅσον ποῦ νὰ ἰδῇ τὸν ῥαγιὰ
Γυμνὸν καὶ πεινασμένον·
Καὶ ἂν εἶν' κανένας πλούσιος,
Μαύρη, κακή του μοῖρα!
Νὰ χάσῃ πλούτη καὶ ζωὴν
Κάθε ὥρα κινδυνεύει.
Καί τὰ καϋμενα τὰ νησιὰ
Ἀνάπαυσιν δὲν ἔχουν·
Ποτὲ δὲν λείπουνε ἄπ' ἐκεῖ
Οἱ κλέπταις τῆς θαλάσσης,
Τούρκοι, Φράγκοι, καὶ Βάρβαροι,
Ὅλοι τὰ κατατρέχουν·
Καὶ ποῖος νὰ ἰδῇ τὴν Ἔγριπον
Νὰ μὴν κακοκαρδίσῃ;
Τὴν Ῥόδο νὰ μὴν λυπηθῇ,
Τὴν Κρήτην νὰ μὴν κλάψῃ;
Καὶ τὰ ἐπίλοιπα νησιὰ
Νὰ μὴν ἀναστενάξῃ;
Βγαίνει καὶ ὁ Καπετὰν πασὰς,
Μία φορὰ τὸν χρόνον,

Μὲ ἀρμάδα στὸ Ἀρχιπέλαγο
Τὸν γῦρον του νὰ κάμῃ·
Τρομάρα πιάνει τὰ νησιὰ,
Σὰν μάθουνε πῶς φθάνει·
Μὲ χρυσὰ δῶρα τρέχουνε
Νὰ τὸν συναπαντήσουν.
Ἔτσι καὶ δὲν τοὺς ὠργισθῇ
Καὶ δὲν τοὺς ἀφανίζει,
Καὶ ἀκόμη ὅλα δὲν τ' ἄκουσες
Ὅσα οἱ Ῥωμαῖοι παθαίνουν·
Κάθε Τοῦρκος καὶ τύραννος,
Κάθε Ῥωμαῖος καὶ σκλάβος·
Ὁ Τοῦρκος δέρνει τὸν Ῥωμηόν,
Καὶ ποῖος νὰ τοῦ μιλήσῃ;
Καὶ νὰ σκοτώσῃ ἕνα ῥαγιὰ,
Ποῖος πάει νὰ τὸν καλέσῃ;
Νὰ μὴν θαῤῥῇς τί ἕνας Ῥωμαιὸς
Ἀπὸ φοβέρα ἀφίνει
Νὰ κτυπήθῃ τοῦ βάρβαρου,
Ποῦ τρέχει νὰ τὸν δείρῃ!
Ῥωμηὸς εἰς τ' ἄρματα ποτὲ
Τοῦρκον δὲν ἐφοβήθη·
Μὰ πρέπει νὰ ἔχῃ ἀπομονὴ,
Ὅτι ἂν βαρέσῃ Τοῦρκον,
Μπορεῖ νὰ πάρῃ τὰ βουνὰ,
Καὶ ἂς πᾷν νὰ τὸν γυρεύουν!
Μὰ οἱ Τοῦρκοι ποῦ δὲν σύγχωρουν
Ῥωμαίου ποῦ νὰ βαρέσῃ

Πέφτουν καὶ κάνουν ἀθεσιὰ
Ἀπάνω εἰς τοὺς δικούς του.
Νάσου ποιαὶς εἶναι τῶν Τουρκῶν
Ἡ κρίσες στὸν Λεβάντε.
Πόλι μου, ποῦ εἶν' τὰ κάλλη σου;
Πόλι δυστυχισμένη,
Πόλι μου, φῶς ποῦ ἐφώτιζες
Ἀνατολὴ καὶ Δύσι!
Καὶ τώρα εἶσαι ἡ κατοικιὰ
Βαρβαρωτάτου γένους·
Καὶ βλέπεις τὴν Ἅγιαν Σοφιὰ
Στοῦ Ἀγαρηνοῦ τὰ χέρια·
Νὰ κάθεται καὶ ὁ Μάωμεθ
Εἰς τῶν Γραικῶν τὸν θρόνον:
Νὰ θρέφῃ τὰ Ῥωμαιόπουλα
Μὲ τῆς σκλαβιᾶς τὸ γάλα.
Εὐρώπη, καὶ τὶ σοῦ ἔκαμα,
Καὶ χαίρεσαι νὰ βλέπῃς
Ἕνα θεριὸ στὸν θρόνον μου,
Ποῦ δὲν χορταίνει αἷμα;
Μ' ἕνα σημάδι τοῦ χεριοῦ
Χίλια κεφάλια πέφτουν!!
Καὶ ἐγ' ὅλα ταῦτα βλέπω τα,
Καὶ μαῦρα δάκρυα χύνω·
Καὶ ποῦ νὰ 'πῶ τὰ πάθη μου,
Κανένανε δὲν ἔχω.
Κανένας δὲν εὑρέθηκε
Νὰ μὲ παρηγορήσῃ

Φαρμάκι ὡσὰν τί ἐπότισα
Ὅλην τὴν οἰκουμένην·
Καὶ ὅλοι μ' ἀλησμονήσανε,
Κανεὶς δὲν μὲ λυπᾶται·
Καὶ οἱ Μόσκοβες, οἱ φίλοι μου,
Ἡ μοναχή μου ἐλπίδα,
Καὶ τὶ καλὸ μοῦ ἐκάμανε
Σὰν ἦλθαν στὸν Λεβάντε;
Νὰ μ' ἀφανίσουν τὰ νησιὰ,
Καὶ νὰ μὲ παραιτήσουν·
Καὶ πάλιν μὲ τὸν τύραννον
Νὰ κάμουν τὴν ἀγάπην.
Νάσου σέ τι ἀκατάστασιν
Μ' ἤφερεν ἡ σκλαβία,
Σκλαβία τόσο σκληρὴ
Στὸν κόσμον δὲν ἐφάνη·
Καὶ ἐλπίδα ἀπὸ καμμιὰ μεριὰ
Νὰ λυτρωθῶ δὲν ἔχω.
Καὶ σὺ μοῦ λέγεις νὰ χαρῶ,
Παιγνίδια νὰ βαρέσω,
Ποῦ ἀλλοῦ, παρὰ στὰ δάκρυα μου,
Παρηγοριὰ δὲν βρίσκω.

ΤΕΛΟΣ.

Paris. — Imprimerie Adolphe Lainé, rue des Saints-Pères, 19.

33699
ASTOR LIBRARY
MAY 1
1895
NEW YORK

ΜΠΕΡΓΑΗ

ΑΠΟΚΟΠΟΣ

COLLECTION

DE

MONUMENTS

POUR SERVIR A L'ÉTUDE

DE LA LANGUE NÉO-HELLÉNIQUE.

N° 9

APOKOPOS

OU

LE REPOS DU SOIR

PAR BERGAÈS

PARIS
CHEZ MAISONNEUVE ET Cie,
15, QUAI VOLTAIRE, 15

1870

ΑΠΟΚΟΠΟΣ

Ὠφέλιμος κατὰ πολλὰ διὰ τοὺς κοπιασμένους,
Λιμένας ὁ σωτήριος εἰς τοὺς ἀπεγνωσμένους.
Καλότυχος ποῦ στοχασθῇ τὰ ὅσα περιέχει,
Διατὶ ἀπὸ τοῦ Θεοῦ τὴν βουλὴν ποτὲ δὲν θέλει ἔβγῃ.

ΠΟΙΗΜΑ

συντεθὲν ὑπὸ

ΜΠΕΡΓΑΗ

καὶ ἐκδοθὲν

ΥΠΟ

ΑΙΜΥΛΙΟΥ ΛΕΓΡΑΝΔΙΟΥ

ΑΘΗΝΗΣΙΝ

ἐν τῷ γραφείῳ τῆς Πανδώρας

,ΑΩΟ'

PRÉFACE

Il y a quelques jours, un compatriote d'Homère, M. Isidoridis Skylizzi, de Chios, si avantageusement connu comme publiciste et poëte de premier ordre, nous adressait la lettre suivante :

'Εν Παρισίοις, 21 Φεβρουαρίου 1870.

Περισπούδαστέ μοι Κύριε Λεγράνδιε,

Εὐγνωμοσύνην ἐπὶ εὐγνωμοσύνης προσέθηκαν ἐν ἐμοὶ τὰ στελλόμενά μοι τεύχη τῆς ὑμετέρας συλλογῆς καὶ ἐκδόσεως « Collection de monuments pour servir à l'étude de la langue néo-hellénique » προερχόμενά μοι ἀπὸ προαιρέσεως πάντως εὐμενοῦς ἀνδρὸς φίλου, ἀγνώστου μὲν, ἀξίου δὲ πάσης σπουδῆς.

Ἂν θελήσετε, ἔχω κἀγὼ νὰ προσθέσω εἰς τὴν ὑμετέραν συλλογὴν ποίημά τι τετυπωμένον ἐν Βενετίᾳ ἐν ἔτει 1667 καὶ ἐπιγραφόμενον Ἀπόκοπος. Βρύει ὅμως τὸ ἔργον τυπογραφικῶν παροραμάτων καὶ ἔχει χρείαν ἀντιγραφῆς, κόπου τὸν ὁποῖον

ἀσμένως θὰ ἀνελάμϐανα, ἂν ἐθεωρεῖτε τὸ ἐν λόγῳ ποίημα καλὸν διὰ τὴν ὑμετέραν συλλογὴν, ὡς ἐγὼ τὸ νομίζω.

Περιμένων τὴν προσταγὴν ὑμῶν διατελῶ ἐν ἐξαιρέτῳ πρὸς ὑμᾶς ὑπολήψει,

Ὅλως ὑμέτερος

I. I. ΣΚΥΛΙΤΣΗΣ.

Pas n'est besoin de dire qu'une offre si aimable et si obligeante fut acceptée avec empressement; le présent volume en est la preuve. Comme il nous le proposait dans la lettre que nous venons de citer, M. Skylizzi s'est chargé lui-même de la transcription de l'*Apokopos*. La tâche n'était pas sans difficultés; car, comme toutes celles qui sont sorties des presses vénitiennes, l'édition de ce petit poëme fourmille de fautes d'impression et d'orthographe qui rendent en certains endroits le texte tout à fait incompréhensible. Ainsi, il y a maint et maint passage où les termes sont tellement défigurés que, malgré sa perspicacité et sa profonde connaissance de la langue grecque, M. Skylizzi n'a pu leur trouver un sens quelconque. Nous regrettons de n'avoir pu nous procurer l'édition de 1721; peut-être nous eût-elle donné des leçons différentes qui nous auraient permis de reconstituer le texte dans toute son intégrité.

Les notes grecques qui figurent au bas des pages sont de M. Skylizzi; il y explique les termes difficiles qui, pour la plupart, ne se trouvent dans aucun vocabulaire.

L'Ἀπόκοπος fut publié pour la première fois à Venise, en 1667, chez Orsino Albrizzi. C'est cette édition, revue et corrigée, que nous reproduisons aujourd'hui. En voici le titre complet :

Ἀπόκοπος

Ὠφέλιμος καταπολλὰ διὰ τοὺς κοπιασμένους,
Λιμένας ὁ σωτήριος εἰς τοὺς ἀπεγνωσμένους.
Καλότυχος ποῦ στοχαστῇ τὰ ὅσα περιέχει,
Διατὶ ἀπὸ τοῦ Θεοῦ τὴν βουλὴν ποτὲ δὲν θέλει εὔγει.

— Ἐνετίῃσιν, παρὰ Ὀρσίνῳ Ἀλϐρίτζῃ, ͵αχξζ΄. Πουλίεται εἰς τὸν Σὰν Μαρτζηλιάν.

Voici maintenant le titre de la seconde édition tel qu'il se trouve à la page 18 du *Catalogue de livres rares* publié à Athènes en janvier dernier par M. Lambros :

Ἀπόκοπος.

Ὠφέλιμος καταπολλὰ εἶν διὰ τοὺς κοπιασμένους,
Λιμένας εἶν σωτήριος εἰς τοὺς ἀπεγνωσμένους.
Καλότυχος ποῦ στοχασθῇ εἰς ὅσα περιέχει,
Καὶ εἰς τοῦ Θεοῦ τὸ θέλημα πάντατου θέλει τρέχῃ.
— Ἐνετίῃσιν, 1721. Παρὰ Νικολάῳ τῷ Σάρῳ, ͵αψκα΄.

La différence qui existe entre les vers du titre de la première édition et ceux de la seconde nous prouve à elle seule que le texte publié en 1721 a été retouché. C'est du reste ce que nous apprend M. Sathas dans la préface du premier tome des Ἀνέκδοτα ἑλληνικά, où il cite deux vers qui forment l'entrée en matière et qui, dans une édition ultérieure, ont aussi subi un léger changement. C'est dans un de ces vers que l'auteur de l'*Apokopos* nous a révélé son nom. Il s'appelait Bergaès (Μπεργαῆς). M. Sathas pense qu'il était Chypriote ; c'est du moins, dit-il, ce que permet de conjecturer la langue dans laquelle il a écrit. Nous sommes fâché de ne pas partager en cette circonstance l'opinion de notre savant ami, mais il nous semble bien évident que la langue de l'*Apokopos* n'est pas le dialecte chypriote tel qu'il se parle dans l'île, tel qu'il se trouve dans l'intéressant ouvrage de M. Sakellarios ; c'est tout au plus si l'on rencontre dans le poëme de Bergaès quelques termes usités en Chypre, il est vrai, mais qui le sont également dans les dialectes de Rhodes, de Crète et de Cythère.

M. André Papadopoulos Vrétos prétend que Bergaès était Crétois : « Ἡ ὑπόθεσις τοῦ ποιηματίου τούτου, dit-il en parlant de l'*Apokopos*, συγκειμένου ἐξ ἕνδεκα σελίδων, εἶναι ἡ περιγραφὴ ἑνὸς ὀνείρου, εἰς στίχους, κατὰ τὴν τῶν Κρήτων διάλεκτον. » (*Catalogue*, 2ᵉ partie, nº 59.) Cette opinion n'est pas plus fondée que la précédente.

Quant à nous, il nous semble que la langue de l'*Apokopos*

n'a rien d'assez caractéristique et d'assez saillant pour qu'on puisse pertinemment affirmer que l'auteur qui l'a employée appartenait à telle contrée de la Grèce plutôt qu'à telle autre; c'est la langue commune, comprise de tous les Grecs, qu'ils soient de Chios, de Crète ou d'Athènes. — Nous ne connaissons aucun détail biographique sur Bergaès. Dans son poëme, il y a de nombreuses imitations de la littérature italienne. Mais il est surtout un poëte que la nature même de son œuvre le portait à imiter de préférence à tout autre. Nous voulons parler de Dante. Il y a, notamment, tel dialogue de l'*Apokopos* (et M. Skylizzi l'a justement fait remarquer) qui semble calqué sur un célèbre épisode de la *Divine Comédie.*

Mais il y a, en outre, dans l'*Apokopos* quelque chose de plus intéressant pour nous que sa ressemblance avec l'*Enfer* du grand poëte italien; ce sont les traces nombreuses et évidentes d'une imitation des chants populaires grecs sur *la Mort*, tels qu'on peut les lire dans les recueils de Fauriel, Marcellus, Zambélios, Manousos, Passow, etc.

Quelques rapprochements démontreront la vérité de notre assertion. Et d'abord citons un myriologue du livre de Passow (CCCLXVIII) :

Κάτω στὰ τάρταρα τῆς γῆς, κάτω στὸν κάτω κόσμον,
Μυριολογοῦν ἡ λύγεραις καὶ κλαῖν τὰ παλληκάρια.
Σὰν τ' εἶν' τὸ μυριολόγι τους; σὰν τ' εἶν' τὸ κλάψιμό τους;
— « Τάχα νὰ στέκ' ὁ οὐρανός; νὰ στέκ' ὁ 'πάνω κόσμος;
« Νὰ στέκονται ἡ ἐκκλησιαῖς μὲ τῆς χρυσαῖς εἰκόναις;
« Νὰ στέκονται οἱ ἐργαλειοὶ ποῦ 'φαίνουν ἡ κυράδαις; »

« Au fond des noirs abîmes, en bas dans le monde souterrain, les belles jeunes filles se lamentent et les jeunes garçons pleurent. Quelles sont leurs lamentations? quelles sont leurs larmes? Y a-t-il encore un ciel et un monde là-haut? Y a-t-il encore des églises et des images dorées? Y a-t-il encore des métiers où tissent les matrones? »

Maintenant comparons. Quand, dans l'*Apokopos*, le mysté-

rieux voyageur arrive sur les sombres rivages, les morts l'entourent en foule, et lui demandent des nouvelles d'en haut :

« Dis-nous si le ciel existe encore, s'écrient-ils, et s'il y a toujours un monde au-dessus de nous. »

« Εἰπέ μας ἂν κρατῇ οὐρανὸς, καὶ ἂν στέκῃ ὁ κόσμος τώρα. »

C'est presque textuellement le vers du myriologue que nous venons de citer. Ensuite, le poëte amplifie l'idée contenue dans le premier vers :

« Dis-nous, ajoutent les morts, s'il éclaire encore, s'il tonne, s'il pleut et s'il tombe de la neige. Le Jourdain roule-t-il toujours ses flots? Y a-t-il encore des jardins, des arbres, et des oiseaux qui chantent? Y a-t-il toujours des collines parfumées, des arbres en fleur, de fraîches prairies et de doux zéphyrs? L'étoile du matin et les astres brillent-ils encore dans les cieux?

« Les églises sonnent-elles toujours pour appeler les prêtres à chanter l'office? »

« Καὶ ἂν σημαίνουν ἡ ἐκκλησιαῖς νὰ ψάλλουν οἱ παπάδες; »

Dans la chanson populaire :

« Νὰ στέκονται ἡ ἐκκλησιαῖς μὲ τῆς χρυσαῖς εἰκόναις; »

Comparons encore à cette descente aux enfers, telle que nous la dépeint Bergaès, celle du chant populaire intitulé « *Zakhos et Charon* » (Passow, CCCCXXXIII) :

« Ζάχος ἐκαβαλίκεψε νὰ πάῃ νὰ βρῇ τὸν ᾅδη,
Μὲ ἕνα σιδερικ' ἄλογο, μὲ χρυσωμένη σέλλα.
Σκαλὶ, σκαλὶ κατέβαινε, σκαλὶ τὸ μετανοιώνει·
Τὸν εἶδ' ἡ Γῆ κ' ἐτρόμαξε, κι' ὁ Χάρος ἐκρουβήθη,
Κι' ὅσοι νεκροὶ τὸν εἴδανε ὅλοι τὸν ἐρωτῆσαν :
— Ζαχό μου, τ' ἤθελες ἐδῶ; Ζαχό μου, τί γυρεύεις;
Ἦρθα νὰ διῶ τοὺς φίλους μου καὶ πίσω νὰ γυρίσω.

Ζάχ', ἀλλουνοῦ δὲν ἔδινες κἄνε τὴ χρύση σέλλα,
Ποῦρθες σὲ τόπον ἄγυρτο, σὲ τόπο ῥαχνιασμένο;

« Zakhos monte sur un cheval fort comme le fer, sur un cheval au harnais doré ; il se met en route pour l'Enfer. Il descend une marche, puis une autre, il descend jusqu'à la dernière. La Terre l'aperçoit et tremble de crainte, et Charon se cache, épouvanté ; et tous les morts qui le voient lui adressent la parole : « Que veux-tu, cher Zakhos ? Zakhos, que viens-tu chercher ici ? » — « Je suis venu voir mes amis pour m'en retourner ensuite. » — « Zakhos, pourquoi n'as-tu pas donné à quelqu'un ta selle d'or, car tu es venu dans un lieu plein de toiles d'araignées, dans un lieu d'où ne ressort personne ? »

Encore un simple rapprochement ; bon nombre de myriologues se terminent à peu près de la façon suivante (je prends au hasard dans Passow) :

« Ἄντρας μου ἐπαντρεύθηκε κι' ἄλλη γυναῖκα πῆρε,
Πῆρε τὴν πλάκα πεθερὰ, τὴ μαύρη γῆ γυναῖκα. »

« Mon époux s'est marié, il a pris une autre femme ; pour bellemère il a pris la tombe, et la sombre terre pour épouse. »

Voici maintenant l'*Apokopos :*

« Ceux qui dorment dans le sépulcre ne peuvent plus ni contempler le ciel, ni voir la lumière du soleil ; ils ont la pourriture pour linceul, et la terre pour parure ; au lieu de la couronne de myrte ou de laurier qu'ils ont portée jadis, ils n'ont plus pour couronne que la poussière du tombeau. »

Cette dernière citation est plus éloignée du chant populaire que les précédentes ; néanmoins le poëte semble y avoir puisé une vague inspiration. Si les bornes que nous nous sommes imposées dans cette préface nous le permettaient, nous pourrions facilement multiplier des citations et essayer des rapprochements ; le lecteur familier avec les chants populaires de la Grèce moderne les trouvera sans effort.

Il ne serait pas non plus sans intérêt de comparer à la *Descente aux Enfers* de Bergaès celles de Timarion et de Mazaris, publiées par Ellissen dans son excellent recueil. Ces auteurs, qui, comme chacun sait, ont écrit en grec ancien, se sont efforcés de rendre leur style élégant, mais sont malheureusement tombés dans l'affectation et le mauvais goût. La lecture de leurs ouvrages est loin d'être séduisante ; ce ne sont, la plupart du temps, que dissertations philosophiques, lieux communs, antithèses puériles, et rien en revanche qui remue l'âme ou qui plaise à l'imagination.

Le style de Bergaès, au contraire, est coulant et facile, sa narration rapide et naturelle ; les détails n'abondent pas, mais sont pittoresques et bien choisis ; et quand on a lu la première page du poëme, on veut aller jusqu'à la fin.

Bergaès ne nous semble pas avoir été un partisan bien ardent du monachisme ; il ne manque jamais l'occasion de lancer un trait de satire à ces « hommes aux sandales de bois, qui se ceignent les reins d'une corde ».

Il a également traité comme ils le méritent les caloyers grecs qui visitent les jeunes veuves et leur tiennent de galants propos : « Ah ! jolies filles, disent-ils, que vous sert de rester enfermées chez vous comme des poules dans leurs niches ? Quittez donc vos chambres et venez à l'église écouter nos prédications, et surtout déposer d'abondantes aumônes ! »

Et les « jeunes veuves », qui ont plus d'un trait de ressemblance avec la matrone d'Éphèse, ne se font pas trop prier ; elles enjambent par-dessus les tombes de leurs maris pour aller à l'église entendre les évangiles et se faire administrer force bénédictions. Peu à peu les belles éplorées finissent par s'apprivoiser, et il en est même qui vont jusqu'à passer la nuit dans le lit des chastes disciples de saint Basile.

A côté de la fausse et éphémère douleur des veuves qui ont bientôt oublié leurs maris, le poëte nous fait le naïf et touchant tableau des larmes et du désespoir d'une mère qui se voit devancée dans le tombeau par son enfant bien-aimé. Et il y a dans Bergaès un myriologue maternel auquel on peut comparer une pièce analogue qui se trouve à la page 180 du recueil de

chants populaires épirotes publié par M. Khasiotis (Athènes, 1866), et qui commence ainsi :

« Μωρὲ Χάρο χαραμῆ, μωρὲ χαραμοφάγη·
« Καὶ γῆ χαραμοφάγισσα, χαραμοφυλαγμένη,
« Ὅσα καλὰ 'χεις, μαύρη γῆ, ἀπάνω θὰ τὰ βγάλῃς·
« Τοὺς νειούτσικους ποῦ δέχεσαι δὲν ξέρω τί τους κάνεις,
« Δὲν τοὺς φυτρώνεις τίποτε ζαφύρια καὶ διαμάντια ; »

Un mot en terminant sur l'expression Ἀπόκοπος ; avec le sens que lui donne Bergaès, elle ne se trouve, à notre connaissance, dans aucun vocabulaire. Elle signifie littéralement : *après le travail :* ἀπὸ, κόπος ; et par extension, *repos*, et même *le soir ; temps où l'on prend le repos après le travail.* Voici, du reste, l'explication de ce terme telle que nous l'a donnée M. Skylizzi : Ἑσπέρα μετὰ τὸν κάματον, ἡ σήμερον κοινῶς λεγομένη βραδυά (1).

Émile LEGRAND.

Paris, 28 mars 1870.

(1) La composition typographique de ce volume était déjà terminée, quand nous avons pu nous procurer un exemplaire de l'édition de 1721 ; cela nous a permis de faire subir au texte d'utiles rectifications.

Ἀπόκοπος τοῦ Μπεργαῆ, ῥίμα λογιωτάτη,
Τὴν ἔχουσιν οἱ φρόνιμοι πολλὰ ποθεινοτάτη.

Μιὰν ἀποκόπου 'νύσταξα, νὰ κοιμηθῶ ἐθυμήθην, 1-14
Ἤθεκα τὸ κρεββάτιν μου κ' ὕπνον ἀπεκοιμήθην.
Ἐφανίσθη μου κ' ἔτρεχα εἰς λιβάδιν ὡραιωμένον,
Φαρὶν [1] ἐκαβαλίκευγα σελλοχαλινωμένον·
Κ' εἶχα 'ςτὴν ζῶσίν μου σπαθὶν, 'ςτὸ χέρι μου κοντάριν,
Ζωσμένος ἤμουν ἅρματα, σαγίτες καὶ δοξάριν.
Κ' ἐφάνη μου ὅκ' ἐδίωχνα μὲ θράσος ἐλαφίνα·
Ὥραις ἐκοντοστέκετον, καὶ ὥραις μὲ βιὰν ἐκίνα.
Προυνὸν τοῦ τρέχειν ἤρχισα τάχα νὰ βάλω χέρα,
Ἔτρεχα ὥστε κ' ἐτζάκισε τὸ σταύρωμα ἡμέρα [2]·
Κ' εὐθὺς ἀπὸ τὰ μάτια μου ἐχάθηκεν τὸ λάφιν,
Καὶ πῶς καὶ πότ' ἐχάθηκεν ἐξαπορῶ τὸ γράφειν.
Λοιπὸν τὸ τρέχειν ὅπαυσα [3], οὕτως καὶ τὸ σπουδάζειν,
Καὶ τὸ ξετρέχειν τ' ἄπιαστον [4] καὶ τὸ φαρὶν κολάζειν.

1. Ἵππον, ὃν κατωτέρω λέγει καὶ ἄλογον.
2. Ὁ ἥλιος παρῆλθε τὸ μεσημβρινὸν σημεῖον.
3. Ἔπαυσα. — 4. Τὸ κυνηγεῖν τὸ ἀκατάσχετον ζῶον.

Καὶ ἀγαλιγάλι ἐπήγαινα, σιγὰ, σιγὰ περπάτουν, 15-40
Τὸν κόσμον ἐξενίζουμουν [1], τ' ἄνθη καὶ τὰ καλά του.
Καὶ πρὸς τὴν δείλην ἔσωσα 'ςτοῦ λιβαδιοῦ τὴν μέσην,
Κ' ηὗρα δενδρὸν ἐξαίρετον καὶ ὠρέχθην τοῦ πεζεύσειν.
Ἐπέζευσα εἰς τὸ δενδρὸν κ' ἔδεσα τ' ἄλογόν μου,
Καὶ τ' ἅρματα ἐξεζώστηκα, θέτω τα 'ςτὸ πλευρόν μου.
Ὁ τόπος ὅπου ἐπέζευσα, λέγω ἐκεῖ ὅπου ἐστάθην,
Ἦτον τοῦ λιβαδιοῦ ὀφαλὸς [2] κ' ἦτον γεμάτος ἄνθη.
Τὸ δένδρον ἦτον τρυφερὸν, κ' εἶχεν πυκνὰ τὰ φύλλα,
Εἶχεν καὶ σύγκαρπον ἀνθὸν καὶ μυρισμένα μῆλα.
Καὶ μυριαρίφνητα [3] πουλιὰ 'ςτὸ δένδρον φωλεμένα
Κατὰ τὴν φύσιν καὶ σκοπὸν ἔλαλειν τὸ καθένα.
Καὶ ἀπὸ τὰ κάλλη τοῦ δενδροῦ, τὴν ἡδονὴν τοῦ τόπου,
Καὶ τῶν πουλιῶν τὴν μελῳδιὰν καὶ ὀλημερνοῦ τοῦ κόπου,
Ὡς ἀπὸ βίας ἠκούμπησα τοῦ περὶ ἀνασάνω,
Καὶ στοχαζόμην τὸ δενδρὸν εἰς τὴν κορφὴν ἐπάνω.
Καὶ φάνη μου εἶδα ἐκάθετον μελίσσιν φωλεμένον,
Κ' εἶχε τὸ μέλι σύγκερον [4], πολὺν καὶ συνθεμένον.
Εὐθὺς τ' ἀνέβην, ὥρμησα καὶ τὴν τροφὴν ὠρέχθην,
Καὶ τὸ μελίσσι μὲ θυμὸν ἀπὸ μακρὰ μ' ἐδέχθην.
Λοιπὸν ἀνέβην 'ςτὸ δενδρὸν μὲ βίαν πολλὴν καὶ κόπον,
Καὶ ὅπου ἔβλεπα τὴν μέλισσαν ἐκάθιζα 'ςτὸν τόπον.
Ἥπλωσα, ἐπιάσα ἐκ τὸ κερὶν κ' ἔφαγ' ἀπὸ τὸ μέλι,
Κ' εἶπέ μου μέσα ὁ λογισμὸς, — δὸς τῆς ψυχῆς τὸ θέλει.
Ἔτρωγα, οὐκ ἐχόρταινα, ἤρπουν καὶ πάντα ἐπείνουν,
Καὶ ὡς πεινασμένος εἰς τὸ φᾶν ὕστερα πάλ' ἐκίνουν [5].

1. Ἐθαύμαζον. — 2. Ὀμφαλός.
3. Μυριαρίθμητα ἢ ἀπειράριθμα.
4. Ἐκ τοῦ κηροῦ μᾶλλον ἢ ἐκ τοῦ καιροῦ.
5. Καὶ πάλιν πεινῶν ἐπανήρχετο εἰς τὸ τρώγειν.

Κ' ἡ μέλισσα οὐκ ἔπαυεν πάντα νὰ μὲ δοξεύῃ[1],
Καὶ τὸ δενδρὸν ἀρχίνησεν, ὡς οἶδα, νὰ σαλεύῃ,
Νὰ συχνοτρέμῃ, νὰ χαλᾷ, νὰ δείχνῃ κάτω νἄρθῃ[2],
Κ' ἐγὼ τὸ φᾷν ἐσκότωσα[3] καὶ ἀπὸ τοῦ φόβου ἐπάρθην.
Κ' ἐστοχαζόμην τὸ δενδρὸν, τοὺς κλώνους του τριγύρου,
Καὶ πάλιν μέσατὄβλεπα, τίς τὄσειεν ἐσυντήρουν.
Καὶ δυὸ μ' ἐφάνην ποντικοὶ τὸ δένδρον ἐγυρίζαν,
Ἄσπρος καὶ μαῦρος, μὲ σπουδὴν τοῦ 'γλύφασι τὴν ῥίζαν.
Εἰς τόσον τὸ κατέφεραν, καὶ ἔκλινε νὰ πέσῃ
Ὅθεν ἡ ῥίζα τὴν κορφὴν ἐκέλευσε νὰ θέσῃ[4].
Κ' ἐγὼ τὸ 'δεῖν[5] ἐτρόμαξα, νὰ καταιβῶ ἐβιάσθην,
Ἀλλ' ὡς μελίσσιν εἰς τὸ φᾷν ἔμεινα ἐκεῖ κ' ἐπιάσθην.
Τὸ δένδρον ὁποῦ ἤλπιζα νὰ στέκετ' εἰς λιβάδιν
Ἦτον εἰς φροῦδιν[6] ἐγκρεμνοῦ[7] κ' εἰς σκοτεινὸν πηγάδιν.
Καὶ ὡς ἔκλινεν, μ' ἐφαίνετον τὸν ἐγκρεμνὸν ἐζήτα·
Κ' ἡ 'μέρα πάντ' ὠλίγαινεν καὶ σίμονεν ἡ νύκτα,
Καὶ ἀπήτης τὴν ἀπαντοχὴν[8] τῆς σωτηρίας μου ἐχάσα,
Ὅθεν εἰς τέλος ἔμελλε νὰ καταντήσω ἐπιάσα[9].
Καὶ δράκοντ' εἶδα φοβερὸν 'ςτοῦ πηγαδιοῦ τὸν πάτον,
Κ' ἔχασκεν καὶ μὲ ἀκαρτερεῖ πότε νὰ πέσω κάτω.
Λοιπὸν τὸ δένδρον ἔπεσε, κ' ἐγὼ μὲ ταῦτο ἐπῆγα,
Καὶ τὰ πουλιὰ ἐπετάξασιν κ' ἡ μέλισσαις ἐφύγα.
Κ' ἐφάνη μ' ἐκατήντησα 'ςτοῦ δράκοντος τὸ στόμα,
Κ' ἐμπῆκα εἰς μνῆμα σκοτεινὸν, εἰς γῆν καὶ ἀνήλιον χῶμα.
Κ' ἐκεῖ ὅπου κατήντησα, 'ςτὸν σκοτεινὸν τὸν τόπον,
Ὄχλον μ' ἐφάνην κ' ἤκουσα καὶ ταραχὴν ἀνθρώπων,

1, Τοξεύῃ. — 2. Νὰ φαίνεται κατερχόμενον. — 3. Ἔπαυσα.
4. Ἔκλινε νὰ πέσῃ ἔνθα ἡ ῥίζα ἐκέλευσε τὴν κορυφὴν νὰ τεθῇ.
5. Ἐν τῷ ἰδεῖν τοῦτο. — 6. Εἰς ὀφρύδιον. — 7. Κρημνοῦ.
8. Καὶ ἀφότου τὴν προσδοκίαν, τὴν ἐλπίδα.
9. Συνέλαβα τὸ δένδρον ὡς ἐσχάτην σωτηρίαν.

Διὰ τὄμπα μου[1] νὰ μάχωνται, διὰ 'μένα νὰ λαλοῦσι,
Κ' ἐδόθη λόγος μέσα τους νὰ πέμψουσι νὰ 'δοῦσι·
Τίς εἰς τὸν ᾅδην ἔσωσε[2], τίς ταραχὴν ἀφῆκε,
Καὶ τίς τὴν πόρταν ἤνοιξε, δίχως βουλὴν ἐμπῆκε.
Καὶ δυὸ μ' ἐφάνην κ' ἤλθασι μαῦροι καὶ ἀραχνιασμένοι,
Ὡς νέων σκιὰ καὶ χαραγὴ[3], μυριοθορυβουμένοι.
Κλιτὰ μ' ἐχαιρετήσασιν, ἥμερα μ' ἐσυντύχα,
Κ' ἐγὼ ἐκ τοῦ φόβου ἐπάρθηκα, τί ἀποκριθεῖν οὐκ εἶχα.
Λέγουν μου, « Πόθεν καὶ ἀπὸ ποῦ; τίς εἶσαι; τί γυρεύεις,
« Καὶ δίχως πρόβοδον[4] ἐδῶ 'ςτὸ σκότος πῶς ὁδεύεις;
« Πῶς ἐκατέβης σύψυχος, συζώντανος πῶς ἦλθες,
« Καὶ πάλιν 'ςτὴν πατρίδα σου πῶς νὰ στραφῇς ἐκεῖθες[5];
« Ὁποῦ 'ςτὸν ᾅδην καταιβῇ οὐ δύναται διαγύρειν[6]·
« Μόνε[7] ἡ νεκρανάστασις 'μπορεῖ νὰ ἀνεγείρῃ.
« Τὰ χνῶτά σου[8] μυρίζουσι καὶ τὰ λινά σου[9] λάμπουν·
« Ναπὲς[10] λιβάδιν ἔτρεχες καὶ μονοπάτιν κάμπου·
« Ἀπὸ τὸν κόσμον ἔρχεσαι, τῶν ζωντανῶν τὴν χώρα·
« Εἰπέ μας ἂν κρατῇ οὐρανὸς καὶ ἂν στέκῃ ὁ κόσμος τώρα.
« Ἀστράπτ', εἰπέ μας, ἢ βροντᾷ, κἂν συννεφιᾷ καὶ βρέχῃ,
« Καὶ ὁ Ἰορδάνης ποταμὸς ἂν κυματῇ καὶ τρέχῃ·
« Καὶ ἂν ἦναι κῆποι καὶ δενδρά, πουλιὰ νὰ κηλαδοῦσι,
« Καὶ ἂν μυρίζουν τὰ βουνά, καὶ τὰ δενδρὰ ἂν ἀνθοῦσι·
« Ἂν εἶν' λιβάδια δροσερά, φυσᾷ γλυκὺς ἀέρας,
« Λάμπουσιν τ' ἄστρα τ' οὐρανοῦ καὶ αὐγερινὸς ἀστέρας·

1. Διὰ τὴν εἴσοδόν μου νὰ φιλονεικῶσι. — 2. Ἀφίκετο.
3. Σχῆμα, χαρακτήρ. — 4. Ἄνευ ὁδηγοῦ, χειραγωγοῦ, ἢ μᾶλλον ποδηγέτου.
5. Πῶς ἐπιστρέψεις ἐντεῦθεν; — 6. Ἐπιστρέψαι..
7. Μόνον. — 8. Ἡ πνοή σου.
9. Καλλίστη λέξις ἀντὶ τῆς κοινῆς σήμερον ἀσπρόρρουχα (linge), ἄλλως ὀθόνια.
10. Ἀπὸ εἰς (;).

« Καὶ ἂν σημαίνουν ἡ ἐκκλησιαῖς, νὰ ψάλλουν οἱ παπάδες, 91-116
« Καὶ ἂν γείρνουνται[1] μὲ τὴν αὐγὴν ν' ἄφτουσι ταῖς λαμπάδαις·
« Παιδιὰ καὶ ἂν περιμαζώνουνται, νέοι τὸ καλοκαῖριν,
« Καὶ νὰ περνοῦν ταῖς γειτονιαῖς κρατῶντ' ἀπὸ τὸ χέριν[2]·
« Καὶ μετὰ πόθου τὴν αὐγὴν νὰ παρατραγουδοῦσι,
« Καὶ σιγανὰ νὰ περπατοῦν, μὲ τάξιν νὰ περνοῦσι.
« Γίνουνται γάμοι καὶ χαραῖς, παράταξαις καὶ σκόλαις[3];
« Φιλοτιμοῦντ' ἡ λυγεραῖς τάχα καὶ χαίροντ' ὅλαις;
« Τὸν κόσμον τόνε διάβαινες, ταῖς χώραις ταῖς ἐπέρνας·
« Οἱ ζωντανοὶ ὁποῦ χαίρονται ἂν μᾶς θυμοῦντ' εἰπέ μας.
« Εἰπέ μας, θλίβουνται διὰ μᾶς, ἢ κόπτουνται καμπόσον;
« Σὰν ὅτε μᾶς ἐθάψασι τάχα λυποῦνται τόσον;
« Βαστᾷς μαντάτα καὶ χαρτιὰ, παρηγοριαῖς θλιμμένων
« Ἐδῶ 'ςτὸν ᾅδην τὸν πικρὸν καὶ τὸν ἀσβολωμένον;
« Ἀνάγνωσέ μας τὰ χαρτιὰ καὶ 'πέ μας τὰ μαντάτα,
« Κ' εἴτι 'ςτὸν ᾅδην ἔχομεν, δὸς μάς τ' αὐτὰ, καὶ νά τα[4]. »
Κ' εἰς πᾶσα λόγον ἔκλαιγαν, εἰς πᾶσα δυὸ στενάζαν·
« Σκόρπισε χῶμαν ἄλαλον, ἄνοιξε γῆ! » ἐκράζαν·
« Κ' ἡ πόρταις τοῦ ᾅδ' ἂς χαλαστοῦν, νὰ πέσουν ἡ κατίναις[5],
« Νὰ ἔμπη τὸ δρόσος τ' οὐρανοῦ καὶ τοῦ ἥλιου ἡ ἀκτῖνες.
« Νὰ ἰδῇ ὁ εἷς τὸν ἄλλον μας, 'λίγη φωτιὰ ἂς προβάλῃ,
« Νὰ ἔχουν οἱ νιοὶ τὴν ὄψιν τους κ' ἡ λυγεραῖς τὰ κάλλη.
« — Καὶ ἂν τὸ σαββάτον βιάζουνται ἀπ' ὥρας[6] νὰ σχολάσουν,
« Νὰ ἐμπαίνουσιν εἰς τὸ λουτρὸν, νὰ βγαίνουσι ν' ἀλλάσσουν·
« Καὶ τὸ ταχὺ τὴν κυριακὴν τὴν ὄψιν τους νὰ νίβγουν,
« Καὶ σχολινὰ νὰ βάνουσι, 'ςτὴν ἐκκλησιὰν παγαίνουν·

1. Ἐγείρωνται. — 2. Συνήθεια μέχρι σήμερον σωζομένη ἐν τῷ Αἰγαίῳ
3. Σχόλαι, ἢ ἑορταί.
4. Δός μας αὐτὰ, καὶ λάβε εἴ τι ἔχομεν εἰς τὸν ᾅδην.
5. Αἱ ἅλυσοι. — 6. Ἐνωρίς.

2

« Καὶ ἂν μετὰ βαΐων καὶ μαντιῶν[1] ἡ ἀρχόντισσαις γυρίζουν,
« Καὶ ὡς ἀπὸ μόσχου καὶ λουτροῦ περνῶντας νὰ μυρίζουν.
« Νἄχουν ἡ ἀρχόντισσαις αὐλαῖς, παλάτια καὶ τρικλίνους,
« Καὶ ἂν ἦναι θάῤῥος εἰς αὐτοὺς κ' ὑπερηψιὰ[2] 'ς ἐκείνους.
« Νὰ σύρνουσιν ὑποταγαῖς[3] 'στοὺς κάμπους νὰ τεντώνουν,
« Καὶ, μὲ ἱεράκια καὶ σκυλιὰ, περδίκια νὰ ζυγώνουν·
« Καὶ ἂν προτιμεύγουν[4] γέροντες, μικροὶ καὶ κοδεσπόταις,
« Ὡσὰν ἐπροτιμεύγουνται ὄνταν[5] ἐζοῦμαν τότες. »
Ηὗρά τους πῶς ἐκοίτοντα καὶ πῶς ἀναστενάζαν,
Καὶ ὁ κόσμος πῶς πορεύεται νὰ τοὺς εἰπῶ μὲ 'βιάζαν.
Καὶ ὡσὰν ψυχοπονέθηκα κάμποσον ἐλυπήθην,
Καὶ ὁ κόσμος πῶς πορεύεται νὰ τοὺς εἰπῶ ἐθυμήθην.
Εἶπά τους : ὁ οὐρανὸς κρατεῖ καὶ ὁ κόσμος πάλιν στέκει·
Ἐκ τὰ θυμᾶσαι[6] τίποτας οὐκ ἔκλειψεν ἀπέκει.
Ἀνθεῖ, καρπίζει, γεωργεῖ, φυτρόνει καὶ μυρίζει
Χρόνος ὁ δωδεκάμηνος, ὡσὰν τροχὸς γυρίζει.
Ἄλλοι τὸν κόσμον χαίρουνται κ' ἐσᾶς οὐδὲν θυμοῦνται,
Καὶ ἄλλους οἱ πόνοι δαπανοῦν, γιὰ λόγου σας λυποῦνται.
Λέγουν με, « Αὐτοὶ ὁποῦ χαίρουνται ἔχουν ἐδῶ μοιράδιν[7]
Ἐκ τοὺς ἐθάψαν[8] εἰς τὴν γῆν κ' ἔβαλαν εἰς τὸν ᾅδην; »
« Αὐτοὶ » λέγω « ὁποῦ χαίρουνται, αὐτοῦ[9] μοιράδιν ἔχουν,
« Ἀλλ' ἀπολησμονήσαν τους καὶ ἀπ' αὐτοὺς ἀπέχουν·
« Μ' ἄλλους τὸν βιόν τους χαίρουνται καὶ αὐτοὺς ἐλησμονήσαν,
« Νά εἶπες[10] οὐκ εἶδάν τους ποτὲ, οὐδὲ 'στὸν κόσμον ἦσαν. »
Καὶ ἀναστενάξαν κ' εἴπασιν, « Ἡ νιαῖς ὁποῦ 'χηρέψαν
« Τάχα στεφάνιν δεύτερον νὰ βάλουν ἐγυρέψαν;

1. Ἴων. — 2. Ὑπεροψία. — 3. Θεράποντας, ὑπηρέτας.
4. Ἂν ἔχωσι τὰ πρωτεῖα. — 5 Ὅταν.
6 Ἐκ τῶν ὧν ἐνθυμεῖσαι τίποτε. — 7. Μερίδα. — 8. Ἐκ τῶν ταφέντων.
9. Αὐτόθι, ἐνταῦθα, παρ' ὑμῖν. — 10. Ὡσανεὶ, ὡς ἄν τις ἔλεγε.

« Ἢ μαῦρα ῥάσα ἔβαλασιν καὶ τὸν σταυρὸν φοροῦσι, 143-168
« Κ' εἰς μοναστήρια κάθουνται, διὰ ἐμᾶς παρακαλοῦσι;
« Μὴ μᾶς τὸ κρύψῃς, 'πέ μάς το, πῶς εἶναι, πῶς διηγοῦνται[1];
« Ἢ μὲ ἄλλους τώρα χαίρουνται κ' ἐμᾶς οὐδὲν θυμοῦνται; »
Καὶ ὡς εἶδα τόσον κόπτονται καὶ βιάζονται νὰ μάθουν,
Ἐσίγησα τ' ἀποκριθῆν καὶ κόπτοντα μὴ πάθουν[2]·
Ἀκουόντα τὰ γινόμενα, μὴ τοὺς πληθύνουν πόνοι,
Εἶπέ μου μέσα ὁ λογισμὸς τοῦτο δικᾷ[3] καὶ σώνει[4].
Ἐπῆρα σχῆμα σιωπῆς κ' ἔσεισα τὸ κεφάλιν,
Καὶ ὀμπρὸς ὀπίσω ἐγύρισα μὴ μ' ἐρωτήσουν πάλιν.
Κ' ἐκεῖνοι πάλιν πρὸς ἐμὲ ἀρχῆθεν ἐγυρίσαν,
Καὶ πρὸς τὸ πρῶτο ἐρώτημα πάλιν μ' ἀνερωτήσαν.
« Τί καρτερεῖς τ' ἀποκριθῆν; ἄνθρωπ' ἀπηλογίσου·
« Εἰς τὰ πονοῦμεν πόνεσε, 'ςτὰ πάσχομεν λυπήσου. »
Καὶ κάπου ἀποκρίθην τους, εἶπά τους, « Τί ἐρωτᾶτε,
« Καὶ τί με βιάζετε νὰ 'πῶ τὰ ξεύρω, καὶ μισᾶτε[5];
« Εἰξεύρετε τί γίνεται· μόνον ἐδῶ οὐκ ἐφάνη·
« Φίλον οὐκ ἔχει ὁποῦ ταφῆ, ἀλλ' οὐδ' ὁποῦ ἀποθάνῃ.
« Λέγει το κ' ἡ παραβολὴ, ἀλήθεια καὶ ὄχι ψῶμα[6]·
« — Οὐαὶ τὸν βάλουν εἰς τὴν γῆν, καὶ τὸν σκεπάσῃ χῶμα. »
Λέγω τους, « Πρὸς ἀπόκρισιν τάχα δείχνω σας τοῦτο·
« Ἂν δὲ σᾶς σώνῃ, νὰ σᾶς 'πῶ τὸ τέτοιο καὶ τοσοῦτο·
« Πολλὰ ν' ἀναστενάξετε, νὰ μυριολυπηθῆτε,
« Καὶ ὡς ἐξ ἀνάγκης καὶ σπουδῆς 'ςτὸν ᾅδην νὰ στραφῆτε.
« Ὅμως, ὡς μ' ἐρωτήσετε, θέλω σᾶς τ' ἀναφέρει,
« 'Στὸν κόσμον πῶς πορεύεται τοῦ καθενὸς τὸ ταῖρι[7].

1. Διάγουσιν ἴσως, ὄχι διηγοῦνται.
2. Μή ποτε πάθωσι κοπτόμενοι.
3. ......; — 4. Ἀρκεῖ.
5. Μισεῖτε. — 6. Ψεῦμα, ἤτοι ψεῦδος. — 7. Σύντροφον, ἑταῖρον.

« Τινὲς ὁποῦ ἐχηρέψασι ἀλλῶν[1] χείλη φιλοῦσιν,
« Ἄλλους περιλαμβάνουσιν καὶ σᾶς καταλαλοῦσιν.
« Στολίζουν τους τὰ ῥοῦχά σας, στρώνουν τους τὰ λινά σας,
« Κ' ἔχουν καὶ λόγον μέσα τους μὴ λέγουν τ' ὄνομά σας[1]·
« Καὶ τὸν ἐζήσασιν καιρὸν μὲ τὴν ἐσᾶς ὁμάδαν[2]
« Ἐφάνην τους οὐκ ἔζησαν ἡμέραν, ἢ ἑβδομάδαν.
« Ζῶντάς σας ἐλογίζουνταν ἄλλους, τοὺς ἀγαποῦσαν·
« Νὰ λείψετ' ἐσπουδάζασιν, νὰ 'βγῆτ' ἐπιθυμοῦσαν·
« Καὶ ἀπὴν[3] ἐσᾶς ἐθάψασιν, τάχα καὶ μαῦρα ἐβάλαν,
« Ἐδυσφορήσαν ἀπ' αὐτὰ κ' ἔκαμαν πάλιν τ' ἄλλα.
« Καὶ ἀπ' ἐντροπῆς ἐδείχνουσι δάκρυα πικρὰ νὰ χύνουν,
« Καὶ τότε 'λέγαν μέσα τους μ' ἄλλον ἄντρα[4] νὰ μείνουν.
« Ἀλήθεια, μέρος ἀπ' αὐταῖς ἐδείξαν νὰ χηρέψουν,
« Νὰ κάτσουν[5] εἰς τὰ σκοτεινὰ, ἄντρα νὰ μὴ γυρέψουν·
« Κ' εἰς ὀλιγούτσικον καιρὸν ἐβγῆκαν νὰ γυρίζουν,
« Καὶ νὰ ξετρέχουν ἐκκλησιαῖς, τὸν βιόν σας[6] νὰ χαρίζουν.
« Βαστοῦν κεριὰ καὶ πατερμοὺς[7], φοροῦν πλατειοὺς ἀμπάδες[8],
« Ἀποτρομοῦν[9] καὶ ῥίχτουσιν[10] ἁγιάσμα ὡσὰν παπάδες·
« Καὶ ἀπὸ ταῖς ἔξη ἢ ἑπτὰ, πᾶσα ἑορτὴ καὶ σχόλη[11],
« Ἀπρὶν[12] σφαλίσουν ἡ ἐκκλησιαῖς καὶ ἀπρὶν μισέψουν[13] ὅλοι,
« Τὰ μνήματά σας διασκελοῦν, καὶ ἀπάνω σας διαβαίνουν,
« Μὲ τοὺς παπάδες ταπεινὰ, κρυφὰ νὰ συντυχαίνουν[14].
« Τὰ εὐαγγέλια νὰ ἐρωτοῦν, συχνὰ νὰ οὐτουμίζουν[15],
« Μὲ τὸ ἕνα 'μάτιν[16] νὰ γελοῦν, μὲ τ' ἄλλο νὰ 'γκανίζουν[17].

1. Ἄλλων, — ὁ τόνος μετετέθη χάριν τοῦ ῥυθμοῦ.
2. Καὶ τὸν καιρὸν καθ' ὃν ἔζησαν μεθ' ὑμῶν.
3. Ἀφοῦ. — 4. Ἄνδρα.
5. Νὰ καθεσθῶσιν, ἢ νὰ καθίσωσιν. — 6. Τὴν περιουσίαν ὑμῶν.
7. Κομβολόγια. — 8. Πλατέα πιλήματα, παχέα ἱμάτια. — 9. Ἀποτολμῶσι.
10. Νὰ ῥίπτωσι. — 11. Ἡμέραν ἀργίας, σχολῆς. — 12. Πρίν.
13. Ἀναχωρήσωσιν. — 14. Συνομιλῶσι. — 15. Μετανίζωσι (;)
16. Ὄμμα. — 17. ...... (;).

« Ἄλλαις ἀπὸ διαβατικὸν[1], ἄλλαις μὲ ὀλίγο βρῶμα, 193-216
« Καὶ μὲ τὴν νυκτοσυνοδιὰν κομπόνουνται 'ςτὸ στρῶμα.
« Μὰ ὅσαις πονοῦν ἀπὸ καρδιὰν καὶ ἀληθινὰ χηρέψαν,
« Κάθουνται εἰς τὰ σκοτεινὰ, ἄντρα δὲν ἐγυρέψαν.
« Ἀπέχουσιν ταῖς ἐκκλησιαῖς, μισοῦν τὰ μοναστήρια,
« Καὶ φρικτομανταλόνουνται[2], φράσσουν τὰ παραθύρια·
« Ἔχουν τὸν λογισμὸν παπᾶν, τὸν νοῦν ἐξαγοράρην[3],
« Τοῦ κόσμου τῆς συκοφαντιᾶς φεύγουσι τὸ γομάριν.
« Τὰ ὄρνια πῶς μαζώνουνται ἐλάχετε 'ςτὸ βρῶμα,
« Καὶ ὀπίσω του σταλάγησουν[4] ὡς φαμελιὰ[5] 'ςτὸ δῶμα;
« Οὕτως ἐκεῖ μαζώνουνταν εἰς αὔταις οἱ πατέρες,
« Καὶ ἐξ ἀνάγκης κάμνουσιν ταῖς νύχταις τους ἡμέραις.
« Νὰ ταῖς κινήσουν πολεμοῦν, νὰ ταῖς 'ξεβγάλουν πάσχουν[6],
« Ἀκούσετε τὸ τί λαλοῦν καί τ' εἶναι τὸ διδάσκουν.
« — Κεράτζω[7], τί σε ὠφελᾶ νὰ κάθεσαι 'ςτὸ σπίτιν[8]
« Καὶ νᾶσαι εἰς τὰ σκοτεινὰ 'σὰν ὄρνιθα 'ςτὴν κοίτην;
« Κερὰ, καταίβα ἐκ τὰ 'ψηλὰ, καταίβα ἐκ τ' ἀνώγια;
« Καὶ πήγαινε 'ςτὴν ἐκκλησιὰν ν' ἀκοῦς Θεοῦ τὰ λόγια.
« Τὸν βιὸν ὁποῦ σοῦ βρίσκεται, πράγματα τὰ[9] φυλάσσεις,
« Ἀπόθεσέ τα εἰς ἐκκλησιαῖς καὶ σύντομα ν' ἁγιάσῃς.
« Μή σε πλανέσῃ συγγενὴς, φίλος μή σε κομπώσῃ[10]·
« Χαρὰ ὁποῦ βάλ' εἰς ἐκκλησιαῖς[11] κ' ἔχει πτωχοῦ νὰ δώσῃ.
« Ἀλλ' ἀστοχοῦν ὡς τὸ πουλὶν τὸ[12] λέγουν κουφολούπην[13],
« 'Ποῦ ἂν ἀστοχήσῃ εἰς τὸ πουλὶν, ἁρπᾷ στουππιὰ τουλούπην[14].

1. .... (;). — 2. Κλείονται στερεῶς. — 3. Πνευματικὸν πατέρα.
4-5. ...... (;). — 6. Προσπαθοῦσι.
7. Κεράτσα, ὑποκοριστικώτερον ἴσως κεράτσω. — 8. Εἰς τὴν οἰκίαν.
9. Τὰ, ἀντὶ τὰ ὁποῖα, ὡς καὶ κατωτέρω. — 10. 'Εμποδίσῃ (;).
11. Μακάριος ὁ δίδων εἰς τὰς ἐκκλησίας καὶ εἰς τοὺς πτωχούς.
12. Τὸ, ἀντὶ τὸ ὁποῖον. — 13. Τὸ ὁποῖον ὀνομάζουσι κουφολούπην (;).
14. 'Ενταῦθα ὑποτίθεται ὅτι τὸ πτηνὸν κουφολούπη καλούμενον ἁρπάζει ἐξ ἀστο-

« Εἰς αὐτα νὰ κολάζουνται μόνον τὸν κόπον ἔχουν, 217-238
« Καὶ ὡς φράροι[1] μὲ ξυλόποδα ἔξε ζωνάτοι τρέχουν[2]. »
Ἤκουσαν τὰ γινόμενα, ἔμαθαν τὰ 'ρωτοῦσαν,
Καὶ μυριοαναστενάξασιν εἰς τὰ φρικτὰ τὰ νοοῦσαν·
Καὶ ἀλλήλως ἐσυντύχασιν, τάχα κουρφὰ[3] ἀπ' ἐμένα,
Πάλιν νὰ μ' ἐρωτήσουσιν, ὡς ἤκουσα τὸν ἕνα.
Καὶ ὁ ἄλλος τους ἀρχίνησε μᾶλλον ν' ἀνατριχώνῃ·
Λέγει τὸ[4] ἀνήγγειλε, τοῦτο δικᾷ καὶ σώνει.
Κ' ἐκεῖνοι πάλιν πρὸς ἐμέ· — « Μηδέ μας τ' ὀνειδίσῃς[5]
« Ἂν δεύτερο ἐρωτήσωμεν· εἰπέ μάς το ἂν ὁρίσῃς.
« Πῶς ὑπομένουν τὸ λοιπὸν ἡ ἄθλιαις μας μανάδες;
« Λυποῦνται υἱοί τους[6] νὰ θωροῦν ὕπανδραις ταῖς νυφάδαις,
« Καὶ πῶς στέκουν τὰ σπίτια τους δίχως τὴν ἑλικιάν τους[7],
« Καὶ νὰ θωροῦν τὰ ῥοῦχά τους δίχως τὴν ὁμιλιάν τους;
« Ἀντάμα » λέγω τους « μὲ σᾶς ἐχάσασιν τὸ φῶς τους,
« Οὐδὲ θωροῦν τὰ γίνονται, οὐδὲ ψηφοῦν τὸν βιόν τους.
« Ἀναστενάζουν ὀγιὰ σᾶς[8], γιὰ λόγου σας λυποῦνται,
« Τὸν κόσμον ἐλησμονήσασιν κ' ἐσᾶς μόνο 'θυμοῦνται. »
Καὶ ἀπήτης τοὺς ἐσύντυχα, καὶ ἀπήτ' ἀποκριθῆκαν,
Ἐποῖκαν σχῆμα σιωπῆς καὶ τὸ ἐρωτᾷν ἀφῆκαν·
Καὶ ἀναστενάξαν, κ' εἴπασιν, ὦ! κἄτι καταλόγιν[9]
Καὶ ἀθηβολὴν[10] πολύθλιβον, κ' ἔμοιαζεν μυριολόγιν.

χίας, ἀντ' ἄλλου τινὸς πτηνοῦ τὸ ὁποῖον κυνηγεῖ, μόνα τὰ πτερὰ ἐκείνου εἰς σχῆμα τολύπης.

1. Λατῖνοι μοναχοὶ φοροῦντες ξύλινα πέδιλα.

2. Ἔξ ἐζωσμένοι. Ἐννοεῖ ἴσως ὁ ποιητὴς ἕξ ἱερεῖς τοὺς ὁποίους προέθετο νὰ σατυρίσῃ. — 3. Κρυφίως.

4. Ἐνταῦθα λείπει μία συλλαβὴ, ἀναπληρουμένη ὡς ἑπομένως·

Λέγει, « Αὐτὸ ἀνάγγειλε· τοῦτο δικᾷ καὶ σώνει. »

5. Μεταξὺ τοῦ διαλογικοῦ τούτου μέρους καὶ τοῦ τοῦ ἰταλοῦ ποιητοῦ Δάντου, ἐν τῷ Ἅδῃ, διακρίνεται μεγίστη τις συγγένεια.

6. Γιούς τους ἴσως, ἀντὶ υἱοί τους. — 7. Ἑλικία ἀντὶ παρουσία.

8. Ἀντὶ γιὰ σᾶς, ἤτοι διὰ σᾶς. — 9. Ταραχὴ φωνῶν. — 10. .... (;).

Ἄκουσε τ' εἶναι τὸ λαλοῦν καὶ τί τὸ τραγουδοῦσαν,
Καὶ πῶς, ὅσον τὸ 'λέγασιν δακρύων οὐκ ἐφυροῦσαν[1].
« Χριστὲ, νὰ ῥάγῃ[2] τὸ πλακὶ, νὰ 'σκόρπισεν τὸ χῶμα,
« Νὰ ὤφθησαν οἱ ταπεινοὶ ἀπὸ τ' ἀνήλιον στρῶμα!
« Νὰ γύρισεν ἡ ὄψι μας, νὰ 'στράφην ἡ ἐλικιά μας,
« Νὰ 'λάλησεν ἡ γλῶσσα μας, ν' ἀκούσθην ἡ ὁμιλιά μας!
« 'Στὸν κόσμον νὰ 'πατούσαμεν, 'ςτὴν γῆν νὰ περπατοῦμαν;
« Καὶ νὰ καβαλλικεύγαμεν, γεράκια νὰ 'βαστοῦμαν[3]!
« Καὶ πρὶν ἐμᾶς νὰ 'σώσασιν[4] 'ςτοὺς οἴκους τὰ ζαγάρια[5],
« Νὰ 'δόθην λόγος κ' ἔρχονται οἱ λείποντες καθάρια[6]!
« Νὰ εἴδαμεν τίς νὰ ξέβηκεν 'ςτὴν συναπάντησίν μας,
« Καὶ τίς νὰ μᾶς ἐδέχθηκεν 'ςτὴν πόρταν τῆς αὐλῆς μας·
« Ἂν κατ' ἀλήθειαν εὕρωμεν ὅρκους τοὺς μᾶς ἔλεγαν,
« — Μὰ τὸν οὐράνιον βασιλεὰ, τὸν ποιητὴν τὸν μέγαν,
« Ἀνέσπερεν κατάλλαμαν ἀντισηκών'[7] ὁ Χάρος,
« Ψυχὴν, σῶμα γιὰ λόγου σας νὰ 'δώκαμεν μὲ θάῤῥος[8],
« Κ' ἥτις[9] μὲ λόγια θλιβερὰ, μὲ πικραμμένο σχῆμα,
« Καὶ μὲ τ' ἀναστενάγματα καὶ τῶν δακρυῶν τὸ χῦμα,
« Τὸν βιόν μας ἀφεντέψασιν[10] καὶ ἄλλων τὸν ἐχαρίσαν,
« Καὶ μ' ἄλλους χαίρουνται αὐτοῦ κ' ἡμᾶς ἀλησμονῆσαν. »
Οὐαί! τοὺς ἔθλιψεν λοιπὸν τῶν γυναικῶν τὸ θάῤῥος[11],
Διατί 'στὸν ᾅδην τοὺς πετᾷ[12] συζώντανους ὁ Χάρος.

1. Ἠλαττοῦντο, ἤτοι δὲν ἔπαυον θρηνοῦντες.
2. Ἂς ἐῤῥήγνυτο ἡ πλάξ (τοῦ μνήματος).
3. Ἐπειδὴ ζῶντες, ἐξήρχοντο ἱππεῖς, φέροντες ἱέρακας πρὸς ἄγρευσιν πτηνῶν. Ταῦτα δέ ἦσαν ἤθη καὶ ἔθιμα τοῦ μεσαιῶνος, εἰσαχθέντα εἰς τὴν Ἑλλάδα ὑπὸ τῶν δυτικῶν δεσποτῶν.
4. Καὶ πρὸ ἡμῶν νὰ ἔφθανον. — 5. Οἱ κυνηγετικοὶ κύνες.
6. Νὰ διεδίδετο ὁ λόγος ὅτι ἔρχονται οἱ ἀπόντες ἀληθῶς.
7. Οὕτω παραμεμορφωμένας ὑπὸ τῶν τυπογραφικῶν παροραμάτων τὰς τρεῖς ταύτας λέξεις δὲν ἠδυνήθημεν νὰ μαντεύσωμεν.
8. Ἀντὶ προθύμως. — 9. Ἀντὶ « καὶ αἵτινες ».
10. Ἐκυρίευσαν τῆς περιουσίας ἡμῶν. — 11. Ἡ ἀναλγησία.
12. Ῥίπτει. Κατωτέρω θὰ ἴδωμεν διατὶ ὁ ποιητὴς λέγει αὐτοὺς συζώντανους.

Καὶ ὁποῦ τὰ δάκρυα τους[1] ψηφᾷ, τὰ λόγια τους πιστεύει,
Ἀγρίμια εἰς λίμνην κυνηγᾷ κ' εἰς τὰ βουνὰ ψαρεύει.
Γιατὶ ὄντα[2] δείχνει καὶ[3] πονεῖ, τότες ἀναγαλλιάζει,
Τὴν ἐντροπή της 'πιθυμᾷ κ' εἰς τὸ κακὸ σπουδάζει.
Μὲ τὸ ἕνα 'μάτι μᾶς γελᾷ, μὲ τὸ ἄλλο ἀναδακρυόνει·
Τὸ δάκρυο δείχνει καὶ πονεῖ, τὸ γέλοιο πῶς κομπόνει.
Φίλον τὸν δείχνει καὶ πονεῖ, γοργὸν[4] τὸν ἐξοδιάζει,
Καὶ 'παίρνει φόλαν γιὰ σολδὶν[5], καλὰ καὶ δὲν τὸ ξάζει[6].
Καὶ ἀπὸ τὴν φόλ' ἀσημαδὰν[7], ἀπ' αὐτὸν ἀγκυνάριν[8],
Καὶ ἂν εὕρῃ πράκταις καὶ καιρὸς περνᾶ τὸ κιντινάριν[9].

Καὶ ἀπήτης τὰ κατέμαθαν ἐμυριαναστενάξαν,
Ἐχαμηλώσαν τὴν φωνὴν, καὶ τὸν σκοπὸν ἀλλάξαν.
Κ' ἐθέκασιν[10] τὸ μάγουλον[11], ὡς εἶδα, 'ς τὴν παλάμην,
Κ' ἐτρέχασιν τὰ δάκρυα τους ὡς τρέχει τὸ ποτάμιν.
Καὶ ὡς εἶδα ἐγὼ τὴν λύπην τους τὴν ἔδειξαν ὀπίσω[12],
Μ' ἔδοξεν τότε ὁ λογισμὸς νὰ τοὺς ἀναρωτήσω.
Λέγω τους, « Πόθεν καὶ ἀπὸ ποῦ; καὶ τοῦτο πῶς ὁμάδην[13];
« Καὶ πότες ἐκατέβητε, καὶ τί καιρὸν 'ς τὸν ᾅδην; »

Ἀκουόντα μου[14] τὸ ἐρώτημα, κάτω 'ς τὴν γῆν ἐπέσαν,
Ἐκλάψαν καὶ τὸ βλέμμα τους πάλ' εἰς ἐμὲν τὸ στρέψαν.

1. Τῶν γυναικῶν. — 2. Ὅταν.
3. Καί, ἀντὶ ὅτι· ἐξυπακούεται δὲ ἐνταῦθα ἡ γυνή. Τὰ ἀσυνάρτητα ταῦτα παρέχουσιν ἡμῖν εἰκασίαν ὅτι λείπουσι καὶ ἄλλοι στίχοι.
4. Σπεύδει νὰ τὸν ἀποσκοραχίσῃ.
5. Φόλα καὶ σολδί, ἀμφότερα νομίσματα, ἡ δὲ φόλα ἦτο ὑποδεεστέρα τοῦ σολδίου.
6. Παρόραμα τυπογραφικὸν, ἐξ οὗ σκοτίζεται ἡ ἔννοια.
7. ......; — 8. ......;
9. Ὅλον τοῦτο τὸ δίστιχον ἀποβαίνει ἀσαφὲς καὶ ἐκ τῶν λέξεων μὲν, ἀλλὰ μᾶλλον ἐκ τῶν τυπογραφικῶν παροραμάτων.
10. Ἔθεσαν. — 11. Τὴν παρειάν.
12. Ἰδὼν δ' ἐγὼ ὅτι ἐπανέλαβον τὸν πρότερον θρῆνον.
13. Πῶς εὑρίσκεσθε ὅλοι ὁμοῦ ἡνωμένοι. — 14. Ἀντὶ « ἀκούοντές μου ».

— « Αὐτὸ » λέγουν « τὸ 'ρώτημα πλέον μήν το 'ρωτήσῃς ·
« Μή μας πληθύνῃ κίνδυνος, σίγησ' ἄνευ καὶ ὁρίσῃς[1]. »
Καὶ μετ' ὀλίγον ἀπ' αὐτοὺς εἶς ἐπαρηγορήθην,
Καὶ τάχα ἐστράφην εἰς ἐμὲ καὶ ἥτις[2] ἀπηλογήθην.
— « Λοιπὸν ἀπήν[3] τὸ 'ρώτησες θέλω σου τ' ἀναγγείλει
« Ὡς ἐξ ἀνάγκης ἀποδᾶ[4] μὲ τὰ πικρὰ τὰ χείλη.
« Μέσ' ἀπὸ τὴν πατρίδα μας κατ' εὐγενειὰν κρατοῦμεν[5] ·
« Καὶ ποιὰν πατρίδ' ἂν ἐρωτᾷς, δεύτερον νὰ σοῦ 'ποῦμεν.
« Ἐμᾶς εἶν ἡ πατρίδα μας ὅπου 'ναι τὸ λογάριν[6]
« Ὡς ἀπὸ φύσιν καὶ λουτροῦ ἐγεύγοντα τὸ 'ψάριν[7].
« Τόπος ἄγριος, ἀδιάβατος, καὶ τῶν πουλιῶν τὸ δάσος ·
« Ἐκεῖ ἐδείχθην 'περηψιὰ[8] καὶ πλήθυνεν τὸ θράσος,
« Καὶ ὅπου τοῦ κόσμου τὴν στρατιὰν ἐνίκησεν τὸ πᾶλῃον[9],
« Καὶ ὅπου τοῦ κόσμου ἀφέντεψεν τὸ μερτικὸν τὸ κάλλιον.
« Ἦτον καθρέπτης τ' οὐρανοῦ, ἦτον τοῦ κόσμου εἰκόνα,
« Καὶ ὡσὰν τὰ ζάρια[10] ἔβανεν, τὰ ἕξη 'κράτειν τὄνα[11].
« Ἦτον ἡ κρίσις τῆς σοφιᾶς, τῆς βασιλειᾶς φεγγάριν,
« Μάνα τῆς πλουσιότητος, καὶ τῆς στρατιᾶς ἱππάριν[12].
« Ἦτον ἀντίθετον σκαμνὶν τῆς βασιλειᾶς τῆς Ῥώμης[13],
« Καὶ τῆς ἀλαζονειᾶς ἀγγειὸν καὶ τῆς διπλῆς τῆς γνώμης.
« Εἰς αὔτην ὁ πατέρας μας ἦτον 'ςτὴν πόλιν πρῶτος,
« Νὰ φέγγῃ ὡς ἥλιος τὸ πουρνὸν[14] καὶ ὡς φέγγος εἰς τὸ σκότος.

1. Σίγησον ἐὰν εὐαρεστῆσαι. — 2. Ὅστις καὶ ἀπελογήθην.
3. Ἀφ' οὗ. — 4. Ἀπὸ τοῦ δε (;).
5. Ἐξ εὐγενῶν καταγόμεθα.
6. . . . . . . (;). — 7. Ἐγεύοντο τὰ ὀψάρια ἀπὸ φύσιν καὶ λουτροῦ (;).
8. Ὑπεροψία. — 9. Τὸ πάλαι. — 10. Καὶ ὅταν ἔβαλλε τοὺς κύβους.
11. Τὰ ἓξ ἐκράτουν τὸ ἓν (;)· ὅλα τῷ ἤρχοντο κατ' εὐχήν.
12. Τὸ ἐπίλεκτον μέρος τῆς στρατιᾶς.
13. Ἡ Κωνσταντινούπολις ἐννοεῖται, ὡς φαίνεται, Καθέδρα ἀντίθετος πρὸς τὴν τῆς Ῥώμης.
14. Τὸ πρωΐ.

« Εἴχαμεν πρώτην ἀδελφὴν ὀκάπου[1] παντρευμένην, 303-326
« Μακρὰ ἀπὸ τὴν πατρίδα μας ἀπὸ καιροῦ σταλμένην.
« Ἔδοξεν τοῦ πατέρα μας εἰς αὔτην νὰ μᾶς στείλῃ
« Νὰ συγχαροῦμεν μετ' αὐτὴν[2] ὡς ἀδελφοὶ καὶ φίλοι.
« Καὶ κάτεργον ἀπὸ σκαρὶ[3] ὥρισε ν' ἀρματώσουν,
« Νὰ τὸ κοσμήσουν σύντομα, ῥόγαν[4] διπλῆν νὰ δώσουν.
« Τὰ παλληκάρια ἐφέρνασιν, ὀμπρός του τοὺς ἐστένα[5],
« Κ' ἔπαιρνεν ἐκ τοὺς τρεῖς τοὺς δυὸ, καὶ ἀπὸ τοὺς δυὸ τὸν ἕνα.
« Καὶ ἀπήτης τὸ εὐτρέπισεν ἀπ' ἅρματα καὶ πλούτη,
« Καὶ πολεμάρχους καὶ ἄρχοντας καὶ ἀπ' ἀφεντιὰν τοσούτην,
« Ὁ αὐτὸς ἐσέβη μετ' ἐμᾶς, κ' ἡμεῖς μ' αὐτὸν ἀντάμα,
« Καὶ ὠρέχθην[6] τὴν οἰκονομιὰν ὡς ὄμορφόν τι πρᾶγμα·
« Καὶ τότ' ἐγονατίσαμεν, ὡς ὥρισεν, ὀμπρός του,
« Καὶ ὅλους ἐμᾶς εἰς προσευχὴν ἐκίνησεν ἀτός του.
« Διὰ λόγου μας ἐκόπτετον, μόνον διὰ ἡμᾶς ἐβιάσθην[7],
« Κ' εἶπεν, — Ἐσὲν παρακαλῶ γῆς καὶ οὐρανοῦ τὸν πλάστην·
« Καλὰ νὰ πᾶν, καλὰ νάρθοῦν, καλὰ νὰ διαγύρου[8],
« Κ' εἰς τὸ τραπέζιν μου καλὰ νὰ τοὺς ἰδῶ τριγύρου.
« Καὶ ἀφότου μᾶς εὐχήθηκεν ἐδάκρυσεν κ' ἐξέβην,
« Καὶ τὸν ὑπόλοιπον λαὸν τότ' ὥρισεν κ' ἐσέβην.
« Κ' ἔδειξεν μὲ τὸ χέριν του τότε νὰ σηκωθοῦμεν,
« Καὶ τὴν ὁδὸν τοῦ δρόμου μας σύντομα νὰ κρατοῦμεν.
« Πάραυτ' ὁ κόμης[9] ὥρμησεν κ' ἤρχισε νὰ ὁρίσῃ
« Τοῖς ἔξωθεν παραγιαλιὰν[10] νὰ λύσουν τὸ πλωρῆσιν[11].

1. Εἰς χώραν τινά. — 2. Μετ' αὐτῆς.
3. Ἀπὸ τῆς τρόπιδος νέον. — 4. Μισθὸν εἰς τοὺς ναύτας διπλάσιον.
5. Τοὺς ἔστηναν.
6. Ὠρέχθη, ἤτοι εὐηρεστήθη ἰδὼν τὴν καλὴν οἰκονομίαν τῶν πάντων.
7. Ἐβιάσθη, ἀντὶ τοῦ ὡρμήθη. — 8. Νὰ ἐπιστρέψουν.
9. Κόμης ἐννοεῖται ἴσως ὁ πλοίαρχος. — 10. Τοῖς ἔξω εἰς τὴν παραλίαν.
11. Τὸ πρωρήσιον.

« Κ' ἐδώκασιν τὰ βούκινα[1], καὶ τὰ παιγνίδια 'παίξαν, 327-348
« Κ' οἱ ναύταις ἐκαθίσασιν ὡς οἶδαν καὶ 'διαλέξαν.
« Τὸ σίδερον[2] ἐσήκωσαν, τότ' ἐλασιὰν ἐστρώσαν[3]
« Κ' ἔκαμε βόλταν λάμνοντας[4] κ' ἔσωσεν εἰς τὴν Φόσαν[5].
« Πρὶν ν' ἀποχαιρετίσουσιν ὅλοι φωνὴν ἐσύραν,
« Καὶ τῆς ὁδοῦ τὸ θέλημα ἐκ τὴν κεφαλὴν[6] ἐπῆραν.
« Λοιπὸν τοῦ δρόμου τὴν ὁδὸν ἐπήραμεν, καὶ τότες
« Ὁ νοῦς μας ἐκλονίζετο τὸ στρέμμα νἆναι πότες[7].
« Καὶ ὁ λογισμὸς ἐκόπτετον καὶ εἰς κακὸν ἐκίνα,
« Τὸν θάνατον, τὴν ξενιτειὰν ὁ νοῦς μᾶς ἐπρομήνα[8].
« Τρεῖς ὥραις οὖν ἐτρέχαμεν, κ' ἐχάθηκεν τὸ κάστρον,
« Κ' εἰς ἄλλην μιὰν ἐσπέρωσεν[9] κ' ἐφάνην πρῶτον ἄστρον.
« Κ' ἔδειξεν τότ' ἐξαστεριὰ, ὅμοιως κ' εὐδιὰ μεγάλη·
« Ἡ νύκτα ἐκαλοφόρεσεν, τὸ δὲν ἐπῆκεν ἄλλη[10].
« Τὰ παλληκάρια ἠγάλλουντα[11], ὅλοι ἐκαλοφοροῦσαν,
« Καὶ μετὰ πότου καὶ χαρᾶς τὸν δρόμον ἐκρατοῦσαν.
« Ἐκεῖ πρὸς τὸ μεσάνυκτον ἡ 'ξαστεριὰ ἐσκοτίσθην,
« Οἱ ἄνεμοι ἐταράχθησαν κ' ἡ θάλασσα βρουχίσθην[12].
« Ἐσυχνοβρόντα κ' ἤστραπτεν, κ' ἡ συννεφιὰ πονᾶτον[13],
« Πῶς νὰ προφέρῃ κίνδυνον τότες οἰκονομᾶτον[14]·
« Καὶ ὡς τῆς σφαγῆς τὸ πρόβατον εἰς τοῦ σφακτῆ τὸ χέριν
« Κείτεται δίχ' ἀπαντοχῆς[15] καὶ βλέπει τὸ μαχαῖριν,

1. Κ' ἐσάλπισαν αἱ σάλπιγγες.
2. Τὴν ἄγκυραν. — 3. 'Εστρώθησαν εἰς κωπηλασίαν.
4. Τὸ πλοῖον ἔκαμε στροφὴν ἐλαυνόντων τῶν κωπηλατῶν.
5. Φρούριον ἐπὶ τοῦ στομίου τοῦ λιμένος, οὕτω καλούμενον.
6. Παρὰ τοῦ ἀρχηγοῦ.
7. Πότε ἆρά γε ἐμέλλομεν νὰ ἐπιστρέψωμεν εἰς τὰ ἴδια.
8. Προεμήνυε. — 9. Ἔγινεν ἑσπέρα. — 10. Τοιαύτη δὲν ἐπῆλθεν ἄλλη.
11. Ἠγάλλοντο. — 12. Ἐβρυχήθη. — 13. Ὤδινε.
14. Προφηκονόμει τὸν κίνδυνον.
15. Ἄνευ ἐλπίδος σωτηρίας.

« Οὕτως ἐμεῖς τὸν θάνατον ἐμπρὸς τὸν ἐθωροῦμεν, 349-370
« 'Στὸν ᾅδην νὰ καταίϐωμεν ὡς θαῤῥετὰ ἐκρατοῦμεν[1]·
« Διατὶ τὰ κύματ' ἤρχονταν ἐνάντιον τοῦ ἀνέμου,
« Κ' οἱ ναύταις ἐφοϐήθησαν κ' ἠρχίσασι νὰ τρέμου.
« Κ' εὐθὺς καθοῦριν ἔσωσεν[2] μὲ τὴν βροντὴν καὶ χιόνιν,
« Καὶ ἅμα τὸ σώσειν[3] ἥρπαξεν τ' ἀριστερὸν τιμόνιν[4].
« Τότε τὸ ξύλον ἔπεσεν, 'ςτ' ἀριστερὸν ἐπάγην[5],
(1)« Κ' ἐπῆκεν[6] κτύπον φοϐερὸν, καὶ ὡς ἔδοξεν ἐῤῥάγην·
« Καὶ δεύτερον μᾶς ἔσωσε[7] κῦμα μὲ τὸ καθοῦριν,
358 « Καὶ τὸ νεκρὸν[8] τ' ἀμέτρητον μᾶς ἔκαμεν κιϐοῦριν[9].
« Ηὗρέ μας περιλαμποστοὺς[10] καὶ σφικταγκαλιασμένους
« Ἡ τοῦ θανάτου συμφορὰ, καὶ ἄπειρα λυπημένους·
« Κ' εἰς τὸν βυθὸν μᾶς ἔῤῥιξεν ἀγκαλιαστοὺς ὁμάδην,
« Καὶ ὁ Χάρος μᾶς ἐδέχθηκεν σύμψυχους εἰς τὸν ᾅδην.
« Καὶ τ' ἄλλον τότε τοῦ λαοῦ[11] οὐκ οἴδαμεν τί ἐγένη,
« Ἀμὴ 'χωρίσθημεν ἐμεῖς, καὶ αὐτοὶ ἀπ' ἐμᾶς ὡς ξένοι.
« Ἥμουν ἐγὼ εἴκοσι χρονῶν, καὶ αὐτὸς 'λίγον πλειοτέριν,
« Καὶ ὁμάδης 'στεφανώθημεν, κ' εἶχεν καθεὶς τὸ 'ταῖριν·
« Διὰ τοῦτο μᾶς ἐδόθηκεν ἀντάμα νὰ ταφοῦμεν,
« Καὶ ἀντάμα νὰ γυρίζωμεν καὶ νὰ συμπερπατοῦμεν.
« Κ' ἐμεῖς 'ςτὸν ᾅδην σώνοντας, σώνει[12] κ' ἡ ἀδελφή μας,
« Κ' ἐϐάσταν βρέφος κ' ἤρχετον· καὶ τὸ στραφεῖν καὶ ἰδῆ μας

1. Ὅσον θαῤῥαλέως ἠδυνάμεθα.
2. Ἐξεῤῥάγη ἢ ἐνέσκηψε καθούρι (τρικυμία;).
3. Καὶ ἅμα ἐνσκήψασα. — 4. Πηδάλιον. — 5. Ἐνεπάγη ἢ ἐπῆγε;
6. Ἐπέφερε. — 7. Κατέφθασε. — 8. Ἀνάγνωθι « νερόν ».
9. Λέξις γαλλικὴ (civière) σημαίνουσα φέρετρον ἢ νεκροκρέϐϐατον. Ἡ παραφθορὰ προέρχεται ἐν μέρει ἐκ τῆς μεταϐολῆς τοῦ ci (ἰταλιστὶ τσι) εἰς κι, προφερόμενον τσὶ ὑπὸ πολλῶν νησιωτῶν τοῦ Αἰγαίου.
10. Ἐκθάμϐους, ἐκπεπληγμένους.
11. Οἱ ἄλλοι τοῦ πληρώματος.
12. Μόλις κατεφθάσαμεν, κατέφθασε καὶ ἡ ἀδελφή.

(1) ἐπῆκε, ἐποίηκε
ἐποῖκε

« Εσχόλασεν τὸ βιάζετον[1], ἔπαυσεν τὸ σπουδάζειν 371-394
« Καὶ βλέποντας τὸ οὐκ ἤλπιζεν[2] ἤρχισε νὰ θαυμάζῃ·
« Πῶς εἰς τὸν ᾅδην ἔβλεπεν τοὺς ἤξευρεν ἐζοῦσαν[3]·
« Τὸ πῶς τὸν κόσμον ἔχασαν τοὺς εἶδεν κ' ἐπονοῦσαν.
« Καὶ μετὰ τοῦτον τὸν σκοπὸν[4] ἔστεκεν κ' ἐσυντήρα,
« Καὶ διοπιστᾷ[5] νὰ μὴ ἐξαργῇ, καὶ νὰ πιστεύγῃ ἡμοίρα.
« Καὶ κάπου ἐπιστώθηκεν, κ' εἶδεν, κ' ἐγνώρισέ μας,
« Καὶ ἀπήτης μᾶς ἐγνώρισεν ἦρθεν κ' ἐσίμωσέ μας[6],
« Καὶ τὸν καθ' ἕνα ἥρπαξε μὲ πόνον καὶ ἀγκαλιάσθην,
« Κ' ἔπειτα 'στὸ τραχῆλί μας ὕστερ' ἀποκρεμάσθην.
« Καὶ μὲ τὰ δάκρυα ἐκίνησεν τὴν ὄψιν της νὰ κλίνῃ·
« Κ' εἶπέ μας ἐξενίζοντα[7]· — Τάχα καὶ νἆσθ' ἐκεῖνοι
« Τοὺς[8] εἶχα 'μάτια κ' ἔβλεπα, τοὺς εἶχα φῶς κ' ἐθώρουν,
« Ἐντιμοτάτους ἔβλεπα, λαμπρὰν στολὴν ἐφόρουν;
« — Ἔκλαιεν ἐκείνη εἰς μιὰν μεριὰν, κ' ἡμεῖς ὅμοιως εἰς ἄλλην,
« Καὶ μὲ τὰ δάκρυα ἐσύντυχεν κ' ἐρώτησέ μας πάλιν·
« — Πότε τὸ βλέπω[9] ἐγίνετο; πῶς τὸ θωρῶ[10] συνέβη;
« Καὶ πῶς ἡ τύχη ἐνάντιο σας νὰ σβύσῃ συγκατέβη;
« Καὶ διάηκεν[11] ὥρα περισσὴ νὰ τῆς ἀποκριθοῦμεν,
« Εἰς ὅ,τι μᾶς ἐρώτησεν καταλεπτῶς νὰ 'ποῦμεν.
« Καὶ τότ' ἀπηλογήθημεν μετὰ δακρυῶν καὶ πόνου,
« Κ' εἴπαμεν τὸ μᾶς ἤφερεν ἡ συμφορὰ τοῦ χρόνου·
« Πῶς τῆς θαλάσσου ὁ κίνδυνος, πῶς ἡ φθορὰ τ' ἀνέμου
« 'Στὸν ᾅδην μᾶς ἀπέσωσεν[12] δίχως αἰτίαν πολέμου.

1. Ἐσχόλασε τὸ βαδίζειν μετὰ σπουδῆς. — 2. Καὶ βλέπουσα ὅ,τι οὐκ ἤλπιζε.
3. Τοὺς, ἀντὶ « ἐκείνους οὓς » ἤξευρεν ὅτι ἐζοῦσαν.
4. Καὶ ἐν τῷ συλλογισμῷ τούτῳ ἵστατο παρατηροῦσα.
5. Δυσπιστᾷ ἢ μᾶλλον διοπισθᾷ, ῥῆμα πρωτάκουστον ἐκ τῆς διὰ προθέσεως καὶ ὀπίσω;
6. Μᾶς ἐπλησίασε. — 7. Ἐξενίζετο. — 8. Οὕς. — 9. Πότε τοῦθ' ὅπερ βλέπω.
10. Πῶς τοῦθ' ὅπερ θεωρῶ. — 11. Ἀπῆλθεν, διέτρεξεν. — 12. Ἐξαπέστειλεν.

« Ἐρχόντας[1] τότες εἰς ἐσὲ, μὲ πόθον νὰ σὲ δοῦμεν · 395-418
« Μὲ τοῦ πατρός μας τὴν εὐχὴ καὶ πάλιν νὰ στραφοῦμεν,
« Ἡ εὐχὴ κατάρα ἐγίνηκεν κ' ἡ προσευχή του βάρος,
« Καὶ θάνατος ὁ δρόμος μας, καὶ τὸ ταξεῖδιν Χάρος.
« Καὶ τοῦτο πότ' ἐγίνετον, λέγω μικρὸν σημάδιν
« Ἀκόμη ἀπὸ τὰ ῥοῦχά μας βλέπεις ὑγρὰ μοιράδιν[2].
« Ἀκούοντά μου[3] τὸ ἐρώτημαν ἔκλαιγεν κ' ἐθρηνᾶτον,
« Κ' εἶπεν, — Οὐαὶ τοῖς καρτερεῖ τὸ δολερὸν μαντάτον[4],
« Ὁποῦ 'στὸν ᾅδην ἔπεψαν μιὰν νύκτα, μιὰν ἑσπέραν
« Τοὺς[5] εἴχασιν παρηγοριὰν, υἱοὺς καὶ θυγατέραν!
« Τὸν Χάρον τους ἐσπείρασι, θάνατον ἐθερίσαν,
« Κόπους τοὺς ἀγωνίζοντα[6] ἄλλων τοὺς ἐχαρίσαν.
« Ἀνθὸς ἦτον ἡ δόξα τους, λουλοῦδιν ἡ χαρά των ·
« Διὰ ταῦτα ὁ ἥλιος ἤφερεν τὸ δολερὸν μαντάτον.
« 'Στὰ χιόνια ἐθεμελιώσασιν κ' εἰς τὸ νερὸν ἐκτίσαν ·
« Τώραν[7] τὰ χιόνια ἐλύσασιν καὶ τὰ νερὰ 'σκορπίσαν,
« Τὸ θεμελιώσαν[8] ἔπεσεν, τὸ ἔκτισαν ἐῤῥάγην,
« Καὶ ἡ καρδιά τους μὲ σπαθὶν δίστομον τώρα ἐσφάγην.
« Ἡ τύχη τὸ δοξάριν της[9] ἐνάντιον τὸ 'κωκιάσεν[10],
« Κ' εὐκαίρωσε τὴν σπούδαν της[11] ὥστ' ὁποῦ τοὺς ἐφτιάσεν[12].
« Μὲ τὴν καρδιάν τους ἔκαμεν σημάδι τοῦ τοξότη,
« Κ' ἔῤῥιξεν ταῖς σαγίταις της[13] ἀπ' ὕστερην ὡς πρώτη.
« Καὶ ἀπ' ὅλαις μιὰ δὲν ἔσφαλεν, ὅλους ἐπλήγωσέν τους,
« Ποῦ νὰ τοῖς δώσῃ οὐκ εἶχε πλιὰ[14], διατὶ ἐθανάτωσέν τους.

1. Ἐνῷ ἠρχόμεθα. — 2. Ἐν μέρει. — 3. Ἀκούουσά μου.
4. Θλιβερὰν ἀγγελίαν. — 5. Ἐκείνους οὓς. — 6. Οὓς ἠγωνίζοντο.
7. Τώρα δὲ ὅτε. — 8. Πᾶν ὅ,τι ἐθεμελίωσαν.
9-10. Ἔστρεψεν ἡ τύχη τὴν ἀκωκὴν τοῦ τόξου αὐτῆς ἐναντίον των.
11-12. Οὔτε ἔπαυσε τὴν σπουδὴν αὐτῆς ἕως οὗ τοὺς ἀπετελείωσε.
13. Τὰ βέλη της.
14. Ἕως οὗ δὲν εἶχε πλέον χρείαν νὰ ῥίψῃ καὶ ἄλλα κατ' αὐτῶν.

(1) Κ' εὐκαίρωσε τὴν σπούδαν της, (τουτ' ἐστί, κατεκένωσε τὴν ἑαυτῆς φαρέτραν) ὥστ' ὁποῦ τοὺς ἐργάσεν (οὐχὶ δὲ ἐφτιάσεν)

« Καὶ ἀπήτης[1] ἐθρηνήσαμεν κ' ἐκλάψαμεν ὁμάδην, 419-444
« Τότε τὴν ἐρωτήσαμεν, — Καὶ σὺ πότε 'ςτὸν ᾅδην;
« Ἀκούοντά μας[2] τὸ ἐρώτημα ἔκλαψεν κ' ἐλυπήθην,
« Καὶ ἀφότου ἐστράφην πρὸς ἐμᾶς ἤτις[3] ἀπηλογήθην·
« — Κοίτοντα[4] 'ςτὸ κρεββάτιν μου μυριοθορυβουμένη·
« Ὀκτὼ μηνῶν μ' ἐφαίνετον ἤμουν ἐγκαστρωμένη.
« Ἐφάνη μου 'ςτὸν ὕπνον μου καί τινες μὲ λαλήσαν,
« Καὶ λέγουν μου, « Τί κάθεσαι; τ' ἀδέλφια σου 'βαυλήσαν! »
« Εὐθὺς τὰ ἐντός μου ἐπέσασιν, καὶ συγκοπὴ μ' ἐσέβη,
« Κ' ἐπῆγεν κάτω τὸ παιδὶν, καὶ ἄνω ἡ ψυχή μου ἐξέβη.
« Καὶ ἤτις[5] ὁ Χάρος μ' ἔδωκε θάνατον εἰς τὴν γέννα,
« Ὅμοιως τὸ βρέφος τὸ βαστῶ[6] ἐπῆρα μετὰ μένα.
« Ἀπὸ τὸν κόσμον μ' ἔδωκαν μόνον αὐτὸ μοιράδιν,
« Τάχα νὰ 'πάρω ἄνεσιν καὶ συνοδιὰν 'στὸν ᾅδην.
« Καὶ δὰ 'ςτὰ ξημερώματα ἔσωσεν[7] ὑπηρέτης,
« Καὶ πρὸς αὐτὴν ἐσίμωσε κ' ἐσύντυχεν ἐδέτης[8]·
« — Ἀπάντι χώρισε[9] ἀπ' αὐτοὺς, καὶ πλέον μὴν ἀργώσῃς[10]·
« Ἔμπα[11] 'ςτοῦ Χάρου τὴν αὐλὴ καὶ τὸ χρωστεῖς[12] νὰ δώσῃς. »
Κ' εἰς ὥραν ὀλιγούτσικην πέντε διὰ μιᾶς ἐσώσαν[13],
Κ' ἔῤῥικταν[14] ἐκ τὸ στόμαν τους πύρινον ἔξω γλῶσσαν·
Ἀρματωμένοι, πτερωτοὶ, ἀγριώτατοι καὶ μαῦροι,
Κ' εἶχαν τὴν ὄψιν ἄσχημην, μαύρην ὡσὰν συναῦρει[15]·
Πόδια καὶ νύχια καὶ πτερὰ 'σὰν νυκτερίδας εἶχαν,
Καὶ ἀγάλια μᾶς ὡμίλησαν, ταῦτα μᾶς ἐσυντύχαν.
Καὶ πρὸς τὸ τέλος εἶπάν με· — « Τάχα, θαῤῥῶ, ἄκουσές τα·
« Εἶπά σου τὰ γενόμενα καὶ ὅλα κατέμαθές τα.

1. Καὶ ἀφοῦ. — 2. Ἀκούσασα ἡμῶν. — 3. Οὕτως. — 4. Ἐκοιτόμην.
5. Καὶ ἐπειδή. — 6. Τὸ ὁποῖον βαστάζω. — 7. Ἀφίχθη. — 8. Ὡδέ πως.
9. Ἀποχωρίσθητι πλέον. — 10. Μὴ βραδύνῃς. — 11. Ἔμβα, εἴσελθε.
12. Ὅ,τι χρεωστεῖς. — 13. Ἀφίκοντο, ἦλθον.
14. Ἔῤῥιπτον, ἐξέβαλλον. — 15. ..... (;).

« Κ' εἰς τὸ μὲ βιάζεις νὰ σὲ 'πῶ τοῦτο πότες ἐγένη,
« Λανθάνομ' ἀπὸ τὸν καιρὸν καὶ ἀπὸ τὸν νοῦν μου 'ϐγαίνει·
« Διατὶ 'ςτὸν ᾅδην τὸν πικρὸν ἥλιος οὐκ ἀνατέλλει,
« Οὐδὲ τὸ φέγγος τ' οὐρανοῦ τὸ ξέλαμπρόν του στέλλει.
« Χρόνος ἐδῶ οὐ γίνεται, ἡμέρα οὐ χωρίζει,
« Ἀλλὰ τὸ σκότος τ' ἄμετρον τρέχει καὶ ὀμπρὸς τενίζει[1]. »
Καὶ ἀπήτης μ' ἐδιηγήθηκεν ἐσίμωσε κ' ἐστάθη·
Καὶ, ὡς ἔδειξεν, ἐδέχετον διὰ νὰ τοῦ 'πῶ νὰ μάθη.
(*) . . . .
« Στὴν μέσην τους δὲν δύνονται ζωνάριν νὰ βαστάζουν·
« Ἐδῶ δὲν εἶναι ἀλλαγαῖς τὴν σχόλην[2] διὰ ν' ἀλλάζουν.
« Τὸ χῶμα ποῦ ἐπάτησαν ἔναι 'ς τὴν κεφαλήν τους,
« Καὶ κάτω 'ςτὰ ποδάρια τους ἔπεσεν τὸ μαλλίν τους·
« Τὰ 'μάτια τους ἐσϐέσασιν τὰ ὡραιοπλουμισμένα·
« Τὸ χῶμα τὰ ἐσκέπασεν κ' εἶναι κατακλεισμένα.
« Τὸν κόσμον πλέον δὲν θωροῦν ὡσὰν τὸν ἐθωροῦσαν,
« Ὄντεν[3] ἐζοῦσαν οἱ πτωχοὶ, κ' ἐδῶ πολλὰ 'παινοῦσαν[4].
« Ἡ ὄψι τους ἡ ἄμορφος, κάσιο τ'[5] ἦτον λουσμένη,
« Τώρα ἐφαγώθην εἰς τὴν γῆν, κ' εἶναι πολλὰ βλαμμένη.
« Ἡ γλῶσσά τους ἡ ἐλεεινὴ δὲν μπορεῖ νὰ λαλήση
« Ὡς γιὰ νὰ 'πῇ τὸ δίκηον της[6] καὶ νὰ τὸ ὁμιλήσῃ.
« Τὰ χέρια τους δὲν δύνονται ἀπάνω νὰ σηκώσουν,
« Οὐδὲ νὰ τὰ μαζώξουσιν, οὐδὲ νὰ τὰ 'ξαπλώσουν,
« Τὸν Θεόν τους νὰ δοξάζουσι μὲ τὴν ταπεινοσύνη,
« Γιὰ ναὕρῃ ἡ ψυχοῦλά τους μικρὰν ἐλεημοσύνη.
« Τὰ πόδιά τους τὰ ὄμορφα τώρα 'στὸν ᾅδην εἶναι
« Καὶ τρώγουνται καθημερὸν, ἀλλοὶ[7], κρῖμαν 'ποῦ εἶναι!

1. 'Εκτείνει. — 2. 'Εορτήν. — 3. Ὅταν.
4. 'Επαινοῦντο. — 5. . . . . ; — 6. Τὸ δίκαιόν τας.
(*) Εἰκάζομεν ὅτι ἐνταῦθα ὑπάρχουσιν ἐλλείψεις. — 7. Φεῦ!

« Καὶ νὰ περπάτησαν ποτὲ, καὶ νὰ ἐπηλαλήσαν,
« Τώρα ὁποῦναι εἰς τὴν γῆν σκώληκες τὰ γυρίσαν [1].
« Τὰ χείλη κατεμαύρισαν κ' ἐκόπην ἡ λαλιά τους·
« Ἡ κεφαλή τους 'σχίσθηκεν κ' ἐπέσαν τὰ μυαλά τους.
« Τοῦτο σὲ λέγομεν νὰ 'πῇς δίχως τὰ πιττάκιά μας [2]·
« Τὸν ἄμετρόν μας τὸν βλαμμὸν τὸν ἔχουν τὰ κορμιά μας.
« Ἀλ [3] λάχῃ νὰ πονέσουσι καὶ νὰ μᾶς λυπηθοῦσι,
« Νὰ ξεζαρώσ' ἡ χέρα τους [4] καὶ νὰ μᾶς θυμηθοῦσι.
« Διὰ τοῦτο σὲ παρακαλῶ, βλέπε μὴ λησμονήσῃς
« Νὰ πᾷς αὔριο 'ςτὸ σπίτι μας καὶ νὰ τοὺς ὁμιλήσῃς.
« Εἰπὲ καὶ ταῖς γυναίκαις μας, εἰπὲ καὶ τῶν παιδιῶν μας
« Νὰ δώσουσιν πολλῶν πτωχῶν ἀκόμη ἀπὸ τὸν βιόν μας·
« Νὰ πέψουσι 'ςταῖς φυλακαῖς ψωμὶν, κρασὶν καὶ ἀλεῦριν,
« Διὰ νὰ ἔχωμεν κ' ἡμεῖς πολλὴν ἢ ὀλίγην χάριν [5].
« Ἂς πιάσουν [6] τὴν διάταξιν, τὴν [7] ἔποικα [8] 'ςτὸν κόσμον,
« Καὶ δὲν ἀφῆκα κἀνενὸς, πλὴν τῶν παιδιῶν μου μόνον,
« Θαῤῥῶντας ὁ κακότυχος νὰ ποίσουν ὡς γιὰ 'μένα [9],
« Γιατί [10] ὅταν ἤμουν ζωντανὸς κακὰ 'χα καμωμένα.
« Διὰ ταῦτο σὲ παρακαλῶ πάλιν, μὴ λησμονήσῃς
« Νὰ πᾷς, ὡς εἶπα, σπίτι μας [11] καὶ νὰ τοὺς ὁμιλήσῃς. »
Καὶ πρὸς ἐμέν' ἐστράφησαν πάλιν νὰ μ' ἐρωτήσουν,
Τοῦ κόσμου τὰ ἐντήματα [12] καταλεπτὰ ν' ἀκούσουν [13].

1. Γυρίσαν ἢ 'μυρίσαν; — 2. Ἐπιστολάς μας.
3. Ἂν λάχῃ, ἂν τύχῃ, ἂν συμβῇ.
4. Νὰ ἐκταθῇ ἡ χεὶρ αὐτῶν.
5. Ἡ ὁμοιοκαταληξία ἁμαρτάνει. Ἴσως ὁ ἀντιγραφεὺς ἐσημείωσεν « ἀλεῦριν » ἀντὶ « σιτάριν » εἰς τὸν προηγούμενον στίχον.
6. Ἂς πιάσουν; ἤ, ἴσως, ἂς σπάσουν; Τὸ κείμενον φέρει « ἀσπιάσουν. »
7. Ἣν. — 8. Ἐποίησα;
9. Νὰ ποιήσουν ἀντ' ἐμοῦ; — 10. Δι' ὅσα.
11. Εἰς τὸ σπίτι μας.— 12. . . . . . ;
13. Καὶ ἐνταῦθα ἁμαρτάνει ἡ ὁμοιοκαταληξία.

Μὴ δύνοντας[1] τ' ἀποκριθῆν καὶ παρααναμένειν[2], 493-516
Διὰ τὸ σπουδάζειν τοῦ στραφῆν[3] κ' ἐκ τὴν φωτιὰν ἐβγαίνειν,
— « Κ' ἔχετε πλειὸν ἐρώτημα; μέλλω στραφῆν, » τοὺς εἶπα.
Λέγουν, — « Μικρὸ καρτέρησε νἄρθουν καὶ αὐτοὶ 'ποῦ 'λείπα[4].
« Μήπως καὶ θέλουσιν καὶ αὐτοὶ κἄτι νὰ παραγγείλουν,
« Καὶ ἀπὸ τὸν ᾄδην τὸν πικρὸν πιττάκια διὰ νὰ στείλουν. »
Ἀλλήλους ἐσυντύχασιν[5], κ' εἷς ἀπ' αὐτοὺς ἐστράφην,
Κ' ἐκοντοπήδα μὲ σπουδὴν, ὡς πολεμᾶ τὸ 'λάφιν.
Κ' εἰς ὥραν ὀλιγούτσικην βλέπω φουσάτον κ' ἦρθεν·
Δὲν εἶχεν μέτρος τὄβλεπα[6] κ' ἤρχετον ἀπ' ἐκεῖθεν.
Ἐκεῖ εἶδα νιοὺς καὶ λυγεραῖς[7], ἄνδραις καὶ παλληκάρια,
Καὶ πολεμάρχους μὲ σπαθιὰ γυμνὰ, δίχως φηκάρια[8],
Καὶ σκορπισμένους ἄρχονταις πεζοὺς καὶ καβαλάρους[9],
Νἄχουν μὲ αὐτοὺς ὑποταγαῖς, ῥήτοραις καὶ νοτάρους[10].
Εἶδα διακόνους κ' ἐκκλησιαῖς, ἐπισκόπους καὶ παπάδαις,
Κ' εἰς τὸν παστὸν ἀνδρόγυνα, γαμπροὺς μὲ ταῖς νυφάδαις.
Εἶδα κ' ἐφέρασιν σκαμνιὰ νὰ κάτσουν οἱ νοτάροι·
Κονδύλι ἐκράτειν ὁ καθεὶς, χαρτὶν καὶ καλαμάρι.
Κ' εἶχεν καθεὶς τριγύρου του φουσάτον[11] νὰ τὸν βιάζῃ,
Ἄλλος πιττάκια νὰ ζητᾷ, ἄλλος χαρτὶ νὰ κράζῃ.
« Σήμερ' ἀποστολάτορας[12] μισεύγει[13] » νὰ λαλοῦσι·
« Βιάζουν πολλὰ (μηδὲν ἀργῇς) ὀγιὰ νὰ τὸν βαστοῦσι[14]. »
Κ' ὑγρὰ πιττάκια ἀπὸ σπουδῆς ἐκ τοὺς γραφιὰς ἐπαίρναν[15],
Ἄλλοι, ἔβλεπα, τὰ 'βούλλωναν καὶ ἄλλοι ἀνοικτὰ τὰ 'φέρναν.

1. Μὴ δυνάμενος. — 2. Περιμένειν πλέον τοῦ δέοντος.
3. Διότι ἔσπευδον νὰ ἐπιστρέψω. — 4. Καὶ οἱ ἄλλοι, οἵτινες δὲν ἦσαν παρόντες.
5. Συνωμίλησαν. — 6. Ἦτο ἀμέτρητον ὅσον ἔβλεπα.
7. Νέους καὶ ὡραίας νεάνιδας. — 8. Ἄνευ θηκῶν. — 9. Ἱππεῖς.
10. Γραμματεῖς. — 11. Στράτευμα. — 12. Ταχυδρόμος, γραμματοκομιστής.
13. Ἀναχωρεῖ. — 14. Διὰ νὰ τὸν κρατῶσι σπεύδοντα ν' ἀναχωρήσῃ.
15. Γραμματεῖς.

Τόσον μὲ καταπείσασιν πιττάκια νὰ μὲ δώσουν, 517-542
Όχ'[1] ἔφριξα θωρῶντα τους[2] κ' ἐτράπην πρὶν νὰ σώσουν[3].
Όλοι τὰ χέρια ἐσήκωσαν καὶ πρὸς ἐμὲ θωροῦσαν·
« Έπαρ' πιττάκια » ἐκράζασιν· « βάστα χαρτιὰ » 'λαλοῦσαν·
« Καὶ ὡς ἀπὸ λόγου μας γραφαῖς αὐταῖς βάστα μετέ σου[4].
« Ἀπὸ τὸν ᾅδην τὸν πικρὸν, καὶ βλέπε μή σου πέσου.
« Λάλησε καὶ ἀπὸ λόγου σου· εἰπὲ, τοὺς πονεμένους
Τοὺς εἰς τὸν ᾅδην ἔχετε ἀπὸ καιρὸν θαμμένους,
« Τὸν οὐρανὸν στερεύγουνται[5], τὸν ἥλιον δὲν θωροῦσιν,
« Τὸ χῶμαν ἔχουν σάβανον, τὴν γῆν στολὴν φοροῦσιν.
« Στεφάνιν ὅτι ἐφόρεσαν ἀπὸ μερτιὰν καὶ δάφνην,
« Τώρα τῆς γῆς τὸν κορνιακτὸν[6] ἔχουν ὀδιὰ στεφάνιν.
« Ἐσᾶς πάλιν παρακαλῶ, ὥς τε ὁποῦ νὰ ζῆτε,
« Κάμνετε διὰ τὸν Χριστὸν αὐτοῦ ποῦ πορπατεῖτε,
« Ὀδιὰ νὰ εὑρῆτε εὕρεμαν δίχως κανέναν κόπον
« Ἐκεῖ ὅπου θέλετε ὑπᾶν[7] μὲ βίαν πολλὴν καὶ κόπον.
« Μή σε πλανέσῃ συγγενὴς, γυναῖκα ἢ παιδίν σου
« Νὰ τοὺς ἀφήσῃς τίποτας δώσῃς διὰ τὴν ψυχήν σου·
« Ἀμὲ[8] χαρὰ 'ς τὸν ἄνθρωπον ὁποῦ μὲ χέρια φθάνει
« Καὶ ἀνοίγει τὸ σακκοῦλιν του καὶ δίδει πρὶν 'ποθάνῃ.
« Ἐσφικτοκλείδονα καλὰ, πτωχὸς οὐδὲν ἐτόλμα
« Νὰ μὲ ζητήσῃ τίποτας, ν' ἀναχασκήσῃ[9] στόμα·
« Διατὶ ἐκατέχασιν καλὰ, τὴν εἴδησιν τὴν εἶχα[10],
« Δὲν ἐσιμόνασιν ποτὲ, οὐδ' ὄρεξιν δὲν εἶχα·
« Ἀμὲ κράτουν κ' ἐμάζωνα, καὶ θύμησιν δὲν εἶχα
« Διὰ τὴν ψυχὴν τὴν ταπεινὴν νὰ δώσω 'λίγην ψίχα.

1. Ὥστε (;).
2. Βλέπων αὐτούς. — 3. Πρὶν μοὶ δοθῶσιν ὅλα. — 4. Μετὰ σοῦ.
5. Στεροῦνται. — 6. Κονιορτόν. — 7. Ὑπάγει. — 8. Ἀλλά.
9. Ν' ἀνοίξῃ χαῖνον στόμα. — 10. Ἀντὶ « εἶχαν ».

« Όποιος ἐλπίζει ὀπίσω του διὰ τὴν διάταξίν του [1] 543-556
« Νὰ δώσουσιν τινὲς πτωχῶν [2] κομπόνει [3] τὴν ψυχήν του·
« Διότι οὐδὲν χρήζουσιν οὐδὲ ποσῶς ψηφοῦσιν [4],
« Ἀμὲ νὰ τρῶν, νὰ πίνουσιν, τὸν βιόν τους νὰ κρατοῦσιν·
« Νὰ τὸν κρατοῦσι σφαλιστὸν μὲ δυὸ μὲ τρεῖς κατίναις [5],
« Φλουριὰ, δηνέρια [6] καὶ πτερὰ μὲ ταῖς χρυσαῖς κουρτίναις [7].
« Μόνον νὰ λογαριάζουσιν ὀκαὶ [8] νὰ τὰ πληθύνουν,
« Καὶ θύμησιν δὲν ἔχουσιν αὐτῶν ὁποῦ τ' ἀφίνουν [9],
« Νάπὲς [10] οὐκ εἶδάν τους ποτὲ, οὐδὲ μ' αὐτοὺς ἐφάγαν,
« Οὐδ' ἐγευτήκασιν ποτέ· ὁμάδην δ' εἶχαν φάβαν [11].
« Δὲν ἔχω πλέον νὰ σοῦ 'πῶ νὰ πῆς τῶν πονεμένων,
« Εἰμὴ χαιρετισμοὺς πολλοὺς ἐκ τῶν πολλὰ βλαμμένων.
« Δόξα Πατρὶ καὶ τῷ Υἱῷ καὶ Πνεύματι Ἁγίῳ,
« Τῷ ποιητῇ μου καὶ Θεῷ καὶ πλάστῃ Παναγίῳ.

« Ἀμήν. »

1. Διαθήκην του. — 2. Εἰς τοὺς πτωχούς.
3. Βαρύνει, ἢ ἐγείρει πρόσκομμα εἰς τὴν ψυχήν του.
4. Οὐδὲν χρησιμεύουσιν αἱ παραγγελίαι εἰς τοὺς ἐπιζῶντας κληρονόμους, ἀψηφοῦντας αὐτάς.
5. Ἀλύσους ἢ κλεῖθρα σιδηρᾶ. — 6. ....;
7. Αὐλαίας. — 8. Πῶς, τίνι τρόπῳ. — 9. Τῶν ἀποθανόντων.
10. Ἀφ' ὅτου. — 11. Ἐνῷ μετ' ἐκείνων, ζώντων, ἔτρωγον κυάμους.

ΤΕΛΟΣ.

ANNOTATIONS ET VARIANTES.

Page XIII, vers 2. La première édition, que pour plus de brièveté nous désignerons par la lettre A, et celle de 1721 par la lettre B, donnent l'une et l'autre ὑποκοιμήθην. — vers 13. A, ὅπαυσαν; B, ἔπαυσαν.

Page XIV, vers 18. A. δίντρον. — vers 22. A et B donnent τοῦ λιβαδιοῦ ὁ φαλλὸς, ce qui ne se comprend guère. Nous sommes de l'avis de M. Skylizzi; c'est certainement ὀφαλός = ὀμφαλός qu'il faut lire, expression tout à fait grecque et qui rappelle le ὀμφαλός ἐστι θαλάσσης d'Homère. — vers 22. A et B, γεμάτος τ' ἄνθη. — vers 37. A et B, Ἥπλωσ' ἐπίασα.

Page XV, vers 42. B donne εἶδα. — vers 44. Notons en passant ἐσκότωσα dans le sens de *cesser;* il est très-rare avec cette signification. — vers 48. A et B, τοῦ ἐγλύφασι τὴν ῥίζαν. — vers 49. A, εἰς τόσον ἐκατέφεραν (sic); B, εἰς τόσον κατέφεραν; cette dernière leçon a le désavantage de rompre la mesure du vers. Il fallait nécessairement suppléer le mot τό.

Page XVI, vers 69. B, τίς ταραχὴν ἐπῆχεν. Ce dernier mot pour ἐποίησεν. — vers 79. Ce vers rappelle la charmante pièce d'Anacréon qui se termine ainsi :

Ἀΐδεω γάρ ἐστι δεινὸς
Μυχὸς, ἀργαλέη δ' ἐς αὐτὸν
Κάθοδος· καὶ γὰρ ἕτοιμον
Καταβάντι μὴ 'ναβῆναι.

Et le passage d'une chanson sur la mort de Béranger.

« Il est parti pour la rive inconnue
« D'où ne revient jamais le passager. »

— vers 82. M. Skylizzi semble embarrassé sur la signification du mot ναπὲς. Ne faudrait-il pas l'écrire ναπαῖς et le faire venir de ναπή, ῆς, qui a pour racine le grec ancien ναπὸς, et qui veut dire *bosquet, lieu planté d'arbres ?* Avec ce sens, le vers se traduit ainsi : « *Tu as parcouru les bosquets, les prairies et les sentiers de la campagne.* » Ναπή signifiant *bocage, bosquet*, se trouve, à notre connaissance, dans la satire de *Spanos*. — vers 88. A et B, καὶ τὰ δενδρὰ νὰ θοῦσι (sic).

Page XVII, vers 92. A et B, καὶ ἂν γείρνουνται καὶ τὴν αὐγήν. — vers 114. A et B, νὰ μπέσουσιν. — vers 115. A : μεύγουν est assurément une faute d'impression ; B donne νηύγουν, qui vient de νίβγω = νίβω, racine νίπτω. C'est assurément νίβγουν qu'il faut lire. Avec cette dernière leçon, le vers a du moins un sens, quoique la rime reste défectueuse aussi bien qu'avec μεύγουν.

Page XVIII, vers 120. Καὶ ἀνένε = καὶ ἂν ἔναι. dans les deux éditions. —vers 122. Καὶ μὲ γεράκια dans A et B ; on dit aussi γιεράκια. — vers 123. Κοδεσπόταις = οἰκοδεσπόταις. La première syllabe a disparu. — vers 130. A et B, ἐκ τὰ θυμάσυ.

Page XIX, vers 145. Διγοῦνται = δηγοῦνται. — vers 147. A et B, καὶ ὡς οἶδα.

Page XX, vers 188. A et B, ἀπλὴν = ἀπρὶν ; changement du λ en ρ, lettre du même ordre. — vers 192. A et B, νὰ χανίζουν pour νὰ ὀγκανίζουν. Le verbe ὀγκανίζω signifie littéralement *braire*, et, par extension, *pleurer, se lamenter*.

Page XXI, vers 194. A χολπόνουνται de la première édition, je préfère χομπόνουνται de celle de 1721. Le verbe χομπόνεσθαι a différentes significations. Ici, il est hors de doute qu'il doit être entendu dans le sens que lui donne Boissonade à la page 200 du *Roman de Syntipas*. Ainsi, Κομπόνουνται στὸ στρῶμα peut se traduire par : « *Mulieres nimiâ clitoridis prurigine incitatæ debacchantur in Venerem.* » — vers 202. A donne σταλάχησου, qui n'a aucun sens ; B, σταλάγησουν, qu'on peut expliquer, croyons-nous, par *se réunir en troupe, former des groupes*. — vers 206. A et B donnent ἠκούσεται τὸ λαλοῦν, ce qui rompt la mesure. Il était nécessaire de suppléer τί. — vers 207. B donne Κεράτζα. — vers 213. Dans ce passage, χομπώσῃς n'a pas le sens de *clitoridis tentigine laborare ;* il signifie *tromper, induire en erreur*. — vers 215. Κουφόλουπης, en grec ancien ἰκτῖνος, *épervier, milan*, et, par extension, tout oiseau de proie. — vers 216. Le mot Τουλούπη est ici pour τολύπη, et signifie *toupet*. La racine de ce terme, que M. Dehèque (Dict. grec moderne, page 611) donne comme étant

orientale, est indubitablement hellénique. En grec ancien τολύπη signifie *peloton de laine non filé.*

Page XXII, vers 218. Nous pensons que ἐξειζώνατοι doit s'écrire en un seul mot. — vers 220. A donne νοῦσαν; B, 'κοῦσαν; l'un et l'autre peuvent facilement s'expliquer. — vers 238. Ἀθηβολή, *conversation;* mot fréquent dans les chants populaires. Voir le vocabulaire de Passow. R. ἀντὶ, βάλλω.

Page XXIV, vers 261. A et B, τὰ πόγιά σου; πιστεύει. — vers 266. Κομπόνει, à l'actif, a la même signification que κομπόνεται, *venereâ titillatione stimulatur*, et, par extension, *elle est dans la joie.* — vers 268. Φόλα, petite monnaie turque de peu de valeur. Φόλαν δὲν ἔχει, *il n'a pas un sou vaillant.* Ce terme se trouve déjà dans Ptochoprodromos. — vers 269-270. Sans changement dans la seconde édition, nous ne les comprenons pas plus que M. Skylizzi.

Page XXV, vers 289. Λογάριν, *somme d'argent comptée;* par extension, *or, richesses.*

Page XXVI, vers 307. A donne σκάρου (sic). Nous préférons σκαρί, de l'édition de 1721. — vers 316. Au lieu de ἀτός του de la première édition, celle de 1721 porte ἀρίστου, qui ne signifie rien là où il est placé, et qui, de plus, détruit la rime.

Page XXVIII, vers 353. Καθοῦριν et καθοῦρι, *pluie d'orage.* Voir Du Cange, à ce mot. Il cite un vers des *Noces* de Thésée et d'Émilie, où se trouve ce terme :

« Βρονταῖς μεγάλαις κι' ἀστραπαῖς, καθοῦρι καὶ χαλάζι. »

Il y a aussi le verbe καθουρεύειν. — vers 356. A et B ont ἴδειξεν.

Page XXIX, vers 393. A et B donnent θαλάσσου, et M. Skylizzi a jugé à propos de conserver la désinence masculine; c'est la première fois qu'il nous arrive de rencontrer cette forme, apparemment très-rare.

Page XXXII, vers 446. A et B : λαμβάνω μ' ἀπὸ τὸν καιρὸν, hémistiche qui n'est guère compréhensible. Λανθάνομ' ἀπὸ τὸν καιρὸν est indubitablement la vraie leçon.

Page XXXIII, vers 472. A, λυρίσαν; B, γυρίσαν. Λυρίσαν est une faute d'impression; le λ n'est que le γ retourné. — vers 475. Δίχως τῶν πιττακίων μας. M. Skylizzi a rétabli δίχως τὰ πιττάκιά μας, qui est la vraie leçon. Du reste, le génitif πιττακίων μας ne rimerait pas avec χορμία μας.

Page XXXIV, vers 496. A et B, μακρὸ καρτέρησε. La leçon donnée

par M. Skylizzi nous semble être la vraie. — vers 515. La première édition donne ὐργά ; c'est incontestablement ὑγρά qu'il faut lire. Les Morts ont tant de hâte d'avoir leurs lettres, qu'ils les arrachent encore *humides d'encre* des mains de l'écrivain, pour les confier au messager qui va les porter dans le monde des vivants.

Page XXXV, vers 521. L'édition de 1721, μετά σου, ce qui détruit la rime. — vers 530. Πορπατῶ est fréquent dans la langue vulgaire, pour περπατῶ.

Page XXXVI, vers 548. Δηνέρια, *deniers*, et, par extension, toute espèce d'argent. On dit plus souvent δηνάρια. Racine latine, *denarius*. — vers 551. Νᾶπες = νὰ εἶπες οὐχ εἶδαν τους ποτὲ, οὐδὲ μ' αὐτοὺς ἐφάγαν : « Il semblerait (tu dirais que) qu'ils ne les ont jamais vus, qu'ils n'ont jamais mangé avec eux. »

Émile LEGRAND.

JUGEMENT

DE LA

REVUE ARCHÉOLOGIQUE[1]

SUR LA

COLLECTION DE MONUMENTS

POUR SERVIR A L'ÉTUDE DE LA LANGUE NÉO-HELLÉNIQUE.

M. Émile Legrand vient d'entreprendre à Paris une série de publications qui méritent d'être signalées aux amis de la langue néo-hellénique. Il se propose de rééditer les poëmes qui ont été populaires en Grèce aux seizième, dix-septième et dix-huitième siècles. Ces ouvrages, imprimés alors pour la plupart à Venise, rebutaient les lecteurs assez hardis pour les consulter, par l'incorrection du texte, la rudesse du papier et la difformité des caractères. C'est plaisir de les voir aujourd'hui sous la forme élégante et parée que leur a su donner M. É. Legrand. Ils peuvent figurer avec honneur dans la bibliothèque d'un amateur de livres. Ceux que j'ai sous les yeux méritent toutes sortes d'éloges.

Pendant qu'à Rome, à Florence, à Padoue, à Venise, à Paris, à Tubingue, les Grecs réfugiés étudiaient et enseignaient les chefs-d'œuvre de la littérature grecque (on peut voir dans les ouvrages de MM. Pap. Vrétos et Constantin Sathas quelle activité ils mettaient à commenter et *illustrer* Homère, Démosthène, Pindare, etc., etc.), la langue populaire, celle que les savants appelaient avec mépris μιξοβάρβαρος γλῶσσα, ne cessait pas de produire des ouvrages nouveaux, destinés tant aux Grecs du continent et des îles, qu'aux malheureux que l'esclavage de leur patrie avait répandus en Italie. Ces écrits, en langue vulgaire, forment une littérature qui, n'eût-elle d'autre mérite que d'avoir consolé des infortunés éloignés de la terre natale, serait curieuse et digne d'attention. Quand M. Legrand aura publié tous les poëmes qu'il nous promet, on aura au complet les produc-

1. *Revue archéologique*, numéro du mois de février 1870.

tions d'un âge intermédiaire de la langue néo-hellénique; on pourra achever l'histoire de cette période, qui s'étend du treizième au dix-neuvième siècle.

Un des morceaux les plus gracieux de cette littérature est un petit poëme en vers rimés, intitulé : Ἡ εὐμόρφη Βοσκοποῦλα, *la Belle Bergère*. Il fut écrit en 1627 par Nicolas Drimiticos, de l'île de Crète; il parut en 1627 à Venise, y fut réimprimé en 1752 et 1760, et nombre de fois encore (Const. Sathas, Νεοελληνικὴ φιλολογία, σελ. 406). Avec l'*Erotocritos*, c'est une des pièces les plus répandues et les plus estimées dans la Grèce. Elle le mérite bien. Figurez-vous une idylle antique d'un tour simple et naïf, relevée pourtant de cette pointe de gentillesse amoureuse dont les Italiens avaient le secret au dix-septième siècle : une sorte d'ambigu entre Théocrite et le Guarini. — Un berger rencontre une jeune bergère; ils s'aiment, passent quelques jours ensemble, se séparent, se promettent de se revoir au bout d'un mois. Le berger, loin de son amante, se consume de chagrin et de maladie. Le mois se passe, la bergère ne voit pas revenir son amant. Les soupçons, les regrets la dévorent, elle meurt. Au second mois, le berger retourne à la chaumière; il n'y trouve plus celle qu'il avait aimée. Il ne lui reste plus d'autre consolation que de pleurer son malheur et de le raconter aux montagnes.

Μέρα νύκτα νὰ κλαίω, νὰ θρηνοῦμαι,
Τὰ πάθη μου στὰ ὄρη νὰ διηγοῦμαι.

Je ne puis m'empêcher de noter un point de ressemblance entre le ton des troubadours et celui de cette poésie. C'est la même manière de comprendre la nature et de la décrire. Il y a telle peinture que je pourrais, si j'en avais l'espace, rapprocher des vers suivants du poëte Marcabrus :

Pois l'iverns d'ogan ez anatz,
E'l dous temps floritz es vengutz,
De mantas guisas, pels plaissatz
Aug lo refrim d'auzelhs menutz;
Li prat vert e'l vergier espes
M'an si fag al joy esbaudir,
Per qu'ieu m'en sui le chant entremes.

Il y a là un air de parenté. C'est l'invention spontanée d'une

poésie populaire dans son naïf essor. Il paraît d'ailleurs que cette aventure romanesque avait un fond de réalité historique.

Le savant évêque d'Avranches, Huet, avait eu connaissance de ce poëme, et il en avait été touché jusqu'aux larmes. M. Legrand fait de lui la citation suivante : « *Carmen illud mira quadam suavitate refertum, gemmam et ocellum græcæ vulgaris poeseos quis esse neget? Hujus enim nitida comptaque facillime labitur oratio. Casus autem legendo infelicis* Βοσκοπούλας *vix potui temperare a lacrymis, quum præsertim scirem non fictitiam, ut sæpe solet, sed contra veracissimam esse poematis materiam. Insuper auctor opus suum tanto dicendi ditavit artificio, totque leporibus aspersit et illecebris ut aureolos clarissimi opificis versus* ὡσὰν τριανταφυλλάκια στὸ περιβόλι τῶν Μουσῶν *esse declarem.* » Il voulait qu'on lût le texte pour en sentir le charme; il craignait que la traduction ne le fît évanouir, et M. Legrand s'est abstenu de donner une version française de ce poëme, parce qu'il se rappelait trop les lignes suivantes : « *Pastores in sua rusticitate tam jucundos si quis e Græciæ florentibus viretis alio traducat, tum eos aut amabili simplicitate spoliatos in rusticantes amasios convertat nimis comptos aut argutos, aut sordidos hirsutosque caprimulgos efficiat.* »

La Ἱστορία τοῦ Ταγιαπιέρα, poëme en vers rimés de huit syllabes, est d'une autre nature. C'est un épisode de la guerre contre les Turcs, dont le héros, Tagliapietra, se distingue devant Durazzo, dans un combat avec un navire turc. M. Legrand refuse à Jacques Trivoli, qui en est l'auteur, le don de la poésie. Peut-être ce jugement est-il trop sévère. La poésie est chose très-diverse. Elle peut se rencontrer même dans une pièce barbare, si le poëte est ému de ce qu'il raconte, s'il s'y intéresse et s'il parvient à communiquer le même intérêt à son lecteur. Je n'oserais pas dire qu'il n'en soit pas ainsi du chantre de Tagliapietra. On sent bien chez lui cette haine ardente du Grec contre le Turc. Les apprêts du combat, les discours des chefs à leurs soldats, les cris de joie après le triomphe, animent cette petite pièce. Le langage y est rude, incorrect et presque barbare, mais il y respire un souffle d'enthousiasme. C'est une de ces chroniques rimées comme celles que M. Const. Sathas vient de donner dans ses Ἀνέκδοτα Ἑλληνικά (2 vol. in-8°, Athènes, 1867. Voir l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques*, page 96, année 1869).

On ne sait rien du héros Tagliapietra, si ce n'est que parmi les écrivains de Venise on trouve un Étienne Tagliapietra.

L'auteur du poëme, J. Trivoli (Τριϐώλης), était de Corfou. Il ne manquait pas de réputation en son temps. Sophianos l'appelle un poëte « ἱλαρώτατον καὶ χαριέστατον. » Outre ce premier ouvrage, il a composé un autre poëme, sous ce titre : « Ἡ ἱστορία τοῦ Ῥὲ τῆς Σκοτζίας μὲ τὴν Ῥήγισσα τῆς Ἐγγλιτέρας ». M. C. Sathas dit qu'il en a tiré le sujet d'une histoire qu'on lit dans le Décaméron de Boccace. Nous pourrons bientôt en juger, puisque M. Legrand nous en promet la publication. Ces deux poëmes ont paru à Venise en 1528.

On appelle en grec moderne Σαραντάρι la *quarantaine* de messes qu'on fait dire pour le repos des morts, et, par extension, toute offrande faite aux moines d'un couvent pour avoir part à leurs prières. Le moine Cyrillos [1], plus fourni de vers et de méditations pieuses que d'écus, dans l'intention d'obtenir du ciel le pardon de ses fautes, offrit à tous les religieux du monde sept méditations sur les différentes phrases qui composent le *Pater*. Cette élucubration monacale aurait bien peu d'intérêt pour nous, si elle n'avait été publiée en 1643, à Paris, où l'auteur se trouvait alors, et si, de plus, elle n'était adressée au célèbre Léonardos Philaras (les Français l'appelaient Villars et Villaré), qui servit le duc de Nevers dans le projet de sa croisade contre les Turcs, attira l'attention du cardinal de Richelieu et eut en France des amis hellénistes, François de Harlay, archevêque de Rouen, par exemple. Philaras avait composé une ode grecque en l'honneur de l'Immaculée-Conception, et l'académie de Rouen l'avait couronnée. Obligé de quitter Paris, il confia son manuscrit à Cyrillos, qui le publia en 1644, avec une épître dédicatoire à François de Harlay. M. P. Vrétos nous apprend que Cyrillos jouissait de l'estime des savants français à cette époque ; j'ajouterai qu'il serait intéressant, et je ne renonce pas à le faire, d'étudier ce groupe d'hellénistes au dix-septième siècle, où l'on voit figurer Huet, Harlay, B. Mérigon, Ménage, de Rancé et Gilbert Gaulmin.

Le poëme de Cyrillos est écrit en vers rimés de huit syllabes ;

1. Ménage raconte quelque part (*Menagiana*) qu'un certain père Cyrille, caloyer grec, fit emprisonner son professeur d'hébreu, nommé Cohen. Pour quelle raison ? C'est ce que Ménage a oublié de nous dire. Il est probable que le fanatisme religieux du Basilien renégat le poussa à cet excès de zèle envers le pauvre juif. Ce Cyrille est assurément l'auteur du *Sarantari*. O Révérend Père ! si c'est en expiation de ce gros péché que vous avez composé vos petites chansons, convenez que la pénitence que vous vous êtes imposée n'était pas des plus rudes. (ÉMILE LEGRAND.)

il porte ce titre : Ψυχωφελὲς Σαραντάρι, ἤγουν ἐξήγησις ψυχωφελὴς διὰ σαράντα στίχων εἰς τὸ Πάτερ ἡμῶν. Cyrillos était de Chio; on ne sait quelles circonstances l'avaient conduit à Paris.

Sous ce titre, ὁ Πόλεμος Ποντικοβατράχων, Georges Ostowick, de Raguse, protonotaire apostolique à Constantinople, publia à Venise, en 1746, une imitation plutôt qu'une traduction de la *Batrachomyomachie.*

Le poëme attribué à Homère ne renferme que 305 vers; celui d'Ostowick n'en a guère moins de 1,200. Un simple rapprochement fera saisir la raison de cette différence.

Μῦς ποτὲ διψαλέος, γαλέης κίνδυνον ἀλύξας,
πλησίον ἐν λίμνῃ ἁπαλὸν προσέθηκε γένειον
ὕδατι τερπόμενος μελιηδέϊ· τὸν δὲ κατεῖδεν
λιμνοχαρὴς πολύφημος, ἔπος δ' ἐφθέγξατο τοῖον.

Voici le texte et l'échantillon de la langue du poëme néo-hellénique :

Διὰ νὰ πάγῃ ὁ ποντικὸς νὰ πιῇ νέρον στὴν λίμνη,
ποῦ μία μέρα ὁ ἄθλιος τοῦτος διὰ νὰ φύγῃ
ἀπὸ τῆς γάτας τὸ πικρὸν καὶ φοβερὸν κυνῆγι,
εἰς λίμνην ἦλθε τρέχωντας, μισοαποθαμμένος,
ἀπὸ τὸν φόβον ἔτρεμε ἦτον καὶ διψασμένος·
αὐτοῦ ἐστάθη γύρωθεν νὰ θεωρῇ τὴν λίμνη,
καὶ γάτους πλεῖο μὴ βλέπωντας, σκύπτει νερὸν νὰ πίνῃ.
Ἐχόρτασεν αὐτοῦ νερὸν, κ' ὕστερον χωρὶς ἔννοια,
πλύνει, ὡς ἀφεντόπουλος, καὶ μούτζουνα καὶ γένεια.

Voilà une version qu'à tous égards on peut appeler πλατυτέρα. Ce n'était pas, du reste, la première et l'unique tentative de ce genre; elle ne venait qu'en troisième lieu. Martin Crusius, dans son ouvrage intitulé : *Turco-Græciæ libri octo*, etc., a donné la traduction de *Démétrios Zinos*, de Zante. Lang, au commencement du dix-huitième siècle, a reproduit presque sans changements le texte de Martin Crusius; ce fut un Français, M. de Lécluse, qui en donna une édition vraiment correcte (Toulouse, 1829). Il se désigne dans le titre sous le nom de Λουλουδάριος ὁ Καταβράκτης.

La seconde traduction de la *Batrachomyomachie* parut à Venise en 1745; elle sortait des mains de Stratigos, de Crète. « Ὁμήρου

Βατραχομυομαχία μεταγλωττισμένη διὰ στίχου ἀπὸ τὸ Ἑλληνικὸν εἰς τὸ Κρητικὸν ἁπλοῦν ἰδίωμα κ. τ. λ.

La troisième traduction est celle que M. Émile Legrand donne aujourd'hui. « La quatrième traduction, dit l'éditeur, est celle de Jean Villaras; nous la réimprimerons dans quelques semaines. Qu'il nous suffise, quant à présent, de dire que c'est un chef-d'œuvre. »

Enfin, au mois d'août dernier, il a paru, dans la *Pandore,* une traduction nouvelle dont l'auteur n'a pas encore révélé son nom. M. Legrand cite douze vers de ce poëme, qui justifient bien les éloges qu'il lui donne.

La dernière publication de M. Émile Legrand renferme le *Combat des éléments,* Στοιχειομαχία, de Jean Rizos Mané, de Constantinople, et l'*Histoire lamentable du marchand Eustache* (Venise, 1736), dont l'auteur est inconnu. Le premier ouvrage, composé de deux cents vers rimés de sept syllabes, est la description du trouble que les prétentions coupables de la Terre ont mis dans les Éléments, jusque-là fort tranquilles et toujours d'accord ensemble :

Τῆς γῆς ἡ ἁμαρτία
καὶ ὁ φθόνος εἶν' αἰτία
ποῦ φέραν τὰ στοιχεῖα
σὲ τέτοια δυστυχία.

C'est, en définitive, la peinture d'une tempête et des accidents physiques qui l'accompagnent et la suivent. Quelle que soit la facilité des vers et l'élégance relative du langage, cette composition ne me paraît pas digne des grands éloges que ses contemporains ont décernés au mérite de l'auteur. Il est vrai qu'ils regrettèrent en lui surtout l'homme aux mœurs pures, au caractère droit et ferme, l'ami sincère et inébranlable. On trouverait un peu exagérées ces paroles de Kirykos Khæretis (1792) : « La douleur que les Grecs ressentirent de sa perte n'eut d'égale que l'admiration dont les Européens l'entouraient de son vivant; » si Porter, alors ambassadeur de la Grande-Bretagne à Constantinople, n'eût également dit de lui : « Il se passera bien des années avant que la Grèce puisse se vanter de posséder un homme pareil à celui que la mort vient de lui ravir. » Je saisirai l'occasion d'inscrire ici les paroles de Chardon de la Rochette sur les Grecs modernes. On lit dans le tome second de ses *Mélanges* les paroles suivantes (1812) : « Les écrivains de nos jours les ont

peints en général d'une manière très-infidèle, et presque toujours contradictoire. Quelques-uns cependant ont déjà rendu justice à cette nation, qu'une fausse politique de l'Europe, polie par les Grecs, laisse gémir sous le joug du plus imbécile comme du plus féroce des tyrans; mais ce qui prouve de la manière la plus évidente que cette nation est bien éloignée du degré d'avilissement auquel ses ennemis veulent la ravaler, c'est que, non-seulement elle possède des hommes instruits, mais que le corps entier de la nation sait les apprécier, les chérir et les respecter. »

J'accorde à M. Émile Legrand que le ton de la Complainte lamentable du marchand Eustache : Ἱστορία θρηνητικὴ καὶ θλιβερὰ Στάθη τοῦ πραγματευτοῦ, νεωστὶ τυπωθεῖσα καὶ μετ' ἐπιμελείας διορθωθεῖσα, Ἑνετίῃσι, 1769, ne s'élève jamais jusqu'à l'inspiration; mais j'avoue que ces vèrs politiques rimés ont à mes yeux plus de prix que la Στοιχειομαχία. La raison en est que le lecteur y voit une peinture saisissante des maux de la Grèce, livrée au brigandage des Klephtes. Voici trois hommes assis ensemble à la même table; un petit enfant, une femme, une jeune fille, prennent part à leur joie; tout à coup des scélérats fondent sur eux, des coups de fusil éclatent, une lutte horrible et sanglante s'engage. Au milieu des cris, des supplications et des larmes, on entend retentir ces injonctions des brigands : « Τ' ἄσπρα σας ὀγλήγορα, τὰ ἄσπρα σας! » Cet événement se passait dans la nuit du 15 août 1765, à Planina.

Telles sont les publications de M. Émile Legrand. Nous croyons devoir les signaler à l'attention du lecteur de la *Revue archéologique*, car elles intéressent l'histoire de la Grèce à plus d'un égard, et il faut savoir gré à l'éditeur d'avoir entrepris une tâche qu'il accomplit avec autant de désintéressement que d'érudition et de goût.

CH. GIDEL,
Professeur de rhétorique au lycée impérial Bonaparte

La *Saturday-Review* du 6 février 1870 et la *Patrie* du 4 mars dernier ont également donné des comptes rendus de nos publications.

Paris. — Typographie Adolphe Lainé, rue des Saints-Pères, 19.

EL

33700
ASTOR LIBRARY
MAY
NEW YORK

ΙΣΤΟΡΙΑ

ΣΤΑΥΡΑΚΗ

COLLECTION

DE

MONUMENTS

POUR SERVIR A L'ÉTUDE

DE LA LANGUE NÉO-HELLÉNIQUE.

N° 10

HISTOIRE

DE STAVRAKIS

PARIS
CHEZ MAISONNEUVE ET Cie,
15, QUAI VOLTAIRE, 15

1870

ΙΣΤΟΡΙΑ

τοῦ ἄρχοντος καὶ σπαθαρίου

ΣΤΑΥΡΑΚΗ

τοῦ τυραννικῶς κρεμασθέντος ἐν Κωνσταντινουπόλει
κατὰ τὸ ,αψξε' ἔτος.

ΕΚΔΟΘΕΙΣΑ

ὑπὸ

ΑΙΜΥΛΙΟΥ ΛΕΓΡΑΝΔΙΟΥ

ΑΘΗΝΗΣΙΝ
ἐν τῷ γραφείῳ τῆς Πανδώρας

,ΑΩΟ'

INTRODUCTION

Parmi les poëmes tant de fois publiés par les éditeurs grecs de Venise, et si avidement recherchés et lus par une certaine classe de la population hellénique, il en est plusieurs dont le sujet loin d'être fictif et imaginaire est au contraire basé sur un fait historique d'une irrécusable authenticité.

De ce nombre sont la *Complainte du Marchand Eustache;* l'*Histoire de la Juive Marcada,* et l'*Histoire de Stavrakis* que nous rééditons aujourd'hui.

La première édition de ce petit poëme est de l'année 1767. En voici le titre complet :

Ἱστορία διὰ στίχων ἁπλῶν περιλαμβάνουσα τὸν βίον καὶ τὰς πράξεις πάσας τοῦ Μεγάλου Ἄρχοντος καὶ Σπαθαρίου τὴν ἀξίαν Σταυράκη· ἔτι δὲ καὶ τὸ κατ' αὐτὸν πολλῶν δακρύων ἄξιον δρᾶμα, τὸν ἐπονείδιστον δηλαδὴ θάνατον καὶ τέλος τὸ θρηνωδέστατον. Ἐνετίῃσι; ͵αψξζʹ, 1767. *Con licenza de Superiori.* — Petit in-8°, 16 pages.

Le titre a été considérablement abrégé dans les éditions ultérieures; nous avons entre les mains celles de 1775,

1789, 1793, 1807 et 1821. Elles sont toutes plus incorrectes les unes que les autres, et celle de 1859 renchérit encore sur ses devancières.

Nous ne savons si, dans les historiens ottomans, il est fait mention des faveurs extraordinaires qui furent prodiguées à Stavrakis par le Grand Seigneur, et de la disgrâce dont elles furent bientôt suivies. Mais de Hammer, qui a composé son *Histoire* d'après des documents turcs, raconte (tome XVI page 137) que « le Grec Staouraki (*sic*), chargé d'affaires du prince de Valachie, fut, en punition de ses intrigues et pour avoir révélé les secrets de la Porte, jeté dans la prison du bostandji, d'où on le tira quelques jours après pour le conduire à la potence, dressée en face de la maison qu'il habitait au bord du canal du Bosphore. » Cet événement est placé par de Hammer en 1765. — Enfin, dans le *Voyage des Stéphanopoli en Grèce*, au chapitre qui traite des vexations exercées par le gouvernement turc contre les Grecs (1), nous avons trouvé, comme par miracle, l'*Histoire de Stavrakis*, succinctement racontée comme il suit (nous transcrivons textuellement le passage) :

« Être millionnaire, c'est le plus grand de tous les crimes aux yeux du gouvernement turc, si l'on peut appeler ainsi un monstrueux ramas de toute espèce de tyrans, également avilis. *Stavracci*, Grec d'origine, avait acquis de grandes richesses dans la place de *Spatharis*, espèce d'intendant des beys de la Valachie et de la Transylvanie. Se voyant en butte à de continuelles persécutions, il eut le courage de se présenter au Grand Seigneur : « Hautesse, lui dit-il, je suis riche de plus de douze millions de piastres; je n'ai point d'enfant, c'est toi qui seras mon héritier, mais laisse-moi jouir en paix de toute ma fortune. » Cette franchise plut au Grand-Seigneur; lui mettant la main sur l'épaule : « Va, lui dit-il, jouis de ton bien sans crainte. » Stavracci vécut paisiblement pendant quelques années, mais sa vie ne tarda point à paraître de trop longue durée; pour en presser la fin, on supposa qu'il avait le dessein de se sauver

(1) Tome II, pages 67-68.

en Russie avec tout son argent. On le dénonce au Grand-Seigneur; on obtient sur-le-champ l'arrêt de sa mort : il est au même instant saisi et pendu. On lui avait cependant proposé, dit-on, de lui laisser la vie, s'il voulait embrasser la religion mahométane : « J'aime mieux mourir, répondit-il avec fierté, que d'appartenir à votre maudite secte. »

Le vieux Maïnote qui racontait ces lugubres détails aux envoyés de la République française devait avoir conservé un vivant souvenir de cette mort tragique, arrivée trente ans environ avant l'époque où les Stéphanopoli voyageaient en Grèce (1797-1798).

Il est très-probable que le projet attribué à Stavrakis était une pure fiction. Mais le gouvernement turc avait jeté sur les richesses de l'opulent Phanariote un regard de convoitise. Dès lors sa perte était certaine.

Quand le trésor de la Sublime-Porte était vide, ce qui à cette époque n'arrivait pas moins fréquemment que de nos jours, on avait recours pour le remplir au stratagème suivant : Des témoins à gages se présentaient au Divan, accusaient de crimes imaginaires quelque riche personnage, et, séance tenante, celui-ci était jugé sans être entendu et invariablement condamné à mort. L'exécution de la sentence ne se faisait jamais longtemps attendre; un fonctionnaire de sa Hautesse remplissait l'office de bourreau; le *coupable* était saisi et pendu, souvent même avant d'avoir soupçonné qu'il était l'objet d'une disgrâce. Combien de Turcs et surtout de Grecs ont subi le sort de Stavrakis? Nul ne saurait le dire.

Dans le curieux et rarissime recueil de Manousos (Τραγούδια ἐθνικά; Corfou, 1850) on trouve, à la page 180, un chant populaire composé à l'occasion d'un événement d'une ressemblance frappante avec l'*Histoire de Stavrakis*. Suivant Manousos et Fauriel, ce chant a été copié dans un manuscrit grec (n° 316) de la Bibliothèque nationale de Paris qui, à en juger par l'écriture, remonte au quatorzième siècle; c'est une des plus anciennes chansons populaires grecques que nous possédions, puisque, d'après les conjectures de

Fauriel, elle n'aurait pas moins de deux cent cinquante ans de date. Elle ne se trouve que défigurée dans le recueil de Passow (1); c'est pourquoi nous croyons être agréable au lecteur en publiant ici le texte de Fauriel :

« Θέλω νὰ κάτσω νὰ σᾶς 'πῶ πολλὰ νὰ θαμαχθῆτε·
Τὶς ἦτον 'ποῦ τὸν ἔλεγαν Κυρίτσος ὁ Μιχάλης·
Εἶχε τὸν βιὸν ἀρίφνητον, τὴν ἀφεντιὰν μεγάλην·
Καὶ χάθονταν ςτὸ σπίτι του, κακὰ δὲν εἶχ' ὁ νοῦς του.
Ἕνα ῥοκᾶ ἀνάγνωσαν μέσα εἰς τὸ Διβάνι·
Ὁποῦ τὸν κόσμον χάλασε, τὸν πόλεμον γυρεύει.
Ὡς τ' ἄκουσεν ὁ Βασιλεᾶς, πολλὰ τὸν κακοφάνη,
Μηνᾷ τὸν καπιτσίμπασην, γοργὰ τὸν συντυχαίνει·
« Γοργὰ νὰ πᾷς στὸ Ἀχελὸν, στὸ σπίτι τοῦ Μιχάλη,
Ἐκεῖ ἐμπρὸς τὴν πόρταν του νὰ 'δῆς νὰ τὸν κρεμάσῃς,
Καὶ τὸν μικρόν του τὸν ὑγιὸν νὰ 'δῆς νὰ τόνε πιάσῃς·
Φυλάγου καὶ ἀπ' τὸ πρᾶγμά του βελόνι νὰ μὴ χάσῃς. »
Μεσάνυχτα ξεπόρτισε, στὸν Ἀχελὸν ἐπῆγε,
Ὡσὰν πουλὶν ἐπέταξεν, ὡσὰν σαγίτα 'πῆγε.
Σὰν τόν 'δεν ὁ Μιχάλμπεης, ἐπροσηκώθηκέ τον·
« Ἦρθες καλῶς, ἀφέντη μου, κάτσε νὰ γευματίσῃς. »
— « Δὲν ἦρθα 'γὼ γιὰ τὸ φαγὶ, οὐδὲ γιὰ τὸ ποτῆρι·
Τὸν λόγο ποῦ 'πε ὁ Βασιλεᾶς, τὸ θέλημα νὰ κάμω. »
Καὶ τὸ σχοινὶν ἐπέταξε καὶ τὸν λαιμόν τ' εὕρηκε,
Κ' εὐθὺς ὀμπρὸς ςτὴν πόρτα του πιάνει τον, καὶ κρεμᾷ τον,
Καὶ τὸν μικρόν του τὸν υἱὸν εἶδε καὶ τόνε πιάνει,
Στὸ κάτεργον τὸν ἔβαλε μὲ ὅλον του τὸν βίον.

— Voici maintenant la traduction aussi littérale que possible :

« *Je veux m'asseoir et vous raconter, pour que vous l'admiriez, l'histoire d'un homme appelé Kyritsos Mikhalis. Il*

(1) Ce savant allemand n'a pas connu l'ouvrage de Manousos qui lui eût fourni une riche provision de chants populaires pour son recueil.

avait une immense fortune et une grande puissance. Il restait paisiblement dans sa maison, et son esprit ne renfermait pas de mauvais desseins. On lut en plein Divan une lettre où il était accusé de vouloir la ruine du peuple et de chercher la guerre. Quand le sultan entendit cela, il en fut très-mécontent; il fait venir le Capidgi-Bachi, et, en hâte, il lui dit: « Va promptement à Akhélo, dans la maison de Mikhalis; là avise à le pendre devant sa porte et à t'emparer de son jeune fils; et garde-toi de ne rien perdre de ce qu'il possède, ne fût-ce qu'une aiguille! » — A minuit il quitta la ville (1) *pour aller à Akhélo; il s'élança comme un oiseau, il vola comme une flèche. Quand le seigneur Mikhalis le vit, il se leva en sa présence et: « Soyez le bienvenu, effendi, lui dit-il; asseyez-vous pour manger. » — « Je ne suis venu ni pour manger ni pour boire, mais pour faire la volonté du sultan, pour exécuter ses ordres. » Et, vivement, il empoigne Mikhalis, lui passe la corde au cou et le pend devant sa porte. Il aperçoit aussi son jeune fils, le saisit et le met dans la galère avec toutes ses richesses* (2). »

On le voit, Mikhalis est exécuté d'une façon absolument semblable à celle dont le sera Stavrakis nombre d'années plus tard. On ne doit pas s'en étonner; en pareille circonstance les formalités étaient toujours les mêmes.

Écoutons plutôt ce que dit à ce sujet Tavernier (*Nouvelle Relation de l'intérieur du Sérail du Grand Seigneur, page 170*) : « Si l'exécution se doit faire dans Constantinople, c'est d'ordinaire le Bostangi-Bachi qui ne quitte point le Grand Seigneur, que sa Hautesse envoye pour cet effet. Mais s'il faut aller en province, c'est le plus souvent ou un Kapigi Bachi, ou un des principaux Bostangis à qui le prince veut faire du bien, qui est envoyé pour exécuter la chose. Celuy qui porte l'ordre, accompagné de cinq ou

(1) Ne pourrait-on pas traduire *ἐξεπόρτισε* par *il quitta sa charge, il cessa de se tenir à la porte?* Comme on le sait, le Capidgi-Bachi n'est autre que *le chef des portiers.*

(2) Cette chanson funèbre n'aurait-elle pas été composée à l'occasion de la mort de Michel Cantacuzène? C'est une question que nous ne pouvons résoudre faute de documents.

six Kapigis, prend quelquefois son temps pour arriver lorsque le conseil se tient, ou à ce deffaut il va trouver le Bacha, et luy commande de la part du Grand Seigneur de le faire assembler à l'heure même.... Le conseil assemblé, le Kapigi Bachi entre suivy de ses gens et présente au Bacha la lettre du Grand Seigneur. Celuy-ci la prend avec grand respect, et l'ayant portée jusqu'à trois fois à son front, il l'ouvre, la lit, et void que le Prince demande sa teste. Il ne répond à cet ordre qu'en peu de paroles : *La volonté,* dit-il, *de mon Empereur soit faite; laisse-moy seulement faire ma prière.* Ce qui luy est accordé. La prière achevée, les Kapigis le saisissent par les bras, et leur chef ne fait que détacher sa ceinture qu'il luy jette au col. Cette ceinture est composée de plusieurs petits cordons de soye avec des nœuds aux deux boûts que deux de la compagnie prennent aussitost, et, tirant chacun de son côté, ils lui ôtent la vie en un instant.

« ..... L'exécution faite, celuy qui a porté l'ordre va aussitost se saisir de tout le bien du Bacha, et, après avoir mis à part ce qu'il trouve de plus propre pour son usage ou en or ou en joyaux, il fait venir les mesmes gens qui estoient au Conseil pour procéder à l'inventaire des meubles qui sont ensuite, comme j'ay dit ailleurs, transportez dans les chambres du Trésor. »

Revenons maintenant plus directement à l'*Histoire de Stavrakis.* L'auteur de cette composition nous est inconnu; mais, à en juger par la langue bigarrée de mots turcs dont il s'est servi, nous croyons pouvoir affirmer qu'il était de Constantinople. La façon dont il décrit le palais de Stavrakis et les minutieux détails qu'il nous révèle sembleraient indiquer qu'il fut un des familiers et peut-être l'intime ami de l'infortuné Phanariote dont il a rimé « le trépas lamentable ».

Émile LEGRAND.

Paris, 30 avril 1870.

Cette préface était déjà terminée quand nous avons reçu d'Athènes la *Pandore* du mois de février dernier (numéro 478, paru seulement en avril) où nous trouvons une précieuse étude sur Stavrakis, due à l'érudition de notre infatigable ami, M. Sathas.

Nous sommes heureux de reproduire ici cet important document. Il fait suite à un article publié dans un précédent numéro de la *Pandore* sur l'hôpital grec de Galata, dont Stavrakis fut le premier fondateur.

ΓΕΩΡΓΙΟΣ

ΣΤΑΥΡΑΚΗΣ

Κατὰ τὴν ΙϚ' ἑκατονταετηρίδα ἤκμαζεν ἐν Κωνσταντινουπόλει Μιχαὴλ ὁ Καντακουζηνὸς, ὅστις διὰ τῆς ἐξαιρετικῆς τῶν κρατούντων εὐνοίας εἰς μεγάλην περιωπὴν πλούτου καὶ ἰσχύος ἀνυψωθεὶς, καὶ ἀμφοτέρων καταχρώμενος βαρύτερος καὶ ἀδικώτερος τῶν τυράννων πρὸς τοὺς ἑαυτοῦ ἀδελφοὺς προσεφέρθη· μετὰ δὲ ταῦτα τῆς εὐνοίας ἐκπεσὼν δίκην κακούργου ἐκρεμάσθη ἐθνομίσητος καὶ ἐθνοκατάρατος.

Μετὰ διακοσιετίαν περίπου ἀναφαίνεται ἐν τῇ αὐτῇ πόλει ἕτερος Ἕλλην ὁ ΓΕΩΡΓΙΟΣ ΣΤΑΥΡΑΚΗΣ, τοῦ ὁποίου παραδόξως ὅ

τε βίος καὶ τὸ οἰκτρὸν τέλος καταπληκτικὴν παριστῶσι τῷ Καντακουζηνῷ ὁμοιότητα.

Περὶ τοῦ τελευταίου τούτου, ἀνὴρ σύγχρονος καὶ οἰκεῖος παραδίδωσιν ἡμῖν τὰς ἑξῆς λεπτομερείας (1).

« Γεώργιος Πολίτης υἱὸς Σταυράκη, ἰατροῦ ἐπισήμου, ἐπισημότερος δὲ αὐτὸς, ἢ διὰ νὰ εἰπῶ ἀληθέστερον, ἐπισημότατος πάντων τῶν τότε μεγιστάνων Ῥωμαίων, καὶ ἐνδοξότερος· ὅτι ἐχρημάτισε μεγάλος Σπαθάρης καὶ πρῶτος καπικεχαγιᾶς καὶ ἄλλου αὐθέντου, καὶ τοῦ Στεφάνβοδα Ῥακοβίτζα, ἢ μᾶλλον εἰπεῖν αὐθέντης τοῦ αὐθέντου Στεφάνβοδα εἰς τοῦ ὁποίου τὰς ἡμέρας ὑπερυψώθη, ὑπερεπλούτησεν, ὡς πρὸ χρόνων εἰς τοὺς χρόνους μας ὁ Γιακούπης Ἀρμένης ὁ ἀποκεφαλισθεὶς, καὶ ἔγεινε περίφημος τόσον, ὥστε ἡ φήμη του ἔφθασε καὶ εἰς τὸν βασιλέα. Ἀλλ' ἐπειδὴ πᾶσα δόξα ἀνθρώπου, ὅσο μεγάλη καὶ ἂν εἶναι, ὡς ὄναρ παρέρχεται, καὶ ὡς ἄνθος μαραίνεται, πολλῷ μᾶλλον Ῥωμαίου καὶ σκλάβου Τουρκῶν. Καὶ τοῦτος λοιπὸν παρὰ τῆς βασιλείας καταδικασθεὶς ἐκρεμάσθη ἐμπρὸς εἰς τὴν πόρτα του εἰς τὸ μέγα ῥέμα (sic) νεοκτίστου σπιτίου του, καὶ ἔγεινε τὸ τίποτές του ὅλο ἀφεντικό· τὸ ὁποῖον τὸ εἶπαν ἄλλοι μὲν ὑπὲρ τὰ χίλια, ἄλλοι δὲ χιλιάδας πουγγεῖα. Καὶ παρῆλθον, καὶ ἰδοὺ οὐκ ἦν· καὶ ἐζήτησα καὶ ἐγὼ, ὡς ὁ Δαυῒδ, τὸν τόπον αὐτοῦ, καὶ οὐχ' εὑρέθη ὁ τόπος αὐτοῦ. Ἕως τίνος λοιπὸν, ὦ υἱοὶ τῶν ἀνθρώπων, ἕως πότε ἐστὲ βαρυκάρδιοι; ἵνα τί ἀγαπᾶτε ματαιότητα, καὶ ζητεῖτε ψεῦδος; ἰδοὺ, νὰ, ἀπ' αὐτὸν καὶ ἄλλους πολλοὺς ὡσὰν αὐτὸν, καὶ σεῖς γνωρίσατε τὸ τέλος τῆς ματαιότητος, καὶ τὸ κέρδος τοῦ ματαίου, καὶ ψευδοῦς τούτου κόσμου. Μίαν ἡμέραν μὲ τὴν γυναῖκα του μαζὶ, καὶ μὲ τοῦτον συντρώγωντας ἐγὼ, ὤντας εἰς τὴν Πόλιν, ἔχωντας τὸ τίμιον ξύλον, καὶ ἔχωντας τὸ σπίτι του σπίτι

(1) Καισαρίου Δαπόντε, Κατάλογος ἱστορικὸς τῶν καθ' ἡμᾶς χρηματισάντων ἐπισήμων Ῥωμαίων. (Τὸ περὶ Σταυράκη δημοσιευόμενον ἀπόσπασμα ἐκ τοῦ ἀνεκδότου τούτου συγγράμματος ἀντεγράφη τῇ εὐγενεῖ ἐπιστασίᾳ τοῦ ἐν Κωνσταντινουπόλει πολυμαθοῦς Κ. Τ. Σοφοκλέους, ἐφ' ᾧ καὶ δημοσίᾳ ἀπονέμομεν αὐτῷ τὰς χάριτας.)

μου κονάκι μου, ὅθεν ἔχωντας καὶ τὴν φιλίαν ἐξαίρετον, καθὼς καὶ πάντων τῶν Φαναριωτῶν τέσσαρας χρόνους, ὁποῦ εἰς τὴν Πόλιν διέτριψα, εἶχα τὴν φιλίαν, καὶ τὰ σπίτια τους κονάκια. Καὶ μεγαλοῤῥημονῶντας ὁ μακαρίτης, λέγοντας (sic), πῶς διὰ τὴν δικαιοσύνην του καὶ τὴν σωφροσύνην του εὐτυχεῖ· καὶ πολλάκις καὶ ἀπὸ Βλάχους καὶ ἀπὸ Μπογδάνους κατατρεχθεὶς, ὁ Θεὸς τὸν ἐγλύτωσε, καὶ ἄλλα τοιαῦτα, καὶ ἄλλους τινὰς κατακρίνωντας, τὸν εἶπα ἐγώ: Δὲν εἶναι, ἄρχον ἀδελφὲ, ὅλα τὰ γλυτώματα ἀπὸ τὸν Θεὸν διὰ τὴν ἀρετήν μας, ἀμὴ μερικαῖς δὲ καὶ διὰ κακόν μας χειρότερον. Ἕνα καιρὸν (τὸν εἶπα εἰς τὴν ἱστορίαν αὐτὴν), ἕνας κλέπτης κοιμώμενος ὑποκάτω εἰς ἕνα τειχόκαστρον παλαιὸν, ἐφάνη Ἄγγελος καὶ τοῦ εἶπε· σήκω, παραμέρισαι, ὅτι εἶναι νὰ πέσῃ ὁ τοῖχος· ἐξύπνησεν ὁ κλέπτης, ἐσηκώθη, ἐπαραμέρησεν, ἔπεσεν ὁ τοῖχος· ὅθεν ἐχάρη, καὶ εὐχαρίστησε τὸν Θεὸν ὁποῦ τὸν ἐγλύτωσε· καὶ τὴν ἄλλην ἡμέραν ἐπάγει εἰς τὴν ἐκκλησίαν, καὶ προσφέρει λαμπάδα, λιβάνι, καὶ λάδι δι' εὐχαριστίαν· τὴν νύκτα δὲ βλέπει πάλιν τὸν Ἄγγελον καὶ τοῦ λέγει· διατί ἐπρόσφερες ἐκεῖνα ὁποῦ ἐπρόσφερες εἰς τὴν ἐκκλησίαν; τὰ ἐπρόσφερες τάχα διὰ εὐχαριστίαν, ὁποῦ σὲ ἐγλύτωσεν ὁ Θεὸς ἀπὸ τὸν θάνατον, καὶ ἐθάῤῥεψες πῶς ἀρέσει τὸν Θεὸν ἡ πολιτεία σου· ὄχι, δὲν τὸν ἀρέσει· ἀμὴ σ' ἐγλύτωσε, διὰ νὰ λάβῃς πικρὸν, καὶ ἄτιμον θάνατον· καθὼς σὲ πρέπει· δὲν ἐπέρασαν ἡμέραις καὶ πιάνουν τὸν κλέπτην τοῦτον, καὶ τὸν κρεμνοῦν· τώρα καὶ ἡ εὐγενεία σου (καὶ νὰ μὲ συμπαθήσῃς, ὅτι μὲ θάῤῥος καὶ πόνον μιλῶ) μὴ νομίζῃς ὅλα ἐκεῖνα τὰ γλυτώματα διὰ τὴν καλοσύνην σου, καὶ τὰ πέρνεις ὅλα διὰ καλόν σου, ἀμὴ συλλογίσου καὶ τὰ ἐναντία, καὶ πρόσεχε· τὸν εἶπα καὶ ἄλλην φορὰν ἄλλα· καὶ ὅτι νὰ ἀφήσῃ τὴν Πόλιν, νὰ ὑπάγῃ εἰς τὴν Ἱερουσαλὴμ, ἕνα μὲν διὰ νὰ προσκυνήσῃ τὸν ἅγιον τάφον, ὡς ἄλλοι πολλοὶ, δεύτερον, διὰ νὰ δώσῃ ἐλεημοσύνην πολλὴν, ὡς πολὺ πλούσιος, διὰ νὰ κυβερνηθοῦν οἱ ἐκεῖσε· καὶ τρίτον, διὰ νὰ λησμονηθῇ τὸ ὄνομά του· μὴ βλέποντες τὸ πρόσωπόν του μερικὸν καιρόν· ὁποῦ καὶ Τοῦρκοι,

καὶ Ἑβραῖοι, καὶ Ἀρμένιδες, καὶ Φράγγοι, καὶ Ῥωμαῖοι, τὸν Σταυράκογλου καθ' ἡμέραν τὸν εἶχασιν εἰς τὸ στόμα τους, ὡς καὶ ῥημάδα τὸν εὔγαλαν μετὰ τὸν θάνατόν του διὰ στίχων, καὶ τὴν ἐτύπωσαν εἰς Βενετίαν. Αὐτὸς δὲ ζῶντας ἔστειλε, καὶ ἐτύπωσεν εἰς Λείψιαν εἰς δύο τόμους τὸ θεολογικὸν βιβλίον Ἰωσὴφ τοῦ Βρυεννίου, διὰ μεσιτείας τοῦ Πτολεμαΐδος, ὕστερον δὲ Κωνσταντινουπόλεως Σωφρονίου. Ἰωσὴφ δὲ ὁ Βρυέννιος ἔζουσεν, ὅταν ἡ βασιλεία τῶν Ῥωμαίων ἐψυχομαχοῦσεν, ἐπὶ τῆς βασιλείας θαῤῥῶ Ἰωάννου τοῦ Παλαιολόγου· ὁ μακαρίτης Σταυράκογλους ἦτον μεταδοτικὸς, καὶ μεγαλόδωρος, ὑπὲρ τὰς δέκα χιλιάδας γρόσια ἔστειλε, καὶ ἀνεκτίσθη ἕνας ὁλόκληρος τοῖχος τοῦ εἰς τὸ ἅγιον ὄρος ἱεροῦ μοναστηρίου τῶν Ἰβήρων μὲ τὰ κελλία, καὶ ἕνα Παρακλῆσι (sic) τοῦ ἁγίου Γεωργίου. Ἔδωκε καὶ ἐμένα πρὸς τοῖς ἄλλοις πεντακόσια γρόσια, καὶ ἀγόρασα τὸ μάλαμα, μὲ τὸ ὁποῖον ἐστόλισα τὸ τίμιον ξύλον· τὸ ὁποῖον μὲ τὸ μάλαμα τοῦτο, μὲ τὰ διαμάντια, καὶ τὰ σμαράγδια του, μ' ἐκόστισεν ὑπὲρ τὰ πέντε πουγγεῖα· ἔτι μ' ἔδωκεν ἑκατὸν πενήκοντα γρόσια, καὶ ἀγόρασα μίαν κανδήλαν ἀσημένιαν μίαν καὶ ἥμισυ ὀκά. Μ'ἔδωκε καὶ ὁ σπαθάρης Ἰακωβάκης ἄλλα τόσα, καὶ ἀγόρασα ἄλλην μίαν παρομοίαν· ἔφερα καὶ ἀπὸ τὴν Μπογδανίαν μίαν δύο ὀκάδες, καὶ ἀπὸ τὴν Βλαχίαν μίαν δύο ἥμισυ ὀκάδες, καὶ εἶναι ταις (sic) τώρα καὶ ἡ τέσσαρες κανδήλαις εἰς τὸ Χλωροποτάμου ἕνα ἀξιοθέατον θέαμα. Ἔτι ὅταν ἐγίνετο εἰς τὴν Πόλιν ὁ βασιλικὸς δονανμὰς διὰ τὴν γένναν τοῦ βασιλόπαιδος μίαν ἑβδομάδα καὶ ἐκλείσθησαν τὰ κριτήρια καὶ ἀνοίχθησαν ἡ φυλακαῖς καὶ ἔλειψε τὸ ἀλισβέρισι, καὶ ἐφεγγολογοῦσαν ἡ νύκτες διὰ τὰ πολυάριθμα φῶτα, καὶ ἐγελοῦσαν ἡ ἡμέραις διὰ τὰ μυριάριθμα παίγνια καὶ ταῖς χαραῖς, καὶ ἐστολίσθηκαν τὰ τσαρσία, καὶ ἐστολίσθηκαν τὰ σπίτια μικρῶν τε καὶ μεγάλων Τουρκῶν τε καὶ τῶν ἄλλων, καὶ συνερίζοντο ποῖος τὸν ἄλλον νὰ περάσῃ εἰς τὸν στολισμὸν τοῦ σπιτιοῦ, εἰς καθρέπτας, εἰς πολυκάνδηλα ὡρολόγια κρεμαστὰ, στρωσίδια, καὶ ἄλλα διάφορα καὶ σπάνια, καὶ ὅλα πο-

λύτιμα πράγματα· τότε δὴ τότε ὅταν ταῦτα ἐγίνοντο, ἐγὼ ἐκείτουμουν ἀσθενὴς εἰς τὸ Ἐγρίκαπι καὶ ἦλθεν ὁ προεστὼς τῆς ἐκεῖ ἐκκλησίας τῆς Παναγίας τῆς θαυματουργοῦ νὰ μὲ ἰδῇ· καὶ συνομιλοῦντες, μὲ εἶπε διὰ τὴν ἁγίαν τράπεζαν, ὅτι δὲν ἔχει σκέπασμα ἄξιον καθὼς πρέπει· καὶ εὐθὺς γράφω πρὸς αὐτὸν, ἄρχοντα λέγωντας, τὸ ἱερὸν Εὐαγγέλιον ὁρίζει, ἀπόδοτε τὰ Καίσαρος Καίσαρι, καὶ τὰ τοῦ Θεοῦ τῷ Θεῷ. Ἐπειδὴ λοιπὸν καὶ ἡ εὐγενεία σου ἀποδίδωντας τὰ Καίσαρος Καίσαρι ἐστόλισες τὴν αὐλόπορτα στολισμὸν χιλίων γροσσῶν καὶ ἐπέκεινα, καὶ καλὰ ἔκαμες. Απόδος καὶ τὰ τοῦ Θεοῦ τῷ Θεῷ καὶ στεῖλε, στόλισαι καὶ τὴν ἁγίαν τράπεζαν τῆς ἐκκλησίας τῆς Παναγίας καὶ θέλεις κάμει καλήτερα. Δὲν ἄργησεν ὁ ἀροίζικος, ἔκαμε καθὼς ὁ λόγος λέγει, τὸ γοργὸν καὶ χάριν ἔχει καὶ τὴν αὐτὴν ἡμέραν στέλλει μὲ τὸν γραμματικόν του Σταθάκη Ζαγοριανὸν ἕνα κουμάσι χρυσὸ δέκα πέντε γροσίων τὴν πήχην καὶ μὲ μηνᾷ ὅσο θέλω νὰ χωρίσω νὰ κρατήσω, καὶ ἐχώρισα δέκα πήχεις· δὲν ἔφθασε τοῦτο καὶ τόσο πολὺ, ἀμὴ ἔστειλε τὴν ἄλλην ἡμέραν καὶ μίαν λαμπάδα ὀκάδες δέκα· τοιοῦτος μεγαλόφρων, καὶ μεγαλόδωρος ἦτον ὁ ἄρχωντας αὐτὸς, ὁ Θεὸς νὰ τὸν συγχωρήσῃ· καὶ πολλὴν ἐλεημοσύνην ἐκεῖ εἰς τὸ μέγα ῥέμα ἔδιδε, καὶ πολλῶν χωριανῶν πτωχῶν ἐπλήρωνε τὰ χαράτσια· ἔτι ἦλθαν εἰς τοῦ λόγου μου ὁ Κυπριανὸς, Ζαγοριανὸς, καὶ Μακάριος ὁ Ψαριανὸς, οἱ ὁποῖοι ἔκτιζαν μονήδρια ὁ μὲν Μακάριος εἰς τὰ Σκάντζουρα, ὁ δὲ Κυπριανὸς εἰς τὸ Γυμνοπελαγῆσι, καὶ κυρὰ Παναγιὰ λεγόμενο, νησιὰ καὶ τὰ δύο μικρὰ ἀκατοίκητα, πλησίον τῆς Σκοπέλου· καὶ ἦλθαν ἐπὶ ταύτου χάριν ἐλεημοσύνης καὶ βοηθείας διὰ νὰ τὰ ἀποτελειώσωσιν. Ἔτυχε δὲ τότε νὰ κτίζῃ τὸ εἰς τὸ μέγα ῥέμα ὀσπίτιον καὶ τοὺς ἔστειλα πρὸς αὐτὸν μὲ ἕνα μου γραμματίδιον. Ἄρχοντα λέγωντας ἡ εὐγενεία σου κτίζεις σπίτια διὰ λόγου σου, κτίζουσι καὶ αὐτοὶ ὀσπίτια διὰ τὸν Θεόν. Πῶς, καὶ πόσα πρέπει λοιπὸν, καὶ χρεωστεῖς νὰ τοὺς δώσῃς διὰ νὰ τὰ τελειώσωσιν· ἡ σύνεσις γινώσκει τῆς εὐγενείας σου· καὶ τοὺς ἔδωσε ἑκατὸν γρόσα τὸν καθένα πεντήκοντα.»

Σέργιος ὁ Μακραῖος ἀναφέρει περιστατικόν τι καταδεικνύον τὴν ποταπότητα τοῦ χαρακτῆρος τοῦ διαβοήτου τούτου ἄρχοντος.

« Κατ' αὐτὸ δὲ τὸ ἔτος (1760) τῆς ἑορτῆς τοῦ πρωτοκλήτου τῶν Ἀποστόλων ἁγίου Ἀνδρέου κυκλουμένης, καὶ ἀργείας ἐνδιατάκτου καὶ κανονικῆς κηρυττομένης, ἔδοξε τῷ παναγιωτάτῳ κυρίῳ Σεραφεὶμ καὶ τῇ περὶ αὐτὸν ἱερᾷ συνόδῳ λαμπροτέραν ἐν τῇ μεγάλῃ ἐκκλησίᾳ ἐν τῷ ἰδίῳ κλήρῳ ποιῆσαι τὴν ἑορτὴν τοῦ Ἀποστόλου, καὶ συνῆλθον ἐν τῇ πανηγύρει ἅπαντες οἵ τε ἀρχιερεῖς καὶ ἄρχοντες, προητοίμασε δὲ πανηγυρικὸν καὶ ὁ μέγας Εὐγένιος (ὁ Βούλγαρις). Πολλοὶ ἐκ τῶν περὶ τὰς Συκὰς τόπων ἵνα καὶ τὴν παῤῥησίαν τοῦ πατριάρχου ἴδωσι καὶ τὴν ὁμιλίαν τοῦ διδασκάλου ἀκούσωσι συνῆλθον ἑτοίμως, ἐν οἷς μετὰ τῶν περὶ αὐτὸν ἐντίμων συνῆλθε καὶ Ἀβρεισκόφφιος ἁρμοστὴς τῆς εὐσεβοῦς αὐτοκρατορίας τῶν Ῥώσσων ἐν κοινῷ σχήματι. Ἐγένετο οὖν φαιδροτάτη ἡ πανήγυρις, καὶ ἀγαστὴ ἦν τοῖς τε εὐθέως τελουμένοις καὶ τοῖς ὁρωμένοις καὶ ἀκουομένοις ἅπασιν· ὥστε ἀπελύοντο ἅπαντες χαίροντες. Συμπανηγυρίσας δὲ εὐσεβῶς καὶ τῆς πνευματικῆς χαρᾶς καὶ χάριτος συμμετασχὼν ὁμοπίστως ὁ ὀρθόδοξος ἁρμοστὴς τῶν Ῥώσσων, μήτε ἰδίᾳ μήτε κοινῇ ἐντυχὼν τῷ παναγιωτάτῳ, μήτε τῷ εὐσεβεῖ πληρώματι τῆς ἐκκλησίας γνωρισθεὶς ὁποῖος ἦν, τῶν δυσμενῶν τὰς ὑπονοίας περιαιρῶν, καὶ συνετῶς πάντοθεν φυλαττόμενος τὰς κατὰ τῶν ὁμοπίστων διαβολάς. Ἀλλά τις τῶν ἀρχόντων (ἦν δὲ οὗτος Γεώργιος ὁ τοῦ Σταυράκη πρωτοσπαθάριος) δυσμενὴς ὢν τῷ παναγιωτάτῳ κυρίῳ Σεραφεὶμ ἐπὶ τῇ τόλμῃ αὐτοῦ καὶ ἀγχινοίᾳ καὶ ἀόκνῳ γοργότητι πάντα διανοησάμενος ὡς ἂν λάθοι, καὶ πονηρὰν ὑπόνοιαν τοῖς κρατοῦσιν ὑποβαλών, καὶ ἔξωσιν τοῦ παναγιωτάτου ἀπὸ τοῦ θρόνου ἐξεργάσειεν, συσκευάζει τοιοῦτον, οἷον οὐδὲ Ἰουδαῖος θεοστυγὴς ἂν ἐτόλμησε, λίβελλον ἀνώνυμον πλασάμενος καὶ γύναιόν τι τῶν περιβλέπτων καὶ πρὸς τὴν τοῦ βασιλέως ἀδελφὴν εἰσδυουσῶν χρήμασι παραπείσας διὰ τῆς βασιλόπαιδος πρὸς τὸν κρατοῦντα διεβίβασε, περιεῖχε δὲ τὸ

ψευδόγραμμα, ὡς ὁ πατριάρχης τῶν Ῥωμαίων ἑορτὴν πάνδημον ἀσυνήθως ἐπιτελέσας, καὶ τὸν ἁρμοστὴν τῶν Ῥώσσων προσκαλεσάμενος, λαμπρῶς ἐπελθόντα ὑπεδέξατο αὐτὸν ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ ἐνδόξως, καὶ μετὰ μεγάλης ὅσης τῶν ἡγεμόνων καὶ βασιλέων ὑπαντῆς δεξωσάμενος διὰ πολλῶν συνεστήσατο αὐτῷ τὸν λαόν. Ὁ δὲ ἀναγνοὺς καὶ τῷ θυμῷ ζέσας πρὸς τὸν ἐπίτροπον τῆς βασιλείας αὐτοῦ αἴφνης ἐπέστη, καὶ τὸν λίβελλον ἐπιδοὺς διηρώτα, εἰ τοῦτον λανθάνει τὰ γενόμενα· ἐκπλαγεὶς δὲ ἐκεῖνος ἐπὶ τῇ ἀπονοίᾳ τοῦ συκοφάντου, ἐπισχεῖν ἐδεῖτο, καὶ τὸν τολμητίαν ὁποῖος ἂν ᾖ ψευδόμενον διήλεγχε, καὶ διέλυσεν ἀποδεικτικῶς ταύτην τὴν παράνομον συκοφαντίαν, καὶ τὸν κρατοῦντα πείσας εὐλόγως παριδεῖν, ἐφρόντισε μαθεῖν τὸν συγγράψαντα· ἐξέστη δὲ ὁ παναγιώτατος κύριος Σεραφεὶμ μαθὼν τὴν κατ' αὐτοῦ ταύτην διαβολήν, καὶ διηπόρει τίς τί παθὼν τοιαῦτα αὐτοῦ κατεψεύσατο, ἀλλ' οὐδὲ συνεικάσαι εἶχε χριστιανὸν εἰς τοσοῦτον ἀτοπίας ἐλάσαντα. Ὁ δὲ συνετὸς καὶ πολύπειρος ἐπίτροπος, καὶ πᾶν τὸ κράτος τῶν Ὀθωμανῶν ἐπιστημόνως φέρων ἐπερευνήσας τὸν τολμητίαν κατέμαθεν· ἀλλὰ φίλος τις αὐτὸν περισώσας, διὰ πολλῶν χρημάτων ὕστερον τοῦ τότε κατ' ἀξίαν θανάτου ἐρρύσατο. » (1).

Ἀνώνυμός τις, Κωνσταντινουπολίτης ὡς φαίνεται, ἐθρηνῴδησε τὸ τραγικὸν τοῦ Σταυράκογλου τέλος (2) ἐν τῷ γνωστῷ τοῖς πᾶσι στιχουργήματι τῷ ἀπειράκις μέχρι τοῦ νῦν ἐν Βενετίᾳ ἐκδιδομένῳ (3).

Καὶ τὰ μὲν ὑπὸ Μακραίου διηγούμενα μεγάλως ἀμαυροῦσι τὸ

(1) Ὑπομνήματα ἐκκλησιαστικῆς ἱστορίας (χειρόγρ. παρὰ Σοφ. Οἰκονόμῳ).

(2) 1764 *. Σταυράκογλους ὁ σπαθάριος καπῆ κεχαγιᾶς τοῦ ἐν Βλαχίᾳ βοεβόδα Κωνσταντίνου Τζεγάνη κρεμᾶται ἐν Κωνσταντινουπόλει ὑπὸ τοῦ Σουλτάνου, τὰ δὲ πλούτη αὐτοῦ δημεύονται· βοεβοδεύσαντος ἐν Βλαχίᾳ τοῦ Στεφάνου Ῥακοβήτζα. » Κυρ. Μελιρρύτου, Χρονολογία ἱστορική. Ἐν Ὀδησσῷ, 1838, σελ. 248.

(3) « Ἱστορία διὰ στίχων ἁπλῶν περιλαμβάνουσα τὸν βίον καὶ τὰς πράξεις τοῦ μεγάλου ἄρχοντος καὶ σπαθαρίου Σταυράκη, καὶ τοῦ αὐτοῦ θρηνωδέστατον τέλος, καὶ τὸν ἐπονείδιστον θάνατον. »

* La date de 1764 est erronée; Stavrakis fut pendu en 1765.

ὄνομα τοῦ Σταυράκη, ἔχοντος ἀναντιῤῥήτως πολλὰ τῶν ἐλαττωμάτων, ἅτινα διακρίνουσι τοὺς μετ' ἀγροίκων τυράννων διαιτουμένους ὀψιπλούτους. Ἀλλὰ τὰ ἐλαττώματα ταῦτα ἐπισκιάζουσιν, ἢ μᾶλλον εἰπεῖν ἀποσβεννύουσιν, αἱ ὑφ' ὧν περιεκοσμεῖτο ὁ ἀνὴρ ἀρεταὶ, καὶ ἰδίως ἡ περὶ τὸ ἀγαθοεργεῖν χριστιανικωτάτη αὐτοῦ τάσις. Ὅθεν καὶ τὸ Ἑλληνικὸν γένος εὐγνωμόνως περισυναγαγὸν τὰ λείψανα τοῦ δυσμοίρου ἄρχοντος μετὰ τῶν ἀνηκουσῶν ἐκήδευσε τιμῶν. Κατὰ τὴν περίστασιν ταύτην ὁ εὐφάνταστος ἱεροκήρυξ Ἰωάσαφ Κορνήλιος ἐξεφώνησε λόγον, ἐν ᾧ κατέδειξε τὴν ματαιότητα τοῦ πλούτου καὶ τοῦ κόσμου, προβάλλων ζωηρὸν τοῖς ἀκροωμένοις παράδειγμα τὸν ἐγκωμιαζόμενον ἀτυχῆ Σταυράκην.

ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΣ ΣΑΘΑΣ.

ΙΣΤΟΡΙΑ

του ἄρχοντος καὶ σπαθαρίου

ΣΤΑΥΡΑΚΗ

Ἀκούσατε, ἀκροαταὶ, αὐτὴν τὴν ἱστορίαν
Ποῦ θέλω νὰ διηγηθῶ Σταυράκογλου τοῦ λίαν.
Εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν ἦτανε ἕνας ἄρχων,
Σπαθάρης τὴν ἀξίαν του, μεγάλος ὡσὰν δράκων.
Ἦτον καὶ πλούσιος πολλὰ μέσα εἰς τὸ Φανάρι,
Ὅταν περνοῦσεν ἀπ' ἐκεῖ μὲ δόξαν, μὲ καμάρι.
Πουγγία εἶχε περισσὰ καὶ θησαυροὺς μεγάλους,
Μαργαριτάρι, τσιβεαρικὰ, ὑπέρβαινε τοὺς ἄλλους.
Κ' ἕνα παιδὶ δὲν ἔκαμε νὰ τὸν κληρονομήσῃ,
Εἰς τὸ μηρὶ τὰ χάρισε διὰ νὰ τὸν τιμήσῃ·
Καὶ τὸ ντουβλὲτ τὸν τίμησε, κασάμπασης ἐγίνη,
Καὶ τοῦτο τὸ ἀξίωμα στοὺς Τούρκους μόνον δίνει.

Καὶ τὸ ταμπάκον ἔκαμεν ἄλλος νὰ μὴν πουλήσῃ·
Ξεύρεις γιατὶ τὸ ἔκαμε; διὰ νὰ καζαντήσῃ·
Ἂν εὑρεθῇ κανεὶς κρυφὰ ταμπάκον νὰ πουλήσῃ,
Κρυφίως ἀπὸ λόγου του νὰ ἤθελε τολμήσει,
Μεγάλως νὰ παιδεύεται ἀπὸ τὴν Βασιλείαν,
Τὸ σπῆτί του, τὸ πρᾶγμά του νἆναι στὴν αὐθεντείαν.
Νὰ τὸν πουλοῦν εἰς τὸν παρᾶν μόνον δράμια τρία,
Νὰ τὄχῃ στὴν ψυχήτζαν του μεγάλην ἁμαρτία.
Ἔγινε Καπὶ κεχαγιᾶς ἀπάνω στὴν Βλαχίαν,
Χωρὶς νὰ γένῃ Βλάχμπεῖς εἶχε τὴν αὐθεντείαν·
Καὶ εἶχε δύο σπήτια, στὸ Μπαλατᾶ τὸ ἕνα,
Καὶ στὸ Πετρὶ τὸ δεύτερον, πολλὰ εὐτρεπισμένα.
Καὶ δὲν εὐχαριστήθηκε, μόνον ἐπιχειρήθη .
Στὸ μέγα ῥεῦμα δεύτερον σπῆτι διὰ νὰ κτίσῃ·
Χρόνους ὀκτὼ δὲν ἔλειψαν μαστόροι γιὰ νὰ κτίζουν,
Κιόσκια, λουτροὺς νὰ κτίζουσι καὶ νὰ μερεμετίζουν.
Νὰ ἔμβαινες μέσα ἐκεῖ, στέκουσουν, ἀποροῦσες,
Σταῖς ζωγραφιαῖς καὶ εὐμορφιαῖς νὰ ἦσουν προσκυνοῦσες.
Εἰς τοῦ Σπαθάρη τὸν ὀντᾶν εἶχαν ζωγραφισμένα
Βλαχίαν τε καὶ Μπογδανιὰν, ὅλα πρὸς ἕνα ἕνα.
Στῆς Σπαθαρέσσας τὸν ὀντᾶν εἶχαν ζωγραφισμένα
Τὴν Πόλιν καὶ τὴν Μοσχοβιὰν, βασίλεια τρομασμένα.
Στὸ δεξιὸν τὸ πλάγι της εἶχαν ζωγραφισμέναις
Τριανταφυλλιαῖς, γαρουφαλιαῖς μὲ ἄνθη φορτωμέναις.
Στ' ἀριστερὸν ζωγράφισαν λαλέδες, μενεξέδες,
Καὶ ὅσα ἄλλα γίνονται μέσα εἰς τοὺς μπαχτζέδες.
Ντουντοῦδες καὶ κανάρια εἶχεν ἐκεῖ κοντά της,
Καὶ τὰ θωροῦσε πάντοτε μέσα εἰς τὸν ὀντᾶ της.
Ὄχι γραμμένα ἦτονε ἐτοῦτα τὰ πουλία,
Μὰ ζωντανὰ τὰ ἔβλεπες μέσα εἰς τὰ κλουβία.

Ἄλλο ἐφώναζεν ἐδῶ, ἄλλο ἐκηλαδοῦσεν,
Νὰ ἔμβαινες μέσα ἐκεῖ, ὁ νοῦς σου ἀποροῦσεν.
Μὰ τὶ νὰ κάθωμαι ἐδῶ τώρα νὰ διηγοῦμαι;
Ὅσα εἶδα ἐγὼ ἐκεῖ νὰ εἰπῶ δὲν τὰ θυμοῦμαι·
Καρέκλαις ἀσημένιαις, καὶ ἄλλαις σεντεφένιαις,
Στὴν Βενετίαν ἦτανε ὅλαις ἐκεῖ φθιασμέναις·
Καθρέπται ὡραιότατοι γύρω περβαζομένοι,
Μὲ τόσα ζαραφλύκια, μὲ μάλαμμα φθιασμένοι.
Ἕναν καθρέπτην ἔλαβεν ἀντίκρυ της καὶ μόνη,
Νὰ θεωρῇ τὰ κάλλη της διὰ νὰ καμαρώνῃ·
Τζουμπούκια ἐξαίρετα, μαμέδες κεχριμπάρι,
Καὶ ἡ λουλέδες γύρωθεν ὅλο μαργαριτάρι·
Καὶ τὰ καφφὲ ἰμπρίκια ὅλ' ἦταν ἀσημένια,
Καὶ τὰ καφφὲ φιλτζάνια ὅλ' ἦταν φαρφυρένια.
Ἕνα τακίμι ζάρφια, καὶ κάθε ζάρφι μία
Πέτραν εἶχεν ἀπάνω του ὡς δώδεκα πουγγία·
Κῇ αὐτὸ ποῦ δίδουν τὸ γλυκὸ εἶχε πετράδια πάνω,
Τολμῶ εἰπεῖν δέκα πουγγιὰ ἀκόμη καὶ ἐπάνω·
Καὶ τὸ σινὶ ὁπῶτρωγεν ἦτον μαλαμματένιον,
Καὶ τὸ σκαμνὶ γιὰ τὸ σινὶ καὶ τοῦτο ἀσημένιον·
Μακάτια, παπλώματα ὁμοῦ καὶ μαξιλάρια,
Μὲ τὸ χρυσάφι κεντητὰ, καὶ μὲ μαργαριτάρια.
Καὶ ὁ Βεζίρης θαύμασε καὶ εἶχεν ἀπορήσει,
Ὅταν ὑπῆγεν εἰς αὐτὸν γιὰ νὰ τὸν χαιρετήσῃ,
Καὶ μάλιστα τοῦ δόθηκεν ἀπὸ τὴν Βασιλείαν
Νὰ κάμνῃ ὅ,τι ἀγαπᾷ, νὰ ἔχῃ ἐξουσίαν.
Μίαν ἡμέραν ἔπεσεν ὀμπρὸς στὸν βασιλέα,
Καὶ ἔκλαψε καὶ εἶπέ του: «δὲν ἔρχομ' αὐτοῦ πλέα!
Φοβοῦμαι μήπως μὲ φθονοῦν ὅλον σου τὸ ῥιτσάλι,
Βάλουν μουναφουκλίκια, μὲ κόψῃς τὸ κεφάλι.»

Ὁ βασιλέας ὤμοσε : « κόρκμα, νὰ ζῇ τὸ φῶς μου,
Γεωργάκη νὰ μὴν φοβηθῇς· σὺ εἶσαι ἐδικός μου.
Κύτταξε ὅμως νὰ φανῇς πιστὸς στὴν βασιλείαν,
Καὶ ὅ,τι θέλεις ζήτησον χωρὶς ἀμφιβολίαν. »
Κ' ἐζήτησ' ἕνα ζήτημα, μὴν εἶχε τὸ ζητήσει!
Πῶς ὅποιον θέλει αὐτὸς κακῶς νὰ τὸν 'ξορίσῃ.
Τοῦ Φαναριοῦ τοὺς ἄρχοντας, ὅλους τοὺς φοβερίζει,
Τὸν Σκαναβῆ ἐξώρισε, καὶ ἄλλους ἐξορίζει·
Ἄλλους στὸ κάτεργο ἔβανε, καὶ τὸν Χατζῆ Ἀσλάνι·
Ποῖος τολμοῦσε νὰ εἰπῇ τὶ εἶν' αὐτὸ ποῦ κάνει;
Νὰ ζοῦσε, καὶ τὸν Χάτμανον, ὁμοῦ καὶ τὸν Ῥωσέτον,
Τὸν Γιακοβάκην μὲ αὐτοὺς, τοὺς 'ξώρισεν ἐφέτο·
Ἀπὸ τὸ ὕψος τὸ πολὺ καὶ μὲ τὸν Πατριάρχην
Συγχίσθη καὶ ἐμάλωσε, κ' ἐπίασεν ἀμάχην.
Εἰς τὸν Βεζὶρ κεχαγιασῆ εὑγῆκαν εἰς τὴν κρίσιν,
Τὸν Πατριάρχην Σαμουὴλ [1] νὰ τὸν κακοποιήσῃ·
Ὡς τόσον ἡ κατάραις του τοῦ Παναγιωτάτου
Ἤφεραν τὸν Σταυράκογλου στῆς θαλάσσης τὸν πάτου.
Ὅμως ὁ δίκαιος κριτὴς μόλις νὰ ὑποφέρῃ
Εἰς τὰ κακὰ ποῦ ἔκαμε τοῦτο τὸ καλοκαῖρι.
Ἀκούσατε πῶς ἔγινεν ἀπὸ τὸν Ταταρχάνη,
Ὁ Κύριός μας καὶ Θεὸς ἀκούσατε τὶ κάμνει :
Τὸν Ταταρχὰν ἐφώτισε τὴν πόλιν γιὰ νὰ φθάσῃ [2],
Σταυράκογλου τὸν ἄδικον διὰ νὰ τὸν χαλάσῃ.
Τὴν Μπογδανιὰν ἀπέρασε, τὸν ῥίχνουν ἀρτζιχάλι,
Βλαχομπογδάνοι ἔκλαιγαν ὅλοι, μικροὶ μεγάλοι.

(1) Samuel Χαντζερῆς, nommé patriarche de Constantinople le 21 mai 1763, déposé en novembre 1768, rappelé en 1772, gouverna treize mois l'Église.

(2) Le Khan des Tatares, Selim-Ghiraï, ayant élevé des plaintes au sujet des forteresses construites dans la Kabarta, fut invité par le grand visir à venir conférer avec lui dans la capitale. Il y reçut un accueil pompeux et y fut traité avec la plus grande distinction (25 juin 1765 — 6 moharrem 1179). (*De Hammer.*)

Ὁ Ταταρχάνης λέγει τους γιατὶ τόσον νὰ κλαίουν.
— « Σταυράκογλους μᾶς χάλασε, » μικροὶ μεγάλοι λέγουν.
Πάλιν τοὺς ξαναρώτησε : « καὶ τὶ ἄνθρωπος εἶναι
Ἐτοῦτος ὁ Σταυράκογλους ; καὶ ἀπὸ πόθεν εἶναι ; »
Αὐτοὶ τὸν ἀποκρίθησαν : « ἀπὸ τὴν Πόλιν εἶναι·
Εἰς τοὺς Ῥωμαίους δεύτερος βασιλεὺς αὐτὸς εἶναι.
Τόσους ῥαγιάδες ἔκοψε, θανάτωσε καὶ Τούρκους,
Καὶ γιανιτζάρους μάλιστα, τοὺς ἔκοψε καὶ τούτους.
Μὰ κύτταξε, αὐθέντα μας, νὰ μᾶς ἐλευθερώσῃς,
Ἀπὸ τὸν τύραννον αὐτὸν νὰ μᾶς ἐξεσκλαβώσῃς. »
Ὁ Ταταρχάνης λέγει τους : « ἐγὼ νὰ τὸ ποιήσω,
Καὶ κατακράτος τὸ σκυλὶ ἐγὼ νὰ τ' ἀφανίσω. »
— Καθὼς στὴν Πόλιν ἔφθασε μὲ τόσην παῤῥησίαν,
Ὁ βασιλεὺς τὸν ἔδωσε μεγάλην ἐξουσίαν.
Στὸν θρόνον του ἐκάθισε, λέγει τὸν βασιλέα :
« Ἐκεῖνον τὸν Σταυράκογλου νὰ τὸν χαλάσῃς πλέα·
Ἄφηκες ἕναν γκιάουραν τοὺς Τούρκους νὰ ὀρίζῃ,
Μὲ τὰ πολλὰ πουγγία του νὰ τοὺς ἐφοβερίζῃ ! /τούςε
Καὶ τὰ πουγγία τὰ πολλὰ στὸν χασνὲν νὰ τὰ φέρῃ,
Γιατὶ αὐτὰ χρειάζονται τώρα εἰς τὸ σεφέρι.
Καὶ κάλλιον μοῦ φαίνεται διὰ νὰ τὸν χαλάσῃς,
Νὰ μὴν φύγῃ στὴν Μοσκοβιά, καὶ θέλῃς νὰ τὰ χάσῃς. »
— Καὶ ἔτσι ἀποφάσισαν μόνον νὰ σιωπήσουν,
Νὰ βροῦν καιρὸν ἁρμόδιον τότε νὰ τὸ ποιήσουν.
Σπαθάρης δὲν τὸ ἤξευρε· 'πῆγε νὰ προσκυνήσῃ·
Ἑπτ' ἄλογα ἀρμάτωσε διὰ νὰ τοῦ χαρίσῃ·
Καὶ τόσον τὰ ἐστόλισε πολλὰ εὐτρεπισμένα,
Ὡς ἀπὸ δώδεκα πουγγιὰ ἔκανε τὸ καθένα.
Καὶ μίαν σαμουρόγουναν τὸν ἔδωσεν ὁ φίλος,
Αὐτὸς ἐστάθη σταθερὸς καὶ δυνατὸς ὡς στύλος.

Δῶρα πολλὰ τὸν χάρισες τοῦ μέγα Ταταρχάνη·
Νὰ ἤξευρες, Σταυράκογλου, δουλιαῖς ὁποῦ σὲ κάνει!
Πῶς σκάπτει βόθρον διὰ σὲ, διὰ νὰ σὲ κρημνίσῃ,
Ἀπὸ τὸ πρόσωπον τῆς γῆς γιὰ νὰ σὲ ἀφανίσῃ.
Ὡσὰν τὰ ἐτελείωσε, λέγει τὸν βασιλέα:
« Ἐγὼ πηγαίνω τὸ λοιπὸν, καὶ σήκωσε τὸν πλέα. »
— Πέρασεν ἕνας φραντζελᾶς· τὸν λέγει παῤῥησία,
« Στὴν Πόρτα χθὲς τὸ ἄκουσα γιὰ σένα ἐξορία. »
Τὴν πέμπτην ἦτον τὸ πωρνὸ αὐτὰ ὁποῦ τὸν λέγει·
Ἡ Σπαθαρέσσα ἤκουσε, καὶ ἄρχισε νὰ κλαίγῃ·
Τί τζαμπουνᾷ ὁ γαΐδαρος, αὐτὸς τὸν ἀπεκρίθη,
Κρεμνίσου στὸ ἀνάθεμα, ἀκόμη παρεκείθη·
Αὔγουστος εἰς ταῖς δώδεκα νὰ μὴν εἶχε τὸν σώσει,
Παρασκευὴ ξημέρωμα μὴν εἶχε ξημερώσει!
Στέλνει ὁ μποσταντζήμπασις γεντὶ τζιφτὲ καΐκι,
Πῶς τὸν μηνᾷ ὁ βασιλεὺς διὰ νὰ τὸν συντύχῃ.
— Χίλια φλωριὰ Βενέτικα ἔβαλε στὸ πουγγί του,
Νὰ ἔχῃ ἂν τὸν χρειασθοῦν διὰ κυβέρνησίν του·
Ἔκραξε τὸν γραμματικὸν, αὐτὸν τὸν Γεωργάκη,
Ἐκεῖνον τὸν Ζαγοριανὸν, τ' ἀδέλφι τοῦ Σταθάκη.
Καθὼς ἦλθε καὶ ἔφθασε, κάλλια μὴν εἶχε φθάσει!
Τὸν σήκωσαν, τὸν ἔβαλαν μέσα εἰς τὸ καφάσι.
Ὁ μποσταντζήμπασις εὐθὺς 'πάγει, τὸν χαιρετάει
Εἰς τὸ καφὰς ποῦ κάθεταν, καὶ τὸν περιγελάει.
— « Σαφᾶ γκελτῆν, Σταυράκογλου, πῶς εἶσαι στὴν ὑγειά σου;
Καὶ πῶς εἶναι τὸ κέφι σου τώρα τῆς αὐθεντειᾶς σου;
Ἐμβῆκες εἰς τὰ δίκτυα τώρα τὰ ἐδικά μου,
Ὁποῦ δὲν ἐμπεγέντιζες ν' ἀκούσῃς τ' ὄνομά μου.
Περνοῦσες ὄχ τὸ κιόσκι μου οὐδὲ μὲ χαιρετοῦσες,
Τὴν ἐξουσιάν μου ποσῶς ἐσὺ δὲν τὴν τιμοῦσες·

Τώρα κ' ἐγὼ ὅσον μπορῶ θέλω νὰ σὲ δουλεύσω,
Ὡσὰν ἐχθρὸν θανάσιμον θέλω νὰ σὲ παιδεύσω.»
— Λέγει τὸν ὁ Σταυράκογλους: «ἐδῶ ὅπου μὲ βάνουν,
Τὰ ἄσπρα μου εἶναι καλὰ ἐκεῖνα μὲ εὐγάνουν.'
Μὲ τέτοιους φοβερισμοὺς τ' αὐτί μου δὲν ἱδρώνει,
Ἔχω ῥιντζάδες νὰ ἔλθοῦν ἀπὸ τὸ Σταυροδρόμι.»
— Λέγει ὁ μποσταντζήμπασις: «ἀκόμη φοβερίζεις;
Ἀκόμη καὶ χαμογελᾷς; αὔριον μὲ γνωρίζεις.»
— Ὁ μποσταντζήμπασις εὐθὺς 'πάγει στὸν βασιλέα,
Καὶ λέγει: «Τὸν φυλάκωσα, τί νὰ τὸν κάμω πλέα;»
— «Σύρε εὐθὺς τὸ σπῆτί του διὰ νὰ τὸ βουλώσῃς,
Καὶ ὅ,τι ἔχει σύναξε, νὰ μοῦ τὸ παραδώσῃς·
Καὶ τὸ χαρέμι του αὐτὸ ἀπ' ἔξω εὔγαλέ το,
Καὶ μόνον μὲ τὰ νυκτικά, τοῦ φθάνουν, ἄφησέ το.»
Ὁ μποσταντζήμπασις εὐθὺς μπαίνει στὸ κατζεμπάσι·
Μαζὶ κ᾽ ἄλλα καΐκια παίρνει γιὰ νὰ ὑπᾶσι.
Μαούναις δεκατέσσαρες ἔστειλε νὰ σηκώσῃ,
Σεντούκια, σεπέτια διὰ νὰ ταῖς φορτώσῃ.
Στὸ μέγα ῥεῦμα ἔφθασεν, εὐθὺς ἔξω εὐγαίνει,
Ἐπάνω στὸ χαρέμι του εὐθὺς τρέχει, πηγαίνει.
Ἐτούτη ἐξεπάσθηκεν αὐτὰ νὰ θεωρήσῃ,
Τὴν σκλάβαν της ἐπρόσταξε τὴν θύραν νὰ σφαλίσῃ.
Ὁ μποσταντζήμπασις εὐθὺς μπαίνει εἰς τὸν ὀντᾶ της,
Ἅπλωσε καὶ τῆς εὔγαλε τὰ σκουλαρίκιά της·
Αὐτὴ τὸ ἐκατάλαβε, καὶ μέσα της τοξεύει:
Τὸν ἄνδρα μου τὸν χάλασαν· καὶ ἄρχισε νὰ κλαίῃ·
'Δικόν της ὡρολόγιον, στὴν Βενετιὰ φθιασμένον,
(Πουγγία ἕως εἴκοσι ἦτον ξετιμημένον,)
Εὔγαλε, καὶ τοῦ τὄδωσε νὰ τὴν ἀποφασίσῃ
Νὰ πάρῃ τὰ σεπέτια της, διὰ νὰ τὴν ἀφήσῃ

Νὰ πάρῃ ὅσα πράγματα εἶχεν εἰς τὸν ὀντᾶ της,
Ἐκεῖνα ὁποῦ ἤφερεν ἀπὸ τὰ πατρικά της·
— Ἐκεῖνος δὲν τὴν ἤκουσε, 'ς ὅσα ῥιντζᾶν τὸν κάνει,
Μὰ τ' ὡρολόγι τῆς αὐτὸς στὸν κόρφον του τὸ βάνει.
Ὕστερον τὴν κατέβασε κάτω εἰς τὸ λιμάνι,
Γυμνὴν, καθὼς εὑρέθηκεν, εἰς τὸ καΐκ' τὴν βάνει.
Τὴν στέλνει στὸ Τζιγγέλκιοϊ ἐκεῖ στὴν ἀδελφήν της,
Νὰ ἡσυχάζῃ πάντοτε, νὰ κάθεται μαζί της.
Ξεύρεις γιατὶ τὴν ἔστειλεν ἐκεῖ πέρα νὰ πάῃ,
Σταῖς πίκραις καὶ στὰ κλαύματα νὰ τὴν παρηγοράῃ;
Διὰ τὸ ὡρολόγιον ὁποῦχε τὸν χαρίσει,
Μὲ τοῦτο θέλησε κῄ αὐτὸς νὰ τὴν εὐεργετήσῃ·
Ἔφυγαν οἱ γραμματικοὶ, ἔφυγαν τὰ κοπέλια,
Ἐκρύφθησαν εἰς τὰ βουνὰ καὶ μέσα εἰς τ' ἀμπέλια·
Ἔφυγαν ὅσοι ἤτονε μέσα εἰς τὴν αὐλήν του,
Ἐδούλευαν στὴν πόρταν του, ἔτρωγαν τὸ ψωμί του.
Ὡσὰν ἔμειναν μοναχοὶ, βάνουν καὶ καταιβάζουν,
Σεντούκια, σεπέτια ἀπὸ γκευγγῆρι βγάζουν.
Ἀνοίγουν τὰ γκευγγήρια, στέκονται καὶ κυττάζουν,
Τὶ πράγματα εἶχεν ἐκεῖ στέκονται καὶ θαυμάζουν.
Ἕνας σωρὸς ἐδῶ φλουριὰ, ἄλλος ἐκεῖ μὲ γρόσια,
Ἄλλος ἐκεῖ μὲ ῥούπια, ἄλλος μὲ καραγρόσια.
Ὡς εἶδε τόσον θησαυρὸν ὅλος εὐθὺς νεκρώνει,
Ὁ μποσταντζήμπασις παρὼν στέκει καὶ τὰ βουλώνει.
Ὕστερον τὰ κατέβασε κάτω εἰς τὸ λιμάνι,
Δύο μαούναις φόρτωσαν, εἰς τὸ μηρὶ τὰ πάνει.
Ὅ,τ' εἶχε τὰ ἐσύναξαν τίποτε δὲν ἀφῆσαν·
Παπλώματα, μακάτια, ὅλα τὰ ἐσκουπῆσαν.
Πηγαίν' ὁ μποσταντζήμπασις, τὸν βασιλέα λέγει:
Ὅλα τὰ ἐσυμμάζωξα, τὶ ἄλλο πλέον θέλει;

Τὶ ἄλλο πλέον ἔμεινε; μὰ νὰ τὸν μαρτυρήσῃ,
Ἂν ἔκρυψε καὶ τίποτε νὰ τοῦ τὸ μαρτυρήσῃ. »
Ὁ βασιλεὺς καὶ ἔκραξε, λέγει τὸν τευτερτάρη·
« Βεζίρην, μποσταντζήμπασιν, μαζί του νὰ τοὺς πάρῃ.
Ἀπόψε νὰ πηγαίνετε νὰ σᾶς τὰ μαρτυρήσῃ,
Ἀπὸ νεότητος αὐτοῦ πόσ' εἶχε καζαντήσει.
Εἰς τὸ δευτέρι γράψε τα, ὅλα ἕνα πρὸς ἕνα·
Ὅταν τὰ γράψῃς φέρε τα, καὶ δός τα εἰς ἐμένα. »
Ὑπῆγαν εἰς τὴν φυλακὴν, λέγει τὸν ὁ Βεζίρης :
« Πόσα πουγγιὰ καζάντησες ὅλα νὰ μαρτυρήσῃς·
Ἀπὸ Βλαχιὰν καὶ Μπογδανιὰν, ἀπὸ κασαμπασλῆκι,
Ὁ βασιλέας τὰ ζητεῖ, ἕνα νὰ μὴν σ' ἀφήκῃ. »
Λέγει τους ὁ Σταυράκογλους : « καὶ ποῦ νὰ ἐνθυμοῦμαι
Τὰ ὅσα ἐκαζάντησα, νὰ σᾶς τὰ διηγοῦμαι;
Πλὴν μόνον οἱ γραμματικοὶ, Σταθάκης καὶ Γεωργάκης,
Αὐτοὺς νὰ ἐρωτήσετε, τὰ μέτρησαν πολλάκις.
Ποτὲ δὲν ἐλογάριασα τὶ εἶχα καζαντήσει,
Νὰ μαρτυρήσω ἀληθῶς τὶ εἶχα ἀποκτήσει.
Μὰ ὁ Γεωργάκης ἂς εἰπῇ, αὐτὸς νὰ μαρτυρήσῃ·
Καὶ τὸ ντουβλέτι προσκυνῶ τὸ ζῆν νὰ μὲ χαρίσῃ. »
Ὁ δευτερτάρης ἔγραφεν, καὶ ὁ Γεωργάκης λέγει,
Σταυράκογλους ὁ ἄθλιος ἄρχισε γιὰ νὰ κλαίγῃ.
Ἀφοῦ ὅλα τὰ ἔγραψε στὸ ἔρημον δευτέρι,
Τὸν βασιλέα προσκυνεῖ, τοῦ τὄδωσε στὸ χέρι.
« Ἰδοῦ τὰ ἐμαρτύρησε, λοιπὸν ὅ,τι ὁρίζῃς,
Σταυράκογλους σὲ προσκυνεῖ, τὸ ζῆν νὰ τοῦ χαρίσῃς. »
Ὁ βασιλεὺς ἐπρόσταξε καὶ ἔγινε ντιβάνι,
Καὶ τὸν μουφτὴν ἐρώτησε νὰ ἰδῇ τὸ τὶ νὰ κάμῃ.
Βεζίρης ἀπεκρίθηκεν : « αὐτὸν ἂν τὸν ἀφήσῃς,
Τὸ ὕστερον ἀπὸ αὐτὸν θέλει μπελιγραντίσεις. »

Λέγει τὸν μποσταντζήμπασιν : « πάρε αὐτὸν ἀπόψε,
Καὶ πήγαινε στὸ σπῆτί του, τὴν κεφαλήν του κόψε. »
Λέγει ὁ μποσταντζήμπασις ὀμπρὸς στὸν βασιλέα :
« Νὰ τὸν πηγαίνω ζωντανὸν ἐγὼ φοβοῦμαι πλέα·
Εἶναι ἀπὸ τοὺς ἀλτμὴς μπὲς κῆ αὐτὸς γιανίτζαρης γραμμένος,
Καὶ εἶναι μέσα στὸν ὀρτὰν πολὺ ἐξακουσμένος·
Καὶ μήπως οἱ γιολντάσιδες ἔλθουν καὶ τόνε πάρουν,
Ἐχθὲς ἐγὼ τὸ ἄκουσα ν' ἔλθουν νὰ τὸν εὐγάλουν·
Καὶ νὰ τὸν πνίξετε λοιπὸν, πνίγμενον νὰ τὸν πάτε,
Σταῖς πέντε ὥραις τῆς νυκτὸς, μόνον νὰ σιωπᾶτε. »
Ὑπῆγαν εἰς τὴν φυλακὴν τὴν ὥραν ποῦ κοιμοῦνταν·
Χέρι νὰ βάλουν εἰς αὐτὸν ἀκόμη ἐφοβοῦνταν,
Ὕστερον τὸν ἐσήκωσαν, καὶ τὸ σχοινὶ τὸν βάζουν,
Τὴν πίστιν του νὰ ἀρνηθῇ στέκονται τὸν βιάζουν.
Αὐτὸς τοὺς ἀπεκρίθηκε : « τὴν πίστιν δὲν ἀφίνω·
Τὸ πνεῦμά μου στὰς χεῖράς σου, Θεέ μου, παραδίνω. »
Ὕστερον τὸν ἐγύμνωσαν, τὰ ῥοῦχα τὸν εὐγάζουν,
Εἰς μίαν παλαιόψαθαν τὸν δυστυχῆ τὸν βάζουν.
Εἰς τὸ καΐκ' τὸν ἔβαλαν διὰ νὰ τὸν περάσουν,
Ἐκεῖ εἰς τὸ ὀσπῆτί του διὰ νὰ τὸν κρεμάσουν.
Καὶ τὸν ἐκρέμασαν ἐκεῖ μόνον μὲ τὸ βρακάκι,
Κεῖνον τὸν περιβόητον, τὸν φοβερὸν Σταυράκη.
Στὸ στῆθός του ἐκόλλησαν ἕνα χαρτὶ γραμμένον,
Ταῖς ἀδικίαις ἔγραψαν· ψεύματα, τὸν καϋμένον!
Καὶ ἔδεσαν τὸ χέρι σου τὸ δεξιὸν στὸ ξύλον,
Διὰ νὰ μὴν κλονίζεται καὶ τρέμῃ ὡς τὸ φύλλον.
Ἡμέρας τρεῖς ἐστάθηκε στὸ ξύλον κρεμασμένος,
Ἀπὸ τὸν ἥλιον μαύρισεν ὁ καταδικασμένος.
Ἡ Σπαθαρέσσα κύτταζεν ἀπὸ τὴν ἀδελφήν της,
Ἀντίκρ' ἀχ τὸ Τζιγγέλκιοϊ ἔβλεπε τὴν αὐλήν της

Μὲ τὸ τουρμποῦνι κύτταζεν, ἔβλεπε τὸν Σπαθάρη,
Εἰς τὴν κατάστασιν αὐτὴν νὰ ἔλθῃ δὲν ἐθάῤῥει.
Ὁ βασιλεὺς ἐπρόσταξεν διὰ νὰ μὴ τὸν θάψουν,
Στὴν ἐκκλησιὰν ὁλότελα μέσα νὰ μὴ τὸν 'μπάσουν.
Εἰς τὰ νερὰ τῆς θάλασσας νὰ τὸν καταχωνεύσουν,
Προστάζει καὶ ὁ Σαμουὴλ νὰ μὴ τὸν μνημονεύσουν.
Ἀλλ' οὔτε κἂν τὰ κόλυβα μέσα νὰ μὴν τὰ μπάσουν,
Στὴν ἐκκλησιὰν ὁλότελα νὰ μὴν τὰ διαβάσουν.
Καὶ πάλιν τρίτον ὁρισμὸν ὁ βασιλέας στέλνει,
Ὁ μποσταντζήμπασις εὐθὺς προστάζει νὰ πηγαίνῃ.
Τὸ σπῆτί του τὸ θαυμαστὸν διὰ νὰ τὸ κρημνίσουν,
Κεῖνο τὸ περιβόητον σπῆτι νὰ τ' ἀφανίσουν.
Μήπως καὶ ἔχει πουθενὰ ἄσπρα ἐκεῖ κρυμμένα,
Ἢ κάτω στὰ θεμέλια ἔχει παραχωμένα.
Ὅλα τὰ ἐδαπάνησαν, ὅλα τὰ ἐκρημνίσαν,
Γῆν Μαδιὰμ τὰ ἔκαμαν καὶ ὅλα τ' ἀφανίσαν.
Ντουβάρια ἐχάλασαν, ταῖς πέτραις ἐπωλοῦσαν,
Τὰ ξύλα καὶ σανίδια ἐδῶ κ' ἐκεῖ κυλοῦσαν.
Τὰ ἀνεμομαζώματα ὁ ἄνεμος τὰ φέρνει,
Τὰ ξένα καὶ τὰ ἄδικα ὁ διάβολος τὰ παίρνει.
Καὶ ἀγκαλὰ νὰ ἔκαμε καὶ ἐλεημοσύνας,
Ἀπὸ πτωχοὺς τὰς ἔπαιρνε καὶ ἔκαμεν ἐκείνας.
Θρήνησον, Ἀρναούτκιοϊ· τὸ μέγα ῥεῦμα ἂς κλαύσῃ,
Ἐχάθ' ὁ εὐεργέτης σας, ὁ θρῆνος ἂς μὴν παύσῃ·
Ἐτοῦτον τὸν ἐχάλασεν ἕνας γραμματικός του,
Σταθάκης ὠνομάζετο, δοῦλος ποτὲ δικός του.
Βεστιάρην τὸν ἐτίμησε δεύτερον στὴν Βλαχίαν,
Αὐθέντην ἐξουσίασε δίχως ἀμφιβολίαν,
Ὡς βασιλέα, τὸ σκυλί! ἄρχοντες τὸν τιμοῦσαν,
Καὶ ὡς θεόν, τολμῶ εἰπεῖν, ὅλοι τὸν προσκυνοῦσαν.

Έτσι ό δούλος ό πιστός δουλεύει τόν αύθέντην,
Είς τέτοιαν κατάστασιν ύστερον τόνε φέρνει.
Νά, άδελφοί Χριστιανοί, ό πλούτος τί τόν κάμνει
Ό περισσός τόν άνθρωπον, τόν νούν του τόνε χάνει.
Καί τέλος πάντων σβύνεται, χάνει καί τήν ζωήν του,
Τολμώ είπεϊν, ό άθλιος χάνει καί τήν ψυχήν του.
Καθώς τόν έκατάστησε καί τούτον τόν Σπαθάρη,
Άπό αύτόν παράδειγμα καθ' άνθρωπος άς πάρη.
Όμως ώς άνθρωπος κή αύτός ήμαρτε στόν Θεόν του,
Νά όπού τόν έπαίδευσε διά τό πταίσιμόν του.
Καί όλοι οί Χριστιανοί πρέπει νά δεηθούμεν,
Τόν Κύριόν μας καί Θεόν νά τόν παρακαλούμεν,
Ό Κύριός μας καί Θεός αύτόν νά συγχωρήση,
Είς τόπον άναπαύσεως νά τόν συναριθμήση.
Καί όσοι διαβάζετε έτούτην τήν φυλλάδαν,
Καί όσοι άκροάζεσθε έτούτην τήν ριμάδαν,
Πρέπει γιά νά προσέχετε, όσον κή άν ήμπορήτε,
Άπό τό άδικον λοιπόν όλοι νά φυλαχθήτε.

ΤΕΛΟΣ.

NOTES EXPLICATIVES

NOTES EXPLICATIVES

(Vocabulaire des mots turcs du texte.)

Vers 2. Τοῦ λίαν, comme en grec ancien τοῦ πάνυ; ainsi Ἀλέξανδρος ὁ πάνυ, *le célèbre Alexandre*. — Ὀγλοῦ est un mot turc qui signifie *fils*, il a la même valeur que le grec πoῦλος.

Vers 6. Καμάρι, *orgueil, fierté;* le verbe composé καμαροπερπατῶ veut dire *avoir une démarche hautaine*.

Vers 7. Πουγγία εἶχε περισσά, *il avait beaucoup de bourses*. La *bourse*, en Turquie, est une somme de cinq cents piastre ou ghrouchs.

Vers 8. Τσιβεαρικά, *bijoux, objets précieux*.

Vers 10. Μηρί, *le trésor*.

Vers 11. Ντουβλέτ, *le gouvernement*.

Vers 14. Καζαντέω et καζαντίζω, *s'enrichir*.

Vers 15. Ταμπάκον, *tabac*. — Le sultan avait accordé à Stavrakis la ferme des tabacs dans toute l'étendue de l'Empire ottoman.

Vers 19. Παρᾶς, *para;* monnaie turque, la quarantième partie du ghrouch. Au pluriel, παράδες signifie *argent en général*, δὲν ἔχω παράδες, je n'ai pas d'argent. — Δράμι, *drachme*. R. δραχμή.

Vers 23. Μπαλατᾶς, nom d'un quartier de Constantinople. R. μπαλτά, *hache*.

Vers 24. Πετρί, nom d'un quartier de Constantinople.

Vers 26. Τὸ μέγα ῥεῦμα, littéralement, *le grand courant d'eau*, c'est-à-dire *le Bosphore*,

Vers 28. Μερεμετίζω, *réparer, raccommoder*.

Vers 31. Ὀντᾶς, *chambre*.

Vers 36. Τραντα φυλλιά, *rosier*. — Γαρουφαλιά, *œillet*.

Vers 37. Λαλές, *tulipe,* au pluriel λαλέδες. — Μενεξές, *violette double,* au pl. μενεξέδες. Ce dernier mot revient souvent dans les chants populaires (Passow, distique 1052) :

« Τριανταφυλλένια μάγουλα καὶ μάτια μενεξέδες,
« Γιὰ σένα γλυκοκελαδοῦν τ' ἀηδόνια στοὺς μπαχτσέδες. »

Vers 38. Μπαχτσέδες, pluriel de μπαχτσές, *jardin.*

Vers 39. Ντουντοῦδες (?).

Vers 47. Σεντεφένιος, *de nacre.*

Vers 53. Τζουμποῦκι (τζιμποῦκι est plus fréquemment employé), *pipe, tchibouk.* — Μαμέδες, le bout du tuyau de la pipe, qui est ordinairement en ambre. — Κεχριμπάρι, *ambre.* Ces trois mots sont turcs.

Vers 54. Λουλέδες (λουλές), *le fourneau de la pipe.*

Vers 55. Καφφὲ ἰμπρίκι, *cafetière.*

Vers 56. Καφφὲ φιλτζάνι, *tasse à café.* — Φαρφυρένιος, *de porcelaine.*

Vers 57. Ταχίμι ζάρφια, *une douzaine de soucoupes.*

Vers 61. Σινί, *table turque.* — Σκαμνὶ γιὰ σινί, *escabeau,* sur lequel on place la table pour l'élever de terre.

Vers 64. Μακάτι, espèce de *tapis* que l'on met sur les divans.

Vers 71. Ῥιτζάλι, *les grands personnages de l'empire.*

Vers 72. Μουναφουκλίκι, *calomnie.*

Vers 73. Κόρκμα, *ne crains pas!*

Vers 86. Ἀμάχη pour μάχη; fréquent en grec vulgaire; voir la Στοιχειομαχία que nous avons éditée.

Vers 90. Στῆς θαλάσσης τὸν πάτου, au fond de la mer; πάτου est ici pour πάτον, à cause de la rime.

(1) Vers 97. Ἀρτζιχάλι, *pétition, supplique.*.

Vers 105. Ῥαγιάδες, *raïas;* nom donné aux sujets turcs qui payent la capitation, tels que les Grecs, les Arméniens, etc.

Vers 106. Γιανίτζαρος et γιανίτζαρης, *janissaire.*

Vers 117. Χασνές, *trésor.* Cf. le grec γάζα et le latin *gazæ, arum.*

Vers 118. Σεφέρι, *guerre.*

Vers 120. Μοσκοβιά, *la Russie.*

Vers 127. Σαμουρόγουνα, *pelisse de zibeline.*

Vers 135. Φραντζελᾶς, marchand de petits pains de gruau.

Vers 139. Τζαμπουνῶ, *babiller, conter des sornettes.* R. italienne *zampogna.* On dit aussi τζαμπουνίζω.— Τί τζαμπουνᾷ ὁ γαίδαρος;, est une sorte de dicton proverbial.

(1) ἀρζουχάλι — Carm. Pop. Passow, 269, 3.

Vers 143. Γεντὶ τζιφτὲ καΐκι, *caïque à sept paires de rames.*

Vers 145. Φλωρί, *florin,* monnaie autrichienne.

Vers 158. Καφάσι, καφὰς; *prison grillée.*

Vers 153. Σαφᾶ γκελτῆν, *sois le bienvenu!*

Vers 154. Κέφι, *humeur.* — Πῶς εἶναι τὸ κέφι του; de quelle humeur est-il?

Vers 156. Μπεγεντίζω, *daigner.*

Vers 157. Κιόσκι, *kiosque.*

Vers 162. Ἄσπρα, τά; *aspres;* sorte de monnaie turque. — M. Dehèque cite ce mot (Dict. grec moderne, page 108) et lui donne pour racine le mot latin *asper.* On lit, suivant lui, dans l'Histoire Auguste : *Mille* ASPEROS *illi dedit Maximinus.* S'il en est ainsi le mot latin ne doit avoir passé aux Turcs que par l'intermédiaire des Grecs. Ne serait-il pas possible de faire dériver ce terme du grec moderne ἄσπρος, *blanc?* Cette monnaie n'aurait-elle pas reçu cette dénomination à cause de sa couleur? Chez nous on dit encore pour deux sous et demi : *six blancs.* Dans la langue albanaise on trouve ἄσπρεα; c'est le même mot.

Vers 164. Ῥιντζάδες, *prières, supplications.* — Σταυροδρόμι, c'est le nom grec du faubourg de Péra.

Vers 169. Βουλλώνω, *sceller, apposer les scellés.* R. bulla.

Vers 171. Χαρέμι, *harem,* les femmes qui le composent.

Vers 175. Μαοῦνα, *grande barque de transport.*

Vers 176. Σεντούκι, *malle.* — Σεπέτι, *coffre, caisse.*

Vers 182. Σκουλαρίκι, *pendant d'oreilles.* — R. εἰς, auricula.

Vers 191. Ῥιντζᾶν, *prière.* Cf. vers 164 le pluriel ῥιντζάδες.

Vers 193. Λιμάνι, *port.*

Vers 195. Τζιγγέλκιοϊ, c'est le nom d'un village sur le Bosphore, près de Constantinople. *Tchinguel* en turc signifie *crochet.*

Vers 206. Γκευγγῆρι ou γκαυγγῆρι, *petite maisonnette en pierre* que les Turcs font bâtir dans un coin de leur habitation pour y déposer en sécurité ce qu'ils possèdent de précieux. Cette coutume vient de ce que les maisons, en Turquie, sont presque toutes en bois, et par cela même deviennent facilement la proie des incendies. Avec la précaution du γκευγγῆρι, toujours très-solidement construit, on n'a rien à redouter du feu.

Vers 209. Γρόσι, *piastre turque.*

Vers 210. Ῥοῦπι, *roupie;* monnaie indienne.

Vers 216. Σκουπῶ, *balayer, nettoyer.* R. latine *scopare.*

Vers 221. Τευτερτάρης, et δευτερτάρης, *greffier, comptable.* On

appelle δευτέρι, le livre dont se sert le comptable pour tenir ses comptes *en partie double.*

Vers 229. Κασαμπασλῆκι, dignité, charge du Κασαμπάσης.

Vers 245. Ντιβάνι, *divan,* le conseil du Sultan.

Vers 248. Μπελιγραντίζω, *se repentir.*

Vers 253. Ἀλτμὴς μπές, soixante-cinq. Εἶναι ἀπὸ τοὺς ἀλτμὴς μπές, il fait partie des soixante-cinq. Peut-être une compagnie de janissaires ainsi appelée.

Vers 254. Ὀρτᾶς, un *orta,* ou 500 janissaires.

Vers 255. Γιολντάσιδες, *collègues, camarades.*

Vers 269. Βραχάκι, *culotte, pantalon turc.* R. celtique.

Vers 279. Τουρμποῦνι, *lunette, télescope.*

Vers 295. Ντουβάρι, *muraille.*

Vers 301. Ἀρναούτκιοϊ, le village des Arnautes, voisin de Constantinople.

Vers 323. Φυλλάδα, *brochure, petit livre.*

Vers 324. Ῥιμάδα, *poésie rimée.* R. italienne.

Nos sincères remercîments, en finissant, à MM. Georges Perrot et Bernardakis qui nous ont obligeamment donné la traduction des nombreux mots turcs qui se trouvent dans l'*Histoire de Stavrakis.*

E. L.

Paris. — Typographie Adolphe Lainé, rue des Saints-Pères, 19

33701
ASTOR LIBRARY
MAY
1 5
NEW YORK

ΙΛΙΑΔΟΣ

ΡΑΨΩΔΙΑ Α

COLLECTION
DE
MONUMENTS
POUR SERVIR A L'ÉTUDE
DE LA LANGUE NÉO-HELLÉNIQUE

N° 11

LE PREMIER CHANT DE L'ILIADE

TRADUIT EN VERS GRECS VULGAIRES

PAR

ATH. KHRISTOPOULOS.

PARIS
CHEZ MAISONNEUVE ET Cie
15, QUAI VOLTAIRE, 15

MDCCCLXX

ΙΛΙΑΔΟΣ

ΡΑΨΩΔΙΑ Α

Μεταφρασθεῖσα εἰς δημοτικοὺς στίχους

ὙΠΟ

ΑΘΑΝΑΣΙΟΥ ΧΡΙΣΤΟΠΟΥΛΟΥ

ΕΚΔΙΔΟΝΤΟΣ

ΑΙΜΥΛΙΟΥ ΛΕΓΡΑΝΔΙΟΥ.

ΑΘΗΝΗΣΙΝ

Ἐν τῷ γραφείῳ τῆς Πανδώρας.

—

,ΑΩΟ'

Brisant des potentats la couronne éphémère,
Trois mille ans sont passés sur la cendre d'Homère,
Et depuis trois mille ans Homère respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

ANDRÉ CHÉNIER.

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ JULES BONAVENTURE,
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS.

A MON AMI

ET

ANCIEN CONDISCIPLE

LOUIS CAREL

(DE FONTENAY-LE-MARMION)

CE LIVRE EST DÉDIÉ.

PRÉFACE

Cette traduction du premier chant de l'*Iliade* a pour auteur le célèbre poëte Athanasios Khristopoulos, si justement surnommé l'Anacréon de la Grèce moderne. Khristopoulos était, comme on le sait, partisan déclaré de l'idiome vulgaire qu'il a illustré par des poésies érotiques qui sont de petits chefs-d'œuvre de grâce, de mignardise et de délicatesse.

Cette traduction est remarquable pour son élégance et son exactitude; le poëte s'est attaché à rendre mot à mot le texte original, et il a parfaitement réussi. Les épithètes homériques qui font le désespoir de tous les traducteurs, ont en romaïque de très-heureux équivalents. Du reste, s'il est au monde une langue susceptible de reproduire les incomparables beautés d'Homère, c'est sans contredit celle qui a succédé à l'idiome

dans lequel « l'immortel Aveugle » composa son *Iliade*, ce poëme merveilleux qui n'a pas de rival dans l'œuvre de l'esprit humain.

Il ne sera pas non plus sans intérêt de comparer la traduction de Khristopoulos à celle de Loukanis, qui forme le n° 5 de notre collection.

Nous avons suivi dans notre édition le texte déjà publié par M. Triantaphyllos Bartas (Athènes, 1853).

Paris, 12 mai 1870.

ÉMILE LEGRAND.

ΙΛΙΑΔΟΣ

ΡΑΨΩΔΙΑ ΠΡΩΤΗ.

Τὴν ἔχθραν ψάλλε τὴν κακὴν, θεὰ, τοῦ Ἀχιλλέως·
Ποῦ ἔφερε τοὺς Ἀχαιοὺς ἀναριθμήτους πόνους·
Καὶ εἰς τὸν ᾅδην ἔῤῥιξε πολλαῖς ψυχαῖς ἀνδρείαις
Ἡρώων· καὶ τρὺς ἔκαμεν αὐτοὺς φαγὶ τῶν σκύλων,
Κι' ὅλων τῶν ὄρνιων· κ' ἡ βουλὴ τελείωσε τοῦ Δία.
Ἀπὸ τί δὰ ἐμάλωσαν, κ' ἐχώρισαν τὰ πρῶτα
Ὁ δοξασμένος Ἀχιλλεὺς, κ' ὁ βασιλεὺς Ἀτρείδης;
Καὶ ποιὸς θεὸς τοὺς ἔβαλε εἰς λόγια νὰ μαλώσουν;
Ὁ υἱὸς τοῦ Διὸς καὶ τῆς Λητοῦς· αὐτὸς τὸν βασιλέα
Ὠργίσθη· καὶ 'ς τὸ στράτευμα κακὴν σήκωσ' ἀῤῥώστιαν.
Καὶ οἱ λαοὶ ἐχάνουνταν· γιατὶ ὁ βασιλέας
Ἀτρείδης τοῦ ἀτίμασε τὸν ἱερέα Χρύσην.

Ὅτ' ἦρθ' αὐτὸς εἰς τὰ γοργὰ τῶν Ἀχαιῶν καράβια,
Διὰ τὴν θυγατέρα του νὰ τὴν ἐλευθερώσῃ,
Ἄπειρα λύτρα φέροντας, βαστῶντας καὶ 'ς τὰ χέρια
Τὸ στέμμα τοῦ Ἀπόλλωνος μὲ τὸ χρυσόν τὸ σκῆπτρον.
Καὶ παρακάλει ὁλουνοὺς τοὺς Ἀχαιούς· καὶ πλέον
Τοὺς δυὼ Ἀτρείδας τοῦ λαοῦ ἀρχιστρατήγους πρώτους.
Ἀτρείδες, εἶπε, κι' Ἀχαιοὶ εὐμορφοκνήμιδ' ἄλλοι·
Οἱ θεοὶ ὁποῦ κατοικοῦν τὰ δώματα τ' Ὀλύμπου,
Νὰ δώσουν, νὰ πορθήσετε τὴν πόλιν τοῦ Πριάμου,
Καὶ 'ς τὴν πατρίδα σας καλὰ νὰ κατευοδοθῆτε.
Τὴν κόρην λύστε μ' τὴν γλυκὴν, καὶ πάρτ' αὐτὰ τὰ λύτρα.
Σεβόμεν' τὸν μακρόχτυπον Ἀπόλλων' υἱὸν τοῦ Δία.
Τότ' ὅλ' ἐκεῖ ἐφώναξαν οἱ Ἀχαιοὶ οἱ ἄλλοι,
Τὸν ἱερέα νὰ 'ντραποῦν, καὶ νὰ δεχθοῦν τὰ λύτρα.
Ὅμως ὁ Ἀγαμέμνονας δὲν τ' ἄρεσ', ὁ Ἀτρείδης·
Ἀλλὰ κακὰ τὸν ἔδιωξε, καὶ προσταγὴ φρικτή 'πε·
Μὴ σ' εὕρω, γέροντα, ἐγὼ 'ς τὰ βαθουλὰ καράβια,
Ἢ νὰ ἀργήσῃς τώρ' αὐτοῦ, ἢ ὕστερ' πάλε νά 'ρθῃς·
Καὶ τοῦ Θεοῦ δὲν σ' ὠφελήσ' τὸ στέμμα καὶ τὸ σκῆπτρον.
Αὐτὴν ἐγὼ δὲν ἀπολνῶ, πρὶν τὴν ἐρθῇ τὸ γῆρας,
'Σ τὸ Ἄργος, εἰς τὸ σπῆτί μου, μακριὰ 'πὸ τὴν πατρίδα,
Ἔχοντας ἔργον τὸ πανὶ, καὶ τὸ δικό μου στρῶμα.
Μὸν' φύγε· μή με σύγχιζε, γερὸς γιὰ νὰ πηγαίνῃς.
Ἔτσ' εἶπε· κ' ἐφοβήθηκεν ὁ γέρος, κ' ὑποτάχθη
'Σ τὸν λόγον· καὶ ἐκίνησε σιωπηλὰ 'ς τὴν ἄκραν
Τῆς φλισβερῆς τῆς θάλασσας, καὶ περισσὰ μακρόθεν

Παγαίνοντας προσεύχουνταν 'ς τὸν βασιλέ' Ἀπόλλων'.
Ὁποῦ τὸν γέννησ' ἡ Λητὼ ἡ εὐμορφομαλλιάρα.
Ἄκουσ' μ', ἀργυροδόξαρε, ὁποῦ τὴν Χρύσαν σκέπεις,
Καὶ Κίλλαν καὶ τὴν Τένεδον ἀνδρεῖα βασιλεύεις·
Σμινθέα, ἂν ὠρόφωσα ποτέ μου τὸν ναόν σου,
Ἢ ἂν καὶ σὲ κατάκαυσα μηριὰ παχιὰ ποτέ μου,
Γιδιῶν, καὶ ταύρων, τέλειωσε τὸν πόθον μου ἐτοῦτον.
Οἱ Δαναοὶ τὰ δάκρυα μου μὲ βέλη σ' ἂς πλερώσουν.
Ἔτσ' εἶπε προσευχόμενος. Τὸν ἄκουσ' ὁ Ἀπόλλων.
Κι' ἀπ' τοῦ Ὀλύμπου ταῖς κορφαῖς κατέβη θυμωμένος,
Ἔχοντας εἰς τοὺς ὤμους τοῦ δοξάρι καὶ φαρέτραν.
Κ' εἰς τὸν θυμὸν κινούμενος, βρόντιξαν ἡ σαΐτες
'Σ τοὺς ὤμους του· κ' ἐπήγαινεν, ὁμοιάζοντας σὰν νύχτα.
Ἐκάθησε τότ' ἔπειτα μακριὰ 'πὸ τὰ καράβια·
Καὶ μετὰ τοῦτο ἔῤῥιξε κατοπινὰ σαΐταν·
Κ' ἔγινε βρόντος τρομερὸς ἀπ' τ' ἀργυρὸ δοξάρι.
Πρῶτα ταῖς μούλαις λάβωσε, καὶ τοὺς γοργοὺς τοὺς σκύλους.
Ἀλλὰ κατόπι ῥίχνοντας πικρὸ κ' ἐκείνους βέλος
Χτυποῦσε· καὶ πυκνὲς φωτιὲς νεκρῶν ἐκαῖγαν πάντα.
Μέραις ἐννιὰ 'ς τὸ στράτευμα ἔτρεχαν θεοῦ βέλη.
'Σ ταῖς δέκα κάλεσ' εἰς βουλὴν λαὸν ὁ Ἀχιλλέας.
Αὐτὸν ἐφώτισ' ἡ θεὰ ἀσπραγκαλιάρα Ἥρα,
Λυπούμενη τοὺς Δαναοὺς, ὅτ' ἔβλεπε 'παιθαίνουν.
Λοιπὸν σὰν ἐσυνάχθηκαν, καὶ κάθησαν ἀντάμα,
Ὁ γοργοπόδης. Ἀχιλλεὺς σηκώθ' εἰς τούτους, κ' εἶπε·
Ἀτρείδη, θὰ ποδίσομεν ἐμεῖς, νομίζω, τώρα,

Κι' ὀπίσω θὰ γυρίσομεν, ἂν φύγομεν τὸν Χάρον·
Ὅτ' ὁ λοιμὸς, κι' ὁ πόλεμος τοὺς Ἀχαιοὺς δαμάζει.
Ἔλ' ἂς 'ρωτήσωμέν τινα μάντιν, ἢ ἱερέα,
Νὰ 'πῇ τί τόσον θύμωσεν ὁ Φοῖβος ὁ Ἀπόλλων;
Μὴ μέμφεται γιὰ τάξιμον; Ἢ μὴ γιὰ ἑκατόμβην;
Ἢ μήπως θέλει λίπ' ἀρνιῶν, ἢ καὶ γιδιῶν τελείων
Νὰ λάβῃ, κ' ὕστερ' τὸ κακὸν νὰ μᾶς τ' ἀπομακρύνῃ;
Ἔτσ' εἶπ' αὐτός· καὶ κάθησε. Κ' εἰς τούτους ἐσηκώθη
Ὁ Κάλχας Θεστορόπουλος, μέγας ὀρνιθομάντις·
'Ποῦ ἤξευρε τὰ ὅσα εἶν', καὶ ἦταν, καὶ θὰ εἶναι·
Κ' εἰς τὴν Τρωάδ' ὡδήγησε τῶν Ἀχαιῶν τὸν στόλον
Μὲ τὴν μαντείαν του, ὁποῦ τὸν ἔδωσ' ὁ Ἀπόλλων.
Αὐτὸς ἐκείνους φρόνιμα ὡμίλησε, καὶ εἶπε·
Φίλε τοῦ Δία Ἀχιλλεῦ, προστάζεις νὰ λαλήσω
Τοῦ μακροχτύπη βασιλέ' Ἀπόλλωνα τὴν κάκια;
Τὴν λέγω 'γώ· ἀλλὰ ἐσὺ ὑπόσχου κι' ὀμνεξέ με,
Νὰ μὲ βοηθήσῃς πρόθυμα μὲ λόγια, καὶ μὲ χέρια·
Γιατὶ, νομίζω, βέβαια ἄνθρωπον θὰ θυμώσω,
'Ποῦ τοὺς Ἀργείους ὅλουνοὺς μεγαλοβασιλεύει·
Καὶ εἰς αὐτὸν οἱ Δαναοὶ ὑποταγμένοι εἶναι.
Ὅτι νικάει ὁ βασιλεὺς, ἂν 'ς τὸν μικρὸν θυμώσῃ.
Κι' ἄνκε χωνεύσῃ τὸν θυμὸν τὴν ἴδιαν ἡμέραν,
Κρατεῖ πλὴν πάθος 'ς τὴν καρδιὰ, κατόπι νὰ τὸ κάμῃ.
Κ' ἐσὺ στοχάσου τὸ λοιπὸν, ἀνίσωςκε μὲ σώσῃς.
Τὸν ἀποκρίθ' ὁ 'Αχιλλεὺς ὁ γοργοπόδης· κ' εἶπε·
Ὑπερθαῤῥεύοντας εἰπὲ ὅ,τι χρησμὸν γνωρίζεις·

Γιατὶ, μὰ τὸν Ἀπόλλωνα, τὸν φίλτατον τοῦ Δία,
Πρὸς τὸν ὁποῖον καὶ ἐσὺ προσεύχεσαι, ὦ Κάλχα,
Καὶ εἰς τοὺς Δαναοὺς χρησμοὺς 'ξηγᾷς καὶ φανερόνεις,
Ὅσο ἐγὼ 'μαι ζωντανὸς, κι' ἀπάν' 'ς τὴν γῆν θωρηοῦμαι,
Κανένας ἀπ' τοὺς Δαναοὺς ἐδ' ὅλους 'ς τὰ καράβια
Δὲν βάνει χέρ' ἀπάνω σου· κι' ἂν 'πῇς κι' ὁ Ἀγαμέμνων,
'Ποῦ τώρ' ὅτ' εἶν' δοξάζεται τῶν Ἀχαιῶν ὁ πρῶτος.

Καὶ τότε δὰ θαῤῥεύθηκε, καὶ εἶπ' ὁ ἅγιος μάντις·
Δὲν μέμφεται γιὰ τάξιμον αὐτὸς, ἢ ἑκατόμβην,
Μὸν γιὰ τὸν ἱερέα του, 'π' ἀτίμασ' ὁ Ἀγαμέμνων.
Κι' οὐδὲ τὴν κόρ' ἀπόλυκε, οὐδὲ τὰ λύτρ' ἐδέχθη.
Γιὰ τοῦτο πόνους ἔδωσε· κι' ἀκόμα θέλει δώσει.
Οὔτε σηκώνει τοῦ λοιμοῦ προτοῦ τὰ βαριὰ χέρια,
Ὡς που δὲν παραδώσομεν τὴν μαυρομμάταν κόρην,
Ἄλυτρην, ἀναγόραστην 'ς τὸν ποθητὸν πατέρα,
Κ' εἰς Χρύσαν δὲν προσφέρομεν ἁγίαν ἑκατόμβην·
Καὶ τότε νὰ ἐλπίσωμεν πῶς τὸν ἐξιλεοῦμεν.

Ἔτσ' εἶπ' αὐτὸς, καὶ κάθησε. Κ' εἰς τούτους ἐσηκώθη
Ὁ ἥρως μέγας βασιλεὺς Ἀτρείδης Ἀγαμέμνων
Θλιμμένος, καὶ κατάκαρδα ὅλος θυμὸν γεμάτος·
Καὶ ὅμοια τὰ μάτια του ὡσὰν φωτιὰ λαμπρή 'ταν.
Πρῶτα τὸν Κάλχαντα κακὰ κυττάζοντας, τὸν εἶπε·

Κακόμαντι, χαροποιὸν ποτέ σου δὲν μὲ εἶπες.
Πάντοτε τὰ κακὰ 'γαπᾷ ὁ νοῦς σου νὰ μαντεύῃ.
Λόγον καλὸν δὲν λάλησες· οὔτ' ἔκαμες ποτέ σου.
Καὶ τώρα προφητεύοντας 'ς τοὺς Δαναοὺς, φωνάζεις·

Πῶς τάχα πόνους γιατ' αὐτὸ τοὺς κάμν' ὁ Μακροχτύπης,
Γιατὶ ἐγὼ δὲν ἤθελα τῆς κόρης Χρυσηΐδας
Τὰ λαμπρὰ λύτρα νὰ δεχθῶ· ὅτι περίσσα θέλω
Νά 'χω αὐτὴν 'ς τὸ σπῆτί μου· γιατὶ καὶ τὴν προκρίνω
Ἀπ' τὴν κορασιδένιαν μου γυναῖκα Κλυταιμνήστρα·
Ὅτι δὲν εἶν' κατώτερη αὐτὴ ἀπὸ ἐκείνην
'Σ τὸ σῶμα, καὶ 'ς τὸ κάλλος της, 'ς τὴ γνώση, καὶ 'ς τὰ ἔργα.
Ἀλλὰ καὶ ἔτσι δέχομαι, ὀπίσω νὰ τὴν δώσω.
Ὅτ' ὁ λαὸς θέλω νὰ ζῇ, καὶ ὄχι ν' ἀπαιθάνῃ.
Ἀλλ' ὅμως ἑτοιμάστε με πάραυτα δῶρον ἄλλο·
Μὴ 'ς τοὺς Ἀργείους μεταξὺ μονάχος ἀπομείνω
Ἀφιλοδώρητος ἐγώ· ὅτ' ἐπειδὴ δὲν πρέπει.
Τὸ βλέπετ' ὅλοι πῶς ἀλλοῦ τὸ δῶρόν μου πηγαίνει·
Τὸν ἀποκρίθ' ὁ Ἀχιλλεὺς κατόπ', ὁ γοργοπόδης·
Ἔνδοξ' Ἀτρείδη, καὶ πολλὰ φιλόπλουτε ἀπ' ὅλους·
Οἱ μεγαλόψυχ' Ἀχαιοὶ πῶς νὰ σὲ δώσουν δῶρον;
Δῶρα πολλὰ δὲν ξεύρομεν πούποτ' ἀποθεμένα·
Ἀλλὰ τὰ ὅσ' ἁρπάξαμεν ἀπὸ ταῖς πολιτείαις,
Αὐτὰ διαμοιράσθηκαν· κι' αὐτὰ δὲν παραπρέπει
Νὰ τὰ μεταμαζώξωμεν ἀπ' τοὺς λαοὺς ὀπίσω.
Πλὴν τώρ' αὐτὴν στεῖλ' 'ς τὸν θεόν· κ' οἱ Ἀχαιοὶ κατόπι
Νὰ σὲ πληρώσωμεν τριπλᾶ, καὶ τετραπλᾶ, ὁπόταν
Δώσῃ ὁ Ζεὺς ν' ἁρπάξωμεν τὴν πολιτείαν Τροίαν.
Τὸν ἀποκρίθ' ὁ βασιλεὺς ὁ Ἀγαμέμνων, κ' εἶπε·
Ὦ ὁμοιόθε' Ἀχιλλεῦ, ὡσάν καλὸς ποῦ εἶσαι,
Μὴ δόλια· δὲν μὲ περνᾷς, οὐδὲ μὲ καταπείθεις.

Ἢ θέλεις νὰ 'χῃς δῶρο σὺ, κ' ἐγὼ νὰ κάθομ' ἔτσι;
Προστάζεις με νὰ δώσ' αὐτήν; Τὴνδίδω, ἀλλ' ἀνίσως
Οἱ μεγαλόψυχ' 'Αχαιοὶ μὲ δώσουν δῶρον ἄλλο,
Τεριάζοντάς το 'ς τὴν καρδιά μ', ἰσότιμον γιανά 'ναι.
Εἰδέκε δὲν μὲ δώσουνε, τότε λοιπὸν ὁ ἴδιος
'Εγὼ μονάχος ἔρχομαι· κ' ἢ παίρνω τὸ δικόν σου
Τὸ δῶρον, ἢ τοῦ Αἴαντος, ἤτε τοῦ 'Οδυσσέως.
Καὶ θὰ θυμώσῃ καὶ αὐτὸς, πρὸς ὅποιον ὑπάγω.
Ἀλλὰ αὐτὰ μὲν καὶ μετὰ θὰ στοχασθοῦμεν πάλε.
Τώρ' ὅμως ἔλ' νὰ σύρωμεν 'ς τὴν θάλασσαν καράβι,
Κ' εἰς τοῦτο νὰ συνάξωμεν 'πιτήδειους λαμνοτάδαις·
Καὶ ν' ἀποκαταθέσωμεν τήν ἑκατόμβην μέσα·
Καὶ νὰ τήν ἀναιβάσωμεν τὴν εὔμορφην Χρυσίδα.
Κι' ἂς γένῃ ἄνδρας ἀρχηγὸς κανένας βουληφόρος,
'Ο Αἴας, ἢ 'Ιδομενεὺς, ἤτε ὁ 'Οδυσσέας,
Ἢ κατατρομερώτατε ἀπ' ὅλους τοὺς ἀνθρώπους
Υἱὲ Πηλέως καὶ ἐσὺ, διά νά θυσιάσῃς
Θυσίαν τὸν 'Απόλλωνα, νὰ μᾶς τὸν ἱλεώσῃς.

Κι' ὁ γοργοπόδης 'Αχιλλεὺς τὸν στραβοκύτταξ', κ' εἶπε·
Ὄϊμε, δολερόγνωμε, 'ντυμέν' ἀναισχυντίαν
Πῶς πρόθυμ' ἕνας 'Αχαιὸς τοὺς λόγους σου θ' ἀκούσῃ,
Ἢ νά 'ρθῃ δρόμον, ἢ γερὰ νὰ πολεμάῃ ἀνθρώπους;
Διατί γιὰ τοὺς κονταρευτὰς ἐγὼ τοὺς Τρωαδίτας
Δὲν ἦρθ' αὐτοῦ νὰ πολεμῶ· ὅτ' αἴτιοι δὲν μ' εἶναι.
Ὅτ' οὔτε βόδια μου ποτὲ, οὔτ' ἄλογα μ' ἐπῆραν·
Οὐδὲ 'ς τὴν πολυκάρπιμην, κι' ἀνδρειοθρέπτραν Φθίαν

Καρπούς ποτὲ μ' ἐχάλασαν· γιατ' εἶναι μεταξύ μας
Πολλὰ κατάσκια βουνὰ, καὶ θάλασσα βοήστρα.
Ἀλλὰ ἀκολουθήσαμεν, ἀναίσχυντε, μ' ἐσένα,
Νὰ λάβωμεν ἐκδίκησιν ἀπὸ τοὺς Τρωαδίτας,
Γιὰ τὸν Μενέλαν καὶ γιὰ σὲ, νὰ χαίρεσαι, αὐθάδη.
Αὐτὰ δὲν τὰ στοχάζεσαι οὔτε ποσῶς φροντίζεις·
Καὶ φοβερίζεις μάλιστα τὸ δῶρο νὰ μὲ πάρῃς,
Ὁποῦ κοπίασα πολλὰ, κ' οἱ Ἀχαιοὶ μ' ἐδώσαν.
Οὔτ' ἔχω δῶρον ὅμοιον ἐγὼ ποτὲ μ' ἐσένα,
Ὅταν πορθοῦν οἱ Ἀχαιοὶ Τρωάδας πλούσιαν πόλιν.
Ἀλλὰ τὸ μέρος τὸ πολὺ τ' ὁρμητικοῦ πολέμου
Τὸ κυβερνοῦν τὰ χέρια μου· Ὁπόταν ὅμως ἔρθῃ
Ὁ μοιρασμὸς, τότε λοιπὸν ἐσὺ τὸ δῶρον ἔχεις
Τὸ πλέον μεγαλήτερον· ἐγὼ δὲ τὸ ὀλίγον
Δεχόμενος εὐχάριστα ἔρχομαι 'ς τὰ καράβια,
Ἀφοῦκε κατακουρασθῶ, 'ς ταῖς μάχαις πολεμῶντας.
Τώρα 'ς τὴ Φθί' ἀναχωρῶ. Καλήτερα πολλ' εἶναι
Μὲ τὰ κορωνοκάραβα νὰ πάγω 'ς τὴν πατρίδα.
Κ' ἐσὺ, νομίζω, πῶς αὐτοῦ ἀτιμασμένος ὄντας,
Πλοῦτον καὶ εἰσοδήματα δὲν θὰ παραῤῥουφήξεις.

Τὸν ἀποκρίθ' ὁ βασιλεὺς κατόπ' ὁ Ἀγαμέμνων.
Φεῦγα τ' ὀγλιγωρότερον, ἄν λαχταρ' ἡ καρδιά σου.
Ἐγὼ δὲν σὲ παρακαλῶ νὰ μένῃς γιὰ τ' ἐμένα.
'Σ ἐμένα κι' ἄλλ' εὑρίσκονται ὁποῦ θὰ μὲ τιμήσουν.
Μάλιστ' ὁ Δίας ὁ σοφός. Ἐσὺ δὲ μ' εἶσ' ἀπ' ὅλους
Τοὺς διοθρέπτους βασιλεῖς ὁ καταμισημένος.

Πάντα μαλώματ' ἀγαπᾷς, καὶ πόλεμους καὶ μάχαις.
Εἰ δὲ πολ' εἶσαι δυνατὸς, τοῦτ' ὁ Θεὸς σὲ τό 'δωσ'.
Ὕπαγε 'ς τὴν πατρίδα σου μὲ τοὺς δικούς σου φίλους,
Καὶ μ' ὅλα τὰ καράβια σου, καὶ δὰ τοὺς Μυρμηδόνας
Βασίλευε. Κ' ἐσέν' ἐγὼ δὲν σὲ ψηφῶ, ἀλλ' οὔτε
Φροντίζω, ἂν ἐθύμωσες· ἀλλὰ καὶ σὲ καυχηοῦμαι.
Πῶς τὴν Χρυσίδα μὲ στερεῖ ὁ Φοῖβος ὁ 'Απόλλων,
Κ' ἐγὼ μὲν μὲ καράβια μου, καὶ φίλους μου τὴν στέλνω,
'Αλλὰ τὴν καλομάγουλην Βρισίδα κ' ἐγὼ παίρνω,
Τὸ δῶρόν σου, ἐρχόμενος ὁ ἴδιος 'ς τὴν σκηνήν σου,
Γιὰ νὰ ἰδῇς ἐσὺ καλὰ τὸ πόσον ἀπ' ἐσένα
Εἶμαι καλλίτερος ἐγώ· νὰ φοβηθῇ καὶ ἄλλος
Ἴσια μ' ἐμένα νὰ 'μιλῇ, καὶ ὅμοιος νὰ γένῃ.
Ἔτσ' εἶπε· καὶ ὁ 'Αχιλλεὺς μάνισε, κ' ἡ καρδιά του
Στὰ στήθη του τὰ μαλλιαρὰ φαντάσθηκε δυὼ γνώμαις.
Ἢ τὸ σπαθὶ τὸ κοφτερὸ ἀπ' τὸ μηρὶ νὰ σύρῃ,
Καὶ νὰ σκορπίσῃ τοὺς λοιποὺς, νὰ σφάξῃ τὸν 'Ατρείδη.
Ἢ νὰ κρατήσῃ τὸν θυμὸν, νὰ παύσῃ τὴν ὁρμήν του.
Ὡς που αὐτὰ στοχάζουνταν 'ς τὸν νοῦν, καὶ 'ς τὴν ψυχήν του,
Κι' ἀπ' τὸ θηκάρι σέρνουνταν τὸ μέγα τὸ σπαθί του,
Ἡ 'Αθηνᾶ 'π' τὸν οὐρανὸν ἐπρόφθασε, καὶ ἦρθε.
Ὅτι τὴν ἔστειλ' ἡ θεὰ ἀσπραγκαλιάρα Ἥρα,
Ἴσια 'γαπῶντας καὶ τοὺς δυὼ, καὶ προστατεύοντάς τους.
'Εστάθ' ὀπίσω· κ' ἔπιασεν ἀπ' τὰ ξανθὰ μαλλιά του
Τὸν 'Αχιλλέα, πρὸς αὐτὸν φαινόμενη μονάχα·
'Αλλ' ὅμως ἀπὸ τοὺς λοιποὺς δὲν ἔβλεπε κανένας·

Ξιππάσθηκεν ὁ Ἀχιλλεύς· γύρισ', κ' εὐθὺς ἐγνώρισ'
Τὴν Ἀθηνᾶ, καὶ τρομερὰ τὰ μάτια της τὸν φάνκαν.
Καὶ δὰ φωνάζοντας αὐτὴν, λόγους εἶπε φτερώτους·
Τί ἦρθες, κόρη τοῦ Διὸς, ὁπ' ὄχεις τὴν Αἰγίδα;
Ἢ τ' Ἀγαμέμνονος νὰ 'δῇς τὴν ὕβριν τοῦ Ἀτρείδη;
Ἀλλὰ σὲ λέγω καὶ αὐτὸ, νομίζ', ὅτι θὰ γένῃ·
Μὲ ταῖς ὑπερηφανειαίς του θὰ χάσει τὴν ζωήν του.
Τὸν εἶπε πάλε ἡ θεὰ γαλανομμάτ' Ἀθήνα·
Ἦρθα ἐγὼ, ἂν πείθεσαι, νὰ παύσω τὸν θυμόν σου.
Μὲ ἔστειλε δὲ ἡ θεὰ ἀσπραγκαλιάρα Ἥρα,
Ἴσια 'γαπῶντας καὶ τοὺς δυὼ, καὶ προστατεύοντάς σας.
Κ' ἔλ' ἄφησε τὸν πόλεμον, μὴ σέρνῃς τὸ σπαθί σου
Μὲ τὸ χέρι, μόν' ὀνείδισ', ὅπως κι' ἂν εἶν', μὲ λόγους·
Ὅτι σὲ λέγω ἔτσι δά· τ' ὁποῖον καὶ θὰ γένῃ·
Ἕναν καιρὸν θὰ σὲ ἐρθοῦν τρὶς τόσα λαμπρὰ δῶρα,
Γι' αὐτὴν τὴν ἀτιμίαν σου· καὶ στάσου, ἄκουσέ με.
Τὴν ἀποκρίθ' ὁ Ἀχιλλεὺς ὁ γοργοπόδης, κ' εἶπε·
Πρέπει, θεὰ, τὸν λόγον σου νὰ τὸν δεχθῇ καθένας,
Κι' ἂν θυμωμένος εἶν' πολλά· ὅτ' εἶν' καλλίτερ' ἔτσι.
Ὅποιος ἀκούει τοὺς θεοὺς, κ' αὐτοὶ τὸν πάρ' ἀκούουν.
Εἶπε· κ' ἐσταμάτησε τὸ χέρι τὸ βαρύ του
'Σ τὴν ἀσημένια τὴ λαβή· κι' ὀπίσω 'ς τὸ θηκάρι
Τὸ μέγα σπαθὶ ἔσπρωξε· κ' εἰς τῆς θεᾶς Ἀθήνας
Τὸν λόγον δὲν ἀπείθησε. Τότε λοιπὸν κ' ἐκείνη
'Σ τὸν Ὄλυμπον ἀνέβηκεν, εἰς τοῦ αἰγιδοφόρου
Τοῦ Δία τὰ βασίλεια, πρὸς τούς θεοὺς τοὺς ἄλλους.

Ὁ Ἀχιλλεὺς δὲ καὶ μετὰ πρὸς τὸν Ἀτρείδην εἶπε
Λόγους πικροὺς, κι' ἀπ' τὸν θυμὸν δὲν ἔπαυεν ἀκόμα.

Μεθύστακα, σκυλόμματε, καὶ μὲ καρδιὰν ἐλάφου!
Δὲν τόλμησες ν' ἁρματωθῇς εἰς πόλεμον ποτέ σου
Μὲ τὸν λαὸν, ἢ μ' Ἀχαιοὺς τοὺς πρώτους εἰς καρτέρι·
Ἀλλὰ σὲ φαίνεται αὐτὸ, ὅτ' εἶν' ἡ μαύρη μοῖρα.
Καὶ βέβαια 'ς τὸ στράτευμα τῶν Ἀχαιῶν τὸ μέγα
Σ' εἶναι πολὺ καλλίτερον νὰ κάθεσαι, νὰ παίρνῃς
Τὰ δῶρα ἀπὸ ὅποιον σ' εἰπῇ τὸ ἐναντίον.
Φαγᾶς τοῦ κόσμου βασιλεὺς, κι' ἀχρείους βασιλεύεις.
Ἀλλεῶς μόν' τώρα θά 'βλαβες τὸ ὕστερον Ἀτρείδη.
Ἀλλά σε λέγω βέβαια, κι' ὀμνέγω μέγαν ὅρκον·
Ναὶ μὰ τὸ σκῆπτρον τοῦτο νά· (ὁποῦ δὲν θὰ φυτρώσει
Φύλλα καὶ ῥόζους πώποτε, ἀφοῦ 'ς τὰ ὄρ' ἐκόπη,
Οὐδὲ θ' ἀνθίσει, ἐπειδὴ τὰ φύλλα καὶ τὴν φλοῦδαν
Τὰ λέπισε τὸ σίδερο, κ' οἱ βασιλεῖς δὲ τώρα
Οἱ Ἀχαιοὶ, ποῦ ἔλαβαν τὸ κράτος ἀπ' τὸν Δία,
'Σ ταῖς ἀπαλάμαις τὸ κρατοῦν)· κὶ αὐτὸς θά 'ν' ὅρκος μέγας.
Ἕναν καιρὸν οἱ Ἀχαιοὶ ὅλοι θὰ 'πιθυμήσουν
Τὸν Ἀχιλλέα βέβαια· κ' ἐσὺ καταθλιμμένος,
Δὲν θὰ 'μπορέσεις τίποτε αὐτοὺς νὰ ὠφελήσῃς,
Ὁπόταν ἀπ' τὸν Ἕκτορα τὸν ἀνδρειοφόνον πέφτουν
Παιθαίνοντας· μὸν τὴν καρδιὰν μέσα σου θὰ ξεσχίσῃς
Πικρά· γιατὶ δὲν τίμησες τῶν Ἀχαιῶν τὸν πρῶτον.

Λέγοντας ἔτσι ἔῤῥιξε κάτω 'ς τὴν γῆν τὸ σκῆπτρον
ὁΤ μαλαμματοκάρφωτον, κ' ἐκάθησε κ' ἐκεῖνος.

Ὁ δὲ Ἀτρείδης ἔβραζε κὶ αὐτὸς ἀπ' τ' ἄλλο μέρος.
Τότε ἀπάν' τεινάχθηκεν ὁ γλυκολόγος Νέστωρ,
Ὁ λιγυρὸς δημήγορος τῶν πολιτῶν τῆς Πύλου.
Π' ἔχυν' ἡ γλῶσσά του λαλιὰ γλυκότερ' ἀπ' τὸ μέλι.
Σ αὐτὸν 'ς τὴν Πύλον πέρασαν δυὼ γενεὲς ἀνθρώπων,
Ὅσοι προεγεννήθηκαν, κ' ἐθράφηκαν μαζί του,
Καὶ πλέον ἐβασίλευε ἀνάμεσα 'ς τοὺς τρίτους.
Αὐτὸς εἰς τούτους φρόνιμα ὡμίλησε, καὶ εἶπε·
Πᾶ! πᾶ! τί θρῆνος ἔφθασε τὴν Ἀχαΐαν μέγας!
Ἔ πόσο δὰ θὰ εὐφρανθῇ ὁ Πρίαμος, κ' οἱ υἱοί του,
Καὶ θὰ χαροῦν πάρα πολλὰ κὶ οἱ ἄλλοι Τρωαδῖτες,
Ἂν μάθουν ὅλα τοῦτά σας, καὶ ὅτι πολεμηέσθε
Ἐσεῖς τῶν Δαναῶν οἱ πρῶτ' εἰς ταῖς βουλαῖς καὶ μάχαις.
Πεισθῆτε ὅμως, ὅτ' οἱ δυὼ νεώτεροί μου εἶσθε.
Ἐγὼ συνέζησα ποτὲ μ' ἄνδρας καλλίτερούς σας,
Κ' ἐκεῖν' ἐμένα πώποτε δὲν μὲ καταφρονοῦσαν.
Δὲν εἶδ' ἀνθρώπους τέτοιους, οὔτε θὰ ἰδῶ ποτέ μου,
Ὡσάνκε τὸν Πειρίθοον, Δρύαντα βασιλέα,
Πολύφημον ἰσόθεον, Ἐξάδιον, Καινέα·
Τὸν ὅμοιον μὲ τοὺς θεοὺς Θησέα τὸν Αἰγείδην.
Ὅτ' ἦταν δυνατώτατοι ἀπ' ὅλους τοὺς ἀνθρώπους.
Δυνατώτ' ἦταν· καὶ θηριὰ βουνίσια πολεμοῦσαν
Δυνατώτατ'· καὶ τρομερὰ τ' ἀφάνισαν διόλου·
Μ' αὐτοὺς περνοῦσα τὸ λοιπὸν, σὰν ἦρθ' ἀπὸ τὴν Πύλον,
Μακριὰ 'πὸ τόπον μακρινόν· καὶ μ' ἔκραξαν ἐκεῖνοι.
Καὶ πολεμοῦσα δὰ κ' ἐγὼ κατὰ τὴν δύναμίν μου·

Ὅμως μ' αὐτοὺς ἀδύνατον ἦταν νὰ πολεμήσῃ
Κανένας ἀπ' τοὺς τωρινοὺς τῆς γῆς αὐτῆς ἀνθρώπους.
Καί μ' ἄκουαν ταῖς συμβουλαῖς, καὶ πείθουνταν 'ς τὸν λόγον.
Ἀλλὰ πεισθῆτε καὶ ἐσεῖς· κάλλιό 'ναι νὰ πεισθῆτε.
Οὔτε ἐσὺ, ὡσὰν καλὸς, τὴν κόρην μὴ τὸν παίρνῃς,
Μὸν ἄφσ', καθὼς οἱ Ἀχαιοὶ τοῦ τὴν ἐδῶκαν δῶρον.
Μήτε Πηλείδη καὶ ἐσὺ θέλε, ν' ἀντιλογίζῃς
Τὸν βασιλέα· ἐπειδὴ ποτὲ βασιλεὺς ἄλλος
'Απ' ὅσους τίμησεν ὁ Ζεὺς, δὲν ἔλαβ' ὅμοιαν δόξαν.
Εἰδέκ' ἐσ' εἶσαι δυνατὸς, κ' ἔχεις θεὰν μητέρα,
Αὐτὸς πλὴν εἶν' καλλίτερος· πλειότερους ὁρίζει.
'Ατρείδη, παῦσε τὴν ὀργήν· κ' ἐγὼ τὸν 'Αχιλλέα,
Ὁποῦ 'ναι εἰς τοὺς Ἀχαιοὺς προπύργιον μεγάλον
Τῆς μάχης, τὸν παρακαλῶ νὰ παύσῃ τὴν ὀργήν του.
Τὸν ἀποκρίθ' ὁ βασιλεὺς ὁ 'Αγαμέμνων, κ' εἶπε.
Ναίσκε, τοῦτ' ὅλα, γέροντα, τὰ εἶπες κατὰ λόγον.
'Αλλὰ αὐτὸς ὁ ἄνθρωπος θέλ' νά 'ν' ἀπάν' ἀπ' ὅλους.
Θέλ' ὅλους νὰ ἐξουσιάζ', ὅλους νὰ βασιλεύῃ,
Νὰ προστάζ' ὅλους· πλὴν αὐτὰ κανεὶς, θαῤῥῶ, δὲν στρέγει.
Ἂν οἱ αἰώνιοι θεοὶ τὸν ἔκαμαν ἀνδρεῖον,
Διὰ ἐτοῦτο ἡ βρισιὲς τὸν τρέχουν νὰ ταῖς λέγῃ;
Αὐτὸν δὲ διακόπτοντας ὁ 'Αχιλλεὺς, τὸν λέγει.
Καὶ δὰ νὰ ὀνομάζομαι δειλὸς καὶ τιποτένιος,
Ἂν 'ς ὅτι ἔργον καὶ μ' εἰπῇς ποτέ μου σὲ ἀκούσω.
Σ' ἄλλους αὐτὰ παράγγελνε, κ' ἐμένα μὴ προστάζῃς·
Γιατὶ ἐγὼ δὲν πείθομαι ποτὲ σ' ἐσένα μὴ πλέον.

Ἄλλο σὲ λέγω, καὶ ἐσὺ βάλε το 'ς τὰ μυαλά σου.
Ἐγὼ μὲ χέρια βέβαια δὲν θέλω πολεμήσει
Διὰ τὴν κόρην, οὔτ' ἐσέν', οὔτε κανέναν ἄλλον·
Ὅτι ἐσεῖς τὴν παίρνετε, 'ποῦ μὲ τὴν ἐδωσέτε.
Ἀπὸ δὲ τ' ἄλλα, ὅσα μ' εἶν' 'ς τὸ μαῦρο τὸ καράβι,
Δὲν θέλεις πάρῃ τίποτε χωρὶς τὸ θέλημά μου.
Εἰ δ', ἔλα δὰ δοκίμασε, γιὰ νὰ ἰδοῦν καὶ τοῦτοι.
Εὐθὺς τὸ μαῦρο αἷμά σου θὰ ῥεύσ' εἰς τὸ κοντάρι.
Ἔτσι αὐτοὶ μ' ἀντιλογιαῖς μαλώνοντας, σηκώθηκαν·
Καὶ τὴν βουλὴν ἀπόλυσαν 'ς Ἀχαϊκὰ καράβια.
Κἰ ὁ μὲν Πηλείδης 'ς ταῖς σκηναῖς καὶ 'ς τὰ καράβια πῆγε
Μὲ τοῦ Μενοίτιου τὸν υἱὸν καὶ μὲ τοὺς σύντροφούς του·
Ὁ δὲ Ἀτρείδης ἔσυρε 'ς τὴν θάλασσαν καράβι
Γοργό· καὶ ἐδιόρισε εἴκοσι λαμνοτάδαις
Καὶ ἔμπασε γιὰ τὸν θεὸν τὴν ἑκατόμβην μέσα.
Καὶ τὴν εὐμορφομάγουλην ἀναίβασε Χρυσίδα·
Κἰ ἀρχηγὸς ὁ πολύγνωσος ὁ Ὀδυσσεὺς ἐμβῆκε.

Κἰ αὐτοὶ μὲν ἐταξίδευσαν 'ς τὸν νερουλὸν τὸν δρόμον,
Τοὺς δὲ λαοὺς νὰ ἁγνισθοῦν ἐπρόσταξ' ὁ Ἀτρείδης·
Κἰ ἁγνίζουνταν, καὶ ἔῤῥιχναν 'ς τὴν θάλασσαν ταῖς λέραις·
Καὶ 'ς τὸν Ἀπόλλων' ἔκαμναν θυσίαν ἑκατόμβαις
Τέλειαις ταύρων καὶ γιδιῶν, σιμὰ 'ς τὸ περιγιάλι
Τῆς θάλασσας τῆς ἄπατης· κἰ ἀναίβαινεν ἡ λίπα
'Σ τὸν οὐρανὸν μὲ τὸν καπνὸν στριφοκουλουριασμένη.

Αὐτὰ μὲν ἐκοπίαζαν 'ς τὸ στράτευμα ἐκεῖνοι·
Ὅμως κἰ ὁ Ἀγαμέμνονας δὲν ἔπαυ' ἀπ' τὴν μάχην,

Ὁποῦ τὸν ἐφοβέρισε τὸν Ἀχιλλέα πρῶτα.
Ἀλλὰ πρὸς τὸν Ταλθύβιον καὶ Εὐρυβάτην εἶπε,
(Ὁποῦ τὸν ἦταν κήρυκες, καὶ πρόθυμ' ὑπηρέτες)·
Πηγαίνετε εἰς τὴν σκηνὴν οἱ δυὼ τοῦ Ἀχιλλέως,
Κὶ ἀπὸ τὸ χέρι πιάνοντας τὴν Βρισοπούλαν, φέρτε.
Ἂν δὲν τὴν δώσῃ, τότ' ἐγὼ ὁ ἴδιος τὴν παίρνω,
Πηγαίνοντας μὲ πλειότερους· κὶ αὐτὸ θὰ τὸν τρομάξει.
Ἔτσι λαλῶντας, καὶ αὐστηρὰ προστάζοντας, τοὺς πέμπει.
Αὐτοὶ δὲ καὶ ἀθέλητα, κατάγιαλα κινῶντας,
'Σ τῶν Μυρμιδόνων ταῖς σκηναῖς, καὶ 'ς τὰ καράβια πῆγαν.
Τὸν ηὗραν 'ς τὸ καράβι του σιμὰ καὶ 'ς τὴν σκηνήν του
Καθήμενον· τοὺς εἶδ' αὐτὸς, καὶ δὲν ἐπαραχάρη.
Φοβήθκαν, καὶ συστάλθηκαν αὐτοὶ τὸν βασιλέα,
Καὶ στάθκαν· δὲν τὸν 'ρώτησαν τίποτε, οὔτε εἶπαν.
Ἐκεῖνος ὅμως μὲ τὸν νοῦν τ' ἐγνώρισε, κ' ἐφώναξ'.
Χαίρετε, κήρυκες, Διὸς μηνύτορες κὶ ἀνθρώπων.
Σιμόστε· δὲν με φταῖτ' ἐσεῖς, ἀλλὰ ὁ Ἀγαμέμνων,
Ὁποῦ σᾶς ἔστειλεν ἐσᾶς γιὰ τὴν Βρισίδα κόρην.
Κ' ἔλαδα, Πάτροκλ' ἔνδοξε, τὴν κόρην ἔβγαλ' ἔξω.
Καὶ δός' την τούτους νὰ τὴν πᾶν· κι' ἂς εἶν' αὐτοὶ μαρτύροι
'Μπρὸς τοὺς ἀθάνατους θεοὺς, 'μπρὸς τοὺς θνητοὺς ἀνθρώπους,
Καὶ 'μπρὸς εἰς τὸν ἀπάνθρωπον αὐτὸν τὸν βασιλέα,
Τὸ πῶς θὰ γέν' ἕναν καιρὸν πάλε δική μου χρεία,
Νὰ σώσω ἀπὸ τὸν κακὸν ἀφανισμὸν τοὺς ἄλλους.
Ὅτι αὐτὸς ξεπάρθηκε μὲ τὰ ζουρλὰ μυαλά του,
Καὶ δὲν ἠξεύρει νὰ νοῇ τὰ 'μπρὸς, καὶ τὰ ὀπίσω,

Διὰ νὰ μάχωνται γεροὶ οἱ Ἀχαιοὶ 'ς τὰ πλοῖα.
Ἔτσ' εἶπε· καὶ ὁ Πάτροκλος 'ς τὸν φίλον τ' ὑποτάχθη·
Καὶ τὴν εὐμορφομάγουλην ἐβγάζοντας Βρισίδα
Ἀπ' τὴν σκηνὴν, τὴν ἔδωκε, διὰ νὰ τὴν πηγαίνουν.
Κι' αὐτοὶ ὀπίσω κίνησαν 'ς τ' Ἀχαϊκὰ καράβια·
Καὶ ἡ γυναίκ' ἀθέλητα ἐπήγαινε μαζί τους.
Ἐδάκρυσεν ὁ Ἀχιλλεύς· κ' εὐθὺς ἀπ' τοὺς συντρόφους
Χώρισε· κ' εἰς τῆς θάλασσας τῆς ἀσπρουλῆς τὴν ἄκραν
Κάθησεν, εἰς τὸ πέλαγος τὸ μελαψὸν θωρῶντας·
Καὶ δὰ πρὸς τὴν μητέρα του τὴν πόλλ' ἀγαπημένην
Περίσσα προσευχήθηκεν, ἁπλώνοντας τὰ χέρια.
Μητέρα, σὰν μ' ἐγέννησες 'λιγόζωος νὰ εἶμαι,
Τιμὴν ὁ ὑψιβρόντης Ζεὺς χρωστοῦσε νὰ μὲ δώσῃ.
Τώρ' ὅμως δὲν μ' ἐτίμησε οὐδὲ κἂν ὀλιγάκι·
Ὁ βασιλεὺς μ' ἀτίμασεν Ἀτρείδης Ἀγαμέμνων·
Ὅτ' ἅρπαξε τὸ δῶρόν μου, τὸ πῆρε, καὶ τὸ ἔχει.
Ἔτσ' εἶπε, δακρυχύνοντας· κ' ἡ σεβαστὴ μητέρα
Τὸν ἄκουσε, καθήμενη 'ς τῆς θάλασσας τὰ βάθη,
Σιμὰ εἰς τὸν πατέρα της τὸν γέροντα, κι' ἀμέσως
Σὰν καταχνιὰ ἀπ' τὴν θάλασσαν τὴν ἀσπρουλὴν ἀνέβη.
Καὶ δὰ ἐκάθησε σιμὰ 'ς αὐτὸν τὸν δακρυσμένον,
Καὶ μὲ τὸ χέρ' τὸν χάδευσε, καὶ εἶπεν· Ἀχιλλέα,
Τί κλαῖς, παιδάκι μου, καὶ τί λύπ' ἦρθε 'ς τὴν καρδιά σου;
Λάλησε, μὴ τὸ κρύβεσαι· γιὰ νὰ ἰδοῦμ' οἱ δυώ μας.
Κι' ὁ γοργοπόδης Ἀχιλλεὺς βαριὰ ἐστέναξ', κ' εἶπε·
Ἠξεύρεις· τί ὅλα νὰ σ' εἰπῶ, ἀφοῦ κε τὰ γνωρίζεις;

Πήγαμε 'ς τοῦ 'Ηετίωνος μεγάλην πόλιν Θήβαν·
Τὴν ἐπορθήσαμεν λοιπὸν, καὶ φέραμεν ἐδ' ὅλα·
Κ' οἱ 'Αχαιοὶ τὰ μοίρασαν καλὰ 'ναμεταξύ τους·
Κ' ἐχάρισαν τὴν εὔμορφην Χρυσίδα τὸν 'Ατρείδην·
Κ' ἦρθ' ὁ ἱερεὺς τ' 'Απόλλωνος ὁ Χρύσης 'ς τὰ καράβια
Τὰ γλήγωρα τῶν 'Αχαιῶν τῶν χαλκοποκαμίσων,
Διὰ τὴν θυγατέρα του, νὰ τὴν ἐλευθερώσῃ,
Ἄπειρα λύτρα φέροντας, κρατῶντας κ' εἰς τὰ χέρια
Τὸ στέμμα τοῦ 'Απόλλωνος μὲ τὸ χρυσὸν τὸ σκῆπτρον,
Καὶ παρακάλει ὁλουνοὺς τοὺς 'Αχαιοὺς, καὶ πλέον
Τοὺς δυὼ 'Ατρείδαις, τοῦ λαοῦ ἀρχιστρατήγους πρώτους.
Τότ' ὅλ' ἐκεῖ ἐφώναξαν οἱ 'Αχαιοὶ οἱ ἄλλοι
Τὸν ἱερέα νὰ 'ντραποῦν, καὶ νὰ δεχθοῦν τὰ λύτρα.
Ὅμως ὁ 'Αγαμέμνονας δὲν τ' ἄρεσ' ὁ 'Ατρείδης,
'Αλλὰ κακὰ τὸν ἔδιωξε, , σκληρὰ προστάζοντάς τον.
Κι' ὁ γέρος ἀνεχώρησεν ὀπίσω θυμωμένος.
Καὶ προσευχόμενος λοιπὸν, τὸν ἄκουσ' ὁ 'Απόλλων,
Ὅτ' ἐπειδὴ πάρα πολὺ ἀγαπημένος τ' ἦταν·
Κ' εἰς τοὺς 'Αργείους ἔῤῥιξε θανατηφόρον βέλος.
Σωρ' οἱ λαοὶ ἀπέθνησκαν, καὶ τοῦ θεοῦ τὰ βέλη
Παντοῦ 'ς τὸ στράτευμ' ἔτρεχαν τῶν 'Αχαιῶν τὸ μέγα.
Μᾶς εἶπ' ὁ μάντις ὁ σοφὸς χρησμοὺς τοῦ Μακροχτύπη·
Κ' εὐθὺς 'γὼ πρῶτος τὸν θεὸν νὰ ἱλεώσωμ' εἶπα.
Ὁ δὲ 'Ατρείδης θύμωσε, κι' ἀμέσως ἐσηκώθη,
Καὶ λόγον ἐφοβέρισε, ὁποῦ κ' ἐτελειώθη.
Κ' ἐκείνην μὲν οἱ 'Αχαιοὶ μὲ τὸ γοργὸ καράβι

Τὴν πᾶν 'ς τὴν Χρύσαν· καὶ τὸν πᾶν τὸν βασιλέα δῶρα·
Προτώρα δὲ ἀπ' τὴν σκηνὴν οἱ κήρυκες μ' ἐπῆραν
Τὴν κόρην, 'ποῦ οἱ Ἀχαιοὶ μ' ἐδῶκαν τοῦ Βρισέως.
Ἀλλὰ ἐσὺ, ἂν δύνασαι, βοήθα τὸ παιδί σου.
Πήγαινε εἰς τὸν Ὄλυμπον, κ' ἱκέτευσε τὸν Δία,
Ἂν τὴν καρδιὰν τὸν ἔκαμες μ' ἔργον ποτὲ, ἢ λόγον.
Πολλάκις 'ς τὰ βασίλεια σ' ἄκουσα τοῦ πατρός σου·
Καυχούσουν, κ' ἔλεγες τὸ πῶς τὸν μελανοσυννέφαν
Υἱὸν τοῦ Κρόνου μόνη σου μέσα 'ς τοὺς ἀθανάτους
Ἀπὸ τὸν φοβερὸν χαμὸν τὸν ἔχεις γλυτωμένον,
Ὁπόταν οἱ θε' ἤθελαν οἱ ἄλλοι νὰ τὸν δέσουν,
(Ἡ Ἥρα, καὶ ὁ Ποσειδῶν, καὶ ἡ Παλλάδ' Ἀθήνα)·
Κ' ἐσὺ θεὰ 'π' τὸ δέσιμον τὸν ἔλυσες, σὰν πῆγες,
Κ' ἐκάλεσες εἰς τὸν μακρὺν τὸν Ὄλυμπον ἀμέσως
Αὐτὸν τὸν ἑκατόχερον, ὁποῦ τὸν ὀνομάζουν
Οἱ μὲν θεοὶ Βριάρεον, οἱ ἄνθρωποι δὲ ὅλοι
Αἰγαῖον· 'π' ἀνδρειότερος ἀπ' τὸν πατέρα τ' εἶναι.
Αὐτὸς λοιπὸν ἐκάθησε σιμὰ εἰς τὸν Κρονίδην
Μεγαλοκαμαρόνοντας· καὶ τὸν ἐφοβηθῆκαν
Αὐτ' οἱ ἀθάνατοι θεοί· καὶ πλέον δὲν τὸν δέσαν.
Ἐκεῖνα τώρα θύμισ' τον, καὶ κάθησε σιμά του·
Καὶ πιάσ' τον ἀπ' τὰ γόνατα, καὶ παρακάλεσέ τον,
Τοὺς Τρῳαδίτας, ἂν δεχθῇ, διὰ νὰ βοηθήσῃ,
'Σ ταῖς πρύμναις καὶ 'ς τὴν θάλασσαν τοὺς Ἀχαιοὺς νὰ διώξουν,
Σκοτόνοντας, γιὰ νὰ χαροῦν τὸν βασιλέα ὅλοι.
Νὰ νοιώσ' ὁ μέγας βασιλεὺς Ἀτρείδης Ἀγαμέμνων.

Τὴν βλάβην του, 'π' ἀτίμασε τῶν 'Αχαιῶν τὸν πρῶτον.
Τὸν ἀποκρίθηκ' ἔπειτα, χύνοντας δάκρ' ἡ Θέτη·
Ὤχ, τέκνο μου, τί σ' ἔθρεφα 'γὼ ἡ πικρογεννήτρα!
Κι' ἂς κάθουσουν κἂν ἄπαθος, κι' ἄδακρος 'ς τὰ καράβια,
Ἀφοῦ 'ν' κοντὴ, κι' ὄχι μακρὴ ἡ μοῖρα τῆς ζωῆς σου.
Τώρ' εἶσαι κι' ὀλιγόζωος, κι' ἄτυχος παρ' ἀπ' ὅλους.
Ὥρα κακὴ σ' ἐγέννησα μέσα εἰς τὰ βασίλεια.
'Πάγω λοιπὸν 'ς τὸν Ὄλυμπον τὸν καταχιονισμένον
'Εγὼ, νὰ 'πῶ τὸν λόγον σου εἰς τὸν ἀστράφτην Δία,
Ἂν πείθεται· καὶ κάθου τώρ' εἰς τὰ γοργὰ καράβια·
Καὶ κάκιωνε τοὺς 'Αχαιοὺς, καὶ παῦσ' ἀπ' τοὺς πολέμους.
Ὅτι πρὸς τὸν 'Ωκεανὸν ὁ Ζεὺς ἐχθὲς ἐπῆγε
'Σ τοὺς εὐσεβεῖς Αἰθίοπας, διὰ νὰ τὸν φιλεύσουν·
Καὶ τὸν συνακολούθησαν ὅλ' οἱ θεοὶ ἀντάμα·
Μετὰ δὲ 'μέραις δώδεκα 'ς τὸν Ὄλυμπον γυρίζει·
Καὶ τότε 'ς τὰ χαλκόπατα βασίλεια τοῦ Δία
'Εγὼ πηγαίνω ἔπειτα· καὶ δὰ τὰ γόνατά του
Θὰ πιάσω, καὶ στοχάζομαι πῶς θὰ τὸν καταπείσω.
Ἔτσ' εἶπε, κι' ἀναχώρησε· κι' αὐτοῦ τὸν ἄφσ' ἐκεῖνον,
Διὰ τὴν εὐμορφόζωνην γυναῖκα θυμωμένον,
Ποῦ τοῦ τὴν πῆραν στανικά. — Λοιπὸν ὁ 'Οδυσσέας,
Τὴν ἑκατόμβην 'πάγοντας, ἔφθασεν εἰς τὴν Χρύσαν.
Καὶ ὅταν 'ς τὸν πολύβαθον λιμέν' αὐτοὶ ἐμβῆκαν,
Τὰ μὲν πανιὰ τὰ μάζωξαν, τά 'θέσαν 'ς τὸ καράβι,
Τὸ δὲ κατάρτ' ἀπόθεσαν εἰς τὸν καταρτοδόχον,
Μὲ τοὺς προτόνους παρευθὺς ἀφίνοντάς το κάτω.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Κι ὁ Χρύσης μεγαλόφωνα, σηκώνοντας τὰ χέρια·
"Ἄκουσέ μ', ἀργυρότοξε, ὁποῦ τὴν Χρύσην σκέπεις,
Και Κίλλαν, καὶ τὴν Τένεδον ἀνδρεῖα βασιλεύεις.
Σε παρακάλεσα πρωτοῦ, κ' ἐσὺ ἀκούοντάς με,
Κατέθλιψες τοὺς Ἀχαιοὺς, καὶ τίμησες ἐμένα.
Και τώρ' ἀποτελείωσε μ' ἀκόμ' αὐτὸν τὸν πόθον·
Τώρα σήκωσ' τοὺς Δαναοὺς τὸ κακὸν πάθος πλέον.
"Ἔτσ' εἶπε προσευχόμενος, τὸν ἄκουσ' ὁ Ἀπόλλων.

Λοιπὸν σὰν προσευχήθηκαν, κ' ἔῤῥιξαν οὐλοχύταις,
Ἀπάνω στρέψαν τοὺς λαιμοὺς, καὶ ἔσφαξαν, κ' ἐγδάραν·
Καὶ τὰ μηριὰ τὰ ἔκαψαν, τὰ σκέπασαν μὲ πάχος,
Διπλόνοντας, καὶ ἔθεσαν τὰ σπλάγχν' ἀπάν' 'ς ἐκεῖνα.
Κι' ὁ γέροντας τὰ ἔκαιγε 'ς ταῖς σχίζαις, κὶ ἀπὸ πάνω
Μαῦρο κρασὶ ἐῤῥάντιζε· οἱ νέοι δὲ σιμά του
Κρατοῦσαν τὰ πεντόσουγλα εἰς τὰ δικά τους χέρια.
Λοιπὸν σὰν κάϊκαν τὰ μηριὰ, καὶ ἔφαγαν τὰ σπλάγχνα,
Τὰ ἄλλα τὰ κομμάτιασαν, τὰ πέρασαν 'ς ταῖς σούγλαις·
'Πιτήδεια τὰ καλόψησαν· καὶ τά 'συραν' πίσ' ὅλα.
Κι' ἀπ' τὴ δουλειὰ σὰν ἔπαυσαν, κ' ἑτοίμασαν τραπέζι,
Ἔτρωγαν· τίποτ' ἡ καρδιὰ φαγ' ἴσιο δὲν στερηοῦνταν.
Λοιπὸν ἀφοῦ ἀπ' τὸ πιοτὸ, καὶ φαγητὸ χορτάσαν,
Κρασὶ κρατῆρας γέμισαν οἱ νέοι ὥς τὰ χείλη·
Καὶ ἀρχινῶντας μοίρασαν εἰς ὅλους μὲ ποτήρια·
Καὶ τὸν θεὸν ἱλέωναν μὲ ψάλσιμ' ὅλ' ἡμέρα,
Παιᾶνα καλὸν ψάλλοντας τῶν Ἀχαιῶν οἱ νέοι·
Μὲ μελῳδίαις, καὶ χοροὺς τὸν Μακροχτύπ' ὑμνῶντας.
Ἐκεῖνος δὲ ἀκούοντας, χαίρονταν 'ς τὴν καρδιάν του.

Κι' ὁ ἥλιος σὰν βασίλευσε, καὶ ἦρθε καὶ τὸ σκότος,
Τότε πρὸς τὰ πρυμόσχοινα τοῦ καραβιοῦ κοιμήθκαν.
Σὰν φάνκ' ἡ ῥοδοδάχτυλη κι' ἀνοιξογεννημένη
Αὐγὴ, τότε 'ς τὸ στράτευμα τὸ μέγα ἐκινοῦσαν·
Καὶ τότε πρύμον ἄνεμον τοὺς ἔστειλ' ὁ Ἀπόλλων.
Καὶ τὸ κατάρτι ἔστησαν· τ' ἄσπρα πανιὰ ἁπλῶσαν·
Καὶ τὸ πανὶ ὁ ἄνεμος ἐφούσκωσε 'ς τὴ μέση.

Τὸ κῦμα δὲ τὸ μελαψὸ καταβροντοῦσε γύρου
Εἰς τὴν τροπίδ' τοῦ καραβιοῦ, ὁποῦ περιπατοῦσε·
Κι' αὐτὸ τοὺς δρόμους σχίζοντας, ἔτρεχ' ἀπάν' 'ς τὸ κῦμα.
Λοιπὸν 'ς τὸ μέγα στράτευμα τῶν 'Αχαιῶν σὰν πῆγαν,
'Ετράβιξαν εἰς τὴν στεριὰν τὸ μελανὸ καράβι
Ψηλὰ 'ς τὸν ἄμμον· κ' ἔβαλαν στυλώματ' ἀποκάτω·
Κ' ἐσκόρπισαν εἰς ταῖς σκηναῖς αὐτοὶ, καὶ 'ς τὰ καράβια.

Κι' ὁ γοργοπόδης 'Αχιλλεὺς, ἔνδοξος υἱὸς Πηλέως,
'Εκάθουνταν εἰς τὰ γοργὰ καράβια κακιωμένος.
Ποτὲ δὲν πήγαιν' εἰς βουλὴν, οὔτε ποτ' εἰς πολέμους·
Μόνον προσμένοντας αὐτοῦ, ἔτηκε τὴν καρδιά του,
'Αλαλαγμὸν, καὶ πόλεμον ὑπερεπιθυμῶντας.

'Αλλ' ὅταν ἔκτοτ' ἔγινεν ἡ δωδεκάτ' ἡμέρα,
Τότ' οἱ αἰώνιοι θεοὶ πῆγαν 'ς τὸν Ὄλυμπ' ὅλοι
Μαζί, προπορευόμενος ὁ Ζεύς. Οὔτε κ' ἡ Θέτη
Δὲν ξέχασ' ταῖς παραγγελιαῖς τοῦ υἱοῦ τοῦ ἐδικοῦ της,
'Αλλὰ ἀπὸ τῆς θάλασσας τὸ κῦμ' ἀπάν' ἐβγῆκε,
Καὶ τὴν αὐγὴν 'ς τὸν Ὄλυμπον καὶ οὐρανὸν ἀνέβη.
Τὸν μακροφώνην εὕρηκε Κρονίδην καθισμένον
Μονάχον 'ς τὴν 'ψηλὴν κορφὴν τοῦ πολυλαίμ' 'Ολύμπου.
Λοιπὸν σιμά του κάθησε, κ' ἔπιασ' τὰ γόνατά του
Μὲ τὸ ζερβὶ· μὲ τὸ δεξὶ τὸν πῆρ' ἀπ' τὸ πηγοῦνι·
Καὶ λάλησ' ἱκετεύοντας τὸν βασιλέα Δία·

Δία πατέρ', ἂν μεταξὺ ἐγὼ 'ς τοὺς ἀθανάτους
Μὲ λόγον σὲ ὠφέλησα ποτέ μου, ἢ μὲ ἔργον,
Τέλειωσ' αὐτὸν τὸν πόθον μου, τίμησε τὸν υἱόν μου·

Ὁποῦ 'ν' λιγοζωότατος ἀπὸ τοὺς ἄλλους ὅλους,
Κι' ἀτίμασεν ὁ βασιλεὺς ὁ Ἀγαμέμνων τώρα·
Ὅτ' ἅρπαξε τὸ δῶρόν του, τὸ πῆρε καὶ τὸ ἔχει.
Ἀλλὰ σὺ, Ζεῦ Ὀλύμπιε, σοφὲ, τιμήσε μέ τον·
Καὶ ἕως τότε δύναμιν τοὺς Τρῳαδίτας δίδε,
Ἕως ὁποῦ οἱ Ἀχαιοὶ τιμήσουν τὸν υἱόν μου,
Καὶ ἕως ὅτου μὲ τιμὴν τὸν ὑπερμεγαλώσουν.
Ἔτσ' εἶπ' αὐτή· ὅμως ὁ Ζεὺς ὁ συννεφοσυνάχτης
Τίποτε δὲν τὴν λάλησε, κι' ὁλό' 'στεκε σιωπῶντας.
Ἡ Θέτη δὲ σὰν ἔπιασε τὰ γόνατα, κρατηοῦνταν
Σφιγμένη· καὶ τὸ δεύτερον τὸν ἐρώτησε πάλε.
Ἀληθινὰ ὑποσχέσου με, καὶ δέξου, ἢ ἀρνήσου.
Φόβον δὲν ἔχεις παντελῶς· νὰ ἰδῶ καλὰ τὸ πόσον
Μέσα εἰς ὅλους εἶμ' ἐγὼ θεὰ ἀτιμασμένη.
Κι' ὁ συννεφοσυνάχτης Ζεὺς καταπειράχθη, κ' εἶπεν·
Ὦ 'ς τὰ κακά! Θὰ κάμεις δὰ νὰ μ' ἐχθρευθῇ ἡ Ἥρα,
Ὁπόταν μ' ὀνειδιστικαῖς 'μιλίαις μὲ συγχίζῃ.
Αὐτὴ 'μπρὸς τοὺς ἀθάνατους θεοὺς μὲ 'βρίζει κ' ἔτσι
Πάντα, καὶ λέει 'ς τὸν πόλεμον βοηθῶ τοὺς Τρωαδίτας.
Τώρ' ὅμως ἐσὺ πήγαινε, νὰ μή σε νοιώσ' ἡ Ἥρα·
Κ' ἐγὼ αὐτὰ ἐγνοιάζομαι, γιὰ νὰ τὰ τελειώσω.
Κ' ἔλα μὲ τὸ κεφάλι μου νὰ νεύσω, νὰ πιστεύσῃς.
Γιατὶ αὐτό 'ν' τὸ μέγα μου μὲς τοὺς θεοὺς σημεῖον·
Τὸ πῶς μὲ τὸ κεφάλι μου ἐγ' ὅ, τι καὶ ἂν νεύσω,
Δὲν ἀπατᾷ, καὶ δὲν γυρνᾷ, κι' ἀτέλειωτον δὲν μένει.
Εἶπε, καὶ μὲ τὰ φρύδια του τὰ μαῦρ' ἔνευσ' ὁ Δίας·

Καὶ χύθηκαν τ' ἄφθαρτα μαλλιὰ ἀπ' τ' ἄφθαρτο κεφάλι
Τοῦ βασιλέως, κ' ἔσεισαν τὸν Ὄλυμπον τὸν μέγαν.
Ἔτσι αὐτοὶ βουλεύθηκαν, καὶ χώρισαν· κ' ἡ Θέτη
Πήδησ' ἀπ' τὸν λαμπρόλυμπον 'ς τῆς θάλασσας τὰ βάθη·
Κι' ὁ Δίας εἰς τὸ δῶμά του. Κ' οἱ θεοὶ μαζὶ ὅλοι
'Απ' τὰ θρονιὰ σηκώθηκαν ἔμπροσθεν τοῦ πατρός τους.
Οὔτε κανένας τόλμησε νὰ μείνῃ, ὅταν ἦρθεν,
Ἀλλὰ ὀρθοὶ ἐστάθηκαν ὅλοι τους ἀπαντίκρυ.
Ἔτσι αὐτὸς μὲν κάθησεν ἐκεῖ ἀπάν' 'ς τὸν θρόνο
Ἡ Ἥρα ὅμως ἔμαθε, καὶ εἶδε ὅτ' ἡ Θέτη,
Ἡ κόρ' ἡ ἀσημόποδη τοῦ θαλασσένιου γέρου,
Βουλαῖς ἐσυμβουλεύθηκεν ἀντάμα μετ' ἐκεῖνον·
Κι' ἀγκιχτικὰ 'μίλησ' εὐθὺς τὸν Δία τὸν Κρονίδην.
(1) Ποιὸς πάλε, δόλιε μου, θεὸς μ' ἐσέν' εἶχε συμβούλιο;
Πάντα σ' ἀρέζει χωριστὰ νὰ εἶσ' ἀπότ' ἐμένα,
Κρυφὰ νὰ συλλογίζεσαι, καὶ νὰ ἀποφασίζῃς.
Ποτέ σου δὲν ὑπόφερες, νὰ μὲ εἰπῇς κ' ἐμένα,
Κανέναν λόγον πρόθυμα, ὁποῦ 'ς τὸν νοῦν σου ἔχεις.
Ὕστερα εἶπε τῶν θεῶν κι' ἀνθρώπων ὁ πατέρας·
Ἥρα, ὅλους τοὺς λόγους μου μὴ ἔλπιζε νὰ μάθῃς·
Αὐτὸ σὲ εἶναι δύσκολον, κι' ἂν εἶσαι σύζυγός μου.
'Αλλ' ὅποιον πρέπει νὰ ἀκοὺς, αὐτὸν δὲν θέλει μάθει
Οὔτε θεὸς, οὔτ' ἄνθρωπος ποτὲ προτήτερά σου.
Ὅσα δὲ δίχως τοὺς θεοὺς νὰ στοχασθῶ θελήσω,
'Εσὺ αὐτὰ μὴν ἐρωτᾷς, μήτε νὰ ἐξετάζῃς.
Τὸν εἶπε πάλ' ἡ δοξαστὴ καὶ βοϊδομμάτα Ἥρα·

(1) δόλιε. — δολομῆτα ἐν τῷ ἀρχετύπῳ. Ἀλλ' ἐν τοῖς δημοτικοῖς τραγῳδίοις τὸ δόλιος σημ. ἢ δείλαιος.

Πῶς τέτοιον λόγον λάλησες, σκληρότατε Κρονίδη!
Μάλιστα πρῶτ' οὔτ' ἐρωτῶ, καὶ οὔτε σ' ἐξετάζω·
Στοχάζου ἡσυχότατα ὁπόσα κι' ἂν θελήσῃς.
Τώρα φοβοῦμαι δυνατά, μὴ σὲ πλανέσ' ἡ Θέτη,
Ἡ κόρ' ἡ ἀσημμόποδη τοῦ θαλασσένιου γέρου.
Ταχὺ σιμά σου κάθησε, κ' ἔπιασ' τὰ γόνατά σου.
Θαῤῥ' ὅτι συγκατάνευσες πιστὰ γιανὰ τιμήσῃς
Τὸν Ἀχιλλέα, κι' Ἀχαιοὺς πολλοὺς νὰ ἀφανίσῃς.
Τὴν ἀποκρίθηκεν ὁ Ζεὺς ὁ συννεφοσυνάχτης·
Πανούργα, πάντοτε θαῤῥεῖς, καὶ οὔτε σὲ λαθεύω·
Πλὴν τίποτε δὲν δύνασαι νὰ κάμῃς· ἀλλὰ πλέον
Θὰ σὲ μισήσω· καὶ αὐτὸ θά 'ν' τρομερώτερό σου.
Εἰδέκε ἔτσι εἶν' αὐτὸ, ἔτσι μ' ἀρέζ' ἐμένα.
Καὶ κάθου, καὶ σιώπαινε· 'ς τὸν λόγον μ' ὑποτάξου·
Μήπως καὶ ὅλοι οἱ θεοὶ, ὅσοι 'ς τὸν Ὄλυμπό 'ναι,
Δέν σ' ὠφελήσουν παντελῶς, σιμὰ ἀνίσως ἔρθουν,
Ὁπόταν βάλ' ἐπάνω σου τ' ἀνίκητά μου χέρια.
Ἔτσ' εἶπε· κ' ἐφοβήθηκεν ἡ δοξασμένη Ἥρα.
Καὶ σιωπῶντας κάθησε, σφίγγοντας τὴν καρδιά της.
Πικράθκαν οἱ οὐράνιοι θεοὶ 'ς τοῦ Διὸς τὸ δῶμα·
Κι' ὁ καλλιτέχνης Ἥφαιστος ἀρχίνησε νὰ λέγῃ
Πρὸς χάριν τῆς μητέρας του ἀσπραγκαλιάρας Ἥρας·
Ὦ τί καμώματα πικρὰ, κι' ἀβάστακτά 'ναι τοῦτα,
Ὁποῦ μαλώνετ' ἔτσ' ἐσεῖς διὰ θνητοὺς ἀνθρώπους,
Κι' ἀχλοβοῆτε 'ς τοὺς θεούς· οὔτ' ἡδονὴ θὰ εἶναι
Τῆς καλῆς τράπεζας, γιατὶ νικοῦν τὰ τιποτένια.

Τὴ φρόνιμη μητέρα μου ἐγὼ τὴ συμβουλεύω,
Νὰ τρέχ' εἰς τὰ θελήματα τ' ἀγαπητοῦ πατρός μου,
Ὁποῦ καὶ ὁ πατέρας μας νὰ μὴ μαλώνῃ πάλε,
Καὶ ὅλον τὸ συμπόσιον μᾶς τὸ καταταράξῃ.
Γιατὶ ἂν ὁ Ὀλύμπιος ἀστράφτης καὶ θελήσῃ,
Μᾶς ῥίχν' ἀπ' τὰ καθίσματα, ὅτ' εἶν' καλλίτερός μας.
Ὅμως ἐσὺ μὲ μαλακοὺς καλόπιανέ τον λόγους·
Κ' ἔπειτα ὁ Ὀλύμπιος ἵλεος θὰ μᾶς εἶναι.
Ἔτσ' εἶπε· κ' ἔτρεξ' κ' ἔβαλε τὸ δίκουπο ποτῆρι
'Σ τὸ χέρι τῆς ἀγαπητῆς μητέρας, καὶ τὴν λέγει·
Ὑπόφερε, μητέρα μου, καὶ βάστα λυπημένη·
Μή σε ἰδῶ, σ' ἀγαπῶ, 'ς τὰ μάτια μου δαρμένη.
Καὶ δὲν 'μπορῶ, κι' ἂν λυπηθῶ νὰ χρησιμεύσω τότε.
Βαρ' εἶναι τὸν Ὀλύμπιον νὰ τὸν ἀντιφερθοῦμεν.
Ὅτι ζητῶντας κι' ἄλλοτε διὰ νὰ σ' ἀπαντήσω,
Μ' ἔῤῥιξ' ἀπ' τὸ θεϊκὸν κατόφλοιον ἀπ' τὸ πόδι.
Ὁλημερὶς ἐπήγαινα, καί 'ς τοῦ ἡλιοῦ τὴ δύσι
'Σ τὴ Λήμνο κάτω ἔπεσα, ψυχὴν μὲ πολλὰ 'λίγην.
Κ' εὐθὺς ἐκεῖ σὰν ἔπεσα μ' ἐσήκωσαν οἱ Σίντες.
Ἔτσ' εἶπε· κ' ἡ ἀσπράγκαλη ἐχαμογέλασ' Ἥρα.
Κι' ἀπ' τὸν υἱόν της δέχθηκε γελῶντας τὸ ποτῆρι.
Κέρασ' αὐτὸς καὶ τοὺς θεοὺς τοὺς ἄλλους ἐπιδέξια,
'Απ' τὸν κρατῆρα χύνοντας νέκταρ γλυκὸν εἰς ὅλους.
(1) Μεγάλα χάχαν' ἔγιναν εἰς τοὺς θεούς, σὰν εἶδαν
Τὸν Ἥφαιστον, ποῦ δούλευε 'ς τὰ δώματα μὲ γνῶσιν.
Ἔτσι δὰ τότ' ὁλημερὶς ὥς τοῦ ἡλιοῦ τὴ δύσι

(1) συνήθως γέλοια

Ἔτρωγαν· τίποτ' ἡ καρδιὰ φαγ' ἴσιο δὲν στερηοῦνταν·
Οὔτε τὴν λύραν τὴν καλὴν, 'ποῦ εἶχεν ὁ 'Απόλλων,
Οὔτε ταῖς Μούσαις, π' ἔψαλλαν καλόφωνα μὲ τάξιν.

Κι' ὅταν βασίλευσε τὸ φῶς τὸ λαμπερὸ τοῦ ἥλιου,
Πῆγε 'ς τὴν κατοικίαν του καθένας νὰ πλαγιάσῃ,
Ὅπου καθέν' ὁ Ἥφαιστος, ὁ τίμιος διπλοκούτζης,
Τὸ δῶμά τους τὸ ἔκτισε μὲ τὴν σοφήν του γνῶσιν.
Κι' ὁ Δίας ὁ 'Ολύμπιος ἀστραπητὴς ἐπῆγε
'Σ τὴν ἐδικήν του κλίνην του, ὅπου κοιμοῦνταν πρῶτα,
Ὅταν ὁ ὕπνος ὁ γλυκὸς τὸν ἔρχουνταν· κι' ἀνέβη,
Κ' ἐκεῖ κοιμήθκε· καὶ σιμὰ ἡ χρυσοθρόνα Ἥρα.

ΤΟ ΠΑΡΟΝ ΒΙΒΛΙΟΝ ΕΤΥΠΩΘΗ
ΕΝ ΠΑΡΙΣΙΟΙΣ ΠΑΡΑ ΙΟΥΛΙΩ ΒΟΝΑΒΕΝΤΟΥΡΑ,
ἐν τῷ παραποταμίῳ τῶν μεγάλων Αὐγουστίνων, ἀριθ. 55.

p. 10, φάνηκαν, (φάνηκαν) p. 14, πολύγνωσος
p. 14, σηκώθηκαν, p. 21, κοιμήθηκαν. p. 0', ἔφυγε
p. 25, πικράθηκαν — p. 27, κοιμήθηκε.
p. 15 φέρτε, φοβήθηκαν, ξάνθηκαν
p 16, p. 24, χωρίζω, to withdraw.
p. 19 ἀφοῦ for ἀφήσε

33702
ASTOR LIBRARY
MAY
NEW YORK

ΔΗΜΟΤΙΚΑ

ΤΡΑΓΟΥΔΙΑ

COLLECTION

DE

MONUMENTS

POUR SERVIR A L'ÉTUDE

DE LA LANGUE NÉO-HELLÉNIQUE.

Nº 12

CHANSONS POPULAIRES

Chartzianis et Arété
Le fils d'Andronic
La vengeance du Mari

PARIS
CHEZ MAISONNEUVE ET Cie,
15, QUAI VOLTAIRE, 15

1870

ΔΗΜΟΤΙΚΑ

ΤΡΑΓΟΥΔΙΑ

Ὁ Χαρτζιανὴς καὶ ἡ Ἀρετή

Ὁ υἱὸς τοῦ Ἀνδρονίκου

Ἡ ἐκδίκησις τοῦ ἀνδρός

ἐκδιδόντος

ΑΙΜΥΛΙΟΥ ΛΕΓΡΑΝΔΙΟΥ

ΑΘΗΝΗΣΙΝ

ἐν τῷ γραφείῳ τῆς Πανδώρας

͵αωο΄

PRÉFACE

M. Brunet de Presle, qui va publier d'ici à quelque temps le troisième volume inédit de chants populaires grecs réunis par Fauriel, a bien voulu distraire un joyau de ce précieux écrin pour en enrichir notre collection. La chanson de *Chartzianis et Arété* donnera aux amateurs de la langue néo-hellénique comme un avant-goût du festin littéraire auquel va les convier le savant professeur de grec moderne de Paris. Cette chanson était inédite, et nous sommes heureux d'être les premiers à l'offrir aux hommes d'élite qui ont accueilli avec tant de bienveillance et de sympathie nos précédentes publications. A en juger par la langue dans laquelle elle est écrite et par l'ordre d'idées qui y règne, elle semble remonter à une époque déjà ancienne; de plus, nous croyons pouvoir affirmer, sans crainte d'être démenti, qu'elle n'a pas été composée sur le continent hellénique, mais qu'elle est originaire d'une des îles grecques de la Méditerranée, de Chypre peut-être. — Le recueil de Passow (le plus complet du genre) ne renferme aucune chanson qui puisse offrir une analogie quelconque avec celle que nous publions. Il est vraiment regrettable que Fauriel, qui a fait précéder toutes les pièces par lui éditées d'un commentaire toujours très-instructif, n'ait rien fait de semblable pour *Chartzianis et Arété*.

Le texte et la traduction sont ceux que Fauriel se proposait de donner au public; nous nous sommes bien gardé d'y rien changer. — Comme détail de linguistique, remarquons l'emploi de l'article τοίς à l'accusatif, masculin ou féminin indistincte-

ment; il est vrai que le féminin pourrait s'écrire τῆς, ce qui n'aurait rien de contraire à l'usage; mais le masculin, comment devrait-on l'orthographier? Nous avons préféré ne rien changer à la façon d'écrire adoptée par Fauriel. C'est, du reste, la première fois qu'il nous arrive de rencontrer cette forme, assurément très-peu répandue.

La chanson de *Chartzianis et Arété* fait seule partie du recueil inédit de Fauriel; les deux suivantes appartiennent à la collection de M. Brunet de Presle.

Qu'il nous soit permis en terminant de remercier M. Brunet de Presle de l'obligeance et de l'amabilité qu'il n'a cessé d'avoir pour nous, en mettant à notre disposition et sa riche bibliothèque et les précieux manuscrits qu'il possède. L'intérêt qu'il veut bien porter à nos humbles publications est pour nous un encouragement dans la tâche souvent pénible que l'amour des lettres helléniques nous a inspiré l'idée d'entreprendre.

Paris, 25 juin 1870.

Émile LEGRAND.

P. S. Dans un mois ou deux nous publierons un recueil de chants populaires inédits, recueillis dans les différentes contrées de la Grèce. Les uns nous ont été obligeamment communiqués par M. Georges Perrot, ancien membre de l'École française d'Athènes; les autres, parmi lesquels se trouvent quelques chants albanais, ont tous trait à l'Épire et au trop fameux Ali, pacha de Janina. Ces derniers proviennent des papiers que M. Grasset, agent consulaire en Épire, a légués par testament à M. Brunet de Presle. Tous sont inédits. — Le volume que nous annonçons ne formera pas moins de six à huit feuilles d'impression, et il contiendra, outre des *fac-simile* de chansons albanaises copiées par un naturel du pays, la reproduction d'une lettre autographe d'Ali de Janina.

E. L.

Ο ΧΑΡΤΖΙΑΝΗΣ ΚΑΙ Η ΑΡΕΤΗ

CHARTZIANIS ET ARÉTÉ

Ο ΧΑΡΤΖΙΑΝΗΣ ΚΑΙ Η ΑΡΕΤΗ

Ὁ Χαρτζιανάκης ὁ ξανθὸς, ξανθὸς ὁ Χαρτζιανάκης,
Τὸ νιὸ πουλὶ, τὸ νιὸ κλαδὶ, τ' ὡριὸ κυπαρισσάκι,
Ἐθέλησε κ' ἀγάπησε πρωτάρχου θυγατέρα.
Κ' ἀγάπαντη κ' ἀγάπαντο χρόνους δεκατεσσέρους,
Καὶ μὲς στοὺς δεκατέσσερους, ἡμπᾶ κ' οἱ δεκαπέντε,
Προξενιτιὰ τῆς ἤστειλε, μῆλο μὲ τὸ λογάρι.
— Τὸ μῆλο τζαλαπάτησε, καὶ τὸ λογάρι ῥίχτη,
Καὶ τοὺς προξενιτάδες του ζαγλύκια τοὺς φορτώνει,
Καὶ λέ του καὶ στιχήματα τὰ δ' ἡμπορεῖ νὰ κάμῃ·
« Δύνεται πέτρα πελεκᾷ, καὶ φοινικιὰ κλαδεύῃ,
« Καὶ ποταμὸ ν' ἀγκαλιαστῇ, καὶ αὐγὰ νὰ δεματιάσῃ,
« Νὰ σπείρῃ καὶ τὴ θάλασσα σιτάρι καὶ κλιτάρι,
« Νὰ βάλῃ καὶ τ' ἀλώνι του ἀναμέσα πελάγου,
« Νὰ στείλῃ καὶ τοὺς μαύρους του νὰ πᾷ νὰ τ' ἀλωνέψου;
« Τότες εἶναι καὶ πάλινε καὶ πάλιν πότε θέλω·
« Τὴ σκλάβα μου τὴν πι' ἄσχημη γυναῖκα νὰ τοῦ δίνω. »
— « Καλῶς τοις τοὺς στρατιώταις μου, μὲ τὰ καλὰ χαμπέρια!. »
— « Καλῶς σ' εὕραμε, Χαρτζιανῆ, μὲ τὰ κακὰ χαμπέρια!
« Τὸ μῆλο τζαλαπάτησε καὶ τὸ λογάρι ῥίχτη,
« Καὶ τοὺς προξενιτάδες σου ζαγλυκιὰ μᾶς φορτώνει·
« Καὶ λέ σου καὶ στιχήματα τὰ δ' ἡμπόρεις νὰ κάμῃς.
« Δύνεσαι πέτρα πελεκᾷς, καὶ φοινικιὰ κλαδεύῃς,
« Καὶ ποταμὸ ν' ἀγκάλιαστῃς, κ' αὐγὰ νὰ δεματιάσῃς,
« Νὰ σπείρῃς καὶ τὴ θάλασσα σιτάρι καὶ κλιτάρι,

CHARTZIANIS ET ARÉTÉ

Le blond Chartzianis, Chartzianis le blond, — éveillé comme un oiseau, souple comme un frais rameau, élancé comme un cyprès, — aimait et désirait Arété, la fille d'un archonte ; — il l'aima, elle l'aima quatorze ans. Les quatorze ans passés, le quinzième venu, il l'envoie demander pour femme, (il lui envoie) une pomme et de l'argent. — Mais (la mère de la belle) foule la pomme aux pieds, jette l'argent, fait charger de coups les proxénètes, et leur dit : « Voici mes conditions : Chartzianis peut-il y satisfaire? — Peut-il d'un coup de hache trancher un roc ; — (de terre) émonder un palmier ; — étreindre la rivière en ses bras et lier des œufs (ensemble) ; — peut-il faire pousser de l'orge et du froment en pleine mer, — et sur mer aussi établir une aire où ses chevaux aillent fouler le grain ? — Le peut-il? alors, de mon côté, je veux bien lui donner pour femme la plus laide de mes esclaves. » — « Soldats, soyez les bienvenus, vous et vos bonnes nouvelles. » — « Chartzianis, sois le bien retrouvé, mais mauvaises sont nos nouvelles. [La mère d'Arété a foulé la pomme aux pieds, jeté l'argent, et a fait charger de coups tes proxénètes (1).] Voici les conditions de la (mère d'Arété) ; peux-tu y satisfaire ? Peux-tu trancher un roc d'un coup de hache ; — (de terre) émonder un palmier ; — étreindre la rivière en tes bras et lier des œufs (ensemble) ; peux-tu faire pousser de l'orge et du froment en pleine mer, et sur mer aussi

(1) Ce qui est compris entre les deux crochets ne se trouve pas dans la traduction de Fauriel. E. L.

« Νὰ βάλῃς καὶ τ' ἁλώνι σου ἀναμέσα πελάγου,
« Νὰ στείλῃς καὶ τοὶς μαύρους σου νὰ πᾷ νὰ τ' ἀλωνέψου ;
« Τότες εἶναι καὶ πάλινε καὶ πάλι πότε θέλει
« Τὴ σκλάβη της τὴν πι' ἄσχημη γυναῖκα νὰ σοῦ δίνει. »
— Ὡς τ' ἄκουσεν ὁ Χαρτζιανὴς πολλὰ τοῦ κακοφάνη·
Παίρνει δενδρὶ στὸν ὦμό-του, δενδρὶ στὴν ἀγκαλιά του,
Γιὰ νὰ τοῦ κάμνουνε ὀσκιὸ, νὰ βγένῃ στὸν ἀέρα.
Δυὸ μάγισσαις τοῦ ἀπαντοῦ, μάνα καὶ θυγατέρα,
Τὰ ἤξευρεν ἡ μάνα της ἡ κόρη δὲν τὰ ξεύρει,
Τὰ ἤξευρεν ἡ κόρη της ἡ μάνα δὲν τὰ ξεύρει.
— « Θώρεις, μάνα, τοῦτο τὸ νιὸ, τοῦτο τὸ παλληκάρι ;
« Τὴν Αρετοῦλαν ἀγαπᾷ, μάνα της δὲν τὸ θέλει.
« Καλῶς τονε τὸν Χαρτζιανὴ, τ' ὄμορφο παλληκάρι !
« Μήδ' ἀφ' τὸν ἄνεμο χλωμὸς, μήδ' ἀφ' τὸν ἥλιο μαῦρος !
« Τὴν Αρετοῦλαν ἀγαπᾷς, μάνα της δὲν σὲ θέλει.
« Καὶ τί μοῦ δίνεις, Χαρτζιανῆ, νὰ κάμω νὰ τὴν πάρῃς ; »
— « Δίνω σου καὶ τὸ λογάρι μου, δίνω σου καὶ τὸ βιό μου,
« Δίνω σου καὶ τὰ ῥοῦχά μου, τὴν κάλλια φορεσιά μου,
« Ποῦ τήνε βάζει ὁ βασιλὲς τοὶς τρεῖς ἑορταῖς τοῦ χρόνου,
« Τὴν ὕψωσιν γιὰ τὸ σταυρὸ, τὰ φῶτα γιὰ τ' ἁγιάσμα,
« Καὶ τὴ λαμπρὴ τὴ κυριακὴ γιὰ τοῦ Χριστοῦ ἀνέστην·
« Δίνω σου καὶ τὸ μαῦρό μου νὰ τὸ καβαλλικεύῃς. »
— « Ἔχε τα καὶ τὰ ῥοῦχά σου, ἔχε το καὶ τὸ βιό σου,
« Ἔχε το καὶ τὸ μαῦρό σου νὰ τὸ καβαλλικεύῃς·
« Τὸ ζωναράκι ποῦ φορεῖς θέλω γιὰ νὰ μοῦ δώσῃς. »
— « Ανάθεμά σε, μάγισσα, ἀφ' τὴν καρδιὰ μὲ πιάνεις,
« Μὰ πάλι γιὰ τὴν Αρετὴ, γιά ! λύσε το καὶ πάρ' το. »
— « Μὴ λυπηθῇς νωμάκια σου, καὶ βάλε φουστανάκια·
« Μὴ λυπηθῇς αὐτάκια σου, καὶ πιάσ' καὶ τρύπιζέ τα·
« Μὴ λυπηθῇς μουστάκια σου, καὶ πιάσ' καὶ ξύριζέ τα·

établir une aire où tes chevaux iront fouler le grain? — (le peux-tu?) alors, de son côté, elle veut bien te donner pour femme la plus laide de ses esclaves. » — En entendant cette (réponse), Chartzianis est tout attristé. Il prend de la ramée sur ses épaules, de la ramée entre ses bras, pour se faire de l'ombre, pour sortir au soleil. — Il rencontre deux magiciennes, la mère et la fille: ce que la mère savait, la fille ne le savait pas; et ce que savait la fille, la mère ne le savait pas. — « Vois-tu, ma mère, ce jeune homme, ce pallikare? Il aime Arété, et la mère d'(Arété) ne le veut pas. » — « Salut, Chartzianis; (salut), beau pallikare, qui n'es point pâle du vent, qui n'es point noir du soleil, tu aimes Arété, et la mère d'(Arété) ne te veut pas; que me donnes-tu, Chartzianis, si je te la fais avoir? » — « Je te donne mon argent; je te donne mon bien; je te donne mes habits, mon vêtement le plus beau, (le pareil de) celui que met le roi les trois grands jours de l'année, — le jour de l'Exaltation de la croix, le jour de la sainte Épiphanie et le dimanche de Pâques, (le dimanche) de la résurrection du Christ; — je te donne de plus mon moreau, pour aller à cheval. » — « Garde tes habits, garde ton bien; garde aussi ton moreau pour aller à cheval; mais la ceinture que tu portes, donne-la moi, je la désire. » — « Oh! maudite sois-tu, magicienne; c'est mon cœur même que tu me prends; mais c'est pour Arété, dénoue-la donc (cette ceinture), et prends-la. » — « Écoute à présent, Chartzianis; n'aie point de regret à tes épaules et mets des habits de femme; n'aie point de regret à tes oreilles, et fais-les percer; n'aie point de regret à tes moustaches, et fais-les raser. Prends

« Πάρε βελόνι καὶ κλωστὴ, καὶ ἄμε στὴ γειτονιά της·
« Ῥώτηζε, ξαναρώτηζε νὰ μάθῃς τὰ γενιά της. »
— « Ποῦναι ἐδῶ τῆς Ἀρετῆς, τῆς ὡριοπλουμισμένης,
« Τὴν ἔχει ὁ ἔρωτας βουλὴ, καὶ βασιλὲς ἐγκόλφι,
« Τὴν ἔχει κ' ἡ βασίλισσα χρυσὸ σταυρὸ κι' ἀμόνι; »
— « Ἡ μάνα της ἐμπρόβαλεν ἀπαὶ ψηλὸ παλάτι·
« Τίς τὴν θέ(λει) τὴν Ἀρετὴ, τὴν ὡριόπλουμισμένη; »
— « Ἐγὼ ἡ ἀξαδέλφη της, ἡ πολυαγαπημένη. »
— « Ἔβγα, ἔβγ', Ἀρετοῦλά μου, ἡ κατακλειδομένη,
« Νὰ εἰδῇς τὴν ἀξαδέλφην σου, τὴν πολυαγαπημένη. »
— « Νὰ ζήσῃς, ἀξαδέλφη μου, πόθε 'ναι οἱ γονεῖς σου; »
— « Ὁ κύρης μου ἀφ' τὴ Σουριὰ, κ' ἡ μάνα μου ἀφ' τὴ Σπάνια,
« Κ' ἀφ' τοῦ ἐπομακρύναμε καὶ χάθην ἡ γενιά μας. »
Σκαλὶ, σκαλὶ ἐνεβαίνανε, σκαλὶ σκαλὶ ἐφιλιοῦντα·
Ἕνα κιρκέφι ἐκάμνανε, ἔλεγαν κ' ἐν τραγοῦδι:
« Κάτι ἀργεῖ ὁ Χαρτζιανὴς νὰ μοῦ συχνοπεράσῃ,
« Νὰ νέψῃ μὲ τ' ὀμμάτι του, νὰ καὶ χαμογελάσῃ.
« Κάτι ἀργεῖ ὁ Χαρτζιανὴς, καὶ τὸ σκυλὶ γαυγίζει·
« Πότε τὸ πιάσω τὸ σκυλὶ νὰ τὸ τζαλαπατήσω,
« Καὶ νὰ τοῦ δώκω θάνατο, ὥστε νὰ τὸ ψοφήσω! » —
Τὰ ἡλιοβασιλέματα ὁ νιὸς ἀναστενάζει.
« Τί ἔχεις, ἀξαδέλφη μου καὶ βαρυὰ 'ναστενάζεις; »
— « Πάντα πουλιὰ στοὺς κοῖτές τως, τ' ἀδόνια στοὺς φωλιές τως,
« Κ' ἐγὼ, τὸ ἔρημο πουλὶ, ἀπόψε ποῦ θὰ μείνω; »
— « Γιὰ! 'δε ἡ ἀξαδέλφη μου λόγια ὁποῦ μοῦ λέγει!
« Στὴν κλίνη ποῦ κοιμοῦμαι 'γὼ θέλω καὶ σὺ νὰ μείνῃς·
« Ἄμεστε, βάγιαις, στρώσετε τὴ νυφικιά μου στρῶσι,
« Καὶ βάλετεν τὸ πάπλωμα ποὖχω τοῦ Χαρτζιανῆ μου. »
— « Νὰ ζήσῃς, ἀξαδέλφη μου· τὸ Χαρτζιανὴ ἀγαπᾷς τον; »
« Καὶ πῶς νὰ μὴν τὸν ἀγαπῶ τ' ὄμορφο παλληκάρι,

une aiguille et du fil; va-t'en dans le voisinage d'Arété; et là, questionne et questionne sans fin pour apprendre (l'histoire de) sa famille. » — « Où est ici l'appartement d'Arété, de (cette Arété) belle comme fleur, que l'amour a pour conseillère, dont le roi porte (le portrait en son sein) comme relique, et la reine à son cou en lieu de croix d'or? » Et voici du haut de son palais sortir la mère de la (belle) : « Qui est-ce qui demande Arété, (mon Arété) belle comme fleur? » — « C'est moi, moi sa cousine, (sa cousine), sa tendre amie. » — « Viens donc, sors, Arété la bien gardée, viens voir ta cousine, (ta cousine), ta tendre amie. » — « Si Dieu t'est en aide, ma cousine, d'où sont tes parents? » — « Mon père est de Syrie, ma mère d'Espagne; et depuis (si longtemps) que nous sommes éloignés, notre parenté a été mise en oubli. » — Ils montent (l'escalier) marche à marche; de marche en marche ils s'embrassent; elles se mettent à une broderie, elles commencent une chanson : « Chartzianis tarde un peu (trop) à passer (devant ma fenêtre), pour me faire un signe du coin de l'œil, pour me faire un sourire. Il tarde un peu trop, Chartzianis; mais le chien aboie. Oh! quand le prendrai-je, ce (maudit) chien? Quand le tiendrai-je sous mes pieds? Quand lui donnerai-je un poison dont il crève? » — Et vers l'heure où le soleil se couche, le jeune homme se met à soupirer. — « Qu'as-tu donc, ma cousine, que tu soupires si fort? » — « Tous les oiseaux (se retirent) dans leur gîte, les rossignols dans leur nid; mais moi, pauvre oiseau solitaire, où passerai-je cette nuit? — « Eh! mais entendez donc ma cousine, quels discours elle me tient! Dans le lit où je dors je veux que tu passes la nuit. Venez, servantes; faites-moi mon lit comme si j'étais mariée, et mettez-y la couverture que je garde pour mon Chartzianis. » — Si Dieu t'est en aide, ma cousine, ce Chartzianis, l'aimes-tu? » — Et comment ne l'aimerais-je pas, ce charmant pallikare, ce

« Τὸ νιὸ πουλὶ, τὸ νιὸ κλαδὶ, τὸ νιὸ κυπαρισσάκι,
« Ὁποῦ λυγίζει μέση του σὰν λεμόνιας κλωνάρι; »
— Καὶ μέσα τὰ μεσάνυχτα ἡ κόρη ἀναστενάζει.
« Τί ἔχεις, ἀξαδέλφη μου, καὶ βαρὺ ἀναστενάζεις; »
— « Γλυκὺ ὀνειράκι ποῦβλεπα πολλὰ 'μορφο ποῦ ἦταν! »
— « Γιὰ, πέ μου το, ἀξαδέλφη μου, καὶ νὰ σοῦ τὸ ξηγήσω. »
— « Μέσα σὲ χωραῖς ἤμουνε μαργαριτάρια φόρου,
« Τὰ σέλινα σελίνιτζα, τὰ πράσα πράσο λόγου,
« Κ' ἕναν ὁλόγυμνο σπαθὶ εἰς τὸ προσκεφαλό μου. »
— « Μαργαριτάρια δάκρυα σου, κ' ἡ χώραις χωρισαῖς μας,
« Τὰ σέλινα ποῦ σοῦλεγα, τὰ πράσα ποῦ σοῦ μήνου,
« Καὶ τὸ ὁλόγυμνο σπαθὶ εἶμαι ὁ Χαρτζιανής σου. »
— « Μὴ μὲ τὰ λὲς, ἐμένα φτᾷ, καὶ δὲν τὰ κουραρίζω·
« Ἐγὼ σὰν ἄμπελος ἀνθῶ, σὰν χώρα λουλουδίζω. »
— « Σὰν ἄμπελος μαραίνεσαι, σὰν λίμνη ἐξαράνθης,
« Σὰν χώρα ἐκρουσέφτικες, καὶ σὺ δὲν τὸ κατέχεις. »
— « Ἔλαστε, βάγιαις μου ἑκατὸ, σκλάβαις μου πενταχόσιαις,
« Φέρετεν τὰ χοχλιά μου, νὰ πάγω νὰ τὸν κρίνω. »
Ποιὸς εἶδεν ἥλιο τὴν αὐγὴ καὶ ἄστρη τὸ μεσημέρι,
Ποιὸς εἶδεν τοὺς εὐγενικαῖς τὴ νύχτα νὰ γυρίζου;
« Κριτῆ, καὶ καλοκρίνε με, καὶ δίκαια νὰ μὲ κρίνῃς·
« Ἕνας ἀφ' τοὺς λεβέντες σου, κ' ἀφ' τοὺς Μισιριακούς σου,
« Μὲ συμβουλὴ, μὲ μαριολιὰ, ἦμπε κ' ἐφίλησέ με. »
— « Γιὰ, πέ μου τὰ σημάδια του, ἴσως τόνε γνωρίζω. »
— « Μακρὺς, λιγνὸς εἰς τὸ κορμὶ, κ' ἴσιος σὰν κυπαρίσσι,
« Καὶ ἀπολυγίζει μέση του σὰν λεμονιᾶς κλωνάρι. »
— « Καὶ ἀφ' τὰ σημάδια ποῦ μοῦ λὲς εἶναι ὁ Χαρτζιανάκης. »
Μήνυμα πάγει κ' ἔρχεται στοῦ Χαρτζιανῆ τὴν πόρτα·
« Ἔλα ἐκεῖ, κὺρ Χαρτζιανῆ, κ' ὁ βασιλὲς σὲ θέλει. »
— « Καὶ τί μὲ κάμει ὁ βασιλές; καὶ τί μὲ κάμει ἀφέντης;

jeune oiseau, ce frais rameau, ce beau cyprès, (celui) dont la taille est souple comme une branche de citronnier? » — Et à minuit, la belle se met à soupirer : « Qu'as-tu donc, ma cousine, que tu soupires si fort? » — « Oh! le doux songe que j'ai fait! qu'il était charmant! » — Oh! dis-le moi, ma cousine; (dis-le moi), je te l'expliquerai. » — « J'étais dans des campagnes jonchées de perles (et où croissaient aussi céleris et porreaux). (Vrais) céleris étaient les céleris; et les porreaux, comme porreaux; mais sous mon oreiller était une épée nue. » — « Les campagnes que tu as vues, c'est notre séparation; les perles, ce sont tes larmes; les céleris, c'est ce que je te disais; les porreaux, c'est ce que je te voulais; et l'épée nue, c'est moi, c'est ton Chartzianis. » — Ne dis point choses pareilles, elles m'offensent, et je les dédaigne; je suis une vigne en fleur, je suis une campagne fleurie. » — « Tu es une vigne flétrie, tu es un étang desséché; tu es une ville pillée, et tu ne le sais pas. » — « Vite, accourez, mes cent servantes; mes cinq cents esclaves, accourez; apportez-moi mes vêtements pour que je sorte, pour que j'aille parler à quelqu'un. » — « Qui vit jamais le soleil à l'aurore, ou les étoiles à midi? Qui vit jamais femme bien née rôder durant la nuit? » — « Juge, rends-moi un bon jugement; roi, rends-moi justice. Un de tes braves, un de tes hommes du Caire, avec adresse, avec tromperie, s'est introduit (dans mon palais) et m'a embrassée. » — « Fais-moi son signalement, (la belle), et peut-être le reconnaîtrai-je. » — « Il est grand, mince de corps, droit comme un cyprès, et sa taille est souple comme une branche de citronnier. » — « Au signalement que tu me donnes, ce doit être Chartzianis. » — Un message part, un message arrive à la porte de Chartzianis. « Viens ici, seigneur Chartzianis; le roi te demande. » — « Et que me veut donc le roi, que me veut mon

« Χθὲς ἤστεκα στὴν πόρτα του, σήμερη τί μὲ θέλει;
— « Κορίτζι σὲ καταλαλεῖ νὰ φέρῃς τὴν τιμή του·
« Ἢ πάρ' την καὶ 'βλογίσου την, ἢ τὴν τιμή της φέρε. »
— « Ἂν τὴν 'βλογοῦμαι τῆς φιλῶ, καὶ τῆς περιλαμβάνω·
« Καὶ ποῦ λαμπάδες καὶ κεριὰ νὰ δίνω τῶν παπάδων;
« Καὶ ποῦ καστανοκαρυδιὰ νὰ δίνω τῶν ἀνθρώπων;
« Μ' αὐτὴ γιάτ' ἦταν ὄμορφη, ἦταν κ' ἀρχοντοποῦλα,
« Δίνω τῆς πικρὰ 'μύγδαλα νὰ πικράθῃ ὁ λαιμός της. »
— « Ἔλ', ἔλα, Ἀρετοῦλά μου, κυρά μου νὰ σὲ κάμω,
« Καὶ τὴν δική μου τὴν κυρὰ βάγια σου νὰ τὴν κάμω. »
— « Ὄχι, ἀφέντη βασιλὲ, ἔχε την τὴν κυρά σου,
« Κ' ἐγὼ θέλω τὸ Χαρτζιανὴ ποῦ πῆρεν τὴν τιμή μου. »
— « Κυρά, καμπάνα φράγκικη, ῥωμαΐκο σημαντῆρι,
« Ποῦ σὲ σημαίνου στὴν Φραγκιὰ καὶ ἀκούσαι στὸ Μισίρι·
« Σήμερ' εἶναι παρασκευὴ κ' αὐριὸ μέγα σαββάτο,
« Τὴ κυριακὴ νὰ κάμωμε τὸν ἐδικό μας γάμο. »
— Καὶ ὄντα τὴν ἐπερνούσανε ἀπαὶ τὴ γειτονιά της,
Ἡ μάνα της ἐμπρόβαλεν ἀπαὶ ψηλὸ παλάτι·
« Ἔβγ', Ἀρετοῦλά μου, νὰ 'δῇς. . . . .
« Ἀνδρογυνάκι ποῦ περνᾷ, πολλὰ 'μορφο ποῦ εἶναι!
« Ὄμορφος εἶναι ὁ γαμβρὸς, ὄμορφη 'ναι κ' ἡ νύφη,
« Μὰ τοῦ γαμβροῦ τὸ λύγισμα ἡ νύφη δὲν τὸ ἔχει. »
— « Ἀνάθεμά σε, μάνα μου, σὰν τὴν κακὴ ῥουφιάνα,
« Ποῦ ἀνήβασες τὸ Χαρτζιανὴ ἀπάνω (εἰς) τὴν σκάλα. »

maître ? J'étais hier à sa porte ; pourquoi me demande-t-il aujourd'hui ? » — « Une jeune belle t'accuse de lui avoir ravi son honneur ; ou prends-la pour femme, ou rends-lui son honneur. » — « Si je l'épouse, je la caresserai, je l'embrasserai. Où donc sont les lampes, où sont les cierges à donner aux prêtres ; où sont les châtaignes et les noix à donner aux assistants ? Mais à elle qui est belle, à elle qui est fille d'archonte, je lui donnerai des amandes amères, pour que la bouche lui en devienne amère aussi. » — « Viens, viens ici, ma petite Arété ; je veux te faire ma dame, et de celle qui est (maintenant) ta dame, j'en veux faire ton esclave. » — « Oh ! non, (mon) maître ; non, (mon) roi, garde ta dame ; c'est Chartzianis que je veux, celui qui m'a ravi mon honneur. » — (Et Chartzianis arrive qui lui dit) : « (O ma belle, ô ma) dame, (toi dont la renommée est comme une) cloche franke, comme une cloche grecque, que l'on sonne au pays frank et qui retentit jusqu'au Caire ; c'est aujourd'hui vendredi, c'est demain samedi, et dimanche sera le jour de notre mariage. » — Et lorsque la noce passe par le quartier de la belle, voilà sa mère qui sort de son haut palais : « Viens, ma petite Arété ; viens voir un couple d'époux qui passe ; viens voir qu'il est charmant ! Beau est le gendre, et belle aussi est la bru ; mais la fine taille du gendre, la bru ne l'a pas. » — « Oh ! que Dieu te confonde, ô ma mère ! c'est toi qui, comme une méchante entremetteuse, fis monter à Chartzianis l'escalier (de ma chambre). »

LE FILS D'ANDRONIC

La pièce suivante a été publiée pour la première fois, en 1859, à Athènes, par M. Sp. Zambélios, dans son ouvrage intitulé Πόθεν ἡ λέξις τραγουδῶ. Ce savant dit en note (page 37) qu'il a transcrit ce petit poëme sur une copie, — l'unique peut-être, — qui se trouve entre les mains de M. Brunet de Presle; mais, ce dont il aurait bien dû nous prévenir, c'est des interpolations, additions et changements qu'il a introduits dans le texte primitif. Il est probable que si M. Zambélios eût eu à sa disposition une copie différente de celle que M. Brunet de Presle lui avait prêtée, il n'aurait pas manqué de nous en informer; son silence à ce sujet nous autorise donc à considérer comme apocryphe tout ce qui ne figure pas dans le texte que nous publions aujourd'hui. M. Zambélios a sans doute trouvé dans l'original la narration trop décousue et le dénoûment trop brusque, et c'est ce qui l'aura décidé à refaire la pièce à sa façon.

Le Fils d'Andronic ne fait pas partie du troisième volume de chants populaires grecs que Fauriel se proposait de publier; nous ne savons pas non plus s'il a été extrait, comme le dit M. Zambélios, d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris; ce qui est vrai, c'est que le texte de ce petit poëme fut dicté par M. Hase aux élèves qui suivaient son cours de grec vulgaire, et M. Brunet de Presle, qui l'écrivit alors, nous assure qne le savant helléniste avait négligé de dire d'où il l'avait tiré.

Le texte de Zambélios a été réédité avec une version allemande par Büdinger (1), et tout récemment dans un intéressant volume que M. Wilhelm Wagner vient de publier en collaboration avec M. Gidel (2).

(1) Mittelgriechisches Volksepos. Ein Versuch von Max Büdinger. Leipzig, Teubner, 1866, in-8°.

(2) Medieval Greek texts. *London*, 1870, in-8°.

E. L.

Ο ΥΙΟΣ ΤΟΥ ΑΝΔΡΟΝΙΚΟΥ

Κουρσεύουν οἱ Σαρακηνοὶ, κουρσεύουν Ἀραβίδες·
Κουρσεύουν τὸν Ἀνδρόνικον καὶ παίρνουν τὴν καλήν του,
Ἐγγαστρωμέν' ἐννιὰ μηνῶν, τῆς ὥρας νὰ γεννήσῃ.
Στὴν φυλακὴν τὸ γέννησε, στὰ σίδηρα τὸ θρέφει·
Ἡ μάννα του τὸ τάγιζε ψιχούδια μὲ τὸ γάλα,
Ἡ Μήρισσα τὸ τάγιζε ψιχούδια μὲ τὸ μέλι·
Ἡ μάννα του τοῦ ἔλεγε: ἄ υἱέ μου τ' Ἀνδρονίκου!
Ἡ Μήρισσα τοῦ ἔλεγε: ἄ υἱέ μου τ' Ἀμηρᾶ σου!
— Χρονιὸς ἐπιάσε τὸ σπαθὶ, καὶ διέτης τὸ κοντάρι,
Κι' ὅταν ἐπάτησε τοὺς τρεῖς κρατειέται παλληκάρι.
Ἔβγηκ', ἐδιαλαλήθηκε, κἀνένα δὲν φοβᾶται,
Μήτε τὸν Πέτρον τὸν Φωκᾶν, μήτε τὸν Νικηφόρον,
Μήτε τὸν Πετροτράχηλον, τὸν τρέμ' ἡ γῆ κι' ὁ κόσμος,
Κἂν εἶναι δίκηος πόλεμος, μήτε τὸν Κωνσταντῖνον.
Ἐτράβιξαν τὸν μαῦρόν του· πηδᾷ, καβαλλικεύει·
Φτερνιστηριὰν τοῦ χάρισε· πάνω 'ς βουνὶ ἐβγαίνει·
Κ' εὕρισκει τοὺς Σαρακηνοὺς, δικίμιν ἀπηδοῦσαν.
— Δικίμιν ποῦ πηδᾶτε σεῖς, πηδοῦν το κ' ἡ γυναῖκες,
Ὄχι γυναῖκες ἄτροφες, μόνον ἐγγαστρωμέναις.
Οἱ μαῦροί σας εἶναι ἐννιὰ, κ' ἕνας δικός μου δέκα·
Δεῖστε κι' ἐξαγκωνιάστε με τρεῖς δίπλαις τ' ἀλυσίδι,
Ῥάψετε τ' ἀμματάκια μου τρεῖς δίπλαις τὸ ῥαφίδι,
Βάρτε κ' εἰς ταῖς μασχάλαις μου τρικάνταρον μολύβι·
Καὶ βάρτε κ' εἰς τὰ πόδια μου δυὼ σιδερένιαις κλάππαις.

LE FILS D'ANDRONIC

Les Sarrasins font des incursions, les Arabes font des incursions;
Ils en font une chez Andronic et lui enlèvent sa belle,
Enceinte de neuf mois, sur le point d'avoir un enfant.
Dans la prison elle donna le jour à un fils, elle l'éleva dans les fers.
Sa mère le nourrissait de pain émietté dans le lait,
La femme de l'émir le nourrissait de pain émietté dans le miel.
Sa mère lui disait : Mon fils, fils d'Andronic!
La femme de l'émir lui disait : Mon fils, fils de ton émir!
— A un an il saisit l'épée, à deux ans la lance,
Et quand il marcha sur trois ans on le tint pour pallikare.
Il sort, il parle à tout le monde, il ne redoute personne,
Ni Pierre Phocas ou Nicéphore,
Ni Pétrotrakhélos qui fait trembler la terre et le monde,
Et, si la guerre est juste, pas même Constantin.
On lui amène son cheval, il s'y élance et il chevauche,
Il donne un coup d'éperon, et le voilà sur la montagne;
Il trouve les Sarrasins qui luttaient à franchir l'espace.
— L'espace que vous franchissez, vous autres, des femmes mêmes [le franchissent,
Non des femmes qui n'ont pas conçu, mais des femmes enceintes.
Vos chevaux sont au nombre de neuf, et le mien fait dix;
Liez-moi, garrottez-moi avec une corde trois fois redoublée,
Cousez mes paupières avec un fil trois fois redoublé,
Mettez sur mes épaules un poids de plomb de trois quintaux,
A mes pieds attachez deux entraves de fer,

Διὰ νὰ ἰδῆτε πῶς πηδοῦν Ῥωμαῖοι παλληκάρια.
— Δένουν κ' ἐξαγκωνιάζουν τον τρεῖς δίπλαις τ' ἀλυσίδι,
Ῥάψουν τὰ ἀμματάκια του τρεῖς δίπλαις τὸ ῥαφίδι,
Βάρτουν κ' εἰς ταῖς μασχάλαις του τρικάνταρον μολύβι,
Καὶ βάρτουν κ' εἰς τὰ πόδια του δυὼ σιδερένιαις κλάππαις.
Ἀφοῦ τοῦ τὰ ἐκάμασι Σαρακηνοὶ, λαλοῦν του·
« Ἀ βρὲ μωρὸν κι' ἀνήλικον, ἔπαρ' τὴν 'λευτεριάν σου! »
— Κρανοίγει τὰ ματάκια του, ἔκοψεν τὸ ῥαφίδι,
Τινάσσει τὰ χεράκια του κ' ἔκοψε τ' ἀλυσίδι,
Ἔσεισε ταῖς μασχάλαις του κ' ἔπεσε τὸ μολύβι·
Καὶ διόλ' ἐπῆδ', ἔκαμε κ' ἐβγήκασιν ἡ κλάππες.
Κι' ἀπὸ τοὺς μαύρους τοὺς ἐννιὰ εὑρέθη στὸν δικόν του,
Φτερνιστηριὰν τοῦ χάρισε, στὸν κάμπον καταβαίνει.
Ἡ μάννα του τοῦ ἔλεγεν ἀπὸ τὸ παραθύρι:
« Υἱέ μου, ἂν πᾷς στὸν κύρι σου, στάθου νὰ σοῦ συντύχω·
Ὅλαις ἡ τένταις κόκκιναις, καὶ τοῦ κυροῦ σου 'ν' μαύρη·
Κι' ἂν δὲν σοῦ 'μώσουν τρεῖς φοραῖς μὴ γύρῃς νὰ πεζεύσῃς »
Καὶ σὰν τοῦ εἶπεν ἔκαμεν, καὶ σὰν τοῦ παραγγέλλει,
Ὅλαις ἡ τένταις κόκκιναις καὶ τοῦ κυροῦ του μαύρη,
Καὶ τρεῖς γυροὺς ταῖς ἔδωκεν, καὶ πόρταν δὲν εὑρῆκεν,
Καὶ μ' ἕνα κλώτζον δυνατὸν ἔξωθεν κ' ἔσω βρέθη.
Ἀνδρόνικος ποῦ τὸν θωρεῖ, βγαίνει καὶ χαιρετᾷ τον,
Νὰ καταιβῇ τὸν προσεκλεῖ, ῥωτᾷ, ξανερωτᾷ τον:
« Ἀ βρὲ μωρὸν κι' ἀνήλικον, πόθεν ἔν' ἡ γενιά σου,
Καὶ πόθεν ἔν' ἡ ῥίζα σου καὶ τὰ γεννητικά σου; »
— « Ἂν δὲν μοῦ 'μώσῃς τρεῖς φοραῖς δὲν γύρνω νὰ πεζεύσω. »
« Ἂν πιάσω τὸ σπαθάκι μου, καλὰ θέλω σοῦ 'μόσω. »
« Ἂν πιάσῃς τὸ σπαθάκι σου, ἔχω κ' ἐγὼ δικόν μου. »
« Ἂν πιάσω τὸ κοντάρι μου, καλὰ θέλω σοῦ 'μόσω. »
« Ἂν πιάσῃς τὸ κοντάρι σου, ἔχω κ' ἐγὼ δικόν μου. »

Et vous verrez comment sautent les pallikares romains.
— Ils le lient avec une corde trois fois redoublée,
Ils lui cousent les paupières avec un fil trois fois redoublé,
Ils lui mettent sur les épaules un poids de plomb de trois quintaux,
Et à ses pieds ils attachent deux entraves de fer.
Cela fait, les Sarrasins lui disent :
« Jeune fou, jeune imprudent, reprends ta liberté ! »
Il ouvre les yeux et le fil est coupé,
Il secoue ses mains et brise la chaîne,
Il remue les épaules et le plomb tombe,
Il fait un bond et les entraves tombent de ses pieds ;
Et par-dessus les neuf coursiers il se trouve sur le sien,
Il lui donne un coup d'éperon et descend dans la plaine.
Sa mère lui crie de la fenêtre :
« Mon fils, si tu vas vers ton père, arrête que je te parle ;
Toutes les tentes sont écarlates, celle de ton père est noire.
Et si l'on ne t'en adjure pas trois fois, ne mets point pied à terre. »
Il fait ainsi que lui a dit sa mère, ainsi qu'elle a recommandé.
Toutes les tentes sont écarlates; celle de son père est noire;
Il en fait trois fois le tour et ne voit pas de porte.
Il donne un grand coup d'éperon et se trouve dans l'enceinte.
Andronic qui le voit sort et le salue ;
Il l'engage à mettre pied à terre, lui fait mainte et mainte question :
« Ah ! jeune gars téméraire, quelle est donc ta famille?
Quelle est la souche dont tu sors ? où as-tu reçu le jour ? »
— Si tu ne m'en adjures trois fois, je ne mettrai point pied à terre.
Si je saisis mon épée, je t'en adjurerai bien.
Si tu saisis ton épée, moi, j'ai aussi la mienne.
Si je saisis ma lance, je t'en adjurerai bien.
Si tu saisis ta lance, moi, j'ai aussi la mienne.

« Μὰ τὸ σπαθὶ ποῦ ζώνομαι, καὶ πάγ' ὀμπρὸς καὶ 'πίσω,
Εἰς τὴν καρδιάν μου νὰ μπηχθῇ, ἂν σὲ καταδικήσω! »
Ἀκρόγυρεν καὶ πέζευσεν ἀπὸ τὸν μαῦρον κάτω.
Τότε καταρωτήσαν τον πόθεν ἔν' ἡ γενιά του,
Καὶ πόθεν ἔν' ἡ ῥίζα του καὶ τὰ γεννητικά του·
Κι' ἀτὸς ἀπολογήθηκεν ποῦ τὴν ἀρχὴν καὶ λέγει :
« Κουρσεύουσιν Σαρακηνοὶ, κουρσεύουν κ. τ. λ.

ἕως τὸ « ἂν δὲν σὲ 'μώσουν τρεῖς φοραῖς μὴ γύρῃς νὰ πεζεύσῃς. »

Ἀνδρόνικος ποῦ τὸν θωρεῖ, ἐλούσθη τῶν κλαμμάτων,
Σηκώνει τὰ χεράκια του, καὶ τὸν θεὸν δοξάζει :
« Δοξάζω σε, γλυκὲ θεὲ, καὶ δεύτερον καὶ τρίτον,
Ὁποῦμουν μονοξίφτερος κ' ἔκαμα δυὼ ξιφτέρια! »

Par cette épée que je porte, et qui frappe en avant et en arrière,
Qu'on me l'enfonce dans le cœur si je te fais aucun mal. »
Et le jeune homme fit un demi-tour et descendit de cheval.
Alors on l'interroge sur sa famille,
Sur la souche dont il sort, sur le lieu de sa naissance;
Et il raconte ce qui est dit plus haut :
Les Sarrasins font des incursions, etc.

jusqu'à : « Si l'on ne t'en adjure pas trois fois, ne mets point pied à terre. »

Andronic qui le regarde est baigné de larmes;
Il lève (au ciel) ses mains et glorifie Dieu :
« Je te glorifie, Dieu de douceur, deux fois et trois fois;
J'étais l'épervier solitaire, aujourd'hui nous voici deux! »

LA VENGEANCE DU MARI

Voici une chanson qui a trop d'analogie avec ce que l'histoire rapporte de Mazeppa pour n'avoir pas été composée sur le supplice infligé au noble Polonais par le mari dont il avait séduit la femme; il ne nous semble même pas impossible qu'elle soit contemporaine de l'événement auquel nous croyons qu'elle a trait.

Il n'est pas inutile de rappeler ici ce que Voltaire raconte de Mazeppa dans son *Histoire de Charles XII, roi de Suède :* « .... Celui qui remplissait alors cette place était un gentilhomme polonais nommé Mazeppa, né dans le palatinat de Podolie; il avait été élevé page de Jean Casimir, et avait pris à sa cour quelque teinture des belles-lettres. Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un gentilhomme polonais ayant été découverte, le mari le fit lier tout nu sur un cheval farouche, et le laissa aller en cet état. Le cheval, qui était du pays de l'Ukraine, y retourna et y porta Mazeppa, demi-mort de fatigue et de faim. Quelques paysans le secoururent ; il resta longtemps parmi eux, et se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumières lui donna une grande considération parmi les Cosaques ; sa réputation, s'augmentant de jour en jour, obligea le czar à le faire prince de l'Ukraine. »

Ce supplice atroce, cette course effarée à travers les plaines, les steppes solitaires et les sombres forêts de sapins, ce condamné qui « se relève roi », offraient un magnifique sujet à l'imagination des poëtes. Aussi a-t-il été traité dans presque toutes les langues de l'Europe. Tout le monde connaît le poëme de Byron et l'*Orientale* de Victor Hugo.

Sauf un vers ou deux, l'auteur de la pièce grecque laisse de côté toute amplification poétique; il se contente du rôle d'historien. Remarquons l'image finale qui nous représente les deux amants coupables réunis après la mort, enlacés dans les bras l'un de l'autre, et plongés dans les feux infernaux comme l'enfant dans la fontaine baptismale. Le rapprochement est bizarre, mais l'idée a au moins le mérite de l'originalité.

E. L.

Η ΕΚΔΙΚΗΣΙΣ ΤΟΥ ΑΝΔΡΟΣ

Ὀμορφονεὸς ἀγάπησε ὀμορφὴ πανδρεμένη,
Καὶ ἐχαίρονταν στὸν ἔρωτα καὶ στὴν γλυκειὰν ἀγάπη.
Πλὴν πίκρα στὴν ξεφάντωσι ἔμελλε νὰ φυτρώσῃ·
Ὁ ἄνδρας ὁ βαρειόμοιρος τὴν προδοσιὰ λογιάζει,
Καὶ παίρνει τοὺς συντρόφους του καὶ πάει νὰ τοὺς πλακώσῃ.
Ηὗρέ τους καὶ ξεφάντωναν γλυκὰ στὸ μεσονύχτι·
Καὶ εἴχανε στρῶμά τὴν δροσιὰ καὶ φωτερὸ τ' ἀστέρια.
Ὁ ἄνδρας τὴν γυναῖκά του ἀλύπητα σκοτώνει,
Αἱμάτωσε τὰ χέρια του στὰ στήθη ποῦ ἐφιλοῦσε.
Τὸν ἐραστὴν ἐπιάσανε οἱ 'πίλοιποι συντρόφοι,
Καὶ ἔφεραν ἄτι ἄγριο, βρεμένο μὲς στοὺς λόγγους.
Σάραντα τὸ κρατούσανε τ' ἄλογο τὸ ἀψιασμένο,
Καὶ σὰν θήριο χλημίτριζε στὰ ζάλα ποῦ ἐπατοῦσε.
Τὸν δόλιο τὸν ὀμορφονιὸ στ' ἄλογο τὸν ἐδέσαν,
Καὶ ἔπειτα τὸ βαρέσανε νὰ φύγῃ νὰ μανίσῃ·
Γιὰ πέντε ἡμερόνυχτα τ' ἄλογο περπατοῦσε,
Δὲν ἐπόρπατειε μά 'φευγε σὰν τοῦ βουνοῦ ξεφτέρι,
Ποτάμια, λόγγους ἔσκυσε, καὶ ῥάχαις καὶ λαγκάδια.
Ἡ σάρκες 'ματωθήκανε τοῦ δολιοῦ καβελλάρη,
Τοῦ ἡλιοῦ στὸ βασίλεμμα τῆς πέμπτης τῆς ἡμέρας,
Τὸ ἄλογο ἐγονάτισε καὶ πέφτει ἀποθαμμένο,
Καὶ ἄψυχος του κείτεται ἀπάνου ὁ καβελλάρης.
Καὶ ἄγρια πουλιὰ μαζώχθηκαν νὰ φάνε τὰ κορμιά τους,
Διαβάταις ἐπερνούσανε ἐκείνηνε τὴν ὥρα·

LA VENGEANCE DU MARI

Un beau jeune homme aimait une belle femme mariée,
Et ils étaient heureux dans leur amour, dans leurs doux senti-
Mais leur joie devait bientôt se changer en amertume; [ments.
Le mari, le malencontreux mari, soupçonne la trahison;
Il s'entoure de ses compagnons et va surprendre les amants.
Il les trouve qui se livraient au plaisir sur le minuit;
Ils étaient étendus sur la fraîche prairie, sous la voûte étoilée.
L'époux immole sa femme sans pitié;
Il ensanglante ses mains dans ce sein qu'il aimait.
Les compagnons du mari se saisirent de l'amant;
Ils amenèrent un cheval sauvage qu'on avait pris dans les bois;
Quarante hommes tenaient avec effort ce cheval indompté,
Et, comme un animal farouche, il écumait de rage en marchant.
On attache sur ce cheval le beau, le malheureux jeune homme,
Ensuite on frappe le coursier pour le faire fuir, pour l'irriter.
Pendant cinq jours et cinq nuits le cheval courut;
Il ne courait pas, il volait comme l'épervier des montagnes,
Il franchissait rivières et taillis, escarpements et vallons.
Son malheureux cavalier a le corps tout ensanglanté;
Au coucher du soleil, le soir du cinquième jour,
Les genoux du cheval ployèrent, et il tomba mort;
Sur lui reste étendu son cavalier privé de sentiment.
Et les oiseaux sauvages s'assemblent pour les dévorer;
Des voyageurs vinrent à passer en cet instant :

Ἐλᾶτε, νὰ τὸν θάψουμε αὐτὸν τὸν πεθαμμένο,
Μὴν τόνε φάνε τὰ πουλιὰ καὶ ἡμεῖς κριμαστοῦμε.
— Κ' ἐκεῖ ὅπου τοῦ λυούσανε τὰ ἔρημα δεσμά του,
Ὁ νεὸς βαρυαναστέναζει, ἀνοιγοκλεῖ τὰ χείλη·
Τὸν πήρανε, τὸν ἰάτρευσαν ἀπ' τὴν κακοπορία,
Καὶ βασιλεὰς ἐγίνηκε 'ς ἐκεῖνα τὰ λημέρια.
Καὶ δέκα χρόνους ἔκαμε ἀσκέρια νὰ μαζώνῃ,
Τὰ μάζωξε, τὰ σύναξε, τἄκαμε ὀκτὼ χιλιάδες,
Κ' ἐπῆγε νὰ ἐκδικηθῇ ἀπάνου στοὺς ἐχθρούς του·
Φλόγα σαρανταήμερα ἔκαψε τὰ χωριά τους·
Τὸ βρέφος δὲν ἐγλύτωσε τῆς μάννας στὴν γαστέρα,
Καὶ ὅσοι διαβάταις καὶ ἂν περνοῦν ἀπ' τὰ καϋμένα μέρη,
Ποτὲ δὲν τὰ λογιάσουνε πῶς ἄνδρες λημεριάζαν.
Μόνε πῶς λόγγοι ἤτανε καὶ φίδια ἐκατοικοῦσαν.
— Πλὴν 'λίγο ὁ νέος ἐχάρηκε τὴν 'κδίκησι ποῦ πῆρε·
Γοργὰ καὶ αὐτὸς ἐπάτησε στ' ἀχνάρια (1) τοῦ θανάτου.
Στὸν ᾅδην ἀγκαλιάσθηκε μὲ τὴν ἀγαπητή του,
Καὶ ὡς τὸ παιδὶ βαπτίζεται στὴν κρύα κολυμπήτρα,
Ἔτσι τοὺς δυὸ στὴν κόλασι φλόγα τοὺς περιζώνει.

(1) Ἀχνάρι signifie le *pied*, et quelquefois aussi la trace que le pied laisse sur la terre. Avec le premier sens, ἀχνάρι se trouve dans un chant populaire :

« Μὲ τοὺς ποντικοὺς μαλλώνει,
Καὶ τοὺς δέν' ἀπὸ τ' ἀχνάρι. »
(*Pandore* de 1867, page 224.)

— Venez, ensevelissons cet homme mort,
Que les oiseaux ne le dévorent pas, ce dont nous aurions reproche.
— Tandis qu'ils déliaient les liens qui le serraient,
Le jeune homme pousse un profond soupir et entr'ouvre les lèvres;
Ils le recueillirent et le guérirent des fatigues du voyage,
Et il devint roi dans ces contrées.
Pendant dix années il réunit des soldats ;
De tous côtés il en rassembla; il en réunit huit mille,
Puis il partit pour tirer vengeance de ses ennemis.
La flamme pendant quarante jours dévora leurs villages;
L'enfant dans le ventre de sa mère ne fut point épargné,
Et les voyageurs qui passent dans ce pays désolé
Ne se douteraient jamais qu'il fut habité par des hommes,
Car il n'y a que broussailles, repaire des serpents.
— Mais le jeune homme ne jouit pas longtemps de sa vengeance;
Il tomba bientôt lui-même dans les griffes de la mort :
Dans l'enfer il serra dans ses bras son amante;
Et comme l'enfant nouveau-né est plongé dans le froid baptistère,
De même les feux infernaux enveloppent les deux coupables.

Paris. — Imprimerie Adolphe Lainé, rue des Saints-Pères, 19.

33703
ASTOR LIBRARY
MAY
NEW YORK

Ο ΡΕ

ΤΗΣ ΣΚΩΤΙΑΣ

COLLECTION

DE

MONUMENTS

POUR SERVIR A L'ÉTUDE

DE LA LANGUE NÉO-HELLÉNIQUE

N° 13

HISTOIRE

DU ROI D'ÉCOSSE

ET

DE LA REINE D'ANGLETERRE

PAR JACQUES TRIVOLI.

PARIS

LIBRAIRIE MAISONNEUVE ET Cie

15, QUAI VOLTAIRE, 15

MDCCCLXXI

ΙΣΤΟΡΙΑ

ΤΟΥ

ΡΕ ΤΗΣ ΣΚΩΤΙΑΣ

ΜΕ ΤΗΝ ΡΗΓΙΣΣΑ

τῆς Ἐγγλητέρας

Ὁπώγινε εἰσὲ καιρὸν ἐκείνας τῆς ἡμέρας.

ΠΟΙΗΜΑ ΣΥΝΤΕΘΕΝ

ὑπὸ

ΙΑΚΩΒΟΥ ΤΟΥ ΤΡΙΒΩΛΗ

καὶ ἐκδοθὲν ὑπὸ

ΑΙΜΥΛΙΟΥ ΛΕΓΡΑΝΔΙΟΥ.

ΕΝ ΠΑΡΙΣΙΟΙΣ

ΕΤΥΠΩΘΗ ΠΑΡΑ ΙΟΥΛΙῼ ΒΟΝΑΒΕΝΤΟΥΡᾼ

Ἐν τῷ παραποταμίῳ τῶν Μεγάλων Αὐγουστίνων, 55

1871

PRÉFACE

Le 5 juillet 1869, en terminant la préface de l'*Histoire de Tagliapietra*, nous promettions de donner au bout de quelques jours une nouvelle édition d'un autre petit poëme de Trivoli, l'*Histoire du roi d'Écosse et de la reine d'Angleterre*. Le long retard apporté à cette publication n'a eu d'autre cause que la difficulté de nous procurer un texte différent de celui que nous avions pour lors entre les mains. Enfin, il nous a été donné de pouvoir collationner l'édition de 1624 avec celle de 1646; cela nous a permis d'opérer de nombreuses et importantes rectifications. Il y a cependant encore quelques pas-

sages qu'il nous a été impossible de ramener à leur intégrité, et force a été de nous en tenir au texte corrompu que les deux éditions nous ont donné d'une façon aussi identique qu'incompréhensible. Du reste, nous ne sommes pas le premier à nous plaindre de l'incorrection de l'*Histoire du roi d'Écosse;* car, si nous en croyons Huet, l'illustre évêque d'Avranches, l'édition *princeps* qu'il avait lue et étudiée présentait des défauts analogues à ceux que nous signalons dans les éditions postérieures.

Ce poëme fut imprimé pour la première fois à Venise, chez Antoine Pinelli, en 1528; et il serait difficile de compter les réimpressions qui en ont été faites dans la même ville depuis cette époque.

« Τὸ ποιημάτιον τοῦτο, dit André Vréto dans son *Catalogue* (IIe partie, p. 21), μετετυπώθη πολλάκις ἐν Βενετίᾳ· σημειόνω κατὰ χρονολογίαν ὅσας μετατυπώσεις ἔτυχε νὰ λάβω ἀνὰ χεῖρας· τὸ 1577 ἔτος παρὰ Χριστοφόρῳ τῷ Ζανέτῳ· τὸ 1779, παρὰ Ἀντωνίῳ τῷ Βόρτολι· τὸ 1795 καὶ 1813 παρὰ Νικολάῳ Γλυκεῖ. »

Voici le titre complet de l'édition de 1646:

« Ἱστορία τοῦ ῥὲ τῆς Σκοτίας μὲ τὴν ῥίγησα τῆς Ἐγκλη-

τέρας, ὁπόγινε, εἰς σὲ καιρὸν, ἐκείνας τὰς ἡμέρας. Ἐνετύπωσιν, αχμς'· παρὰ Ἰωάννη Ἀντωνίῳ τῷ Ἰουλιανῷ· πουλιέται κοντὰ εἰς τὸν Πόντε τοῦ ἁγίου Φαντίνου. »

L'*Histoire du roi d'Écosse* est écrite dans un style simple, sans prétention, sans artifice; la langue est celle que l'on parlait dans les Iles Ioniennes vers le milieu du XVIe siècle; langue barbare, c'est vrai, mais qui n'a encore que bien peu cédé à l'envahissement des mots italiens et français qui, un siècle plus tard, absorberont en partie l'élément hellénique. N'oublions pas une particularité intéressante : cet opuscule est, à notre connaissance et d'après le *Catalogue* de Vréto, le premier poëme grec-vulgaire en vers politiques qui ait reçu les honneurs de l'impression. En effet, l'*Iliade* de Loukanis, qui parut deux ans auparavant (1526), est en vers de huit syllabes; l'*Histoire d'Alexandre le Grand*, par Dimitrios Zinos, et les *Noces de Thésée et d'Émilie*, également en vers politiques, portent la date de 1529. — Voici en quels termes le docte Huet a formulé son jugement sur l'ouvrage de Trivoli, dans ses Notes et Additions manuscrites au Glossaire grec de Somavera : « *Fabulam hanc*

versibus græcobarbaris conscripsit Jacobus Triboles qui se καλογραίας *cujusdam filium esse asserit; nec dictionis elegantiâ, nec ingenii dotibus commendandus poetaster. Hanc autem è lascivis, ut videtur, Boccacii narrationibus depromptam quum suam facere tentaret, non cogitata, non dicta, sed solam exemplaris Italici turpitudinem adæquavit miserrimus imitator. Versus enim non recto stantes pede, non limati ac perpoliti, difficili malignâque venâ decurrunt. Prætereà illa, quam antè oculos habui, Venetiis cusa princeps editio tot tantisque mendis scatet ut quorumdam vim et sensum lector assequi non possit.*

« *Scripsit et alterum poema Triboles, quod inscribitur* HISTORIA TAGLIAPIETRÆ, *id est præclara gesta Veneti cujusdam ducis qui Turcas et Algerianos piratas, teterrimam Mediterranei maris pestem, non semel gloriosè profligavit. Hoc verò poemation legere nondùm mihi licuit*[1]. »

1. Petri Danielis HVETII in lingvam græcobarbaram animadversiones, necnon addenda ad Lexicon Patris Somaveræ (page 14 verso). — *Manuscrit de notre Collection.*

Trivoli ne nous dit pas d'une manière explicite que c'est à Boccace qu'il a emprunté le sujet de son poëme; il se contente de déclarer qu'il l'a traduit d'un livre italien,[1] ἀπὸ χαρτὶ λατινικό. Mais il était facile de retrouver dans le Décaméron du célèbre conteur la « Nouvelle » mise en grec par *le Fils de la Nonne.* C'est la septième de la VIIe journée; en voici le titre :

> « Lodovico discuopre a Madonna Beatrice l'amore, ilquale egli le porta, laqual manda Egano suo marito in un giardino in forma di se, et con Lodovico si giace, ilquale poi levatosi va et bastona Egano nel giardino. »

Boccace lui-même n'était que l'imitateur d'un de nos anciens fabliaux français intitulé : *la Bourgeoise d'Orléans;* mais Lafontaine s'est chargé de lui reprendre ce qui nous appartenait, et avec la « Nouvelle » italienne, à laquelle il a su imprimer son inimitable cachet, il a fait un conte : *le Cocu battu et content.* [1]

Trivoli ne s'est pas attaché à suivre servilement son modèle. Il a quelque peu élargi le cadre dans lequel Boccace s'était renfermé. — Le héros du poëme grec n'est pas le premier gentilhomme venu, ce n'est rien moins que le fils du

roi d'Écosse; l'héroïne est reine d'Angleterre. Inutile de dire que ces deux personnages n'ont jamais existé que dans l'imagination du « poëte ». Le prince est un jeune homme accompli; il pousse même la perfection jusqu'à détester cordialement les femmes. Mais cet éloignement pour le beau sexe fait le désespoir du roi son père. Ne sachant par quels moyens combattre cette étrange indifférence, l'infortuné monarque se décide à envoyer à Venise l'héritier de sa couronne. Il espère que dans cette ville le cœur de l'insensible finira peut-être par s'ouvrir à l'amour. — Le prince résiste longtemps encore, mais un jour il est vaincu; il voit par hasard le portrait de la reine d'Angleterre, et le voilà éperdûment épris de ses charmes. Il achète cette chère image, fait voile pour l'Écosse, arrive chez son père, lui raconte tout ce qui s'est passé, et lui déclare qu'il veut à tout prix posséder celle dont le nom seul fait battre son cœur. C'est en vain que le vieillard essaie de combattre cette folle résolution. Peine perdue. Le prince part et arrive bientôt à la cour d'Angleterre; il y débute par être palefrenier, puis devient écuyer-tranchant. —

Enfin, un jour que son maître est à la chasse, il tombe aux pieds de la reine et lui déclare son amour. Il lui raconte longuement tout ce qu'il a souffert pour arriver jusqu'à elle et conclut en disant : Ou donnez-moi votre cœur, ou faites-moi trancher la tête ! La reine, frappée de tant de dévouement, se hâte de rassurer le prince; elle lui avoue qu'elle partage son amour et elle ajoute : Ce soir, quand je serai couchée, viens dans ma chambre, et surtout ne fais pas de bruit, de crainte de réveiller les domestiques. Tu verras mon lit en entrant, c'est moi qui couche à droite, surtout ne te trompe pas de côté. Le jeune homme n'a garde de manquer au rendez-vous. Quand la reine est assurée de sa présence, elle emploie le même stratagème que la Béatrice de Boccace, et envoie son mari dans le jardin attendre le séducteur. Tandis que le pauvre monarque, affublé des habits de son infidèle épouse, se morfond et grelotte de froid, nos deux galants rompent le jeûne et s'en donnent à cœur joie. Enfin, au moment de se séparer, la reine dit au prince : Prends une bûche (στιόξυλο), va dans le jardin, et là tu sais ce que tu auras à

faire. Le roi fut roué de coups; mais sûr de la vertu de sa femme, il se consola facilement des horions qu'il avait reçus.

Trivoli a voulu compléter à sa façon le récit de Boccace. Selon notre rimeur grec, l'heureux amant finit par persuader à la reine de le suivre en Écosse; elle y consentit sans peine; ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants. Quant au roi, resté seul à sa cour, il mourut bientôt de honte et de confusion. — Avouons qu'il y avait de quoi!

— Jacques Trivoli avait composé l'*Histoire du roi d'Écosse* à Venise, lieu ordinaire de sa résidence; c'est ce qui résulte des derniers vers de ce poëme, vers qui, pour le dire en passant, ont dû y être ajoutés après coup, puisqu'ils portent la date du 29 avril 1540, et que la première édition est de l'année 1528.

PARIS, 25 février 1871.

ÉMILE LEGRAND.

ΙΣΤΟΡΙΑ ΤΟΥ ΡΕ ΤΗΣ ΣΚΩΤΙΑΣ

ΚΑΙ ΤΗΣ ΡΗΓΙΣΣΑΣ

ΤΗΣ ΕΓΓΛΗΤΕΡΑΣ

[1—12]

ΕΦΆΝΗ μου στὸν λογισμὸν νὰ γράψω ἱστορίαν,
Ὁπἄκουσα τὶ ἐγίνετον κάπου στὴν Ἰταλίαν.
Ἔμμορφην δὲ καὶ θαυμαστὴν θέλετε τὴν ἀκούσει,
Τόσον ἐκεῖνοι ποῦ ποθοῦν [1] ὅσα ποῦ δὲν ποθοῦσι·
Νὰ τοὺς ἀρέσῃ ὁλουνῶν [2], νἄχουν καὶ ἀπορία,
Καὶ ὅσοι ἔλθουν στὸν ἔρωτα νὰ βροῦν παρηγορία.
Πρῶτον τὸ πῶς τὸ φυσικὸ [3] τὸν ἄνθρωπον ταυρίζει (1)
Ἐ ἐκεῖνα ὅλα τὰ μισᾷ, καὶ τίποτε δὲν χρήζει.
Δεύτερον καὶ τῶν γυναικῶν τὰ μηχανήματά τους,
Τέχναις, καὶ πανουργεύματα, καὶ τὰ καμώματά τους·
Πῶς πέφτουν καὶ συγκλίνονται [4] στοῦ ἔρωτος τὴν τάξι,
Καὶ ξεύρουν καὶ σκεπάζουνται [5] 'πιτήδεια μετὰ πρᾶξι·

1. Ποθῶ, *désirer, aimer*.— 2. Ὁλουνῶν = ὅλων.— 3. Τὸ φυσικό, *la nature*. 4. Συγκλίνομαι, *condescendre*. — 5. Σκεπάζομαι, *se cacher*.

(1) Mullach's Grammatik, p. 133
Infra p. 18.

Σὰν εἶδα πῶς τὸ ἔκαμε ῥήγισσα[1] Ἐγγλητέρας,
Ἀπεραζόμενον καιρὸν, ἐκείνας τὰς ἡμέρας·
Καθὼς τὸ θέλω ἐξηγηθῆ καὶ πᾶσα εἰς[2] νὰ φρίξῃ,
Καὶ νὰ θαυμάσῃ, νὰ φριγῇ, ὁμοίως ν' ἀπορήσῃ·
Τρίτον τὸ πῶς ὁ ἄνθρωπος ὅποιαν καὶ ἂν τοῦ ἀρέσῃ,
Τόσον μεγάλη καὶ μικρὴ νὰ μὴν τὸ ἀμελήσῃ,
Νὰ τὴν ξεδράμῃ ἄφοβα δίχως ἀμφιβολία,
Τ' ὀρέγεται καὶ πεθυμᾷ νὰ βρῇ ἐν εὐκολίᾳ·
Μόνον νὰ μὴν τὴν ἐντραπῇ, νὰ τῆς τὸ φανερώσῃ,
Βρέσκει καὶ τόπον καὶ καιρὸν μὲ ταύτην νὰ ζυγώσῃ[3].

Φαίνεται ὁ ῥὲ δὲ Σκοτζιᾶς[4] ἐκεῖνος ἀκουσμένος,
Εἶχεν υἱὸν πανέμμορφον κ' ἤτονε προκομμένος·
Στὰ ἤθη τὰ εὐγενικὰ ἦταν[5] καὶ αὐτὸς βαλμένος,
Φρόνιμος, μεταδοτικὸς, μᾶλλον καὶ ἀνδρειωμένος,
Μακρὺς, πλατὺς, γλυκόηθος, ἐμμορφοκαμωμένος·
Ὄξε[6] περίσσιαις αὐθεντειαῖς ἤτονε ζητημένος,
Λέγω διὰ νὰ παντρευθῇ, νὰ κάμνῃ συγγενεία.
Καὶ αὐτὸς ποτὲ δὲν ἤθελε διὰ καμμιὰν αἰτία,
Ποσῶς ποτὲ δὲν ἤθελε νὰ ἰδῇ καμμιὰν γυναῖκα·
Κάλλιο 'χε τὶ νὰ ξοριστῇ, νὰ πάγῃ εἰς τὴν Μέκκα[7],

1. Ῥήγισσα, *reine*. — 2. Πᾶσα εἰς, *chacun*.
3. Ζυγώνω, *accoster; avoir rendez-vous*.
4. Ῥὲ δὲ Σκοτζιᾶς, *re di Scozia*, roi d'Écosse.
5. Ἦταν, *était*; on dit encore ἦτο, ἦτον, ἤτανε, ἤτονε.
6. Ὄξε = ἐξ. — 7. Ἡ Μέκκα, *la Mecque*.

Παρὰ ν' ἀκούσῃ, νὰ ἰδῇ γυναῖκαν[1] εἰς τὸν κόσμον,
Ἀπόφευγε χειρότερα παρὰ μελάσι[2] βρῶμον.
Ἐμίσα καὶ κατέχα ταις, ἔψεγε κ' ἔφευγέ ταις,
Ὡσὰν ἀπὸ τὸν διάβολον ἐπαραμέριζέ[3] ταις.
Ἔβαλεν ὁ πατέρας του νὰ τὸν καθοδηγέψουν,
Τὸν λογισμὸν, τὴν γνώμην του ἂν ἠμποροῦν νὰ στρέψουν·
Δὲν ἐδυνήθηκε ποσῶς τινὰς νὰ τὸν γυρίσῃ,
Τὸν λογισμὸν, τὴν γνώμη του ποσῶς νὰ τὴν ἀφήσῃ·
Δὲν ἤθελε νὰ πανδρευτῇ, μηδὲ νὰ τὸ ἀκούσῃ,
Μηδὲ ποσῶς τὰ μάτια του γυναῖκα νὰ ἰδοῦσι.
Καὶ τότε ὁ πατέρας του βάνεται 'ς ἄλλην γνώμην,
Νὰ τόνε στείλῃ ἤθελε νὰ πάγῃ εἰς τὴν Ῥώμην·
Μὰ κάλλιο τὸν ἐφάνηκε νὰ πάγῃ στὴν Βενετία,
Ποῦναι γυναῖκες ἔμμορφαις[4], μπορεῖ καμμία νεία
Νὰ τὸν γυρίσῃ εἰς ἔρωτα, νὰ πέσῃ εἰς ἀγάπη,
Νὰ τὸν ταυρίσῃ πρὸς αὐτὴν, ὡσὰν ἡ 'στία τὴν ῥάπη[5].
Ὑπῆγεν ὁ νεούτζικος, λέγω, στὴν Βενετία,
Δὲν ἔστρεψε τὸν λογισμὸν διὰ καμμιὰν αἰτία.
Καὶ μία οὖν τῶν ἡμερῶν, ἦλθαν ἐκ τὴν Φιάνδρα[6]
Τὰ κάτεργα διὰ πραγματειαῖς[7], καὶ βλέπει ἕναν ἄνδρα,

1. Γυναῖκαν = γυναῖκα.

2. Au lieu de μελάσι ne faudrait-il pas lire μελίσσι ?

3. Παραμερίζω, *s'écarter*.

4. Les deux éditions dont je me suis servi donnent ἔμμορτος au lieu de ἔμμορφαις qui me paraît être la vraie leçon.

5. Ῥτία = ἑστία, *foyer*, *feu*. — Ῥάπη, *brin de paille*.

6. Φιάνδρα, *la Flandre*.

7. Κάτεργα διὰ πραγματειαῖς, *vaisseaux marchands*.

Καὶ βάστα εἰς τὰ χέρια του χαρτιὰ πολλὰ καὶ πούλειε,
Ἱστορεμένα[1] κ' ἔμμορφα, καὶ μὲ τὸν κόσμον ἐμίλειε·
Καὶ τὴν εἰκόνα ἔδειχνε ῥήγισσας Ἐγγλητέρας[2],
Παρόμοια δὲν εὑρίσκετον ἐκείνας τὰς ἡμέρας[3].
Καὶ ὡς τὴν εἶδεν ὁ νειούτζικος ὡς ἐν ταὐτῷ ἐτρώθη,
Μὲ τὸ σπαθὶ τοῦ ἔρωτος εἰς μίον ἐλαβώθη.
Εὐγάνει καὶ ἀγοράζει την, καὶ εἰς τὴν κάμαρά του
Ἔπιασε καὶ τὴν ἔβαλε, καὶ αὐτῆτον ἡ χαρά του,
Ὁλημερὶς νὰ κάθεται νὰ τὴν περιλαμπώνῃ[4],
Καὶ ὡσὰν ἦτον ἀνθητὴ[5] νὰ τὴν καταδαγκώνῃ.
Καὶ παρευθὺς ἐγύρισε στὴν ἐδική του χώρα,
Κ' ἔσωσε στὸν πατέρα του, κ' εἰς μίο κατὰ τὴν ὥρα,
Καὶ λέγει : ὦ πατέρα μου, ἂν θέλῃς τὴν ζωή μου,
Τὴν ὥραν τούτην σύντομα νὰ κάμῃς τὴν βουλή μου.
Ἤξευρε ὅσα ἐμίσουνα τοῦ κόσμου ταῖς γυναίκαις,
Ἡ τύχη μὲ κατήφερε νἄχω γιὰ ταύταις πρίκαις[6].
Καὶ λέει του τὴν εἴδησιν πῶς ηὗρε τὴν εἰκόνα,
Καὶ πῶς ἐσφάγη ἀπ' αὐτὴν νὰ κλαίγῃ εἰς τὸν αἰῶνα.

1. Ἱστορεμένα, *historiés*. — 2. Ἐγγλητέρα, *Angleterre*.

3. Comparons Lafontaine :

« La dame étoit de gracieux maintien,
De doux regard, jeune, fringante, et belle,
Somme, qu'enfin il ne lui manquoit rien,
Fors que d'avoir un ami digne d'elle. »

4. Περιλαμπώνω, *embrasser amoureusement*; comme en grec ancien περιπτύσσω. — 5. Ἀνθητή, litt. *fleurie*, *vivante*.

6. Πρίκαις, *dédains*, et non pas προίκαις comme dans les deux éditions que j'ai sous les yeux. Le mot πρίκαις est ici pour πίκραις.

— Καίγομαι καὶ φλογίζομαι, τὸν θάνατόν μου κράζω,
Διὰ λόγου της μαραίνομαι, καὶ δι' αὐτὴν φωνάζω.
Λοιπὸν ξεύρε, πατέρα μου, πάγω γυρεύοντά[1] τη,
Ἂν ἤξευρα νὰ μ' ἔκαναν κομμάτι καὶ κομμάτι.
Καὶ δός μου ἐκ τὰ στάμενα[2] νὰ κάμνω ἐξοδία,
Νὰ μὴν μοῦ λείψῃ τίποτε διὰ καμμιὰν αἰτία. —
Λέγει του ὁ πατέρας του : ὤϊμὲ, παρηγοριά μου,
Τί ἔναι ἡ βουλὴ ποῦ ἐβάλθηκες νὰ θλίψῃς τὴν καρδιά μου ;
Νὰ καίγωμαι καθημερῶς διὰ τὸ στερεμό[3] σου,
Νἀκδέχωμαι, ματάκια μου, υἱὲ, τὸν θάνατό σου ;
Ἂν ἤτονε ἀνύπανδρη κἄνε ἡ κορασίδα[4],
Ἤθελα ἐμβῆ στὴν γνώμη σου, γιατὶ ἀπ' αὐτὰ εἶδα[5],
Ἀμὴ αὐτὴ ἔναι ὕπανδρη κ' ἔχει τοιοῦτον ῥῆγαν,
Ἀπάνω 'ς ὅλους διαλεκτὸν ποῦ ὅσοι καὶ ἂν τὸν εἶδαν,
Ὅλοι λέγουν τὰ κάλλη του, μᾶλλον καὶ τὴν ἀνδρειά του·
Παρόμοιον δὲν εὑρίσκουσι εἰς τὰ καμώματά του.
— Λέγει του : ὦ πατέρα μου, ὕπαγε τοῦ σκοποῦ σου,
Καὶ πέσε εἰς τὸ θέλημα, κύρι μου, τοῦ υἱοῦ σου·
Ἐγώ 'πα[6] σου καὶ λέγω σου ὅτι ἐγὼ ἀποθαίνω,
Κ' ἐκ τὴν βουλὴν ὁποῦ ἔβαλα ἐγὼ δὲν ἀνημένω·

1. Γυρεύοντα, *cherchant*; pour γυρεύοντας.

2. Στάμενα, *argent comptant*. Voici ce que dit au sujet de ce terme Nicéphore Romanos dans sa Grammaire grecque vulg. inédite : Τὰ στάμενα, *in utroque casû significant pecunias multas, à Græco* ἱστάμενα.

3. Στερεμό, *privation* que cause l'absence.

4. Si du moins cette jeune femme n'était pas mariée.

5. Ἀπ' αὐτὰ εἶδα, *j'ai vu de ces choses*.

6. Ἐγὼ εἶπα.

Ἐϐλέποντας [1] ὁ γέροντας τὸ πῶς δὲν ἔναι φύσι,
Δὲ στράτα [2], οὐδὲ λογισμὸς, στύπιασε νὰ τ' ἀφήσῃ·
Δίδει του στάμενα πολλὰ, ἀμέτρητον λογάρι [3].
Καὶ λέγει του κ' ἐκ τ' ἄλογα ὅποιο θελήσῃ ἂς πάρῃ,
Καὶ δούλους καὶ ἀρχοντόπουλα [4] νἄχῃ γιὰ συντροφία,
Νὰ πορπατῇ [5] εὐγενικὰ ἐκεῖ στὴν ξενιτεία.
Αὐτὸς δὲ μόνος, μόνος του, παίρνε καὶ ὑπαγαίνει,
Καὶ ἄλλην καμμιὰν συντροφιὰν ποσῶς δὲν ἀνεμένει.
Ὑπῆγεν καὶ παράδειρε, ἔσωσεν εἰς τὴν χώρα,
Στὴν Ἐγγλητέραν τὴν λαμπρὰν, κυριακὴν ἡμέρα.
Ἔχαμεν χρόνον περισσὸν, μῆνες, πολλαῖς κ' ἡμέραις,
Καὶ ϐλέποντά την ἔχαιρε εἰς ταῖς πιλλιαῖς ἀέραις [6].
Τὰ βάστα ὅλα ἐξόδιασε, τίποτε δὲν ἐποῖκε,
Ὑπῆγεν εἰς τὸ ὕστερον, καὶ εἰς τὸ σταῦλο μπῆκε·
Ἐδούλευε ὡς σταυλάτορα, καὶ ἔπεινε τὴν ῥόγα [7],
Τινὸς δὲ τὸ μυστήριο του ποτὲ δὲν ἐμολόγα.
Ὁ ῥήγας τὸν ἠγάπησε, καὶ εὐγάνει τον ἐκ τὸ σταῦλο,
Καὶ βάνει τον εἰς συντροφιὰν μὲ ἔναν μισὲρ [8] Παῦλο,

1. Ἐϐλέποντας = Βλέπων.

2. Δὲ στράτα = οὐδὲ στράτα, *pas de moyen*. — Στύπιασε dans les deux édit. — J'ignore la signification de ce terme.

3. Λογάρι, *somme d'argent*.

4. Ἀρχοντόπουλον, *jeune prince*.

5. Πορπατῶ, fréquent en grec moderne pour περπατῶ.

6. Πιλλιαῖς ἀέραις, ainsi dans les deux édit. Erreur typographique qui rend ces deux mots incompréhensibles.

7. Σταυλάτορας, *palefrenier*. — Ῥόγα, *salaire*.

8. Μισέρ, *messire*. Ital. *messere*.

Κ' ἔκοπταν καθημερινῶς στὸν ῥήγα, στὴν ῥηγίνα·
Ἀπέρνα ὁ νεούτζικος μὲ τοῦτα καὶ μ' ἐκεῖνα,
Μὲ κόπους, μὲ ἀναστεναγμοὺς καὶ μὲ περισσοὺς πόνους,
Διαβάζοντας καθημερνῶς πλειὰ παρὰ πέντε χρόνους.
Καὶ μία οὖν τῶν ἡμερῶν ὑπῆγε στὸ κυνήγι
Ἀφέντης μὲ τοὺς ἄρχοντες, μὲ συντροφιὰ πῶσμίγη·
Κ' ἔλαχε ὁ νεούτζικος ἐμπρὸς εἰς τὴν κυρά του,
Γιὰ νὰ κάμνῃ τὴν βίγλα του, τὄθελεν ἡ καρδιά του·
Κ' ἐκεῖ ὅπου ἐδούλευεν εἰς μίο ἀναστενάζει,
Καὶ τὸ μυστήριο τὸ φρικτὸ τότε νὰ ξεσκεπάζῃ,
Καὶ λέγει του ἡ ῥήγισσα : τί ἔχεις τί ἀναστενάζεις ;
Τὴν ὥραν π' ἐγεννήθηκες διατὶ τὴν ἀτιμάζεις ;
— Καὶ αὐτὸς μὲ τὴν ταπείνωσιν ἐμπρός της γονατίζει,
Καὶ τὴν ἀγάπην παρευθὺς τῆς ῥήγισσας ἀρχίζει,
Καὶ λέγει : κυρά μου ῥήγισσα, εἶμαι στὸν ὁρισμό σου,
Ὅριζε καὶ ἂς μὲ κρεμάσασιν ὡς σκλάβον[1] ἐδικό σου.
Ἤξευρε ἡ εὐγενικὴ ὅτ' εἶμαι ἀπὸ τὴν Σκότζια,
Ῥήγας ἔναι πατέρας μου κ' ἔχει περισσιὰ μπέτζια[2].
Ποτέ μου δέν ἠθέλησα νὰ ἰδῶ καμμιὰ γυναῖκα,
Ὅλαις ταῖς ἐβαρείομουν[3] ὀκτὼ χρόνους καὶ δέκα·
Ἀπὸ πολλῶν ῥήγων παιδιὰ καὶ ἀπ' ἀφεντοπούλαις,
Μ' ἐγύρεψαν διὰ γαμπρὸν καὶ ἀπόφευγά της ὅλαις.
Ἔβαλεν ὁ πατέρας μου νὰ μὲ καθοδηγέψουν,
Μὴ νὰ μπορέσουν ἄρχοντες τὴν γνώμη μου νὰ στρέψουν·

1. **Σκλάβος**, *esclave*. — 2. **Μπέτζια**, *domaines* : R. ital. *pezzo*.
3. **Ἐβαρείομουν**, je les détestais ; je ne pouvais les supporter.

Δὲν ἐδυνήθηκε τινὰς ἐμένα νὰ γυρίσῃ
Τὴν γνώμην καὶ τὸν λογισμὸν τὸν εἶχα ἀρχινήσει.
Καὶ τότες ἐβουλήθηκε νὰ μὲ στείλῃ εἰς τὴν Ῥώμην,
Μήνα ἀλλάξω λογισμὸν, νὰ μεταστρέψω γνώμην·
Καὶ πάλι ἐμετάτρεψε [1], στέλνει με εἰς Βενετία,
Κ' ἡ γνώμη μου δὲν ἄλλαξε διὰ καμμιὰν αἰτία.
Ἐπέρνασι μὲς σταῖς χαραῖς καὶ εἰς ταῖς ἐκκλησίαις,
Κὶ ὅπου καὶ ἂν ἐμαζώνονταν ὅλαις τοῦ κόσμου ἡ νείαις·
Ποτὲ δὲν ἦτον βολετὸ [2] καμμία νὰ μοῦ ἀρέσῃ,
Τὴν γνώμη μου καὶ τὸν σκοπὸν ποσῶς νὰ μετατρέψῃ.
Καὶ μία οὖν τῶν ἡμερῶν, ἄκουσον, ὦ κυρά μου,
Πῶς εἶδα τὴν εἰκόνα σου καὶ ἐσφάγην ἡ καρδιά μου,
Ὁποῦρθασιν τὰ κάτεργα ἐδῶθες πραγματεμένα,
Κ' εἷς κατεργάρης [3] ἤφερε χαρτιὰ ζωγραφισμένα,
Εἰς τὰ ὁποῖα βρίσκετον, κυρά μου, ἡ πρόσοψί [4] σου,
Καὶ ὡς ἐν ταὐτῷ ἐγίνομουν σκλάβος καὶ δουλευτή σου,
Καὶ ῥίζωσες, ἀφέντρα [5] μου, μέσα στὰ σωθικά μου,
Καὶ φλόγισες καὶ μάρανες τὰ φύλλα τῆς καρδιᾶς μου.
Ἤπῆρα τὴν εἰκόνα σου, μ' αὐτὴ ἐπαρηγόρουν,
Καὶ μέσα εἰς ταῖς ἀγκάλαις μου μ' αὐτὴν ἀποκοιμούμουν.
Καὶ ὅταν ἤθελε νὰ βγῶ πόθες μὲ συντροφία,
Ὅσο νὰ στρέψω ἐκαίγομουν μὲ θεϊκὴ [6] φωτία.

1. Ἐμετάτρεψε, il changea d'avis.
2. Δὲν ἦτον βολετό, il n'était pas possible.
3. Κατεργάρης, *matelot*.
4. Πρόσοψις, *visage*.
5. Ἀφέντρα, *maîtresse*. — 6. Θεϊκή, *divine*, c'est-à-dire violente.

Πότε νὰ στρέψω νὰ ἰδῶ, κυρὰ, τὴν πρόσοψί σου,
Τὸ πρόσωπον τ' ἀγγελικὸν τὸ ἔχει τὸ κορμί[1] σου·
Ὑπῆγα εἰς τὸν πατέρα μου, σκύφτω[2], παρακαλῶ τον,
Καὶ, σταυρωτὰ τὰ χέρια[3] μου, χάριν ἀναζητῶ τον,
Γιὰ νὰ μοῦ δώσῃ στάμενα νὰ κάμω ἐξοδία,
Νἄρθω νὰ ἰδῶ, αὐθέντρα μου, τὴν τόσην ἐμμορφία.
Πονώντας ὁ πατέρας μου διὰ τὴν ἐξορίαν,
Ποῦ βάλθηκα γιὰ νὰ εὐγῶ διὰ κακογνωμίαν,
Ἔκαμε πράγματα πολλὰ ποσῶς νὰ μὴν κινήσω,
Καὶ τὴν βουλὴν ὀπῶπιασα ὡς γιὰ νὰ τὴν ἀφήσω·
Εἶπέν με καὶ ἐκ στόματος πῶς ἔν' ἀνδρειωμένος
Ὁ ῥήγας καὶ εἰς ὅλα του περισσιὰ προκομμένος.
Κ' ἐγὼ τὸν ἀποκρίθηκα· χίλιαις φοραῖς τὴν ὥρα
Ὀρέγομαι τὸν θάνατον ἐκεῖ στὴν Ἐγγλητέρα,
Μόνον νὰ ἰδῶ καθολικὰ[4] τῆς ῥήγισσας τὰ κάλλη,
Τὰ ἤθη τὰ εὐγενικὰ, τὸ φρόνιμο κεφάλι.
Λέγει μου ὁ πατέρας μου· ὦ μάτια μου καὶ φῶς μου,
Δὲν ξεύρεις ἄλλο κάλλιο σου οὐδὲν ἔχω στὸν κόσμον;
Μόνον ἐσὲν παρηγοριὰ, στὸ γῆράς μου ἐλπίδα,
Καὶ ἀφήτις[5] ἐγεννήθηκες ποτὲ καλὸ δὲν εἶδα,
Μόνε φαρμάκια καὶ πικριαῖς, ἀγκοῦσα[6] καὶ τρομάραις,
Καὶ τώρη πάλιν μ' ἔβαλες 'ς τόσαις βαρειαῖς ἀντάραις[7].

1. Κορμί, *corps*. R. κορμός.
2. Σκύφτω, *je m'incline*.
3. Σταυρωτὰ χέρια, *les mains jointes*.
4. Καθολικά, *complétement*. — 5. Ἀφήτις, *depuis que*.
6. Ἀγκοῦσα, *angoisse*. R. ἄγχειν. — 7. Ἄνταρα, *tracas*.

Λοιπὸν ἐπεὶν[1] ἐβάλθηκες καὶ θέλεις νὰ μισεύσῃς[1],
Καὶ τὴν βουλὴν ὁπῶβαλες δὲν θὲς νὰ μετατρέψῃς,
Ὁ ἐπουράνιος θεὸς νὰ ἔναι πάντα μπρός σου·
Καὶ ἡ εὐχή μου τοῦ πτωχοῦ ἐμένα τοῦ πατρός σου
Σκεπή[2] σου νἄν' καὶ βοηθὸς ἐκεῖ στὴν Ἐγγλητέρα,
Καὶ νὰ σὲ βλέπῃ πάντοτε νύκτα (καὶ) τὴν ἡμέρα·
Ἔπαρε[3], υἱέ μου, στάμενα ὅσα σου κάμνουν χρεία,
Νὰ μὴν σὲ λείπῃ τίποτες διὰ καμμιὰν αἰτία·
Ἔμπα καὶ εἰς τὸν σταῦλόν μας, καὶ πάρε τ' ἄλογά μας,
Ἔπαρε κ' ἐκ τοὺς ἄρχοντες πῶχομε συντροφιά μας.
—Στάμενα πῆρα περισσὰ ὅσα μῶκαναν χρεία,
Κ' ὡλπίσα[4] νὰ μὲ σώσουσι διὰ τὴν ἐξοδία·
Κ' ἦλθα, κυρά μου, μόνος μου νὰ ἰδῶ τὴν ἡλικιά[5] σου,
Ταῖς χαραῖς καὶ ταῖς εὐγενειαῖς ὁπῶχει τὸ κορμί σου.
Καὶ πέντε χρόνους ἔκαμα μόνον γιὰ νὰ σὲ βλέπω,
Καὶ ἀπέρνουν, ὁ βαρειόμοιρος, μὲ δάκρυα καὶ μὲ κόπο.
Ἔσωσα καὶ τὰ στάμενα, κ' ἦλθα εἰσὲ πενίαν,
Κ' ἐκ τὴν πικριά μου ἔπεσα εἰς πολλὴν ἀδημονίαν·
Καὶ βάλθηκα στὸν λογισμὸν τὶ δρόμον γιὰ νὰ πιάσω,
Τὸν κόπον, τὸν σταντερισμὸν[6] πῶκαμα νὰ μὴν χάσω.

1. Ἐπεὶν, *puisque*. — Μισεύω, *s'en aller*.

2. Σκεπή, *protection*.

3. Ἐπάρω, *prendre*. Le même que πάρω.

4. Ὠλπίσα, *j'espérai*. Ὀλπίζω en grec vulgaire se rencontre fréquemment pour ἐλπίζω

5. Ἡλικία, littéralement *âge*. Ce mot n'aurait-il pas ici le même sens que ἐλίκια, terme qui se trouve dans l' Ἀπόκοπος, et qui signifie *présence?*

6. Σταντεριςμός, *peine, fatigue*.

Καὶ ἄρχισα κ' ἔκαμα φιλιὰ μ' ὅλους τοὺς κορτεσάνους[1],
Τόσον μὲ τοὺς Ἰταλικοὺς ὅσον μὲ τοὺς Πισάνους·
Καὶ μιὰν ἡμέρα λέγω τους νἄλθω στὴν συντροφιά σας,
Νὰ μ' ἔχετε ὡς μικρότερον, νὰ ἦμαι ἐκεῖ κοντά σας.
Εἶπαν ἐμοῦ· μετὰ χαρᾶς, τοῦ ῥῆγα νὰ τὸ 'ποῦμε,
Γιατὶ μᾶς κάμνει πάραυτα τὰ ὅσα τὸ ζητοῦμε.
Ἦλθαν καὶ συνηβάσαν με διὰ σταυλάτορά[2] σας,
Καὶ ὡς δοῦλος ἐκυβέρνουνα[3], κυρά μου, τ' ἄλογά σας
Ἐφάνηκε τοῦ ἀφεντὸς καὶ ἦφερέ με ὀμπρό σας,
Νὰ κόπτω εἰς τὴν τάβλα[4] σας κατὰ τὸν ὁρισμό σας·
Λοιπὸν, κυρά μου ῥήγισσα, εἶπά σε τὴν βουλήν μου,
Στὰ χέρια σου εἶμαι καὶ ὅρισε νὰ πάρουν τὴν ζωήν μου.
Καὶ κόψε τὸ κεφάλι μου ἔξω ἀπὸ τὸ κορμί μου,
Νὰ παύσουσι τὰ πάθη μου καὶ οἱ ἀναστεναγμοί μου.
— Ἀπηλογᾶται ἡ ῥήγισσα, λέγει του· εἰς ὅτι λέγεις
Γλήγωρα τὴν παρηγορία σου δίδει καὶ μήνω λέγεις[5],
'Σ ὅλα σου τὰ παθήματα παρηγοριὰ νὰ λάβῃς,
Τὴ νειότη μου καὶ τὸ κορμὶ ἐσὺ νὰ περιλάβῃς·
Καὶ κάμε ἀπόψε τὸ βραδὺ νἄλθῃς στὴν κάμαρά μου[6],
Νὰ λάβῃς κεῖνο ποῦ ποθεῖς, ψυχή μου καὶ καρδιά μου,

1. Κορτεσάνοι, *les gens de la cour*. — 2. Σταυλάτορας, *palefrenier*.

3. Ἐκυβέρνουνα τ' ἄλογα, *je soignais les chevaux*.

4 Τάβλα, *table*, R. latine *tabula*.

5. Ce vers est incompréhensible à cause de la corruption du texte.

6. Depuis ce vers jusqu'au 226e Trivoli n'a guère fait autre chose que traduire son modèle. Voici le passage de Boccace, afin qu'on puisse le comparer avec le grec : « *Farai che in sulla meza notte tu venghi alla camera mia, io lasciero l' uscio aperto, tu sai da qual parte del letto io dormo, verrai là, e se io dor-*

Καὶ σιγαλὰ καὶ φρόνιμα ’σέβα στὸ περιβόλι[1]·
Τοὺς δουλευτάδες κύτταξε ἵνα κοιμοῦνται ὅλοι,
Καὶ εἰς τὴν πρώτη κάμαρα ζερβὰ γιὰ νὰ γυρίσῃς,
Νὰ βρῇς τὴν τζαμπρὰν[2] τὴν χρυσὴν, καὶ βλέπε μὴ ἀστοχήσῃς,
Καὶ παραμπρὸς στρέφε δεξιὰ νὰ ἰδῇς ζωγραφισμένη,
Τὴν κάμαραν τὴν θαυμαστὴν, τὴν καταχρουσειωμένη.
Καὶ θὲς ἰδεῖ τὴν κλίνην μου ἐμμορφοστολισμένην,
Ὅλη μὲ χρυσοφάντιστα[3] πῶς ἔναι σκεπασμένη.
Καὶ ζύγωσε καὶ πιάσε με ’κ τὸ χέρι, ξύπνισέ με,
Ἀγκάλιασε καὶ σφίξε με, καὶ καταφίλησέ με.
’Αφέντης ἐκείνην τὴν βραδυὰ ἦλθεν ἐκ τὸ κυνήγι,
Ὑπῆγεν εἰς τὸ κρεββάτι του, μὲ τὴν ῥηγίνα σμίγῃ.
Καὶ πέσε νὰ ἀποκοιμηθῇ, γιατ’ ἦτον κοπιασμένος,
Εἰς τὸ κυνήγι πάντοτε ὡς κακοπαθημένος·
Ὁ νιὸς κατὰ τὴν ὀρδινιὰ ἔσωσε[4] στὸ κρεββάτι,
Καὶ ἅπλωσε τὸ χέρι του, καὶ τὴν κυρὰν ἐκράτει.
Ἁπλώνει ’ς μιὸ ἡ ῥήγισσα, πιάνει τον ἐκ τὸ χέρι[5]·
Τὸν ῥήγα γλήγωρα ξυπνᾷ, καὶ τὴν δουλειὰν ἀναφέρει,

missi, tanto mi tocca, che io mi svegli, ed io ti consolero di cosi lungo disio, come havuto hai. » — J'ai conservé l'orthographe de l'édition elzévirienne du Décaméron, *Amsterdam*, 1665.

1. Περιβόλι, *jardin ;* avec ce sens περιβόλι se trouve déjà dans Moschopoulos : « κῆπος, ὁ τῶν λαχάνων καὶ τῶν δένδρων, ἤγουν ὁ παράδεισος, καὶ τὸ νῦν κυρίως λεγόμενον περιβόλιον. »

2. Τζαμπρά, *chambre* — R. française.

3. Χρυσοφάντιστα, *broderies d'or*. — R. χρυσός, ὑφαντός.

4. 'Ορδινιά, *ordre*. — R. latine *ordo*. — *Id.* Ἔσωσε, *il arriva*.

5. Voici le texte de l'édit. de 1646 : Ἀπλῶνει σμιει ἡ Ῥιγησα, πιάνήτον ἐκτὸ χέρει.

Καὶ λέει τοῦ ῥήγα· ξύπνισε, θέλω νὰ σοῦ μιλήσω,
Καὶ δός μου αὐτιὰ νὰ σοῦ τὸ πῶ, καὶ νὰ σοῦ τ' ἀρχινήσω.
—Λέγει της· ἄφινε, δὲν ντρέπεσαι, ὁποῦμαι κοπιασμένος,
Ὁποῦμαι ἀπὸ τ' ἄλογο ὡσὰν ἀποθαμμένος·
—Λέγει τ'· ἄφες τὸ κοιμησιὸ [1], τώρα μηδὲν κοιμᾶσαι,
Ἂν θέλῃς τὴν κορῶνά [2] σου, ῥήγας γιὰ νὰ λογᾶσαι.
Λέγει του· ποῖον ἐκ τὴν κούρτη [3] σου ἔχεις ἀγαπημένον,
'Σ ὅλους τοὺς κορτεσάνους σου περισσιὰ μπιστεμένον;
—Λέγει δὲν ξεύρεις ἄλλονε δὲν ἔχω μπιστεμένον,
Ὡσὰν τὸν Ἀλοΐσιον [4], καὶ πλειὸ ἠγαπημένον;
— Λέει του· νὰ ξεύρῃς σήμερον ἦλθε νὰ μὲ 'ντροπιάσῃ [5],
Καὶ ἂν δὲν τοῦ ἤθελα ταχθῆ ἤθελε νὰ μὲ σφάξῃ.
Καὶ ἂν δὲν πιστεύῃς τὰ λαλῶ, σηκώσου, μὴν κοιμᾶσαι,
'Ενδύσου καὶ τὰ ῥοῦχά μου, στὸ περιβόλι φθάσε,
Καὶ θὲς ἰδεῖ πῶς θέλει ἐλθεῖ νὰ σὲ περιλαμπώσῃ.
Δίχως καμμίαν ἐντροπὴ ἀπάνω σου ν' ἀπλώσῃ·
—Εἰς μίο ἐταράχθηκε ὁ ῥήγας καὶ ἀσηκώθη,
Τῆς ῥήγισσας τὴν φορεσιὰ [6] ἐνδύθη καὶ 'ποδέθη,

1. Κοιμησιό, *le sommeil.*

2. Κορῶνα, *couronne.* Le mot est latin.

3. Κούρτη, *cour.*

Ὡσὰν ἐμὲν ἐδέχθηκεν στὴν κούρτην τοῦ Θησέως.

(*Noces de Thésée et d'Émilie.*)

Le mot κούρτη s'emploie très-fréquemment en parlant de la cour papale, *curia papalis*. Voir l'*Histoire du Concile de Florence*, par Sgouropoulos.

4. Ἀλοΐσιος, c'est le *Lodovico* de Boccace.

5. Νὰ μὲ 'ντροπιάσῃ, *pour attenter à ma pudeur.*

6. Φορεσιά, *habillement.* Avec cette signification ce mot se trouve déjà dans Théophane.

Καὶ ὑπῆγε καὶ ἀκαρτέρειε τον μέσα στὸ περιβόλι.
—Καὶ τοῦτος μὲ τὴν ῥήγισσα οὐδὲν ἔκαμναν σχόλη,
Οὐδὲ καμμίαν ἄργητα[1] γιὰ νὰ συμμαζωθοῦσι,
Ὡς ἐν ταὐτῷ ἀρχίνησαν νὰ περιλαμπωθοῦσι,
Νὰ δώσουν τὴν παρηγοριὰ, τοῦ τόσου χρόνου πέρας,
Πῶθλίβετον ὁ νειούτζικος τὰς νύκτας, τὰς ἡμέρας.
Καὶ, σεῖς ὁποῦ τ' ἀκούγετε, λογιάζετε τί ἐκάμναν,
Διχῶς ἄρμενα[2] καὶ κουπιὰ τὰ πόσα μίλλια λάμναν!
Δαγκάματα[3], φιλήματα, τζιμπήματα[4] μυριάδες,
Δὲν μελετῶ τὰ ἕτερα πῶχουν ταῖς νοστιμάδαις·

Comparons Lafontaine avec Trivoli (vers 251-262) :

« Messire Bon se couvrit d'une jupe,
S'encornetta, courut incontinent
Dans le jardin, où ne trouva personne :
Garde n'avoit ; car, tandis qu'il frissonne,
Claque des dents, et meurt quasi de froid,
Le pèlerin, qui le tout observoit,
Va voir la dame, avec elle se donne
Tout le bon temps qu'on a, comme je crois,
Lorsque, amour seul étant de la partie,
Entre deux draps on tient femme jolie,
Femme jolie, et qui n'est point à soi. »

1. Ἄργητα, *retard*. R. ἀργῶ.

2. Ἄρμενα, *voiles* — Κουπιά, *rames*. — Μίλλιον, *mille*, mesure de distance. — Λάμνω, *voguer*.

3. Δάγκαμα, *morsure*. Cf. Horace :

Uror, seu tibi candidos
Turpârunt humeros immodicæ mero
Rixæ, sive puer furens
Impressit memorem dente labris notam.

(Livre Ier, Ode XIII, à Lydie.)

4. Τζίμπημα, littéralement *pincement*, agacerie amoureuse.

Καὶ τότε ὅταν ἐγνώρισε τί ἔν' ὥρα νὰ σκολάσῃ,
Ἀρχίνησε ἡ ἐρωτικὴ γιὰ νὰ τὸν ὀρδινιάσῃ [1]·
Καὶ λέει του· μὲ τὴν γνῶσί σου 'σέβα στὸ περιβόλι,
Πιδέξια καὶ φρόνιμα, γιατὶ κοιμοῦνται ὅλοι·
Καὶ τὸν ἀφέντη θὲς εὑρεῖ κάθοντας, καρτερῶντας,
Δὲν βλέπει ὥρα καὶ στιγμὴ ἐδῶ καὶ κεῖ θωρῶντας,
Ποτὲ νὰ ἰδῇ, ματάκια μου [2], νὰ σὲ συναπαντήσῃ,
Νὰ σὲ γνωρίσῃ, νειούτζικε, μὲ σένα νὰ μιλήσῃ,
Νὰ πιστωθῇ τὰ λόγια μου ποῦ τοὖπα καὶ ἄκουσές τα,
Π' ὀμπρό σου τὰ διηγήθηκα καὶ σὺ ἐκατάλαβές τα·
Λοιπὸν θέλει ἔλθει πρὸς ἐσὲν τὸ πῶς νὰ σ' ἀγκαλιάσῃ,
Καὶ σὺ ἔπαρ' ἕνα 'στιόξυλο [3] καὶ κάμε νὰ τὸν φθάσῃ,
Καὶ δίνοντάς τονε καλὰ ὅσον τὸ δυνατό σου,
Λέγε τοῦτο· πολιτική [4], νὰ ἰδῶ τὸν λογισμόν σου,
Καὶ τὴν ἀγάπην τὴν βαστᾷς τοῦ ἀφέντη μου τοῦ ῥήγα,
Ἠθέλησα νὰ σὲ ἰδῶ ποῦ νὰ σὲ κάψῃ φλόγα·
Καὶ τότε ἂν τοῦ λέγασι χίλια κακὰ γιὰ σένα,
Ποτὲ νὰ μὴν τὰ πιστευσῇ πῶς ἤσουν μετ' ἐμένα.
Ὑπῆγεν ὁ νειούτζικος, ἐσέβη στὸ περιβόλι,
Κ' ηὗρέ τον ὁπῶκάθετον μὲ τὴν βουλή του ὅλη,
Τὰ ῥοῦχα τὰ γυναίκεια ἥτονε φορεμένος,
Κ' ἔστεκε καὶ ἀκαρτέρειε τον σὰν σκύλος λυσσιασμένος.

1. Ὀρδινιάζω, *ordonner*. R. latine.
2. Ματάκια μου; et dans Boccace : *Bocca mia dolce*.
3. 'Στιόξυλο, *une bûche*. Boccace : *Un buon bastone*.
4. Πολιτική, *femme publique*.

Καὶ ὡσὰν εἶδεν τὸν νεούτζικον, τρέχει νὰ πάῃ σιμά του,
Καὶ ὁ νεούτζικος τὰ ὅμοια ἐζύγωσε κοντά του·
Καὶ δίδει του δυὸ τρεῖς ξυλιαῖς μ' ὅλην τὴν δύναμίν του,
Ὅτι ὀλίγον ἔλειψεν νὰ ξέβῃ ἡ ψυχή του·
Καὶ λέγει του· πολιτικὴ, πῶς σὲ βαστᾷ ἡ ψυχή σου,
Τὸν ῥήγαν τὸν αὐθέντη σου ὁπῶναι ἡ τιμή σου,
Νὰ τὸν 'ντροπιάσῃς, ἄνομη[1], μ' ἐμέν' τὸν δουλευτή του,
Ὁποῦ ψυχή μου, ἡ ζωὴ ἔν' ὅλῃ ἐδική του;
Μὰ 'γὼ, σκύλα, δοκίμασα νὰ ἰδῶ τὴν ὄρεξί σου,
Πᾶς εἶσαι τὸν ἀφέντη μου, καὶ ἂν ἦσαι στὴν τιμή σου[2]·
Μὰ 'γὼ δὲν εἶμαι 'πὸ 'κεινοὺς κόντρα[3] τοῦ ἀφεντός μου,
Ὁποῦ αὐτὸς μὲ τίμησε, κ' ἔχω τον σὰν τὸ φῶς μου,
Ὁποῦ ἐδῶ στὴν ξενιτειὰ γι' ἀφέντην, γιὰ πατέραν,
Ἄλλον τινὰν δὲν ηὗρηκα τὴν σημερνὴν ἡμέραν·
Καὶ σύρε[4] στὸν διάβολο, κ' ἔβγα τώρα ἀπ' ὀμπρός μου,
Μὴ σὲ φονεύσω, ἄνομη, ὡσὰν κακὸν ἐχθρόν μου·
Μὰ τοῦτο νᾆσαι θαῤῥετὴ ὅτι ἀνεξημερώσω
Τοῦ ἀφεντός μου νὰ τὸ 'πῶ, νὰ τοῦ τὸ φανερώσω.
— Ὁ ῥήγας τότε μίσευσε, πάγει στὴν κάμαρά του,
Ἀπὸ ταῖς τόσαις ταῖς ῥαβδιαῖς ἔπεσαν τὰ νεφρά του.
Καὶ λέει του ἡ ῥήγισσα· ὠϊμὲ, παρηγοριά μου,
Ηὗρες ἐκεῖ τὸν ἀσεβῆ, τὸν κλεπτὴ, τὸ φονειά μου; —

1. Ἄνομη, *impie*. C'est la *rea femina* de Boccace.
2. Il nous a été impossible de rétablir le texte de ce vers.
3. 'Κεινούς, l'accent a été déplacé à cause du rhythme. — Κόντρα, c'est le mot latin *contrà*.
4. Σύρε στὸν διάβολο, *va au diable*.

Λέγει της· σώπα, ῥήγισσα, τὶ κάλλιον κορτισάνο
Δέν ἔχομε στὴν κούρτη μας, Ῥωμάνο δὲ[1] Πιζάνο.
— Λέγει του· δὲν ἐντρέπεσαι, ῥήγα, νὰ συντυχαίνῃς,
Γιὰ ψεύτρα καὶ ἀνυπόστατη φαίνεται τὶ μὲ κρένεις,
Παντὸς ἦλθε καὶ μ' ἔϐαζε νὰ κοιμηθῇ μ' ἐμένα,
Κὶ ἄλλα περίσσια κακὰ τὰ μῶχει καμωμένα.
Λέγει της· μὸν[2] σιώπησε, τί ἂν μῶλεγες τριακόσια;
Δὲν σοῦ πιστεύω τίποτε γι' αὐτὸν ἀπὸ τὴν Σκότζια·
Γιὰ ὅλους πὲς καὶ λέγε μου, μὰ γιὰ τὸν 'Αλοΐσο,
Μηδὲν μοῦ λέγῃς τίποτε τὸ ξεύρω καὶ γνωρίζω·
Μακάρι νἄχες πάει ἐσὺ νὰ κάρτερειες, ῥηγίνα[3],
Ὄχι ποῦ μ' ἐστεῖλες ἐμὲν καὶ λεὶς[4] τοῦτα καὶ κεῖνα.
Καὶ πῆρα τόσον ῥαϐδεσμὸν, καὶ διὰ τὴν τιμή μου,
Τίποτε δὲ μπορῶ νὰ εἰπῶ γιατὶ ἔναι ἐντροπή μου.
Ξηγεῖται καὶ ἀποδείχνει της πῶς ἦλθε μὲ τὸ ξύλο,
Καὶ πῶς τὸν ἐκατάδειρε χειρότερα ἀπὸ σκύλο.
Τοὺς λόγους, ταῖς ἀνασχυντιαῖς, τὰ ὅσα καὶ ἂν τοὖπε[5],
Ὅλα τῆς τὰ ἀνάφερε, τίποτε δὲν ἀφῆκε·
Ἡ ῥήγισσα ἀναστέναζει, θὲ δείχνει τὶ λυπεῖται,
Καὶ μέσα της ἐχαίρετον, καὶ μυριοευχαριστεῖται.
Ὁ ῥήγας τὴν ἠγάπησε πλεὸν παρὰ ποτέ του,
Τὴν ἐξουσιάν του τῶδωκε 'ς ὅλα τὰ τίποτέ του[6]·

1. Δέ est ici pour οὐδέ.
2. Μόν = μόνον. — Τριακόσια, *un tas de choses.*
3. 'Ρηγίνα, c'est le latin *regina.*
4. Λείς est une abbréviation pour λέγεις. — 5. Τοὖπε pour τοῦ εἶπε.
6. 'Σ ὅλα τὰ τίποτέ του, *sur tout ce qu'il possédait.*

Καὶ χαίρετον μὲ τὴν κυρὰν ὡς ἤθελεν ἀτός του.
'Ηπῆρε καὶ τὴν ἤφερε στὸ σπίτι τοῦ πατρός του,
Καὶ κεῖ τὴν εὐλογήθηκε καὶ ἐστεφανώθηκέ την,
Καὶ ὡσὰν τὰ μάτια του τὰ δυὸ ἀγαπᾷ καὶ βλεπέ την.
Ἔζησαν καὶ καιρὸν πολὺν καὶ κάμαν καὶ παιδία,
Κ' ὕστερα κληρονόμησε ὅλην τὴν αὐθεντεία.
Καὶ ὁ ῥήγας ὁ κακότυχος ἔμεινεν γελασμένος,
'Εκ τὸ πικρό του ἔσκασε[1], καὶ μείν' ἀποθαμμένος.
Λοιπὸν ἴδετε, ἄρχοντες, ἡ φύσις πῶς ταυρίζει[2],
'Εκεῖνο τὸ μισᾷ κανεὶς εἰς αὐτὸ νὰ γυρίζῃ·
'Ωσὰν ἐγύρισεν αὐτὸν ὀπ' ὅλαις ταῖς ἐμίσα·
Καὶ ὕστερα διὰ ταυταῖς τὸν ἔπαιρνεν ἡ λύσσα·
Καὶ πῶς ὑπῆγε ὡς βουλευτὴς καὶ ἐφανέρωσέ το,
Καὶ κείνη πῶς τὸ δέχθηκεν, εἰς μίο καὶ 'καμέ το·
Καὶ πάλι πῶς ἐγίνωσκε τὸν ῥήγα νὰ γελάσῃ,
Νὰ τόνε κάμῃ νὰ δαρθῇ καὶ πάλι νὰ σωπάσῃ·
Πάλι πῶς τὸν ἐνέμπαιξε[3], καὶ ἡπῆρε καὶ ἀφικέτον,
Μὲ τὸν Λοΐζον ἔφυγεν καὶ εὐλογήθηκέ τον.
Γιὰ δαὐτὸ[4] μὴν ὀκνεύετε, μηδὲν τὸ ἀμελᾶτε,
Πρᾶγμα ποῦ νἆν' τῆς φύσεως ποτὲ μὴν τὸ μ' ὑπάτε[5]·
Τὶ φύσις ἔναι δυνατὴ, τὸν ἄνθρωπον ταυρίζει
Π' ἐκεῖνα ὅλα τὰ μισᾷ, καὶ δείχνει δὲν τὰ χρήζει,

1. Ἔσκασε, littéralement *il creva*.
2. Ταυρίζω, *entraîner* avec force.
3. 'Ενέμπαιξε, *se moqua de*.
4. Γιὰ δαὐτό; le δ est simplement euphonique.
5. 'Υπάτε....? Ainsi dans les deux éditions dont je me suis servi. Ne

(·) ἀποδαυτοῦ - Cornaro, Erotocritos, p. 218

Καὶ ἂν ἔναι καὶ πτωχούτζικος καὶ δὲν ἔχῃ δουκάτα[1],
Δ' ἀσήμια, δὲ 'ποστατικὰ, μηδὲ βουτζιὰ[2] γεμάτα,
Μόνα σπουδάζῃ, μὴν ὀκνῇ εἰς ὅποιαν τοῦ ἀρέσει.
Νὰ κάμῃ τὸ ὀρέγεται, μόνον νὰ μὴν ὀκνεύσῃ.
Γιατὶ γυναῖκα σὰν νερὸ ἐγλήγωρα συμπέφτει,
Σὰν παντρεμένη καὶ ἀνύπανδρη ὅπου τὴν ῥίξῃς πέφτει.
Εἶπά σας καὶ τὴν ἀφορμὴ καὶ δεῖξα καὶ τὸ πρᾶγμα,
Καθὼς φαίνεται φανερὰ πῶς τ' ἔβαλα στὸ γράμμα.
Κ' εἶπά σας δρόμον καὶ βουλαῖς, 'πόθεσες[3] τὸ συμβήκαν,
Ἄλλοι ἔλαβαν τὴν χαρὰν καὶ ἄλλοι ἔμειναν στὴν πρίκαν.
Εἰπεῖν ἤθελα καὶ πλειότερα μ' ἄλλην συμμαρτυρία,
Μὰ τὸ εἶπα, ἄλλον δὲν χωρεῖ, οὐδὲ μᾶς κάνει χρεία·
Γιατὶ καλὰ τὸ ξεύρετε, καὶ ὅλοι σας εἴδετέ τα
Πῶς γίνονται καθημερνῶς, ὅλοι κατέχετέ τα·
Κ' εἰς αὐτὸ ἐβουλήθημου κ' ἔπιασα κ' ἔγραψά το,
Ἀπὸ χαρτὶ λατινικὸ[4] ἐμεταγλώττισά το.
—Καὶ ὁποῦ θελήσῃ νὰ ἰδῇ ποῖος ἔναι ὁ γραφέας[5],
ΤΡΙΒΩΛΗΣ Ὁ ἸΑΚΩΒΟΣ, υἱὸς τῆς καλογραίας[6]·

faudrait-il pas lire μισάτε? Cette leçon aurait du moins l'avantage de s'accorder avec le sens de la phrase, tandis que ὑπάτε ne signifie absolument rien.

1. **Δουκάτον**, *ducat*, pièce de monnaie.

2. **'Ασῆμι**, *argent*. — **'Ποστατικά**, *possessions*. — **Βουτζί**, *tonneau*. R. **Βύτις**, ιδος, sorte de bouteille.

3. **'Πόθεσες** = ὑποθέσεις, *affaires*.

4. **Λατινικό** ne signifie pas ici *latin*, mais *italien*.

5. **Γραφέας**, *écrivain*, *auteur*.

6. **Καλογραῖα**, *religieuse grecque*.

Εἰς χίλιους πεντακόσιους καὶ ἀρχὴ μὲ τοὺς σαράντα,
Στὴν Βενετιὰ τὴν φουμιστὴν[1] ὅπου νὰ στέκῃ πάντα·
Σταῖς κθ' τοῦ Ἀπριλλιοῦ, μπαίνοντας του Μαΐου,
Καὶ ὅλοι νἄχετε χαρὰν ἐκ Πνεύματος Ἁγίου.
Καὶ ἔτσι τὸ ἐχάρισα Βητόριου Πετριτίνου[2],
Τοῦ εὐγενοῦς καὶ ἔνδοξου καὶ ἀνδρείου ἐκείνου·
Καθημερνῶς νὰ τὸ κρατῇ, νἄχῃ παρηγορία,
Καὶ μένα νὰ μὲ ἀγαπᾷ μὲ ὅλην τὴν καρδία.

1. Φουμιστός, ή, όν, *renommé*, *célèbre*. R. φήμη.

Καὶ ὡς καλὸς κὶ ἀπόκοτος, καὶ φουμιστὸς στρατιώτης.

(*Noces de Thésée*, etc.; liv. V.,

En outre, Lambecius cite un manuscrit de la Bibliothèque impériale de Vienne (nº 297, folio 115*a*—116*a*) qui contient une description en vers de la ville de Venise, intitulée : « Διήγησις τῆς φουμιστῆς Βενετίας ».

2. Victor Petritinos, c'est à lui que Trivoli a dédié son poëme.

ΤΕΛΟΣ.

33704
ASTOR LIBRARY
MAY
1895
NEW YORK

TRAGUDIA

KE

PARAMYTHIA

COLLECTION

DE

MONUMENTS

POUR SERVIR A L'ÉTUDE

DE LA LANGUE NÉO-HELLÉNIQUE

N° 14

CHANSONS ET CONTES POPULAIRES

DE LA CALABRE

TRADUITS EN FRANÇAIS

PAR ÉMILE LEGRAND.

PARIS

CHEZ MAISONNEUVE ET Cie

15, QUAI VOLTAIRE, 15

MDCCCLXX

TRAGUDIA

KE

PARAMYTHIA

TIS KALABRIAS

EXEDÔKEN

EMYLIOS LEGRANDIOS



ATHINISIN

EN TÔ GRAPHIÔ TIS PANDÔRAS

1870

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ JULES BONAVENTURE,
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS.

A MON PÈRE

C'est à toi, mon père, que je dédie ce livre; daigne en agréer l'humble et respectueux hommage. Ce faible témoignage de ma filiale reconnaissance ne t'est-il pas bien dû, puisque le peu de science que je possède est autant le produit de tes sueurs que le fruit de mes veilles? Et la sainte poussière de ton travail n'est-elle pas aussi noble que les labeurs littéraires auxquels je suis fier de l'associer? La plume, elle aussi, est un outil; celui qui la tient, un ouvrier. Moi, comme toi, j'obéis à la grande loi qui commande à l'homme

de travailler, loi immuable à laquelle il est aussi glorieux de se soumettre que honteux de contrevenir.

La modeste offrande que je suis si heureux de déposer entre tes mains, ô mon père, n'a que bien peu de prix, si je la compare aux privations et aux sacrifices que tu t'es imposés pour moi; mais sois sûr qu'elle procède d'un cœur sincère; sois sûr que mon unique désir c'est qu'elle puisse au moins te dire et la profonde gratitude et l'inaltérable affection de ton fils dévoué.

E. L.



PRÉFACE

Le dialecte grec parlé depuis une époque assurément très-reculée dans la Calabre et la Terre d'Otrante est demeuré longtemps sans attirer d'une façon sérieuse l'attention des philologues européens. Ce n'est que depuis quatre ou cinq ans seulement qu'il a commencé à être l'objet de recherches approfondies. Dans un ouvrage publié à Athènes, en 1864, et intitulé : « Ἰταλοελληνικά· ἤτοι κριτικὴ πραγματεία περὶ τῶν εν τοῖς ἀρχείοις τῆς Νεαπόλεως ἀνεκδότων ἑλληνικῶν περγαμηνῶν, » M. Zambélios, tout en constatant l'existence de cette langue foncièrement hellénique, la déclarait « vierge de toute étude » ; et après en avoir cité

une trentaine de mots, il ajoutait que par ses mœurs, ses traditions, ses usages, la population qui habite le territoire compris dans les deux pointes extrêmes du continent italien atteste d'une manière aussi frappante qu'incontestable le lien d'origine qui la rattache à la grande famille hellénique.

Le premier spécimen de ce dialecte fut publié, en 1821, par Witte, dans le Gesellschafter, p. 697. Ce docte Allemand avait recueilli à Bova trois chansons populaires, et c'était l'une d'elles qu'il offrait au public lettré de son pays; elle fut bientôt reproduite dans le n° 2835 de la Liste der Börsenhalle, et traduite par Schmidt-Phiseldeck, dans son Auswahl neugriechischer Volkspoesien. Enfin, les trois chansonnettes de Witte, après avoir été successivement *illustrées* et commentées par Pott et Mezzofanti, ont trouvé place dans le grand recueil de Passow, aux pages 261, 447 et 448.

Mais la matière sur laquelle s'était exercée la critique des hommes éminents que nous venons de nommer était loin d'être assez considérable pour permettre aux savants de se rendre un

compte exact des ressemblances et affinités qui pouvaient exister entre le dialecte gréco-calabrais et la langue hellénique. Force était d'attendre quelque chose de plus complet.

C'est à M. Domenico Comparetti, professeur à l'Université de Pise, qu'était réservé l'honneur de publier un livre que les hellénistes appelaient de tous leurs vœux. Ce fut en 1866 que parut l'ouvrage du savant Italien (1). Son recueil contient trente et quelques chansons et plusieurs spécimens de prose. Le texte est accompagné d'une traduction italienne et d'une transcription en caractères grecs. L'ouvrage de M. Comparetti mérite, selon nous, toutes sortes d'éloges, et nous devons savoir gré à l'auteur de nous avoir donné un travail aussi consciencieux qu'instructif, utile et intéressant.

Mais l'ouvrage capital sur le sujet qui nous occupe est celui que le Dr Giuseppe Morosi a publié, à Lecce, au commencement de cette

(1) *Saggi dei dialetti greci dell' Italia meridionale, raccolti ea illustrati da* Domenico Comparetti, professore nella R. Università di Pisa. *Pisa,* presso i fratelli Nistri; 1866. — In-8, XXVIII-106 pages.

année. C'est de ce livre que nous avons extrait le recueil que nous offrons aujourd'hui au public français.

Les hellénistes s'étonnéront certainement de ce que nous n'avons pas employé l'alphabet grec dans la transcription de ces chansons. Plusieurs motifs nous ont engagé à prendre cette détermination ; et d'abord, l'exemple de MM. Comparetti et Morosi qui ont jugé à propos de conserver l'alphabet latin, qui est du reste le seul usité et le seul connu parmi le petit peuple qui parle le gréco-calabrais ; c'est ce qui résulte du témoignage de ceux qui ont parcouru le pays et d'une lettre citée par M. Comparetti, dont voici les dernières lignes : « *En su grafo ma ta grammata grica, jadi emi en grafome ; ce su pianno grammata pu mu ndiazzutte, andè ene psero esprimepsi o milimma pu turtea.* » — « Je ne t'écris pas avec les lettres grecques, parce que nous ne les écrivons pas; et j'emploie les lettres dont je me sers (d'habitude), autrement je ne saurais pas m'exprimer dans la langue de ces contrées. »

En second lieu, l'alphabet grec est plus insuffisant que le latin à rendre la prononciation usitée

en Calabre; ainsi, par exemple, πουλί s'écrit et se prononce *pouddi; πολλά*, *podda*, et ainsi des autres. Il est clair qu'on n'arriverait à figurer cette prononciation avec les lettres grecques qu'à l'aide de combinaisons aussi insolites que barbares. Notons encore que le δ n'a pas en Calabre le son qu'on lui donne par toute la Grèce; il se prononce absolument comme le *d* français; de même le θ loin d'avoir toujours la valeur du *th* anglais doux correspond très-souvent à notre *t*, ainsi θεό = *teo; θάνατο* = *tanato*.

Parmi les chansons éditées par M. Ascoli, nous avons choisi les plus belles. Nous n'avons donné qu'un spécimen de chants religieux, car ils ne nous semblent pas porter le cachet de simplicité qui révèle une origine populaire. Ils sont loin de valoir les chants sur la fête de Noël ou sur le Vendredi-saint qu'on trouve dans les recueils de Passow, Zambélios et autres; ce ne sont pour la plupart que des traductions d'*hymnes* ou de *proses* faites sans doute par le clergé du pays.

Dans notre traduction nous nous sommes attaché à rendre le grec le plus littéralement

possible; si nous n'y avons pas toujours réussi c'est que la phrase française, construite d'après la phrase originale, aurait été complétement inintelligible.

Paris, 2 juin 1870.

Émile LEGRAND.

TRAGUDIA EROTIKA

CHANSONS D'AMOUR

TRAGUDIA EROTIKA

I

Aspron e to harti, aspro e to hiôni,
Aspron e to halàzi ke (1) aspri e krini,
Aspro ene o sfondilôssu ke e vrahiôni;
'S ta mesa u pettu i dio mila 'fs' asimi :
Se pingèfsane dio kali mastori,
Kini pù 'sane e lefti k' e pleo fini;
Ke se pingèfsa ke se kàman oria,
Ke su èmine sto kosmo ja memoria.

II

O ôria mu, janomeni, janomeni!
Ti su jalizi o muso sa keràsi,
Emi jennisimôston anumèni
E kittin ghetonia pu 'so korasi :
Arte 'vô pragalô, t' ise armamméni,
Andra su na pesàni, na to hosi,
Ke giacca ti koràsin e ss' epîra
Na 'ho speranza ti se perno hira.

(1) Nous n'avons employé le *k* que parce qu'il rend mieux la physionomie du mot grec, car devant *e* et *i* il se prononce comme le *c* italien.

CHANSONS D'AMOUR

Blanc est le papier, blanche est la neige,
Blanche est la grêle et blancs sont les lys,
Blanc est ton cou et blancs sont tes bras;
Au milieu de la poitrine tu as deux pommes d'argent.
Deux habiles maîtres t'ont peinte,
Ils étaient excellents et expérimentés,
Et ils t'ont peinte et t'ont faite belle,
Et tu es restée au monde pour souvenir.

O ma charmante, ô ma toute belle!
Ton visage brille comme une cerise;
Nous sommes nés ensemble
Dans le voisinage où tu étais fillette.
Maintenant que tu es mariée, je désire
Que ton mari meure, que tu l'enterres;
Afin que, n'ayant pu t'avoir jeune fille,
J'aie l'espérance de t'épouser veuve.

III

Klàfsete, ola t' astèria, anu 's emèna,
Ti e agàpi mu addo servo ehi vrimmèna;
Anu 's emèna klàfsete, lisària,
Sventurato pu en eho pleo kalo.
Motti apukàu 's ti ttàlassa t'afsària
Torite na 'rtu apanu 's to nero,
Motti torite a sasso na kafnisi
Forse is varèsci k' ehi na me 'gapisi.

IV

Ke guerna, strata; guerna su, cantuna;
Ke guerna, jetonia agapiti!
Ke àrteni guerna su, oria padruna,
Ti pleo es tuta meri e mme tori!

V

Dommu credeto emèna, agapiti,
Ti su telo kalo ma ti kardia;
Jati mu 'sone e agapi e protini,
Addin èvo en agapisa kammia.
Afi na 'pune oli e kristiani:
« Afisti tui ke piakon' addi mia, »
Ti tuto prama mi to mini mai,
Ti su me ferefse k' efri k' ekai.

PEINE D'AMOUR.

O étoiles, pleurez toutes sur moi,
Car celle que j'aime a trouvé un autre esclave;
Pleurez sur moi, rochers;
Infortuné, je n'ai plus de bonheur.
Lorsque du fond de la mer les poissons
Vous verrez venir à la surface de l'eau,
Quand vous verrez fumer un roc,
Alors peut-être elle se repentira et m'aimera.

DOULOUREUX ADIEU.

Adieu, rue; adieu, canton;
Adieu, voisinage bien-aimé!
Adieu, à toi aussi, belle maîtresse,
Car dans ces lieux jamais plus tu ne me reverras!

MAL ET REMÈDE D'AMOUR.

Crois-moi, ô ma bien-aimée,
Je te veux du bien dans mon cœur;
Car tu as été mon premier amour,
Jamais je n'en ai aimé une autre.
Laisse-moi dire à tous les chrétiens:
« Abandonne celle-ci et prends-en une autre, »
Cette chose ne l'attends jamais,
Car tu m'as frappé et j'ai été brûlé d'amour.

Esu me ferefse k' e ssu vari;
Utto soma mu en ehi pleo duria;
Erchete o medeco na 'mena 'di,
Ke mu lei ti e hameni pa fatia.
E mmu dulei pleo to studiefti
Medechi na votisu ta hartia,
T' imone appunto san apesammeno,
Ke askio evo ene kanno ames 's to jeno.

Mali en e agapi pu evo su vasto;
K' isela na min imo jennimeno,
Na min efsero agapi ghineko;
K' isela afs' olo to jeno klammeno!
Eho hamena puru in amilia
Penseonta 's ti dikis su signuria;
Sustinefti e ssozo pleon arto,
K' evo stesso damazo posse zo.

Tossin agapi ene pu su vasto,
Ti puru an ison' essu 's ti Turkia
Erkamo na me 'di ke na se 'do.
Iha tarafsi senza cumpagnia
Ma mia barchedda panu 's to nero;
Erkamo na su 'do ton orio viso
Ti en ehi dè 'pau 's tin ghi dè 's paradiso.

Tossin agapin ene pu su ferno,
Sappu evo scandaglieo ke pu toro,
Ti erkamo, an iso eki 's to mavro anfierno,

Tu m'as frappé et tu ne t'en repens pas;
Mon corps n'a plus de repos;
Le médecin vient pour me voir,
Et me dit que c'est peine perdue.
Cela ne me sert plus à rien
Que les médecins feuillettent leurs livres,
Car je suis tout à fait comme un mort,
Et je ne fais plus d'ombre au milieu des vivants.

Grand est l'amour que je te porte;
Et je voudrais n'être pas né
Pour n'avoir point connu l'amour des femmes;
Et je voudrais être pleuré de tout le monde!
J'ai même perdu la parole
En pensant à toi, ô ma maîtresse;
Et je ne puis plus me tenir debout,
Et je m'étonne moi-même de vivre.

Si grand est l'amour que je te porte,
Que même si tu étais en Turquie
J'irais pour te voir et pour que tu me visses:
Oui, je serais parti sans compagnie,
Avec une petite barque sur l'eau,
Je serais allé voir ton beau visage
Qui n'a pas son pareil sur la terre et dans le ciel.

Si grand est l'amour que je te porte
Comme je l'observe et comme je le vois,
Que j'irais, si tu étais dans le noir enfer,

Erkamo 's ton anfierno na staso,
Na cuntentefso tin kardia 's esena,
Ti pai leonta ti evo e ss' agapo.

Pemmu, pemmu; tino eho agapimmena?
Ke tuti hari na mu kai o Teo
Tin armasia na kamo evo ma 'sena;
Tuto prama evo telo, maniho;
Na stasume cuttenti ma kardia
Ti e su 'sela de ruho, de prikia.

De ruho, de prikia evo su jureo,
Esena, esena telo manehi;
Na imesta fideli oli ke dio,
Ke to ruho na pai na kremasti.
Ke itus es tus capitulu firmeo:
De ruho, de prikia evo su jureo;
Ke itus es tus capitulu eho firmata:
De ruho, de prikia su 'ho jurata.

VI

Ane pesano, telo na me klafsi
Escapeddata mesa 's tin avli;
Ke sire ta maddia su afse madafsi,
Ke kumba mu ta panu 's ti fsihi.
Tosso me pernun' es tin aglisia,
Kolusa, agapi mu, se pragalo,
Ke bblefse na mu 'nafsu ta keria
Anu 's ton nima po'ho na hoso.

J'irais dans l'enfer me tenir près de toi,
Pour contenter ton cœur à toi,
Qui vas disant que je ne t'aime pas.

Dis-moi, dis-moi, qui ai-je aimé?
Que Dieu me fasse la grâce
De me marier avec toi;
Cette chose je la veux, moi seul;
Afin que nous soyons heureux de cœur,
Je ne voudrais (de toi) ni trousseau ni dot.

Je ne te demande ni trousseau ni dot,
C'est toi, toi que je veux, toi seule;
Soyons-nous fidèles tous les deux,
Et que le trousseau aille au diable (m. à m. se pendre).
C'est ainsi que j'arrête les articles (du contrat):
Je ne demande ni trousseau ni dot;
C'est ainsi que j'ai arrêté les articles (du contrat):
Je ne t'ai demandé ni dot ni trousseau.

TESTAMENT D'AMOUR.

Si je meurs, je veux que tu me pleures,
Échevelée, au milieu de la cour;
Arrache tes cheveux de soie,
Et dépose-les sur mon cœur.
Quand on me portera à l'église,
Suis-moi, ô mon amour, je t'en prie,
Et veille à ce qu'on allume les cierges
Sur la tombe où je dois être enseveli.

Ke poi 's to hrono pemmu mia lutria,
Ke poi 's tu dio kanena patrimo;
Ke tin emera tos apesammeno,
'Mbiamu 'na suspiro kaŭmeno.
Tosso pu ola tua ta 'his janomena,
Nifse ton nima, k' emba eki ma 'mena.

VII

Dodeka hronu doppu apesammeno
Eho na 'rto na 'vo se nazitiso;
K' erkome ampi 's tim porta su ke meno,
Ke tuzzeo ti e ssozo na miliso;
Ke jati tuta hili ene milune,
Aska, t' irta utta steata na se 'dune.

VIII

Mian emera me fonas' e Furtuna
Ke mu 'pe : « Possa ta 'hi janomena ? »
Evo tis ipa : « Cara mu padruna,
Panu 's to marmaro ta 'ho grammena. »
Ke kini mu 'pe : « Paccio ke pacciuna !
Io kaddio grafsontada es tin arena,
Ispu panu 's to marmaro pingei
Posso pleon agapa pleon ampaccei. »

IX

O ilie mu, na mi pai; mino na 'di
Poss' ène oria tuti pu agapo;
O ilie mu, pu olo to kosmo pradi,
Oria secundu tui ide tino?

Et après un an fais-moi dire une messe,
Et après deux ans quelques Pater Noster;
Et le jour des morts
Envoie-moi un soupir ardent.
Lorsque tu auras fait toutes ces choses,
Ouvre ma tombe et viens avec moi.

(Quand je serai) mort depuis douze ans,
Je viendrai te visiter;
Je viendrai derrière la porte et je m'arrêterai,
Et je frapperai, car je ne pourrai parler;
Et parce que mes lèvres ne parleront pas,
Lève-toi, ce seront mes os qui seront venus pour te voir.

CE QUE FAIT L'AMOUR.

Un jour la Fortune m'appela
Et elle me dit : « Quelles choses as-tu faites? »
Je lui dis : « Ma chère maîtresse,
Je les ai écrites sur le marbre. »
Et elle me dit : « Fou et grand fou!
Mieux eût valu les écrire sur le sable;
Celui qui peint sur le marbre
Plus il aime et plus il devient fou. »

LES BEAUTÉS DE LA BIEN-AIMÉE.

O soleil! ne t'en va pas; arrête-toi pour voir
Combien est belle celle que j'aime!
O soleil, toi qui parcours le monde,
En as-tu vu une aussi jolie qu'elle?

Ke o ilio mu 'pe : Mu kanni antropi,
Jati tui e pleon oria to diplo —
En' o ilio, agapi mu, pu se flumizi,
Ke ambro 's tes adde san ilio ghializzi.

X

Posso mu fenese oria ke galanta,
Pu panta pai harumeni ghelonta!
Rodo mu azzippammeno apu ti chianta,
Puddi 's tim primaveran apetonta;
A se kanononne deka hronu panta,
En ekordonna mai se kanononta.

XI

Vasta t' ammadia sa dio jelia,
Ke derlampizu ros 's tin Alemagna;
A hili rodina plepp' e fodia,
Ke a kreata in aspra sa hioni muntagna;
Su e tteli valmeni ma kammia,
Ti e fama su e ftameni ros 's ti Spagna;
K' evo ponta epu pao voto ke leo :
Ti oria ise ke e ssozi este pleo.

XII

Irte o anemo ke so' pire o mantili,
K' emena mu efie ton askiadi;
Esea su fani itt' orio cannaliri,
K' evo eblaosa aloharo itto vradi.

Et le soleil me dit : J'ai honte,
Parce qu'elle est, du double, plus belle que moi.
C'est le soleil, ô ma bien-aimée, qui t'enflamme.
Et parmi les autres (jeunes filles) tu brilles comme le soleil.

Que tu me sembles belle et galante,
Toi qui vas toujours souriante et gracieuse !
O ma rose, (rose) cultivée sur le rosier,
O oiseau qui vole au printemps,
Si je te regardais toujours pendant dix ans,
Je ne me rassasierais jamais de te contempler.

Tu portes les yeux comme deux miroirs,
Et ils brillent jusqu'en Allemagne ;
Tes lèvres sont plus rouges que le feu,
Et tes chairs sont blanches comme la neige des montagnes.
Tu ne peux être comparée à aucune autre,
Car ta renommée est allée jusqu'en Espagne.
Et moi, partout où je vais, je me tourne et je dis :
Que tu es belle et que tu ne peux être plus belle.

Le vent vint et enleva ton fichu
Et à moi, il m'enleva mon chapeau ;
A toi, il découvrit ta belle gorge,
Et je m'endormis content ce soir-là.

XIII

Kardian en eho; senza, e ssozo zisi;
Pos eho na ziso senz' ehi kardia?
K' ikusa ti ehi mia na mu danisi,
Danumi ti, a mmu teli tin aia;
A tteli tin aia ke to kalom mu,
Na ziso a tteli, tin kardia su dommu!

XIV

O porta, o porta, pu ja 'mena klini,
Ke o porta pu ja 'mena estei klimmeni,
Jati, o porta, tim padruna klini,
Pu teli scuperata ke 'domeni?

Porta, pu ise oli afs' asimi,
Ke puru afse hrusafi jenomeni,
Anifso, porta, se parakalo,
Anifso, t' i padruna su eho na 'do.

XV

Su motti me tori m' ehi 's ten nu,
Ke motti e mme tori me limona;
'Sena e kardia su e ma tus addu,
Estei ma kino pu su stei sima.

Evo, ftehuddi! en ime mai ettu:
Ma pos to lei ti panta m' agapa?
« E agapi e sa tton ilio jennimeni,
O ilio kio pu tori kino termeni. »

INVITATION A AIMER.

Je n'ai pas de cœur; sans (cœur) je ne puis vivre;
Comment puis-je vivre sans avoir de cœur?
J'ai entendu que tu en avais un à me prêter,
Donne-le-moi si tu me veux la vie;
Si tu veux ma vie et mon bonheur,
Si tu veux que je vive donne-moi ton cœur!

DÉSIRS AMOUREUX.

O porte, ô porte qui pour moi es close,
O porte qui pour moi restes fermée;
Pourquoi, ô porte, renfermes-tu la maîtresse
Qui veut être découverte et vue?

Porte, qui es toute d'argent,
Et qui es aussi faite d'or,
Ouvre-toi, porte, je t'en prie,
Ouvre-toi, que je voie ta maîtresse.

LOIN DES YEUX LOIN DU CŒUR.

Lorsque tu me vois, tu m'as dans ton cœur;
Et quand tu ne me vois plus tu m'oublies;
Ton cœur est avec d'autres,
Il se tient avec celui qui est ton voisin.

Moi, infortuné, je ne suis jamais là:
Mais comment dis-tu que toujours tu m'aimes?
« L'amour est fait comme le soleil,
Le soleil, celui qu'il voit c'est celui-là qu'il réchauffe. »

XVI

Mesa 's ti ttalassa chi a puddi
Ke kanona t' afsari pu mbarchei;
To checci panta o finni na diavi,
To mĕa e tto pianni ti e ttu fei;
Iū mu kanni esu, agapiti,
Dè plusio, dè aftoho e ssu piacei;
Na mi ti piachi tossi malin gloria,
Ti en ise plusia, manca poddin oria.

XVII

Asca, kafcedda mu, na parefti,
Ti afsemeronni i kiuriaki porno,
Ke vale tin gunnedda tin kali
Ke to mantili su matafsodo;
Amone ke affaccieftu is to jali,
Ke 'de a telis aspro o rotino:
A teli rotino, dela is emena,
Ti iscizo ti kardia ke dio su jema.

XVIII

Oh posson ehi t' ivo s' akapo!
Malin acapi so 'ho vastommena!
Sa rodon is to petto se vasto,
Ke o pensieri mu panta istei 's esena;
Iftazi pu lustrei 's to skotino
Satt' o fengo, mott' ehi skotignammena;
Eho na ziso na 'do an ehi kardia
Me ton addo na pai 's tin aglisia.

A UNE DÉDAIGNEUSE.

Au milieu de la mer il y a un oiseau,
Et il regarde le poisson qui passe;
Le petit, toujours il le laisse passer,
Le gros, il ne le prend pas, car il s'échappe;
Ainsi me fais-tu, ô mon amoureuse,
Ni riche, ni pauvre ne te plaît;
Ne fais pas tant l'orgueilleuse,
Car tu n'es pas riche et tu n'es déjà pas si belle.

Lève-toi, mon enfant, pour t'habiller,
Car c'est aujourd'hui dimanche matin;
Et mets ta robe, ta belle (robe),
Et ton fichu de soie;
Va te regarder dans le miroir,
Et vois si tu veux du blanc ou du rouge:
Si tu veux du rouge, viens à moi,
Car je vais déchirer mon cœur et te donner du sang.

AMOUR JALOUX.

Oh! comme il y a longtemps que je t'aime!
Qu'il est grand l'amour que je t'ai porté!
Comme une rose dans mon cœur je te porte,
Et ma pensée reste toujours fixée sur toi.
Et (pour moi) tu arrives à briller dans les ténèbres
Comme la lune, lorsqu'il fait nuit.
Je dois vivre pour voir si tu auras le cœur
D'aller avec un autre à l'église.

XIX

Ehi mea kero ti esena meno
Na 'ho 'na lazzo afse tuta maddia,
N' o vastafso 's ta heria mu demeno,
Motti o toro na piako aloharia ;
A tto gheno na ime arodimmeno :
« 'Fse pei kafcedda ine tuta moddia ? »
— 'Fse mia kafcedda pu e tiranna sgrata,
Pu mo 'hi tin kardia 'ncatinata. —

XX

'Càpiso, acàpiso a teli n' acapisi,
Mia hiateredda 'fs' ikosi hrono :
An ehi ikosi pente, m' i ttelisi,
Pesti ti e diavimmeno to kerò.
A teli piaki o rodo na mirisi,
Sire to mott' en' imis' anifto.

XXI

Su mo' dese m'a modò ti kardia,
Ti ros ti ziso panta pao demeno,
Me ena lazzon a ti ferratia
Ke olo afse metallo jenomeno ;
Iso oli karvuna ke oli fodia,
K' irta na 'nghiso isea na pao kammeno
Ke mali piàga iperno is ti kardia,
Ja t' agapi oli leune ti peseno.

LA MÈCHE DE CHEVEUX.

Il y a longtemps que je t'attends,
Pour avoir une mèche de tes cheveux,
Afin que je la porte liée à mes mains,
Et qu'en la voyant j'en prenne joie;
(Et) pour que les gens me demandent:
« De quelle jeune fille sont ces cheveux? »
— D'une jeune fille cruelle et ingrate
Qui tient mon cœur enchaîné. —

CONSEIL AUX AMANTS.

Aime, aime, si tu veux aimer,
Une fillette de vingt ans:
Si elle en a vingt-cinq, laisse-la,
Et dis-lui que le temps est passé.
Si tu veux prendre une rose qui sente bon,
Cueille-la lorsqu'elle est à moitié éclose.

PEINE D'AMOUR.

Tu m'as lié le cœur d'une telle façon
Que, tant que je vivrai, je marcherai lié
Avec une chaîne de fer
Et toute faite de métal;
Tu étais tout charbon et tout feu,
Et je me suis approché de toi pour me brûler!
Et je porte une grande plaie dans mon cœur,
Et tous disent que je meurs d'amour.

XXII

Oria mu fani 's tin addin imera,
Pleon oria simberi, pippara mai;
Oria tin kiuriaki ke tin deftera,
Ke ja ti tin pleon oria pai,
Ke i tetradi panta is mia manera,
Ti pefti rodo pu fiurei tom Maï;
Oria to samba ke i parassoghi,
Ke pleon oria mu pai tin kiuriaki.

XXIII

De tim marioleria tos ghineko,
Na kombosu to fsiddo sventurato;
Kie kaleguu ti hera is to plegro
Satti to sirnu, to guaddu scucciato.
Itela psiddo na su' mone ivo,
Ti panta su 'stika i kitto costato;
Su kalegui ti hera na me piaki
K' ivo krivinnome akatu 's to madi.

XXIV

Na to ilio, na to fengo, na t' asteri!
Na kini pu me kanni n' apetano!
Na kini pu mu dinni to maheri
Na fio me kanni k' e ssozo na tramo.

BEAUTÉ DE LA BIEN-AIMÉE.

Belle tu m'apparus l'autre jour,
Plus belle aujourd'hui, plus belle que jamais;
Belle le dimanche et le lundi,
Et le mardi plus belle encore,
Et le mercredi toujours de la même façon,
Et le jeudi tu es une rose qui fleurit en mai:
Tu es belle le samedi et le vendredi,
Et le dimanche tu marches plus belle encore.

AMOUREUX DÉSIR.

Vois la ruse des femmes
Pour attraper la puce infortunée;
Elles se glissent la main sur le flanc,
(Et) quand elles retirent (la bête), elles la retirent écrasée.
Je voudrais être la puce
Pour me tenir toujours sur ton sein,
Quand tu baisserais la main pour me prendre,
Je me cacherais sous ta chemise.

PEINE D'AMOUR.

Voilà le soleil, voilà la lune, voilà l'étoile!
Voilà celle qui me fait mourir!
Voilà celle qui me donne le (coup de) poignard,
(Celle) qui me fait fuir, et je ne puis courir.

XXV

Akau 's to limbitari pu katizi
O nima eho na kamo na hodo;
Satti diavenni na me nominatisi,
Ke, satti anifti i porta to porno,
Na 'pi : « Ti tuso topo mu mirizi !
Oimena! tin agapi mu ipato ! »
K' ivo su respundeo, 'vo pedammeno :
« Patiso ferma, ti cuttento meno. »

TESTAMENT DE L'AMANT A SA BIEN-AIMÉE.

Sous le seuil où tu t'assieds
Je veux faire la tombe où je serai enseveli ;
Afin que tu m'appelles quand tu passes,
Et, quand tu ouvres la porte le matin,
Que tu me dises : « Comme ce lieu sent bon !
Hélas ! je foule aux pieds mon amour ! »
Et moi je te répondrai, moi le mort :
« Foule avec force, pour que je sois content. »

MOROLOJA

CHANTS FUNÈBRES

MOROLOJA

I MANA PRAKALONTA TO TANATO.

Ke se prakalo, Tanate,
Ke se prakalo poddi;
Ane di kitto pedaki mu,
Ariso mu to apu 'ki,
Na 'hi na 'rti 's tuti mana tu,
Pu is e ghiastiko poddi!

I HIATERA 'S TI MANA APESAMMENI.

Ke ipu pai tusi manedda mu?
Is horia poddi magra,
Pai na vrichi pateru ke moneku
Ke a keria to t' anafta.

Aimmena! aimmena! mana mu,
Is to petto ti anoo?
'Na maheri pu me ferefse
'Na trapani kottero.

CHANTS FUNÈBRES

INVOCATION D'UNE MÈRE A LA MORT.

Je te prie, ô Mort,
Je te prie beaucoup
Si tu vois mon petit enfant,
De me l'envoyer de là-bas.
Qu'il vienne (retrouver) sa mère;
Il lui est tant utile!

LA FILLE A SA MÈRE MORTE.

Et où vas-tu donc, petite maman?
— Dans des pays bien éloignés
Elle va trouver des prêtres et des moines,
Et leurs cierges allumés.

Hélas! hélas! ma mère,
Dans mon cœur qu'est-ce que je sens?
Un poignard m'a frappée,
Une faulx tranchante.

I HIATEREDDA I APESAMMENI.

Iha na diavo ke diavika,
Diavik' a ttin aglisia;
E pateri estea k' endinnatto
Na tin pune ti lutria.

Iha na diavo ke diavika,
Diavik' a ttin aglisia;
Posson ghenos ibbie k' jurize,
Na tis nafsi ta keria!

Esu ponta mu to, checcia mu,
Ti su istiche na tarafsi;
'Na kanistri evo su ekanna
Motti eftazi na su dafsi.

Tis su dafsi ta ruhakia su
Motti embenni e kiuriaki?
— Tispu afs' olu pu ettu imesta;
Evo meno manehi.

Sto kofini a ttuti checcia mu,
Prevan aspra ta prikia;
Aftohedda! embiche o tanato
Ke tis eftiase ta keria.

POUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE.

J'avais à passer et je suis passé,
Je suis passé par l'église;
Les moines étaient à s'habiller
Pour dire la messe.

J'avais à passer et je suis passé,
Je suis passé par l'église;
Que de gens allaient et venaient
Pour allumer les cierges!

Pourquoi ne pas m'avoir dit, ô chère petite,
Que tu allais partir?
Je t'aurais préparé une corbeille (pleine de robes),
Pour te changer à ton arrivée.

Qui te changera tes petites robes
Quand viendra le dimanche?
— Personne parmi tous ceux qui sont ici;
Je resterai toute seule. —

Dans la corbeille de cette chère petite
Étaient déja les blancs présents de noces;
Pauvrette! la mort est venue
Et lui a préparé des cierges!

Sto kofini a ttuti checcia mu
Prevan' aspra e kuddurite;
Aftohedda! embiche o tanato
Ke tis eftiase tes kandile.

Klafsete, klafsete, ke oli kleome
Tuti mana scunsulata;
Arte pu 'de to pedaki ti
Eki kau 's ti mavri plaka.

Klafsete, klafsete, ke oli kleome
Tuti mana pleo poddi;
Arte pesane o pedaki ti
Ke is zippasti e fsihi.

Arte pu se hosa, checcia mu,
Tis su stronni o krovattaki?
— Mu to stronni o mavro tanato
Ja mia nifta poddi mali.

Tis su 'ftiazi a capetalia
Na ('h)i n' aplosi trifera?
— Mu ta 'ftiazi o mavro tanato
M' a lisaria ta fsera.

Ehi na me klafsi, checcia mu,
Ehi na me nomatisi;
'S t' abbesogna su esu m' isele
Tu 's to petto mu na kumbisi.

Dans la corbeille de cette chère enfant
Etaient déjà les blancs gâteaux (de noces);
Pauvrette! la mort est venue
Et lui a préparé les flambeaux funèbres.

Pleurez, pleurez, et pleurons tous (sur)
Cette mère, inconsolable
De voir que sa charmante fillette
Est là-bas (couchée) sous une sombre pierre.

Pleurez, pleurez, et pleurons tous,
(Pleurons) sur cette (pauvre) mère;
Maintenant que sa petite fille est morte
(Il semble) qu'on lui a arraché l'âme.

Maintenant qu'on t'a enterrée, ô me petite!
Qui te fera ton petit lit?
— La noire mort me le fera
Pour une nuit (qui sera) bien longue. —

Qui t'arrangera tes oreillers
Pour que tu dormes doucement?
— La noire mort me les arrangera
Avec des pierres (bien) dures. —

Tu dois me pleurer, chère petite,
Et tu dois m'appeler (par mon nom)!
Dans tes besoins tu ne voulais que moi,
Tu te plaisais à dormir sur ma poitrine.

Hiateredda mu, hiateredda mu,
Tosson oria jenomeni!
Ti kardia pu kanni e mana su
Na se di apesammeni?

Tis esea fsunna, hiatera mu,
Motti e emera en afsili?
— Ettu kau e pant' an ipuno,
Panta nifta skotini. —

T' ian' oria tui hiatera mu,
Motti mu 'bbie 's ti cantata;
Spiandurizane e colonne,
Ke derlampize oli e strata.

Ke mino me, mana mu, mino me;
Mino me ros es tes pente,
Motti tori ti en erkome,
Do' mmira 's tes parente.

Ke mino me, mana mu, mino me;
Mino me ros 's tes efta,
Motti tori ti en erkome
(Mi) 'ffaecieftu pleo maga.

Ke mino me, mana mu, mino me;
Mino me ros 's tes saranta,
Motti tori ti en erkome,
Na min ehi pleo speranza.

O ma fillette, ma fillette,
Toi qui as été si belle!
Comment ta mère pourra-t-elle supporter
De te voir morte?

Qui t'éveillera, ma fille,
Quand le jour sera haut (avancé)?
— Là-dessous c'est toujours le sommeil,
Toujours la nuit ténébreuse.

Elle était bien belle, ma fille,
Quand elle allait à la messe haute;
(Sa beauté faisait) resplendir les colonnes,
Et briller le chemin tout entier.

Attends-moi, ma mère, attends-moi;
Attends-moi jusqu'à cinq heures;
Quand tu verras que je ne viens pas,
Fais des parts (de ton bien) à nos parents.

Attends-moi, ma mère, attends-moi;
Attends-moi jusqu'à sept heures;
Quand tu verras que je ne viens pas,
Cesse tout à fait de regarder.

Attends-moi, ma mère, attends-moi;
Attends-moi quarante heures,
Quand tu verras que je ne viens pas,
N'aie plus d'espérance.

Evo se pragalo, mana mu,
Na min eguis eki 'mbro;
Ti tori ole tes ise mu,
K' evo steo 's to skotino.

Evo se pragalo, mana mu,
Na mi pai es ti cantata;
Ti tori ole tes ise mu,
'Vo steo aka 's ti mavri plaka.

E hiatera mu 'rte 's ipuno
Spassieonta es tin avli;
Lamentefti apu tim mana ti
Ti en effacciefse n' in di.

E hiatera mu 'rte 's ipuno
Spassieonta me 's ti strata;
Lamentefti apu tim mana ti
Ti en effacciefse magata.

Na mi kami, hiateredda mu,
Na mi kai na mi jurisi;
Ehi na 'rti es tuti mana su,
Tosso na tin nazitisi.

Na mi kami, hiateredda mu,
Na mi kai na mi jurisi;
Ehi na 'rti es tuti mana su,
Tosso na tin heretisi.

Je te prie, ma mère,
De ne pas sortir hors (de la maison),
Parce que tu verrais toutes mes compagnes,
Et moi je suis dans les ténèbres.

Je te prie, ma mère,
De ne pas aller à la messe haute;
Parce que tu y verrais toutes mes compagnes,
Et moi je suis dans le sombre tombeau.

J'ai vu en songe ma fille
Se promener dans la cour;
Elle se lamentait de ce que sa mère
Ne s'était pas dérangée pour la voir.

J'ai vu en songe ma fille
Se promener au milieu de la rue;
Elle se lamentait de ce que sa mère
Ne l'avait pas du tout regardée.

Tâche, ma fille chérie,
Tâche de retourner;
Tu dois venir chez ta mère,
Seulement pour la visiter.

Tâche, ma fille chérie,
Tâche de retourner;
Tu dois revenir chez ta mère,
Ne serait-ce que pour la saluer!

TO PEDAKI TO APESAMMENO.

Ivo itela fsero, pedaki mu,
Me tino kanni i misciamera.
— 'Tu 'vo ivrika ton kiuri mu
Ke m' azziccose a tti hera.

Ke poss' addi ittu 'vo ivrika!
K' isa mali i cumpagnia;
Ke arodisan' oli apo 'ssuto,
Ke e mane a tta pedia.

'Vo se meno, ivo, pedaki mu,
'Vo se meno ros 's tes tri;
Mott' ivo toro t' en erchese,
Voto o kipo ke in avli.

'Vo se meno, ivo, pedaki mu,
'Vo se meno ros 's tes pente;
Mott' ivo toro t' en erchese,
Voto ole tes parente.

'Vo se meno, evo, pedaki mu,
'Vo se meno ros 's tes ennea;
Mott' ivo toro t' en erchese,
Imavrizo sa kannea.

'Vo se meno, ivo, pedaki mu,
'Vo se meno ros 's tes saranta,
Mott' ivo toro t' en erchese,
Ivo hanno pa speranza.

SUR LA MORT D'UN ENFANT.

(*Dialogue entre la mère vivante et l'enfant mort.*)

Je voudrais savoir, mon fils,
Avec qui tu passes la journée.
— Ici j'ai trouvé mon père
Et il m'a pris par la main.

Et combien d'autres encore y ai-je trouvés!
Elle était nombreuse la compagnie:
Tous m'ont demandé (des nouvelles) de chez eux,
Les mères (se sont informées) de leurs enfants.—

Je t'attendrai, ô mon fils,
Je t'attendrai jusqu'à trois heures;
Quand je verrai que tu ne viens pas,
Je tournerai en tous sens le jardin et la cour.

Je t'attendrai, ô mon fils,
Je t'attendrai jusqu'à cinq heures;
Quand je verrai que tu ne viens pas,
Je mettrai sens dessus dessous tous (nos) parents.

Je t'attendrai, ô mon fils,
Je t'attendrai jusqu'à neuf heures;
Quand je verrai que tu ne viens pas,
Je deviendrai noire comme la suie.

Je t'attendrai, ô mon fils,
Je t'attendrai jusqu'à la quarantième heure;
Quand je verrai que tu ne viens pas,
Je perdrai toute espérance.

Ivo se meno, ivo, pedaki mu,
'Vo se meno ros 's to hrono;
Mott' ivo toro t' en erchese,
'Vo pesenno ja o mea pono.

O GIOVANO APESAMMENO.

Ihe essu mu enan argulo,
Ampi 's to kipo mu chiantato;
Secundo e stasciune pu erkutto
Panta ercheto jomato.

K' ihe essu mu enan argulo,
Ampi 's ti porta fidommeno;
Afseputte su ibbie k' ercheso,
Panta o itori fortommeno.

Ma irte an anemo ke mu to 'pire,
K' isa o kaddio tu jardino,
Ke i hera mu ton espire;
'S tuto kosmo ti eho na mino?

T' isan orio tuso giovano
Mes 's ti strada motti iprati
Ke 's tin aglisia mott' embenne
Kio tin ekanne jomati!

O vasceddi mu, vasceddi mu,
O vasceddi mu kalo;
Afseputten ibbie k' ercheso,
Panta mo 'ferne kalo.

Je t'attendrai, ô mon fils,
Je t'attendrai un an (entier);
Quand je verrai que tu ne viens pas,
Je mourrai de ma grande douleur.

POUR LA MORT D'UN JEUNE HOMME.

Il y avait chez moi un arbre
Planté dans le jardin;
Selon les saisons qui venaient,
Il était toujours chargé (de fruits).

J'avais chez moi un arbre
Planté à ma porte;
De quelque côté que l'on se tournât,
Toujours on le voyait chargé (de fruits).

Mais un vent est venu qui me l'a emporté,
Et c'était le meilleur de mon jardin;
Je l'avais semé de ma propre main;
Dans ce monde à quoi bon rester (désormais)?

Qu'il était beau ce jeune homme
Quand il marchait au milieu de la rue!
Et lorsqu'il entrait dans l'église
Il la remplissait (de sa beauté).

O mon navire, mon navire,
O mon bon navire;
N'importe d'où tu venais,
Tu m'apportais toujours (quelque chose) de bon.

MYRIOLOGUE

SUR LE TOMBEAU DU CHRIST.

Tis klei, tis klei 's ton nima
Pu klinni to Kristo?
O Kiuri olos apesanne
M' a heria is to stavro.

O ilio ampi 's to fengo
Ivarti na min 'di,
Ke o misimeri nifta
Ejetti anu 's tin ghi.

O kosmo olo tremassi
Jai o pono pu noa,
Ke i talassa mughiazi
Ke isiutte ta nera.

Iscisti is dïo meri
Tis iglisia o panni
Sappu ti ele : « Klafsete,
Ti olos olos poni. »

Pleo e kui na travudisu
Puddia jai o kero,
Pu ikanni tosson ascimo
Jai apesano o Kristo.

MYRIOLOGUE

SUR LE TOMBEAU DU CHRIST.

Qui pleure, qui pleure sur la tombe
Qui renferme le Christ?
Le Seigneur de tous est mort
Avec les mains sur la croix.

Le soleil derrière la lune
Se cacha pour ne pas voir,
Et à midi la nuit
Se répandit sur la terre.

Le monde entier tremble
De la douleur qu'il ressent,
Et la mer mugit,
Et les ondes sont agitées.

En deux parties se déchira
Le voile du temple,
Comme s'il disait: « Pleurez,
Car tous, tous sont dans la douleur.»

On n'entend plus chanter
Les oiseaux par ce temps;
S'il fait si vilain,
C'est que le Christ est mort.

Ke mancu a proata o ligo
Jai fon ikanoni
Ke kina pleon en ehune
De horta de mandri.

Iguika ola t' afsaria
Apo 'fsu a tto nero,
Ke oli ileu : « Tu kosmu
Irte o katalimo. »

K' i iglisia mas difti
To pono pu noa
Me i pissa pu simeni,
M' artaria pu i junna.

Ke oli i pateri ikannune
Ti lipi m' i foni,
Ke : « Klafsete, mas leune,
To Kiuri, kristiani. »

Ke i kristiani e kleune
'S ton nima tu Kristu ?
Aderfia mu, delate,
Na klafsom' oli itu.

Jai 'n amartia ma 'pesane
Varmeno is to stavro,
Imi kini ti kamamo
Pu offendefse o Teo.

Et les brebis, le loup
De crainte ne les regarde même pas,
Et celles-ci n'ont plus
Ni herbe ni bercail.

Tous les poissons sont sortis
Hors de l'eau,
Et tout le monde dit : « De l'univers
La dissolution est venue. »

Et l'Eglise nous montre
La douleur qu'elle ressent
Avec le ciboire qui sonne (parce qu'il est vide),
Avec les autels qui sont nus.

Et tous les prêtres font
Le deuil avec leur voix,
Et : « Pleurez, nous disent-ils,
Le Seigneur, ô chrétiens.

Et les chrétiens ne pleurent-ils pas
Sur le tombeau du Christ?
Mes frères, venez
Pour que nous pleurions tous ici.

Pour notre péché il est mort
Étendu sur la croix;
Nous avons fait ce
Qui a offensé Dieu.

Ke i mana i ponemeni
Pu stei ke kanoni
Is to stavro pu apesane
To acapito pedi!

Sappu ti mas fonazi
Ke ilei : « Delat' ittu,
Delate ke jurefsete
Fsihori tu Teu! »

Fsihorisi, fsihorisi
Jureome, kristiani,
Kino mi kaome pleo
Pu kamamo arte ampi.

To klafsi ke to pono
Teli o Kristo 'fs' ema;
Ke a panta ikaome itu,
Mas di 'n eternita.

Et la mère de douleurs
Qui se tient debout et regarde
Sur la croix où est mort
Son bien-aimé fils!

Comme si elle nous appelait
Et nous disait : « Venez ici,
Venez et demandez
Pardon à Dieu! »

Pardon, pardon!
Demandons (pardon), chrétiens,
Ne faisons plus ce
Que nous fîmes par le passé.

Les larmes et la douleur
(Voilà ce que) le Christ veut de nous;
Et si nous faisons toujours ainsi,
Il nous donnera l'éternité.

DIMOTIKA PARAMYTHIA

CONTES POPULAIRES

DIMOTIKA PARAMYTHIA

I

Mia fora ihe mia ghineka, pu panta epragali to Teo na o ria stasi kalo. Kai antropi ipane 's to ria tuto prama; ke o ria tin efonasę ke ti rotise jati epragali tosso ja safto. Ke kini ipe : — Evo pragalo to Teo na minis io panta, jati esu mas escorcefse; ke, a pesenni esu, erchete an addo pu ehi na kortosi tim pina tu.

II

I FURMIKA KE O PONDIKO.

Ihe mia fora mia furmica, ke mian emera, motti eskupize essu ti, ivriche tris caddu, ke afsignase na pi : « Ti vorazo? Ti vorazo? Vorazo krea? De, ti o krea ehi ta steata, k' evo anfukonnome. Vorazo afsari? De, ti ehi agattia ke me pizzizune. » — Dopo pu ipe adda podda pramata, epensefse na vorasi mia zaccaredda rotini. Parefti ke andeviche apanu es mia fenestredda ti. Vresi diavennonta a vudi k' ipe : « T' ises oria! me teli ja andra su? » Ke kini : « Travudiso, na do pos ene i foni su. » Ke kio ma

CONTES POPULAIRES

I

LA FEMME QUI PRIE POUR LE ROI.

Il y avait une fois une femme qui ne cessait de prier Dieu pour que le roi fût en bonne santé. Certaines gens racontèrent cette chose au roi, et le roi appela la femme, et lui demanda pourquoi elle priait tant pour lui. Et celle-ci lui dit : Je prie Dieu de te laisser toujours vivre, parce que tu nous as écorchés ; et, si tu meurs, il en viendra un autre qui a, lui aussi, sa faim à rassasier.

II

LA FOURMI ET LE MULOT.

Il était une fois une fourmi, et un jour, tandis qu'elle balayait sa maison, elle trouva trois pièces de monnaie, et elle se mit à dire : Que vais-je acheter? que vais-je acheter? De la viande? non, car la viande a des os et je m'étoufferais. Du poisson? non, car le poisson a des arêtes, et cela me piquerait. — Et après qu'elle eut dit beaucoup d'autres choses, elle pensa à acheter un ruban rouge. Elle s'en fit une parure et se mit à sa fenêtre. Il passa par hasard un bœuf qui lui dit : Comme tu es belle! me veux-tu pour ton mari? Et elle lui répondit :

malin gloria eguale tin foni tu; k' e furmica, motti ton ikuse, tu pe : « De, de; su me kanni na foristo.

Ediaviche a 'skiddo ke puru endese kio pu endese o vudi. Ke dopu pu diavikane adda animalia, ediaviche a pondikuddi k' ipe : « T' ises oria! me teli ja andra su? » Ke kini : « Kame n' akuso to travudisi su. » Kio travudise, k' ekame *pi pi pi*. Tuti foni epiacefse 's ti furmica, ke telise to pondikuddi ja andra ti.

Irt' e kiuriaki, ke motti e furmica istiche m' es adde file, ipe o pondiko : « Furmichedda mu, evo pao na do an en ghenomeno o krea pu su evale 's ti lumera. » K' epirte; ke motti ikuse to krea na mirisi, telise na piachi a spiri afse tuto, ke kateviche a poda k' ekai, kateviche ton addo ke puru ekai; kateviche tom muso, ke o kafno ton esire 's to zukkali, ke o pontiko ftehuddi olo ekai. — E furmica arteni ton emene na fane; mino dio, mino tris ore, o pondiko en erkato. Ke motti en isosane pleo mini, eftiasane na fane. Ma motti egualane to krea, egualane to pondiko apesammeno. Ke motti ton ide e furmica ancignafse na klafsi ke ole e file ti eglafsane; k' e furmica emine hira, jati tis ene pondiko nghizi na ene cannaruto. And e pistefsete, pate essu ti ke ti torite.

III

TRIANNISCIA ET SES DEUX FRÈRES.

Mia fora ihe a ciuri ce mia mana. Irte o tanato, c' epire im mana c' efiche o ciuri ma tria pedia. Itta tria pedia, ena igue Pati, o addos Antonai ce o addos Trianniscia, jati iane fiacculido. Epese adinato o ciuri, c' efonase to pedi to mea ce puru ton Antonai, c' ipe : Delate, pedagia mu, ti eho na sas eftiaso.

Chante, que je voie comment est ta voix. — Et le bœuf, plein de fierté, se mit à beugler. Et la fourmi, quand elle l'eut entendu, lui dit : Non, non, tu me fais peur.

Il passa un chien et il lui arriva ce qui était arrivé au bœuf. Et après que d'autres animaux furent passés, il vint un mulot et il dit : Comme tu es belle! me veux-tu pour mari? Et elle lui répondit : Fais-moi entendre comment tu chantes. Le mulot chanta et fit pi, pi, pi. *Sa voix plut à la fourmi et elle accepta le mulot pour mari.*

Le dimanche arriva, et tandis que la fourmi était avec ses amies, le mulot lui dit : Ma petite fourmi, je vais voir si la viande que tu as mise au feu est cuite. Il y alla, et sentant le parfum de la viande, il voulut en prendre un morceau; il y mit une patte et se brûla, il y mit l'autre et se brûla aussi; il y mit le museau et l'odeur l'entraîna au fond de la marmite, et le pauvre mulot fut brûlé tout entier. — La fourmi l'attendait pour manger; elle attend deux heures, trois heures; le mulot ne venait pas. Quand elles ne purent plus attendre, elles se disposèrent à manger; mais quand elles tirèrent la viande dehors, elles trouvèrent le mulot mort. Et quand la fourmi le vit, elle se mit à pleurer et toutes ses amies en firent autant; et la fourmi resta veuve, parce que qui est mulot doit nécessairement être gourmand. Si vous ne le croyez pas, allez chez elle, et vous la verrez.

III

TRIANNISCIÀ ET SES DEUX FRÈRES.

Une fois il y avait un père et une mère. La mort vint qui emporta la mère et laissa le père avec trois enfants. Ces trois enfants s'appelaient, l'un Ipazio, l'autre Antonuccio, et le troisième Trianniscia, car il était un peu sot. Le père tomba malade; il appela son fils aîné et Antonuccio et il leur dit : Venez, mes enfants, je dois vous arranger

Evo eho dio vuja ce mian aghelata; to zuguari to kalo sas to dio esa, ce tin aghelata tin fiacca dogheteti 's to Trianniscia.

Epesane o ciuri, ce cini eminane ma to zuguari to kalo, ce o Trianniscia ma tin aghelata tin fiacca. Ce ti ekame o Trianniscia? Epiache c' escorcefse tin aghelata c' embelise to derma apanu 's a pirasso. Efristi kala kala, ce on edesem' a sfilazzo 's to soma tu c' ibbie pratonta c' ekanne o tamburrieri. Eftase 's a kanali, pu steane ce merazane e ladri podda turniscia. Cini kusane to tamburri e' ipane : Finnome ta turniscia ti erkutt' e carbunnieri ce mas pernune 's tin carcera. Ce o Trianniscia ta epiache ce jurise essu tu e' edifse ta turniscia 's t' adreffia tu. Ce t' adreffia tu tu 'pane : Capos ekame, adreffaci ma? Ce cino ipe : Escorcefsa tin aghelata mu, c' efrifsa to derma ce tom pulisa. Evotisane t'adreffia c' ipane : Kannome puru emi sappu ekame tuo? Esfafsane ta vuja c' embelisane to derma 's a pirasso, ce to frifsane ce to piakane c' epirtane pratonta c' ibbia kannonta : Tis teli dermata es agato ducau to maddi? es agato ducau to maddi? Irtan e carbunnieri ce tus epiakane, ce tus ecarcerefsane. Ce motti eguikane tela na sfafsu ton aderfo to.

Ce tuo epiache 'na kofini c' epirte 's a horio, 's a cantinieri ce to 'fiche to kofini c' ipe : Na mi mu to 'nghisane; ti evo eho na pao na kuso lutria. Ce motti ejurise en ivriche to kofini, jati e servi tu cantinieru ton ihane pironta na valu skada ec' essu; c' epiache na kami loja. Ce o cantinieri tu 'pe : Mi mmiliso pleo ti eho agato ducau ce su ta dio. Cio motti ihe ta turniscia epiache strada c' epirte apu 'ci.

Ce mapale ti ekame? Ekrivisti 's tin aglisia, essu 's a confessiunari. Estea ce honnane mia signura; ce cio emine tin nifta, c' enifse ton mina, in eguale, in efortose 's ton nomo, c' in eguale a ttin aglisia. Ivrich' enan ampari, to 'vale enan ambasto, evale

ensemble. Je possède deux bœufs et une vache; le bon couple (de bœufs) je vous le donne; et la vache maigre donnez-la à Trianniscia.

Le père mourut, et les aînés restèrent avec le couple de bœufs, et Trianniscia avec la vache maigre. Et que fit Trianniscia? Il prit la vache, l'écorcha et en étendit la peau sur un poirier sauvage. La peau devint très-sèche; alors il se la lia avec une corde autour du corps, puis s'en alla frappant dessus comme sur un tambour. — Il arriva à un canal, près duquel des voleurs étaient en train de se partager de l'argent. Ceux-ci, en entendant le tambour, se dirent: Laissons l'argent, voilà venir les gendarmes qui vont nous conduire en prison. Et Trianniscia prit l'argent, s'en retourna chez lui et le montra à ses frères. Et ses frères lui dirent: Comment t'y es-tu pris, cher frère? Et il leur dit: J'ai écorché ma vache, j'en ai fait sécher la peau et je l'ai vendue. Ses deux frères s'en allèrent en disant: Faisons aussi comme lui, nous autres. Ils tuèrent leurs bœufs, en étendirent les peaux sur un poirier sauvage, les firent sécher, les prirent, et s'en allaient disant: Qui veut des peaux à cent ducats la peau? Cent ducats la peau! Les gendarmes vinrent et les empoignèrent. Et quand ils sortirent (de prison) ils voulaient tuer leur frère.

(Trianniscia) prit une corbeille et s'en alla dans un village chez un aubergiste; il lui laissa la corbeille en disant: Qu'on n'y touche pas; je m'en vais entendre la messe. Et quand il revint, il ne retrouva pas la corbeille, parce que les domestiques de l'aubergiste l'avaient prise pour mettre du fumier dedans. Et (Trianniscia) se mit à bavarder; mais l'aubergiste lui dit: Tais-toi; j'ai cent ducats, je te les donne. Quand (Trianniscia) eut l'argent, il enfila la rue et s'en alla.

Et que fit-il de nouveau? Il se cacha dans une église et entra dans un confessionnal. On était occupé à enterrer une dame; il resta la nuit et ouvrit la tombe; il en tira la dame, la chargea sur ses épaules et la porta hors de l'église. Il trouva un cheval, lui mit une selle, y plaça

ti signura eci panu, c' epirte 's Luppio. Ce mapale eftase 's a cantinieri pu 'he donta tris orie hiatere. Epiache ce kateviche ti signura, c' ipe 's to cantinieri : Kratesete mu ti kala tuti signura, afichete ti na plosi, ti evo pao na kuso ti lutria; na mi mu tin efsesciopasete. C' epirte 's tin aglisia, ce jurise c' ekame ti tin ivriche pesammeni, ce ancignafse na kai loja. Ce o cantinieri ipe : na mi fonasi, ti evo eho tris hiatere; piakone mia; plea su piacei ? Ce cio ejaddefse mia, ce jurise m' ittin oria hiatera es ta adreffia tu. Ce ta adreffia votisane, c' ipane : ti mas ekame tuo ? Mia ce mia dio, ce mia tri, one piannome, one dennome 's a sakko ce tone pernome is ti ttalassa.

Ce ton efortosane 's ton nomo na to mbelisune 's ti ttalassa. C' eftasane 's a tiho c' epirta na kusu lutria. Ihe a cummenenzieri pu istiche c' endali o fraulo, ce ide tuto prama, c' irte ampi 's to tiho c' ipe : Ce ti ehi 's tuto sakko ? Respundefse o Trianniscia apu 'tto 'ssu : Dela ce amba esu ti eguenno evo. Ce o cummenenzieri on elise c' eguiche cio apu' c' essu c' embiche o cummenenzieri. Eguikane ta dio adreffia a tti luttria, epirtane ce fortosane to sakko 's ton nomo ce motti eftasane 's ti ttalassa, on epiakane ce on embelisane ec' essu. C' epianna ce jurizane a tti ttalassa, ce leane : Libereftimosto af safto ! — Ma motti eftasan eci simuddia 's to tiho, evrikane to Trianniscia pu endale o fraulo, c' ipane : « Ascimi sorta ma ! tuos ene kanean demoni pu mas pai combonnonta ! »

la dame et s'en alla à Lecce. Il entra chez un aubergiste, où il avait vu trois belles filles. Il prit la dame et la descendit (de cheval) ; et il dit à l'aubergiste : Veillez bien sur cette dame et laissez-la dormir pendant que je vais aller entendre la messe ; ne la découvrez pas surtout. — Il alla à l'église, et à son retour il fit semblant de trouver (la dame) morte, et il commença à faire beaucoup de bruit. Et l'aubergiste lui dit : Ne crie pas ; j'ai trois filles, prends celle qui te plaira. — Il en choisit une et retourna chez ses frères avec cette belle jeune fille. Et ses frères se tournèrent (vers lui) et lui dirent : Quel tour nous as-tu joué ? Un et un deux, et un trois ; prenons-le, lions-le dans un sac et allons le jeter à la mer.

Et ils le chargèrent sur leurs épaules pour le porter à la mer. Ils arrivèrent à un mur, ils jetèrent le sac derrière ce mur et allèrent entendre la messe. Il y avait (en cet endroit) un berger qui jouait de la flûte, il vit ce qui se passait, vint derrière le mur et dit : Qu'est-ce qu'il y a dans ce sac ? Et Trianniscia répondit de dedans : Viens ici et entre à ma place pour que je puisse sortir. Le berger délia le sac, Trianniscia en sortit et le berger y entra.

Les frères (de Trianniscia) sortirent de la messe, ils allèrent prendre le sac, le chargèrent sur leurs épaules ; et quand ils furent au bord de la mer, ils le prirent et le jetèrent (dans l'eau). Et en quittant la mer, ils se disaient : Nous voilà débarrassés de lui ! Mais quand ils arrivèrent auprès du mur, ils trouvèrent Trianniscia qui jouait de la flûte, et ils dirent : « Misérable sort que le nôtre ! Ce Trianniscia est un diable qui nous joue de mauvais tours ! »



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410

B'D OCT 5 1914.